



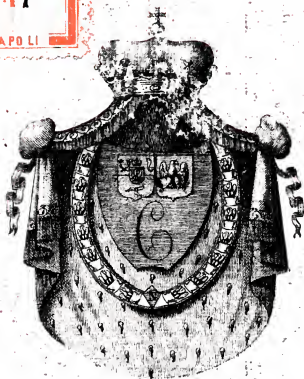
BIBLIOTECA NAZ.

141

D

47

NAPOLI







MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE D'ANNE D'AUTRICHE, EPOUSE DE LOUIS XIII, ROI DE FRANCE.

*Nouvelle Édition revue, corrigée & augmentée
de Notes & du Portrait de la Reine.*

PAR MADAME DE MOTTEVILLE;
Une de ses Favorites.

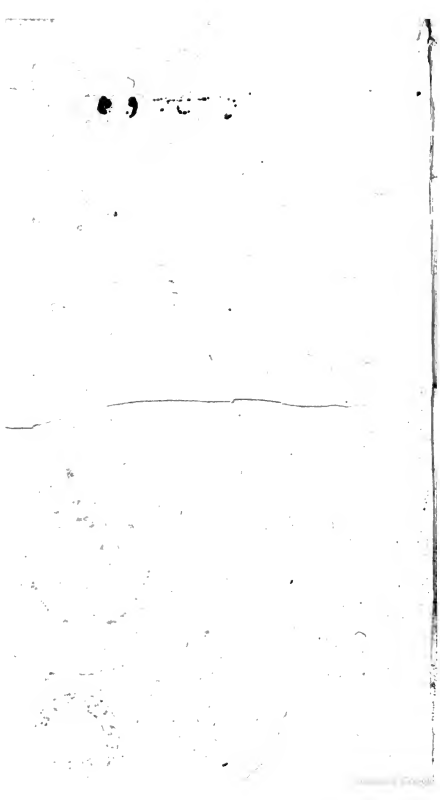
TOME PREMIER



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION

M. DCC. L.





A V I S

DE L'ÉDITEUR.

LE mécontentement avoit été si général sous l'administration du Cardinal Mazarin, qu'on ne connoissoit que des Mémoires contraires à ce Ministre, lorsque ceux de Madame de Motteville virent le jour. Cette Dame, attachée à la Reine par état, par devoir, par une sincere amitié, balance dans ses écrits les critiques ameres de ses ennemis, & jette la plus grande lumiere sur les faits qu'ils avancent. Ce n'est pas que Madame de Motteville approuvât tout ce qui se fit alots, sa sincérité à cet égard est le garant de la vérité de ce qu'elle dit pour plaindre ou disculper la Reine.

Quoique tous les Historiens de Louis XIV citent ou copient ces Mémoires, on n'en lit pas moins l'original avec le plus grand plaisir. Une infinité de particularités de la vie de la Reine, du Roi, de ses Ministres & autres personnes

a ij

de la Cour, dédaignées par les Historiens, déterminent leur caractère; leur portrait, fait avec intelligence, par une personne qui les voyoit tous les jours, & qui chaque jour écrivoit ce qu'elle voyoit, jette le plus grand intérêt dans sa narration simple, aisée & propre à l'Histoire.

Aussi le nombre des éditions de ces Mémoires qui ont déjà paru, ne diminue pas le desir de les acquérir. Nous nous sommes appliqués dans celle-ci à revoir le texte avec soin; &, comme sous un maître fameux qui, pendant son regne, a fait prendre une nouvelle forme à la nation, ses coopérateurs deviennent intéressans; comme les dernières des intrigues qui ont fait si long-temps le malheur de la France, ont rendu leurs acteurs fameux, nous n'avons rien omis pour les faire connoître. On y trouvera les noms de famille de personnes désignées par leur nom de terre. Ces liaisons de parenté sont souvent le seul motif qui font suivre un même projet. L'année de leur naissance qui fera juger de leur action par leur âge, celle de leur mort. Leurs qualités, qui feront connoître s'ils sont restés dans l'obscurité, ou s'ils ont été décorés. Au-lieu de mettre ces notes au bas des pages, parce

qu'elles ne sont vues qu'en un endroit, & sont perdues pour les autres, elles sont rejetées dans la Table alphabétique des matieres où il est plus facile de les trouver chaque fois qu'on y veut recourir.

Nous connoissons deux Lettres de Madame de Motteville sur la vie solitaire que nous aurions pu joindre ici ; mais comme elles sont retravaillées par une main étrangere, nous nous contenterons d'indiquer qu'elles se trouvent à la fin des Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, & de copier ici ce que Mademoiselle dit de ces Lettres & de Madame de Motteville dans ses Mémoires. On verra par-là quelle estime cette Princesse faisoit de sa personne & de ses talens.

« Un jour que je regardois par une fenê-
 » nêtre de M. le Cardinal par laquelle on
 » voyoit la riviere & les Pyrénées, Ma-
 » dame de Motteville qui étoit avec
 » moi me donna occasion de lui parler
 » de la solitude des déserts, & nous mo-
 » ralisons sur la vie heureuse qu'on y
 » pouvoit mener, débarrassé des fatigues
 » de la Cour, & au-dessus des injustices
 » qu'on y recevoit ; que cela mettoit les
 » gens en état de ne vivre que pour soi-
 » même. Cette conversation avoit un
 » grand champ de morale ; pour peu

» qu'on eût eu envie d'y mêler du Christia-
» nisme , nous ne nous serions pas si-tôt
» séparées ou tues ; mais la Reine étant
» sortie pour aller à la comédie , je l'ac-
» compagnai jusqu'à la porte , & m'en
» allai promener sur le bord de la mer ,
» où il me passa bien des idées dans l'es-
» prit sur le plan d'une vie solitaire. Je
» voulois que ce fussent des gens qui
» n'eussent pas été rebutés de la Cour ; &
» comme je m'en faisois un plan qui me
» paroïsoit extraordinaire & beau à pra-
» tiquer , je m'en allai au plus vite à mon
» logis , j'y pris une plume & de l'encre ,
» & j'écrivis une lettre de deux ou trois
» feuilles de papier que j'adressois à Ma-
» dame de Motteville. Je la fis copier
» & la lui envoyai par un homme incon-
» nu. Je ne voulois point que dans ce dé-
» sert il y eût ni galanterie ni mariage.
» Elle devina aisément que c'étoit de moi ,
» par ce que je lui en avois dit chez M. le
» Cardinal. Elle me fit une réponse qui
» m'obligea à lui écrire une seconde let-
» tre ; & comme cela me plaisoit &
» qu'elle y prenoit plaisir , nous entreten-
» mes cette sorte de commerce une ou
» deux années. Si l'on avoit ramassé toutes
» ces lettres , il s'en feroit fait un volume
» assez gros. Elle est fort savante , ce

» qu'elle m'écrivoit étoit admirable. Nous
 » y mettions de l'Italien , de l'Espagnol ,
 » il y avoit des citations de la Sainte-
 » Écriture , des Peres même , des frag-
 » mens de Poëtes , & quantité d'autres
 » ramassés assez particuliers. On lui prit
 » les deux premières qu'elle m'écrivit ,
 » qu'on fit imprimer dans des recueils qui
 » portent pour titre , *Oeuvres Galantes*. Je
 » dis qu'on les lui avoit prises , parce que
 » je fais que les originaux , ou les copies
 » qu'elle m'envoyoit n'ont pas sorti de mes
 » mains ; & j'en ai encore une marque
 » certaine , qui est , que pour y avoir voulu
 » augmenter , on les a gâtées ; que les
 » miennes sont beaucoup plus naturelles
 » & mieux écrites. J'avoue que je fus très-
 » fâchée de les voir ainsi imprimées ».

Il n'en sera pas de même du Portrait
 de la Reine , Anne d'Autriche , fait par
 Madame de Motteville ; ce morceau est
 si analogue à ses Mémoires , qu'il est
 étonnant qu'on ne l'y ait pas encore
 joint. Nous le donnerons après la notice
 de la Vie de l'Auteur.

Madame de Motteville , dont le nom
 de fille étoit *Françoise Bertaut* , naquit
 en 1615 , de Pierre Bertaut , Gentil-
 homme ordinaire de la Chambre du Roi ,
 & de Louise Bessin de Mathonville. Elle

étoit nièce du Poëte Jean Bertaut, Evêque de Sées, mort en 1611. La mere de Madame Bertaut, Charlotte de Saldagne, étoit de l'illustre famille de Saldagne en Espagne. Cette alliance lui avoit procuré l'occasion de vivre dans ce Royaume, & d'en apprendre la langue. Lorsque les Dames Espagnoles, qui avoient accompagné Anne d'Autriche en France, s'en furent retournées, les Dames Françoises qui favoient l'Espagnol eurent la plus grande part à son intimité. Madame Bertaut fut du nombre. Sa fille, bien faite, aimable, polie, d'un esprit agréable, qui possédoit les langues Italienne & Espagnole, eut le bonheur de plaire à la Reine; elle n'avoit que sept ans que la Reine la gratifia d'une pension de 600 livres, & en 1627, elle lui donna un brevet qui l'attacha à sa personne. Mais le Cardinal de Richelieu, qui, depuis l'affaire de Chalais, s'étoit arrogé le droit de donner à la Reine toutes les mortifications possibles, fit dire à Mademoiselle Bertaut de se retirer. La Reine ne put s'empêcher de témoigner du dépit de ce qu'on lui ôtoit jusqu'à un enfant.

Madame & Mademoiselle Bertaut se retirèrent en Normandie, pour y attendre la mort du Cardinal. En 1639, Ma-

demoiselle Bertaut épousa M. Nicolas Langlois de Motteville , Premier-Président en la Chambre des Comptes de Normandie , qui n'avoit point d'enfans & étoit fort riche , il la laissa veuve en 1640.

Dans la premiere année de son mariage , Madame de Motteville vint à Paris , elle alla saluer la Reine qui lui donna le brevet d'une de ses Dames avec 2000 livres de pension. Enfin , le Cardinal de Richelieu étant mort , elle vint s'établir à la Cour avec sa sœur.

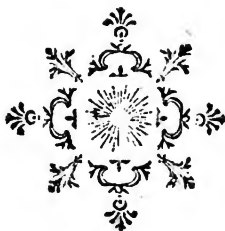
L'on verra dans ses Mémoires le rôle qu'elle y joua dans la place de Dame de la Reine , après la Dame d'honneur & la Dame d'atour. Elle avoit déterminé la Reine d'Angleterre à fonder un Couvent de la Visitation à Chaillot. Cette Princesse avoit acheté pour cela en 1651 , une ancienne Maison qu'avoit fait bâtir Catherine de Médicis , & que le Maréchal de Bassompierre avoit fait embellir.

Les Religieuses se crurent si fort obligées , qu'elle donnerent à Madame de Motteville la qualité de Bienfaitrice séculière , qu'elle n'accepta qu'en donnant une somme d'argent & une pension viagere qu'elle paya jusqu'à sa mort.

Après la mort de la Reine Mere, elle s'y retiroit de temps en temps pour y mé-

X A V I S D E L' É D I T E U R.

diter sur les vérités de la religion , & se familiariser avec les idées de la mort qu'elle redoutoit infiniment. Elle écrivit pour sa propre satisfaction différens traités sur ces objets qui épuiserent les forces de son esprit & de sa mémoire. Elle perdit le souvenir de tout ce qu'elle avoit vu dans le monde , & mourut à Paris le 29 Décembre 1689, à 74 ans.





P R É F A C E.

LA grandeur des Rois , qui les élève au-dessus de leurs sujets , ne les expose pas seulement à leurs yeux , mais à leur censure. Il n'y a personne qui ne s'en prenne à eux du mauvais état de ses affaires particulières ; & il y a peu de gens qui leur sachent gré de toutes les peines qu'ils se donnent pour le bien public. Au contraire , on ne leur pardonne pas les moindres fautes qu'ils commettent , quoiqu'elles soient toutes plus excusables que celles des autres hommes , par la difficulté qu'ils ont à découvrir la vérité , que la plupart de ceux qui les approchent leur déguisent d'une telle manière , qu'ils ôtent à ceux qui la savent le temps & la hardiesse de la leur dire.

Je ne prétends pas que la Reine ANNE D'AUTRICHE, dont je parle dans ces Mémoires, n'ait eu aucun défaut. Elle étoit née comme nous, avec les foibleſſes auxquelles la nature humaine eſt ſujette. Nonſeulement elle ne s'eſt pas crue parfaite, mais elle a paſſé à une autre extrémité; elle s'eſt trop défiée de ſon eſprit & de ſa raiſon.

Il ſera difficile à ceux qui écriront l'hiſtoire de notre temps, de ne pas louer le bon ſens, & le grand courage qu'elle a fait paroître dans une longue Régence, où elle a été réduite à ſoutenir une guerre étrangere & deux guerres civiles. Mais j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de joindre aux grands événemens, que les Hiſtorienſ ne manqueront pas de faire paſſer à la poſtérité, le particulier de ſa vie, dont ils ne ſont peut-être pas ſi bien inſtruits que moi, qui l'ai étudiée avec beaucoup d'application, par le zele & la tendreſſe que j'avois pour elle. Obligée

de ne me pas contenter de ce qu'on met dans les Gazettes, & hors d'état de lui témoigner autrement la reconnaissance que j'ai pour toutes ses bontés & de la payer (si cela se peut & se doit dire) de la familiarité dont elle a bien voulu m'honorer, j'ai mêlé dans son histoire quelques-unes de ses paroles, de ses pensées, de ses actions, qui méritent d'être sues de tout le monde, & qu'on ignoreroit, si je ne les avois écrites sur le champ. C'est par-là que je ferai voir la beauté de ses sentimens & la droiture de ses intentions, bien mieux que dans un Panégyrique.

Je me suis occupée d'ailleurs à dresser ces Mémoires, dans l'espérance qu'ils serviroient un jour à me rappeler mille particularités, qui me feroient plaisir, & qui me donneroient, pour ainsi dire, une seconde vie. En effet, j'y ai remarqué, non-seulement ce qui s'est passé de plus considérable depuis mon retour auprès de la Reine;

mais aussi ce qui étoit arrivé durant mon exil, qui m'avoit éloignée de sa personne presque dès mon enfance. Lorsque je n'ai pu savoir les choses par moi-même, je les ai apprises des vieux Seigneurs de la Cour, & de la Reine même, qui a eu la bonté de m'en instruire, de répondre à mes questions, & de me confier quelques-uns de ses secrets. Tout cela m'a servi à remplir les vuides de mon absence. J'ai donné à cette occupation les heures que les Dames ont accoutumé d'employer au jeu & aux promenades. Je ne fais si j'ai mieux fait que les autres : mais il me semble qu'on ne sauroit plus mal employer son temps que de le passer à ne rien faire.

Je commence par un abrégé de la vie de cette grande Reine depuis l'année 1615, qu'elle vint en France, jusqu'à la mort du feu Roi, arrivée en 1643. Abrégé, où l'on peut voir les effets de sa beauté, les amusemens de sa jeunesse & les persécu-

tions qu'elle a souffertes pendant le Ministère du Cardinal de Richelieu. Et ce que j'en ai écrit, avec les heureux commencemens de sa Régence, jusqu'à la fin de l'année 1647, se trouve dans le I., & une partie du II. tome de ces Mémoires. Le reste du II., le III., le IV. & le V., contiennent le trouble des deux guerres civiles & leurs suites jusqu'en 1660, & le mariage du Roi. Le VI., enfin, contient la mort du Cardinal Mazarin, & les intrigues de la Cour jusqu'à la maladie de la Reine Mere & sa mort.

Séparée de la Reine pour quelque temps, à l'occasion des voyages, auxquels la seconde guerre civile l'exposa, je fus sur le point de renoncer à mon travail. Mais l'envie de savoir ce qui se passoit, & la résolution que cette Princesse avoit formée de se retirer au Val-de-Grace, après qu'elle auroit fait la paix générale, & donné à la France une Reine digne du Roi

son fils , m'engagerent à le continuer jusques au bout. La part que je pris à la joie qu'elle eut d'obtenir de Dieu ce qu'elle lui avoit demandé , me confirma dans le même dessein , & c'est ce qui a produit le VI. tome. Je n'ai pu m'empêcher de le grossir de tous les accidens de sa maladie , qui dura depuis le 10 Avril 1663 , jusqu'au 20 de Janvier 1666. J'ose dire qu'au milieu de toutes les révolutions dont la France fut agitée , & de ses plus grands triomphes , cette Princesse parut toujours la même : heureuse & malheureuse , respectée & méprisée , aimée & haïe , elle ne se démentit jamais. Quoique sensible à l'ingratitude & aux outrages de ses créatures , elle ne s'en servit que pour s'humilier , & pour mettre toute sa confiance en Dieu , qui fait tirer le bien du mal & la lumière des ténèbres.



PORTRAIT

PORTRAIT DE LA REINE ANNE D'AUTRICHE,

Fait par Madame de Morteville en

1658.

LA Reine, par sa naissance, n'a rien qui l'égale : ses aïeux ont tous été de grands Monarques; & parmi eux, nous en voyons qui ont aspiré à la Monarchie universelle. La nature lui a donné de belles inclinations. Ses sentimens sont tous nobles, elle a l'ame pleine de douceur & de fermeté; &, quoique ce ne soit pas mon dessein, en parlant, d'exagérer ses qualités, je puis dire en général qu'il y a des choses en elle qui la peuvent faire égaler les plus grandes Reines de l'antiquité.

Elle est grande & bien faite, elle a une mine douce & majestueuse, qui ne manque jamais d'inspirer dans l'ame de ceux qui la voient, l'amour & le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle, & présentement il lui en reste assez

Tome I.

b

xviii P O R T R A I T D E L A R E I N E

pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parfaitement beaux ; le doux & le grave s'y mêlent agréablement ; leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers , & des nations entières ont senti à leur dommage , quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche , quoique d'une manière fort innocente a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits. Elle est petite & vermeille , & la nature lui a été libérale de toutes les graces dont elle avoit besoin pour être parfaite. Par un de ses souris elle peut acquérir mille cœurs ; ses ennemis même ne peuvent résister à ses charmes : & nous avons vu souvent beaucoup de ces personnes à qui l'ambition ôtoit la raison , nous avouer que la Reine se faisoit mieux aimer par eux , lors même qu'ils avoient le plus de dessein de manquer à leur devoir. Ses cheveux sont bruns & leur couleur est d'un beau chatain clair ; elle en a beaucoup , & il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains qui ont reçu des louanges de toute

l'Europe , qui sont faites pour le plaisir des yeux , pour porter un sceptre & pour être admirées , joignent l'adresse avec une extrême blancheur : si bien que l'on peut dire que les Spectateurs sont toujours ravis quand cette grande Reine se fait voir , ou à sa toilette en s'habillant , ou à table quand elle prend ses repas.

Sa gorge est belle & bien faite , & ceux qui aiment à voir ce qui est beau , ont sujet de se plaindre du soin que la Reine prend de la cacher , si le motif qui le lui fait faire ne les forçoit d'estimer ce qui s'oppose à leur plaisir. Toute sa peau est d'une égale blancheur & d'une délicatesse qui ne se sauroit jamais assez louer. Son teint n'est pas de même , il n'est pas si beau , & la négligence qu'elle a pour sa conservation , ne mettant presque jamais de masque , ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'est pas si parfait que les autres traits de son visage ; il est gros , mais cette grosseur ne sied pas mal avec de grands yeux , & il me semble que s'il diminue sa beauté , il contribue du moins à lui rendre le visage

XX. PORTRAIT DE LA REINE

plus grave. Toute sa personne pouvoit enfin mériter de grandes louanges : mais je crains d'offenser sa modestie & la mienne , si j'en parlois davantage ; c'est pourquoi je n'ose pas seulement dire qu'elle a le pied fort beau , petit & fort bien fait.

Elle n'est pas esclave de la mode , mais elle s'habille bien. Elle est propre & fort nette : on peut dire même qu'elle est curieuse des belles choses ; & c'est sans affectation extraordinaire , & beaucoup de Dames dans Paris font plus de dépense que la Reine n'en fait. L'habitude , & non la vanité fait son ajustement , & l'honnête ornement lui plaît , parce que naturellement elle aime à être bien , autant dans la solitude qu'au milieu de la Cour.

Comme Dieu est notre principe & notre fin , & qu'une Reine chrétienne ne doit être estimée que selon la mesure de la vertu qui est en elle , il est juste de commencer à parler de ses mœurs par la piété qui paroît être un des principaux ornemens de cette auguste Princesse. Elle a certainement un grand respect pour la **Loi** de

Dieu , & son desir seroit de la voir bien établie dans le cœur de tous les François. Dans sa plus grande jeunesse, elle a donné des marques de dévotion & de charité ; car dès ce temps-là ceux qui ont eu l'honneur de la servir ont toujours remarqué qu'elle étoit charitable , & qu'elle aimoit à secourir les pauvres. Les vertus avec les années se sont fortifiées en elle , & nous la voyons sans relâche prier & donner. Elle est infatigable dans l'exercice de ses dévotions ; les voyages , les maladies , les veilles , les chagrins , les divertissemens , ni les affaires ne lui ont jamais pu faire interrompre les heures de sa retraite & de ses prieres. Elle a une confiance extraordinaire en Dieu , & cette confiance lui a sans doute attiré beaucoup de graces & de bénédictions. Elle est exacte à l'observation des jours de jeûne , & je lui ai souvent ouï dire sur ce sujet que les Rois doivent obéir aux Commandemens de Dieu & de l'Eglise , plus ponctuellement que les autres Chrétiens , parce qu'ils étoient obligés de servir d'exemple à leurs peuples. Elle a

xxij PORTRAIT DE LA REINE

beaucoup de zele pour la religion , beaucoup de respect pour le Pape. Elle communie souvent , elle révere les Reliques des Saints ; elle est dévote à la Vierge , & pratique souvent dans ses besoins les vœux , les présens & les neuvaines par lesquelles les fideles esperent obtenir des graces du Ciel. On entre aisément dans son cœur par la bonne opinion qu'elle prend de la piété de certaines gens , & bien souvent je l'ai soupçonnée d'avoir été trompée par la facilité qu'elle a à révéler la vertu. Ceux qui se conservent dans son estime , ont le pouvoir de lui parler fort librement sur toutes les choses qui regardent son devoir & sa conscience. Elle reçoit toujours leurs avis avec soumission & douceur , & les prédicateurs les plus séveres sont ceux qu'elle écoute le plus volontiers. Son oratoire est le lieu où elle se plaît le plus ; elle y passe beaucoup d'heures du jour ; & toutefois , selon ce que je lui ai ouï dire d'elle-même avec humilité , elle veut bien qu'on croie qu'elle n'a pas encore ce zele parfait qui fait les Saints , & qui fait mourir le Chrés-

rien à soi pour vivre seulement à Dieu & pour Dieu. Mais il semble, vu les grandes & saintes dispositions de son ame, qu'elle soit destinée à cette dernière perfection.

La vertu de la Reine est solide & sans façon : elle est modeste, sans être choquée de l'innocente gaieté, & son exemplaire pureté pourroit servir d'exemple à toutes les autres femmes. Elle croit facilement le bien & n'écoute pas volontiers le mal. Les médifans & rapporteurs ne font sur son esprit nulle forte impression ; & quand une fois elle est bien persuadée en faveur des gens, il est difficile de les détruire auprès d'elle. Elle a l'esprit galant ; &, à l'exemple de l'Infante Clara Eugenia, elle goûteroit fort cette belle galanterie qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir la Cour. Elle désapprouve infiniment la manière rude & incivile du temps présent ; & si les jeunes gens de ce siècle suivoient ses maximes, ils feroient plus gens de bien & plus polis qu'ils ne sont.

Elle est douce, affable & familière avec tous ceux qui l'approchent, & qui ont

XXIV PORTRAIT DE LA REINE

l'honneur de la servir. Sa bonté la convie de souffrir les petits comme les grands; & sans marquer de discernement, cette bonté est cause qu'elle entre en conversation avec beaucoup de personnes fort indignes de son entretien; cela va même jusques à lui faire tort, & je vois bien quelquefois que les personnes de mérite, par ces apparences, pourroient craindre qu'elle ne mît quelque égalité entre les honnêtes gens & les fots: mais je suis persuadée de cette vérité, que la Reine en cette occasion donne aux sages par estime & par raison, ce qu'elle donne aux autres par pitié, & parce que naturellement elle ne sauroit faire de rudesse à qui que ce soit; & quand cela lui arrive, il faut que de grandes choses l'y forcent. Ce tempérament de douceur n'empêche pas qu'elle ne soit glorieuse, & qu'elle ne discerne fort bien ceux qui font leur devoir, en lui rendant ce qui lui est dû, d'avec ceux qui lui manquent de respect, ou faute de connoissance, ou pour suivre la coutume, qui présentement veut le désordre en toutes choses.

Elle

Elle a beaucoup d'esprit : ce qu'elle en a est tout-à-fait naturel. Elle parle bien : sa conversation est agréable , elle entend raillerie , ne prend jamais rien de travers , & les conversations délicates & spirituelles lui donnent du plaisir. Elle juge toujours des choses sérieuses selon la raison & le bon-sens , & dans les affaires elle prend toujours par lumieres le parti de l'équité & de la justice : mais elle est paresseuse , elle n'a point lu ; cela toutefois ne la délustre point , parce que le grand commerce que la Reine a eu avec les premiers de son siècle , la grande connoissance qu'elle a du monde , & la longue expérience des affaires & des intrigues de la Cour , où elle a toujours eu une grande part , ont tout-à-fait réparé ce qui pouvoit lui manquer du côté des livres ; & si elle ignore l'Histoire de Pharamond & de Charlemagne , en récompense elle fait fort bien celle de son temps.

Dans sa jeunesse tous les honnêtes plaisirs qui pouvoient être permis à une grande Reine ont eu beaucoup de charmes pour

xxvj PORTRAIT DE LA REINE

elle , présentement elle en a perdu le goût. Ses inclinations sont conformes à la raison , & la complaisance lui fait faire sur ce chapitre beaucoup de choses qu'elle ne feroit pas , si elle suivoit ses sentimens. Le Théâtre n'a plus d'autre agrément pour elle que celui de complaire au Roi , qui , par la tendresse qu'il a pour elle , prend un singulier plaisir à être en sa compagnie ; & toute la France la doit remercier de cette condescendance , puisque nous devons toujours voir avec joie une telle mère avec un tel fils. Elle aime présentement le jeu , & y donne quelques heures du jour. Ceux qui ont l'honneur de jouer avec elle , disent qu'elle joue en Reine , sans passion , & sans empressement pour le gain.

La Reine est de même fort indifférente pour la grandeur & la domination. Sa naissance l'a élevée tout d'un coup ; elle tient tout le reste indigne de ses desirs , & jamais les défauts de Catherine de Médicis ne feront les siens. Cette grande Reine n'a pas les mêmes sentimens sur

l'amitié , elle aime peu de personnes , mais celles à qui elle donne quelque part en l'honneur de ses bonnes graces , se peuvent vanter d'être fortement aimées. Notre sexe a eu cet avantage de lui avoir donné dans sa jeunesse des favorites qui ont occupé son cœur par un attachement fort grand & fort sensible. La mort du Roi son mari lui ayant donné par sa Régence un sceptre à soutenir , elle a été obligée de donner son amitié à une personne dont la capacité la pût soutenir , & dans laquelle elle pût rencontrer le conseil avec la fidélité , & les services avec la douceur de la confiance. Dans tous ses différens choix , & particulièrement par le dernier , elle a fait voir à toute la terre combien elle aime noblement ; & que son cœur n'est capable d'aucune foiblesse , ni d'aucun changement , quand une fois elle est persuadée qu'elle fait ce qu'elle doit faire. Selon ce que je dis ; il semble que la Reine étoit née pour rendre par son amitié le feu Roi son mari le plus heureux mari du monde ; & certainement il l'auroit été , s'il avoit

xxviiij. PORTRAIT DE LA REINE

voulu l'être ; mais cette fatalité qui sépare presque toujours les cœurs des Souverains , ayant éloigné de la Reine celui du Roi , l'amour qu'elle n'a pu donner à ce Prince , elle le donnoit à ses enfans , & particulièrement au Roi son fils qu'elle aime passionnément : le reste des personnes qui ont l'honneur de l'approcher , ne sauroient sans présomption , & sans une vanité bien mal fondée , se vanter d'être aimées d'elle : ce bien n'est réservé que pour les élus , mais elle les traite bien , & toutes chacune selon leur mérite , en reçoivent un assez favorable accueil , pour les obliger à une grande fidélité à son service , & à beaucoup de reconnaissance envers elle. Sa bonté en cette occasion tient la place de la tendresse , dont elle ne fait pas une fort grande profusion aux pauvres mortels ; mais les choses qui viennent d'elle & qui en ont seulement quelque apparence , sont d'un prix inestimable , tant par leur rareté que par l'excellence de la personne de qui on les reçoit. Si elle n'est pas si tendre pour ceux qui ont l'honneur de l'approcher , elle est sûre &

secrète à ceux qui se confient en elle. Son procédé est honnête & obligeant. Du côté de la fidélité , elle se renferme dans les mêmes bornes que les particuliers. Elle entre dans les chagrins de ceux qui souffrent. Ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en sa douceur de la consolation ; & ses oreilles paroissent si attentives au soulagement des misérables , qu'il semble que son cœur, tout indifférent qu'il est, y prend aussi quelque part. Il me paroît qu'elle n'est pas assez touchée de l'amitié qu'on a pour elle : mais comme les Rois entendent de tous un même langage , & qu'il est difficile de discerner la vérité d'avec le mensonge & l'artifice , il est assez excusable , & même selon la raison de ne se pas laisser aisément persuader sur une chose qui de sa nature est fort trompeuse. Elle hait ses ennemis de la même façon qu'elle aime ses premiers amis. Par son inclination, elle se vengeroit volontiers , elle seroit capable de porter bien loin ses ressentimens ; mais la raison & sa conscience la retiennent , & souvent je lui ai ouï dire qu'elle

XXX. PORTRAIT DE LA REINE

a peine à se vaincre là-dessus. Elle se met rarement en colere, sa passion ne la domine pas ; elle n'éclate par aucun bruit indécent à une Princesse, qui, commandant un Royaume, doit se commander elle-même ; mais il y paroît à ses yeux, & quelquefois elle en a donné quelques marques par ses paroles. De ma connoissance, elle n'en a jamais été vivement touchée que pour les intérêts de la Couronne, contre les ennemis de l'État & du Roi son fils ; & par conséquent je puis dire ne l'avoir vue en cet état que par des sentimens dignes de louanges.

La Reine est naturellement libérale, elle est capable de donner avec profusion, & en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques. Elle n'est jamais incommodée de ceux qui lui demandent du secours dans leur nécessité ; & ce qu'elle leur donne, elle le donne avec joie ; mais comme elle néglige les richesses pour elle-même, elle néglige aussi d'en donner aux autres. Une des plus belles qualités que j'aie reconnues en la Reine, c'est la fermeté de son ame :

elle ne s'étonne point des grands périls ; les choses les plus douloureuses , & qui ont le plus agité son ame , n'ont pu apporter du trouble sur son visage , & ne lui ont jamais fait manquer à cette gravité qui sied si bien aux personnes qui portent la Couronne. Elle est intrépide dans les grandes occasions , & la mort ni le malheur ne lui font point de peur. Elle soutient son opinion sans se relâcher ; quand une fois elle la croit bonne : & sa fermeté va au-delà des raisons que la politique fait dire aux personnes passionnées : delà procede qu'elle ne s'étonne point des discours du vulgaire : elle trouve dans son innocence & dans sa vertu , sa sûreté & sa consolation ; & pendant que la guerre civile a fait contr'elle ce que la malice & l'envie ont coutume de produire , elle a fort méprisé toutes leurs attaques. Elle est toujours égale en toutes les actions de sa vie ; toutes ses années & ses journées se ressembtent : elle observe continuellement une même regle , & nous l'avons toujours vue faire les mêmes choses , soit

xxxij PORTRAIT DE LA REINE &c.

dans ce qu'elle rend à Dieu par devoir, ou ce qu'elle donne au monde par complaisance. Elle est tranquille & vit sans inquiétude ; elle ne puise ni dans le passé ni dans l'avenir, aucun souvenir, ni aucune crainte qui puisse troubler son repos ; elle pense seulement, suivant le conseil de l'Évangile & l'avis des Philosophes, à passer sa journée, goûtant avec douceur le bien qu'elle y trouve, sans se plaindre du mal qu'elle y rencontre. La pensée de la mort ne l'étonne point ; elle la regarde venir sans murmurer contre sa fatale puissance ; & il est à croire qu'après une fort longue vie, elle recevra cette affreuse ennemie des hommes avec une grande paix. Je souhaite que cela soit ainsi, & qu'alors les Anges en reçoivent autant de joie, que les hommes auront sujet d'en ressentir de tristesse.



MÉMOIRES.



M É M O I R E S

P O U R S E R V I R

A L' H I S T O I R E

D' A N N E

M^D A U T R I C H E ,

ÉPOUSE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LE Roi Louis XIII n'avoit que neuf ans huit jours , quand il vint à la couronne ; mais le Roi Henri lui avoit laissé un royaume si florissant & si paisible , de si bonnes troupes dans ses armées , de si habiles ministres dans ses conseils , & de si grandes sommes de deniers dans ses coffres , que si la Reine Marie de Médicis avoit voulu suivre l'ordre que ce grand Prince avoit établi dans l'État , sa Régence auroit été bien plus glorieuse , & le reste de sa vie bien plus heureux. Mais

Tom I.

A

ayant laissé prendre une trop grande autorité au Marquis d'Ancre, qu'elle avoit fait Maréchal de France, il la conseilla d'éloigner les anciens serviteurs du feu Roi, & particulièrement ces grands hommes qui avoient veilli dans les premières charges, & ménagé les plus importantes négociations, pour en mettre d'autres à leurs places qui fussent tout à fait dépendans d'elle. Cela lui attira la haine de tous les Princes du Sang, & des autres Princes & grands Seigneurs, qu'elle traitoit avec tant de hauteur, qu'ils se retirèrent de la Cour; & les Traités de Sainte Menehould & de Loudun, que ce Maréchal avoit faits, n'ayant point eu d'effet, le nombre des mécontens, qui augmentoit tous les jours, le fit résoudre, pour rompre toutes les mesures qu'il voyoit bien qu'ils prenoient contre lui, de faire arrêter le prince de Condé; lequel, comme premier Prince du Sang, pouvoit être chef du parti qui commençoit à se former. Il envoya en même temps ordre aux deux armées destinées pour agir hors du royaume, en exécution des grands desseins de celui qui les avoit levées, de se tenir prêtes à soutenir l'autorité Royale qui lui avoit été confiée, au cas qu'elle fût attaquée au su-

jet de la détention de ce Prince, & en fit lever encore une troisième, pour être en état de marcher plus promptement contre les premiers qui oseroient se déclarer.

Une action aussi hardie que celle-là & de si grands préparatifs, confirmèrent la Reine dans les grandes opinions qu'elle avoit de celui dont elle suivoit aveuglément les conseils, & lui firent croire qu'elle alloit être bientôt maîtresse de la Cour & de toute la France sans aucune contradiction : & ce fut ce qui la perdit, aussi bien que celui qu'elle avoit choisi pour son premier ministre. Car, comme elle étoit persuadée que personne ne lui pouvoit résister, elle s'imagina qu'elle n'avoit plus besoin de ménager personne, pas même le Roi son fils ; & elle ne prenoit pas garde qu'il avoit un favori, qui avoit autant d'ambition que le sien, & que s'insinuant de plus en plus il travailloit si fortement à le détacher de la tendresse qu'il avoit pour elle, qu'il le fit enfin résoudre à s'en séparer tout-à-fait. Ce favori étoit de Luines, lequel, pendant qu'il étoit son page, trouva le moyen de se rendre si agréable & si nécessaire à tous les plaisirs, tous les exercices, & tous les divertissemens de ce jeune Prince, & particulièrement à toutes sortes de Chasses, où peu de

personnes avoient accoutumé de le suivre , que la liberté avec laquelle il vivoit avec lui l'éleva enfin à la dignité de Connétable.

La noblesse françoise , naturellement affectionnée aux Princes du Sang , ayant pris les armes dans les provinces , y grossissoit tous les jours le parti du prince de Condé , pendant que le désordre régnoit dans Paris où le peuple avoit pillé la maison du maréchal d'Ancre , contre lequel on crioit hautement , comme contre l'auteur de la maniere violente du gouvernement de la Reine , & du mauvais emploi , vol , & dissipation des trésors que Henri IV avoit amassés. Les séditions devenoient tous les jours plus fréquentes , & personne n'ayant la force ni l'envie de les appaiser , la populace enfin l'attaqua le 24 Avril 1617, comme il sortoit du Louvre : les Braves , qui l'accompagnoient partout , ne lui ayant donné aucun secours , non plus que les Gardes qui n'étoient pas loin , lorsqu'il mit l'épée à la main , ou qu'il l'y voulut mettre , pour se défendre , croyant que le Marquis de Vitry leur capitaine qui parut dans le même temps , y venoit pour le tirer de ce péril , au-lieu qu'il venoit pour l'arrêter , on douta d'abord si sa mort se devoit attribuer à la

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. §
fureur du Peuple , ou à sa rébellion aux ordres du Roi.

Depuis sa Majorité , il avoit témoigné en tant d'occasions qu'il avoit dessein de prendre connoissance des affaires , que la Reine s'étant retirée à Blois , il ne fut pas long-temps sans faire revenir le Chancelier de Sillery , & mettre le prince de Condé en liberté. Ce n'étoit pas véritablement assez , pour mettre la paix dans le royaume , que tous ces changemens avoient troublée ; mais comme je n'ai pas entrepris de décrire la vie de cette malheureuse Princesse , je ne parlerai point de la guerre de ceux qui prirent son parti. Ils le firent , non pas tant pour la servir , que par la jalousie de la grande faveur de Luines , lequel , après la mort du maréchal d'Ancre étant devenu tout puissant , avoit épousé la fille du Duc de Montbazou , ce qui l'avoit fait Connétable. Je laisse à ceux qui écriront l'histoire de ce temps-là , le soin de faire le récit de ses aventures jusqu'à sa réconciliation avec le Roi , par la paix du Pont de Cé ; ce qui la fit revenir à la Cour , avec ceux qui l'avoient suivie , entre lesquels étoit le Cardinal de Richelieu , qui n'étoit alors qu'Evêque de Luçon. Mon dessein n'est que de marquer ce qui peut regarder la Reine Anne d'Au-

triche , dont on ne commença de parler que dans les négociations de la paix générale , que son mariage devoit donner à toute l'Europe.

Je dirai donc ici , que le Grand Duc de Toscane , étant naturellement obligé de travailler à maintenir la Reine Marie de Médicis dans le crédit qu'elle avoit eu d'abord auprès du Roi , lequel quoique devenu majeur vouloit bien partager son autorité avec elle ; & ayant grand intérêt au repos de la France , qui ne pouvoit être altéré , que l'Italie & l'Espagne ne fussent troublées ; le marquis Borri , son ambassadeur , fut le premier qui dans les conférences qu'il avoit à Madrid avec les ministres espagnols , jetta les premières paroles d'un double mariage entre les deux Princes & les deux Princesses de France & d'Espagne.

Ces alliances étoient si convenables , que ses paroles ne tomberent pas à terre : les propositions , qui en furent faites aussitôt , furent biens reçues de côté & d'autre , & en France particulièrement avec tant de joie , qu'on songea à faire un Caroussel à la Place Royale , pour le témoigner ; & on y travailla avec tant d'empressement , qu'il sembloit qu'on eût peur qu'il ne fût pas assez tôt prêt pour ces deux mariages. Ce

Caroussel dura trois jours ; ce qui fut cause que plusieurs rues de Paris , par lesquelles il falloit faire entrer & sortir le grand nombre d'acteurs & de machines , qui étoient nécessaires à ce spectacle , eurent part aux plaisirs d'en voir la beauté & la magnificence. Et ce qui est remarquable , est que ces trois jours , dans la Relation qui en a été imprimée en 1612 , sont dans le mois d'Avril de cette année. Cependant il est certain que les épousailles ne se firent qu'en 1615. Elles pensèrent même ne se pas faire , à cause que les Huguenots , prenant ombrage de la grande liaison que l'on proposoit de faire entre la France & l'Espagne , demanderent qu'elles fussent sur-sises jusqu'à ce que les États Généraux fussent assemblés , dans lesquels ils espéroient qu'il se trouveroit tant de difficultés , qu'il seroit aisé de rompre ces deux mariages. Cependant , les États s'étant séparés plutôt qu'on ne pensoit , & sans qu'on en eût tiré aucune utilité , comme il arrive ordinairement dans de pareilles Assemblées , on songea tout de bon à les conclure.

Pour cela , le Duc du Maine s'en alla en Espagne , & le Duc de Pastrana vint en France. Les épousailles de Philippe IV, fils du Roi d'Espagne Philippe III, avec Mada-

me Elisabeth de France, furent solemnisées à Burgos, & celles du Roi Louis XIII avec Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, à Bordeaux. Le Duc de Guise qui avoit mené Madame Elisabeth jusqu'au milieu de la petite riviere de Bidassoa, qui sépare ces deux royaumes, prit congé d'elle pour la laisser aller à Fontarabie, & conduisit l'Infante d'Espagne à Saint-Jean de Luz, où le Duc de Luines lui donna une lettre de la part du Roi, duquel on dit qu'il lui rapporta réponse écrite de sa main. On s'étoit imaginé que l'Armée des Huguenots s'opposeroit au voyage. Il est vrai qu'elle étoit si proche de celle du Roi, qu'elle sembloit côtoyer celle qui l'accompagnait : mais elle ne servit qu'à leur faire voir sa Puissance, & à rendre l'entrée de l'Infante en France plus belle.

Comme le Roi étoit né le 27 Septembre 1601, & la Reine le 22 du même mois, elle étoit âgée de quatorze ans quand elle se maria, & de quinze ans quand elle fut amenée au Roi son mari, n'ayant que cinq jours plus que lui. Je fais de la vieille & illustre Marquise de Morny, qui eut l'honneur de l'approcher familièrement en ce temps-là, & d'en être estimée, qu'elle étoit extrêmement belle. La première fois qu'elle la vit, elle m'a dit qu'elle étoit assise

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 9

sur des carreaux à la mode d'Espagne , au milieu d'un grand nombre de dames habillées à l'espagnole d'un satin vert en broderie d'or & d'argent , ses manches pendantes & renouées sur les bras avec de gros diamans qui lui servoient de boutons. Elle avoit une fraise fermée , avec un petit bonnet sur la tête , de même couleur que la robe , où il y avoit une plume de Héron , qui augmentoit par sa noirceur la beauté de ses cheveux , qui étoient fort blonds & frisés à grosses boucles. Le jeune Roi étant bien fait , & sa beauté brune ne déplaisant pas à cette jeune Reine , je lui ai ouï dire , qu'elle l'avoit trouvé aimable , & qu'elle l'auroit aimé , si le malheur de l'un & de l'autre , si cette fatalité presque inévitable à tous les Princes , n'en eût disposé autrement. On lui ôta peu après toutes les dames espagnoles qui étoient venues avec elle , dont elle eut beaucoup de douleur ; & il ne lui resta qu'une nommée Dona Estefania , qu'elle aimoit tendrement , à cause qu'elle l'avoit élevée , & qui étoit auprès d'elle , comme on dit en France , sa première Femme de Chambre. Feu ma mere , qui avoit été plusieurs années en Espagne , où la seconde femme du sieur de Saldagne son aïeul maternel , dont il n'avoit point d'enfans ,

l'avoit menée à l'âge de six ans , pour recueillir une succession dont elle lui avoit promis la meilleure part , lui fut d'un grand secours dans les premières années de son arrivée en France , dans lesquelles elle ne prenoit plaisir qu'à tout ce qui lui représentoit l'Espagne : Car ayant fait d'abord une grande amitié avec cette Dame , qui commençant à être infirme , avoit besoin de se décharger sur quelque personne fidelle , qui fût non-seulement parler Espagnol , mais le lire & l'écrire , & connoître la Cour de Madrid ; la Reine qui trouvoit en ma mere toutes ces choses avec beaucoup d'esprit & d'agrément , n'eut pas de peine à prendre confiance en elle , non-seulement par le commerce innocent , mais néanmoins secret , qu'elle entretenoit avec le Roi son frere qui faisoit toute sa joie , & fit aussi tout son crime ; mais encore pour se consoler avec elle des chagrins qu'elle ne pouvoit dissimuler que lui donnoit la grande faveur du Duc de Luines , qu'on a dit avoir eu l'audace de proposer au Roi de la répudier , pour lui faire épouser une parente de sa femme , qui a été depuis la Princesse de Guimené , que nous avons vue la plus belle femme de la Cour. Mais s'il est vrai que cette pensée lui soit venue

dans l'esprit , il faut qu'elle n'y soit de-
 meurée qu'un moment , & comme une
 vision ridicule : car la Duchesse de Lui-
 nes qui étoit fort bien avec son mari , ne
 fut pas long-temps sans être favorite de la
 Reine , qui véritablement eut de la peine
 à souffrir d'abord son amitié , à cause de
 l'aversion qu'elle avoit pour le Duc , &
 ne s'accoutuma que par la complaisance
 qu'elle étoit bien-aîsée d'avoir pour le Roi
 qui ne la haïssoit pas , & pour être de tou-
 tes les parties de promenades & de chas-
 ses. C'est ce qui fit qu'elle goûta quelque
 temps du plaisir sans autre amertume que
 celle d'être devenue grosse , comme elle le
 crût quelque temps , & de s'être blessée
 pour avoir trop couru après la Connéta-
 ble. D'où l'on peut juger que si cette Cour
 manquoit de prudence , elle ne manquoit
 pas de joie , puisque la jeunesse & la beau-
 té y avoient une autorité souveraine. Le
 Connétable de Luines étant mort en 1621 ,
 ce petit Empire finit avec lui ; car la Reine
 Marie de Médicis s'étant accommodée avec
 le Roi , la paix entre la mere & le fils
 brouilla le mari & la femme ; & la Reine
 Mere étant persuadée que pour être abso-
 lue sur ce jeune Prince , il falloit que cette
 jeune Princesse ne fût pas bien avec lui ,
 elle travailla avec tant d'application & de

succès à entretenir leur méfintelligence, que la Reine sa belle-fille n'eut aucun crédit ni aucune douceur depuis ce temps-là. Toute sa consolation étoit la part que la Duchesse de Luines, qui étoit remariée avec le Duc de Chevreuse, Prince de la Maison de Lorraine, prenoit à ses chagrins, qu'elle tâchoit d'adoucir par tous les divertissemens qu'elle proposoit, lui communiquant autant qu'elle pouvoit son humeur galante & enjouée; pour faire servir les choses les plus sérieuses, & de la plus grande conséquence, de matiere à leur gaieté & à leur plaisanterie. *A giovine cuor tutto e giuoco.*

Quelques années se passerent sans qu'on pût expliquer à quoi elles s'étoient passées quand on y auroit été présent, n'en sachant rien que ce que la Reine m'a dit elle-même depuis, se divertissant quelquefois à me les conter. Je puis dire néanmoins qu'elle a été aimée, & que malgré le respect que Sa Majesté inspire, sa beauté n'a pas manqué de toucher des gens qui ont fait paroître leur passion. Le Duc de Montmorenci, frere de Madame la Princesse, recommandable par sa valeur, sa bonne mine & sa magnificence, a été mis de ce nombre. Son cœur avoit été occupé d'une forte incli-

nation pour la Marquise de Sablé, qui
 étoit une de celles dont la beauté faisoit
 le plus de bruit quand la Reine vint en
 France; mais si elle étoit aimable, elle
 desiroit encore plus de le paroître : l'a-
 mour que cette Dame avoit pour elle-
 même la rendit un peu trop sensible à ce-
 lui que les hommes lui témoignaient. Il
 y avoit encore en France quelque reste de
 la politesse que Catherine de Médicis y
 avoit apportée d'Italie; & on trouvoit une
 si grande délicatesse dans les Comédies
 nouvelles, & tous les autres ouvrages
 en Vers & en Prose qui venoient de
 Madrid, qu'elle avoit conçu une haute
 idée de la galanterie que les Espagnols
 avoient apprise des Mores. Elle étoit per-
 suadée que les hommes pouvoient sans
 crime avoir des sentimens tendres pour
 les femmes, que le desir de leur plaire les
 portoit aux plus grandes & aux plus belles
 actions, leur donnoit de l'esprit & leur ins-
 piroit de la libéralité, & toutes sortes de
 vertus; mais que d'un autre côté les fem-
 mes, qui étoient l'ornement du monde,
 & étoient faites pour être servies & ado-
 rées des hommes, ne devoient souffrir
 que leurs respects. Cette Dame ayant
 soutenu ses sentimens avec beaucoup d'es-
 prit & une grande beauté, leur avoit don-

né de l'autorité dans son temps ; & le nombre & la considération de ceux qui ont continué à la voir , ont fait subsister dans le nôtre , ce que les Espagnols appellent *fuzezas* ; jusqu'à ce qu'à force de vouloir rendre l'amitié des hommes & des femmes parfaite , elle a trouvé qu'on ne pouvoit réparer leurs défauts que par la connoissance qu'elle a eue de ce qu'en qualité de Chrétienne elle devoit estimer & croire. Je lui ai ouï dire , lorsque je l'ai connue , que sa fierté fut telle à l'égard du Duc de Montmorenci , qu'aux premières démonstrations qu'il lui donna de son changement , elle ne voulut plus le voir ; ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avoit eus à partager avec la plus grande Princesse du monde. La Reine m'a fait l'honneur de me dire , se moquant alors de sa vanité passée , qu'elle n'avoit jamais fait de réflexions sur les sentimens que le Duc de Montmorenci pouvoit avoir pour elle , & qu'elle n'avoit remarqué & pris tout ce que disoit la voix publique de lui ; que comme un tribut qu'elle croyoit être dû par tout le monde à sa beauté , étant persuadée que cette passion avoit été médiocre à son égard.

Le Duc de Bellegarde , quoique vieux ,

fut aussi un de ceux qui aimerent cette Princesse. Celui-là avoit été favori de deux Rois. La renommée en faisoit encore tant de bruit, que la Reine ne refusa point d'en recevoir de l'encens dont la fumée ne pouvoit noircir sa réputation, & souffrit qu'il en usât avec elle à la mode du siècle où il avoit vécu, qui avoit été le regne de la galanterie & celui des Dames. On a dit depuis, que la Princesse de Conti & les autres favorites de la Reine, avoient conseillé cette folie à cet antique Galant, & que la Reine, quand il eut la hardiesse de lui en parler, en fut en colere; mais, enfin la chose se tourna en plaisanterie; de sorte que le Roi même, quoique d'humeur jalouse, y entra sans peine.

Le Duc de Bokingham fut le seul qui eut l'audace d'attaquer son cœur. Il vint de la part du Roi d'Angleterre son maître, pour épouser Madame, Sœur du Roi. Il étoit bien fait, beau de visage; il avoit l'ame grande; il étoit magnifique, libéral, & favori d'un grand Roi. Il avoit tous les trésors à dépenser, & toutes les pierres de la Couronne d'Angleterre pour se parer. Il ne faut pas s'étonner si avec tant d'aimables qualités, il eut de si hautes pensées, de si nobles, mais si dangereux & blâmables desirs, & s'il eut le bonheur de

persuader à ceux qui en ont été les témoins, que ses respects ne furent point importuns : mais il est à présumer que ses vœux furent reçus, comme on feint que les Dieux souffroient les offrandes des hommes, c'est-à-dire, sans pouvoir deviner par leurs Oracles, si leur destinée étoit bonne ou mauvaise. La Reine, n'en faisant point un secret, n'a pas fait difficulté de me conter depuis (fort détrompée de ces dangereuses illusions) qu'étant jeune, elle ne comprenoit pas que la belle conversation, qui s'appelle ordinairement l'honnête galanterie, où on ne prend aucun engagement particulier, pût jamais être blâmable, non plus que celle que les Dames Espagnoles pratiquent dans le Palais, où vivant comme des religieuses, & ne parlant aux hommes que devant le Roi & la Reine d'Espagne, elles ne laissent pas de se vanter de leurs conquêtes, & d'en parler comme d'une chose qui, bien loin de leur ôter leur réputation, leur en donne beaucoup. Elle avoit en la personne de la Duchesse de Chevreuse, une favorite qui se laissoit entièrement occuper de ces vains amusemens; & la Reine par ses conseils n'avoit pu éviter, malgré la pureté de son ame, de se plaire aux agrémens de cette passion dont elle recevoit en elle-même quelque
légère

légère complaisance , qui flattoit plus sa gloire , qu'elle ne choquoit sa vertu. On a fort parlé d'une promenade qu'elle fit dans un jardin du logis où elle logea , lorsqu'elle alla conduire la Reine d'Angleterre à Amiens. Elle se fit en présence de toute la suite , qui d'ordinaire accompagnoit cette Princesse. Et j'ai vu des personnes qui s'y trouverent , qui m'ont instruite de la vérité. Le Duc de Bokingham , qui y fut , la voulant entretenir , Putange , Écuyer de la Reine , la quitta pour quelques momens , croyant que le respect l'obligeoit de ne pas écouter ce que ce Seigneur Anglois lui vouloit dire. Le hasard alors les ayant menés dans un détour d'allée , où une palissade les pouvoit cacher au Public , la Reine dans cet instant , surprise de se voir seule , & apparemment importunée par quelque sentiment trop passionné du Duc de Bokingham , elle s'écria , & appelant son Ecuyer le blâma de l'avoir quittée. Par ce cri elle fit voir sa sagesse & sa vertu , préférant la conservation de son innocence intérieure à la crainte qu'elle devoit avoir d'être blâmée , & que ce cri allant aux oreilles du Roi ne lui coûtât beaucoup d'embarras. Si en cette occasion elle montra que son cœur pouvoit être susceptible de quelque impression de tendresse , qui

la convia d'écouter les discours fabuleux d'un homme qui l'aimoit ; il faut avouer aussi en même temps , que l'amour de la pureté & ses sentimens honnêtes l'emportèrent sur tout le reste , & qu'elle préféra à une réputation apparemment soupçonnée de peu de chose , une gloire réelle & véritable , sans mélange d'aucun sentiment indigne d'elle. Lorsque ce Duc prit congé de la Reine Mere , qui étoit venue conduire la Reine d'Angleterre sa fille , hors de la ville d'Amiens , la Reine m'a fait l'honneur de me dire , que quand il vint lui baiser la robe , elle étoit au-devant du carrosse & la Princesse de Conti auprès d'elle , il se cacha du rideau comme pour lui dire quelques mots , & beaucoup plus pour essuyer les larmes qui lui tomberent des yeux dans cet instant. La Princesse de Conti qui railloit de bonne grace , & qui , à ce que j'ai ouï dire , avoit beaucoup d'esprit , dit sur ce sujet en parlant de la Reine , qu'elle pouvoit répondre au Roi de sa vertu , mais qu'elle n'en feroit pas autant de sa cruauté ; parce que sans doute les larmes de cet amant , qu'en cette occasion elle avoit apperçues pour être assise auprès d'elle , avoient dû attendrir son cœur , & qu'elle avoit soupçonné ses yeux de l'avoir au moins regardé avec quelque pitié.

La passion du Duc de Bokingham lui fit faire encore une action bien hardie, que la Reine m'a apprise, & que la Reine d'Angleterre m'a depuis confirmée, qui le favoit de lui-même. Ce célèbre étranger étant parti d'Amiens pour retourner en Angleterre mener Madame Henriette de France à son Roi, régner sur les Anglois; occupé de sa passion, & forcé par la douleur de l'absence, voulut revoir la Reine, quand même ce ne seroit que pour un moment. Quoiqu'il fût prêt d'arriver à Calais, il fit dessein de se satisfaire en feignant d'avoir reçu des nouvelles du Roi son Maître, qui l'obligeoient d'aller à la Cour. Il laissa la future Reine à Boulogne, & revint trouver la Reine Mere pour traiter de cette affaire simulée, qui n'étoit que le prétexte de son retour à la Cour. Après avoir parlé de sa chimérique négociation, il alla chez la Reine, qu'il trouva au lit assez seule. Cette Princesse favoit par des Lettres de la Duchesse de Chevreuse qui accompagnoit la Reine d'Angleterre, qu'il étoit arrivé. Elle en parla devant Nogent en riant, & ne s'étonna point quand elle le vit; mais elle fut surprise de ce que tout librement il vint se mettre à genoux devant son lit, baisant son drap avec des transports si ex-

traordinaires , qu'il étoit aisé de voir que sa passion étoit violente , & de celles qui ne laissent aucun usage de raison à ceux qui en sont touchés. La Reine m'a fait l'honneur de me dire qu'elle en fut embarrassée; & cet embarras , mêlé de quelque dépit , fut cause qu'elle demeura longtemps sans lui parler. La Comtesse de Lannoi , alors sa Dame d'honneur , sage , vertueuse , & âgée , qui étoit au chevet de son lit , ne voulant point souffrir que ce Duc demeurât en cet état , lui dit avec beaucoup de sévérité que ce n'étoit point la coutume en France , & voulut le faire lever. Mais lui sans s'étonner , combattit contre la vieille Dame , disant qu'il n'étoit pas François , & qu'il n'étoit pas obligé d'observer toutes les loix de l'État. Puis s'adressant à la Reine , lui dit tout haut les choses du monde les plus tendres ; mais elle ne lui répondit que par des plaintes de sa hardiesse , & sans peut-être être trop en colère , lui ordonna sévèrement de se lever & de sortir. Il le fit ; & après l'avoir vu encore le lendemain en présence de toute la Cour , il partit , bien résolu de revenir en France le plutôt qu'il lui seroit possible.

Après que les Ambassadeurs Anglois eurent repassé la mer , les deux Reines revinrent trouver le Roi qui les attendoit à Fontainebleau.

Toutes les choses qui regardoient Bokingham lui furent dites au désavantage de la Reine , si bien que quelques domestiques en furent chassés ; Putange , son Ecuyer , fut exilé : Datal , que Madame de Vernel , Dame d'atour de la Reine & belle-sœur de Madame de Chevreuse , avoit envoyé en Angleterre , la Porte & le Médecin de la Reine , furent traités de la même manière.

Le Pere Seguient , Confesseur du Roi , venant trouver la Reine un jour de grand matin , pour lui dire de la part du Roi , qu'il avoit éloigné de son service certaines personnes qui ne lui plaisoient pas , qui sont les mêmes dont je viens de parler , Dona Estefania , Espagnole , la première femme-de-Chambre de la Reine , qui avoit eu l'honneur de la servir dès son enfance , dit , en regardant le Pere Jésuite : *Teatino , tan de magnana à visitar esta Señora , non es buena segnal , ny por bien.*

La Reine d'Angleterre m'a conté depuis , que dans le commencement de son mariage elle eut quelques dégoûts du Roi son mari ; & que Bokingham les fomentoit , en lui disant à elle-même librement , qu'il les mettroit mal ensemble s'il pouvoit. Il y réussit en effet ; & par un sentiment de chagrin , elle souhaita de revenir en France voir la Reine , sa mere : & com-

me elle savoit le desir passionné qu'avoit ce Duc Anglois de revoir la Reine, elle lui parla de son dessein. Il y entra avec ardeur, & la servit puissamment pour lui en faire obtenir la permission du Roi son mari. Cette Princesse l'ayant su, elle en écrivit à la Reine sa mere, la suppliant de trouver bon qu'elle pût mener avec elle le Duc de Buckingham, sans qui elle ne pourroit faire ce voyage. Elle fut refusée de la part de la Reine sa mere & de celle du Roi son frere: & son projet, à cause de celui de ce favori, ne put avoir son effet. Il ne faut pass'en étonner, le bruit de ses sentimens en devoit être un obstacle invincible. Cet homme qui, selon les descriptions qui m'en ont été faites, avoit autant de vanité que d'ambition, brouilla les deux Couronnes pour revenir en France, par la nécessité d'un Traité de Paix, lorsque, selon ses intentions, il auroit fait éclater sa réputation par les victoires qu'il prétendoit remporter sur notre nation. Il vint sur ce fondement amener une puissante armée navale au secours des Rochelois, assiégés par le Roi Louis XIII, montrant publiquement la passion qu'il avoit pour la Reine, & dont il faisoit gloire: mais cette ostentation fut enfin punie par un malheureux succès, & par la honte d'avoir mal réussi dans tous ses

desseins. Madame de Chevreuse , qui suivoit âprement ses inclinations , & qui aimoit le Duc d'Holland , ami du Duc de Buckingham , étant alors revenue d'Angleterre , vit avec quelque complaisance la Flotte de Bokingham & son retour en France , qui d'abord parut accompagné d'une haute réputation. Elle ne cessoit d'en parler à la Reine. La Maîtresse & la Favorite haïssoient le Cardinal de Richelieu , à cause qu'il étoit créature de la Reine Mere & du Roi , & qu'elle l'avoit mis dans le Ministère. Elles ne trouvoient rien de plus agréable que de lui faire dépit , d'autant plus que la Reine étoit persuadée qu'il lui rendoit de mauvais offices auprès du Roi : si bien qu'elle ne faisoit pas difficulté d'écouter avec plaisir les souhaits que sa Favorite faisoit pour la prospérité des Anglois. Elle me l'a conté souvent elle-même , s'étonnant de l'erreur où engageoit alors la gaieté & la folie d'une jeunesse innocente , qui ne connoissoit point encore dans toute son étendue à quoi l'obligeoient la vertu , la raison & la justice. La Duchesse de Chevreuse étoit sans doute la cause de cet aveuglement , qui n'étoit pas en effet si blamable qu'il paroissoit , puisque l'intention & les sentimens de l'ame font en nous le bien ou le mal. Mais , dans

un temps où la Reine a pu être plus éclairée, elle en a senti de la peine. M^{de} de Chevreuse m'a dit depuis elle-même, me contant les égaremens de sa jeunesse, qu'elle forçoit la Reine de penser à Bokingham ; lui parlant toujours de lui, & lui ôtant le scrupule qu'elle en avoit, par la raison du dépit qu'elle faisoit au Cardinal de Richelieu. Je lui ai encore ouï dire, & avec exclamation sur ce sujet, qu'il étoit vrai que la Reine avoit l'ame belle, & le cœur bien pur ; & que malgré le climat où elle avoit pris naissance, où, comme je l'ai dit, le nom de Galant est à la mode, elle avoit eu toutes les peines du monde à lui faire prendre quelque goût à la gloire d'être aimée. La Marquise de Sablé, en qui j'ai toujours reconnu beaucoup de lumière & de sincérité, m'a confirmé la même chose ; m'ayant dit que la Reine, dans cette première jeunesse, étoit rude pour les Dames galantes, & qu'elles la craignoient beaucoup. Toutes celles qui en ce temps-là étoient de sa confiance ont toujours parlé de la même sorte. La Marquise de Senece, qui a eu l'honneur de la servir presque toute sa vie, & de plus, a passé des temps auprès d'elle, où elle n'a pas toujours cru en être aimée, a été en tout temps témoin irréprochable de la vertu de cette Princesse.

Quand

Quand elle en parloit, aimant à dire la vérité, & quelquefois même la blâmant sur le malheur qu'elle avoit eu de se laisser trop gouverner, elle exagéroit la pureté de sa vie & de ses sentimens en des termes si forts & si éloquens, qu'il est impossible de ne pas donner à la Reine toute l'estime qui est due à la solidité de sa vertu, en excusant les foiblesses que l'amour propre fait commettre aux plus sages, qui veulent presque toujours que leur beauté leur apporte de la gloire. La Reine parloit elle-même de ces choses avec une simplicité si libre & si honnête, qu'il étoit aisé de voir qu'elles ne pouvoient avoir été en elle que de légères imperfections ? aussi ont-elles servi à lui faire connoître en d'autres temps ce qu'elle devoit à Dieu, qui l'avoit maintenue dans une si véritable pureté, lors même que cet amour propre la faisoit écarter des maximes qu'une si sage Princesse vouloit & devoit observer. Son malheur fut de n'avoir point été assez aimée du Roi son mari, & d'avoir été comme forcée d'amuser son cœur ailleurs en le donnant à des Dames qui en avoient fait un mauvais usage, & qui dans ses premières années, au lieu de la convier à rechercher les occasions de lui plaire, & à désirer d'en être considérée, l'en éloignèrent.

autant qu'il leur fut possible , afin de la posséder davantage.

Outre ces petites aventures , il en arriva une fort fâcheuse à la Reine au voyage de Nantes , qui lui fut suscitée par la Reine Mere & par le Cardinal de Richelieu , pour avoir sujet de la renvoyer en Espagne. Elle fut soupçonnée d'avoir eu quelque connoissance de l'affaire de Chalais , Grand-Maître de la Garde-Robe , qui fut accusé , à ce que beaucoup croient , injustement d'avoir voulu conspirer contre l'État. Ceux de ce temps-là m'ont dit , que ce fut tout au plus une intrigue formée contre la fortune du Cardinal de Richelieu , dont étoit Monsieur frere du Roi. Beringhen , qui de tout temps avoit été confident du feu Roi & de la Reine , qui les avoit vus marier , & qui n'étoit pas accoutumé de mentir , m'a dit que Louvigni , amoureux de Madame de Chevreuse , plein de jalousie & de ces sortes de passions que l'ambition & la galanterie produisent , accusa faussement Chalais d'avoir eu le dessein d'attenter à la vie du Roi ; & me parlant de toutes ces choses qu'il avoit vues , il m'a assuré qu'il n'étoit point criminel , & que sa seule faute étoit d'avoir voulu empêcher le mariage de Monsieur avec Mademoiselle de Montpensier , de même que

les autres serviteurs de ce Prince , qui , par des raisons chimériques , croyoient qu'il leur étoit plus utile qu'il épousât une Princesse étrangere ; que Chalais , aimant follement la favorite de la Reine , ce grand attachement fit croire qu'il étoit de cette intrigue , puisque celle qu'il aimoit y avoit part ; & que le Cardinal de Richelieu , qui se sentoît haï des favoris de Monsieur , pour mettre le Roi dans ses intérêts , lui avoit persuadé que cette cabale , sous le nom de ce Prince , avoit voulu former un parti dans le Royaume. La Reine même m'a fait l'honneur de me dire qu'il étoit vrai qu'elle avoit fait alors tout ce qu'elle avoit pu pour empêcher le mariage de Monsieur avec cette Princesse qu'il épousa peu après , & qu'elle employa à ce dessein le Maréchal d'Ornano qui étoit son serviteur ; qu'elle le fit , parce qu'elle croyoit que ce mariage , que la Reine Mere vouloit , étoit tout-à-fait contre ses intérêts , étant certain que cette Princesse venant à avoir des enfans , elle qui n'en avoit point , ne seroit plus considérée ; & ce fut par ce seul endroit que l'on la soupçonna d'avoir part à cette intrigue. D'autres m'ont dit , que certains astrologues ayant publié que le Roi ne vivroit pas long-temps , pour embellir l'Histoire , on accusa la Reine d'avoir eu

la pensée qu'elle pourroit épouser Monsieur après la mort du Roi son mari, si par malheur les étoiles eussent rendu cette prophétie véritable. Le Cardinal de Richelieu, pour la perdre entièrement, & donner sujet au Roi de la croire coupable de quelque crime, fit espérer à Chalais dans sa prison, qu'on lui sauveroit la vie, pourvu qu'il voulût dire que la Reine étoit de concert avec lui sur toutes ces chimères. Il le fit, non comme on vouloit, mais comme il s'imagina le pouvoir faire selon la vérité; & le Roi, trompé par les artifices du Ministre, qui amplifia les paroles du prisonnier, crut quelques jours qu'il avoit épousé, au lieu d'une Chrétienne, une personne infidelle. Des soupçons de cette nature le troublèrent avec raison. Il la fit venir au Conseil, où il lui reprocha qu'elle avoit conspiré contre sa vie, pour avoir un autre mari. La Reine, à qui l'innocence donna des forces, outrée de douleur de cette accusation, lui parla avec fermeté & une hardiesse généreuse; & lui dit, à ce que j'ai su par elle-même, qu'elle auroit trop peu gagné au change pour vouloir se noircir d'un crime pour un si petit intérêt. Elle reprocha à la Reine sa belle-mère toutes les persécutions qu'elle & le Cardinal de Richelieu lui faisoient,

avec la hauteur d'une Princesse de sa naissance , qui étoit faussement accusée. Mais comme son ressentiment ne l'avoit pas entièrement justifiée à l'égard du Roi & du public , Dieu permit que Chalais se voyant sur l'échaffaut , & trompé par le Ministre , se repentit d'avoir laissé entendre des choses , qui , de soi n'étant point blâmables , pouvoient néanmoins , étant mal expliquées , devenir dangereuses. Il pria son Confesseur d'aller trouver le Roi pour lui en dire la vérité , & d'aller de sa part demander pardon à la Reine , s'excusant de ce que le desir de la vie & la crainte de la mort , l'avoient persuadé avec raison qu'il pouvoit dire ce qu'il savoit , puisqu'il ne savoit rien d'elle qui pût déplaire au Roi. Outre ces grandes paroles , sorties d'un homme qui alloit mourir , & qui déshonoroient sa mémoire par sa foiblesse , la mere de Chalais vint trouver la Reine pour lui en faire satisfaction. Cette vérité m'a été dite par des personnes qui étoient présentes quand elle fit cette déclaration si authentique , & si nécessaire à la gloire de cette Princesse. Elle-même me faisant l'honneur de me confirmer long-temps après tant de douloureuses aventures , me dit aussi de quelle maniere elle s'étoit servie du Maréchal d'Ornano pour empêcher le

mariage de Monsieur : elle me protesta qu'elle lui en avoit fait parler par une tierce personne , sans qu'il parût que ce fût de sa part , seulement pour lui montrer qu'il lui feroit plaisir d'y mettre de l'obstacle ; & que c'étoit la seule intelligence qu'elle eût eue avec les gens de Monsieur. Chalais étoit aimé de Madame de Chevreuse ; il pouvoit savoir par elle , que la Reine n'avoit pas d'envie de voir à ses côtés Madame , qui l'auroit précédée dans la faveur ; & il ne crut pas peut-être lui faire un grand mal , en voulant se sauver de la mort par un si petit secret , que la Reine , pour peu qu'on l'eût voulu savoir , n'auroit pas désavoué. Ce sentiment en elle étoit borné par la raison & la justice ; par cette justice du moins que l'amour propre forme en nous tous : mais j'ose assurer qu'elle n'auroit pas voulu empêcher le mariage , si en s'y opposant elle eût cru manquer à ce que l'équité demandoit d'elle. Il y parut peu après ; car Monsieur ayant enfin épousé Mademoiselle de Montpensier , la Reine l'estima ; & je lui ai ouï dire depuis , que sa mort précipitée lui avoit fait pitié. Le Cardinal de Richelieu , qui se sentoit alors haï par cette Princesse & par sa favorite , voulut perdre Chalais , qui avoit

une belle Charge chez le Roi , & qui se trouvoit lié aux favoris de Monsieur , & à tout ce qui lui étoit opposé. Il joignit beaucoup de petites choses ensemble , pour en faire une fort grande , qui donna de la peine à la Reine , & beaucoup de mauvaises heures au Roi. Les Courtisans de ce temps-là disoient que les serviteurs de Mr. vouloient en faire un chef de Parti , autant par la folle haine qu'ils avoient contre la faveur du Ministre , que pour faire leurs affaires par cette voie. Pour satisfaire leur fausse politique , ils le portoient à se marier hors du Royaume , afin d'avoir une retraite assurée chez les Étrangers. Ils auroient mieux fait de lui donner les conseils , qui seuls pouvoient le rendre heureux , en se tenant uni au Roi , en lui obéissant , & vivant bien avec le Cardinal de Richelieu , sans bassesse ni lâcheté. Ce Prince y auroit rencontré ce qu'il ne pouvoit trouver ailleurs , & eux auroient en l'avantage d'avoir satisfait à leur devoir , en recevant peut-être les récompenses qu'ils en auroient méritées.

Toutes ces choses firent qu'on ôta à la Reine , Madame de Chevreuse qu'elle aimoit toujours infiniment , & qui dans le vrai étoit la seule cause de ses malheurs. Elle le sentit par l'intérêt de son plaisir ,

& par l'amitié qu'elle avoit pour elle. Cette Princesse ne connoissoit pas alors les dangers qui se rencontrent dans la société des personnes remplies de passions & de vanité; cette ignorance eut le pouvoir de lui cacher combien l'absence de sa Favorite lui étoit avantageuse. Elle augmenta aussi dans son cœur la juste aversion qu'elle a toujours eue contre le Cardinal de Richelieu, dont la faveur dès son commencement avoit, celui sembloit, interrompu le repos de sa vie. Mais, comme sa conduite, malgré ses innocentes intentions, ne se put pas entièrement justifier, & qu'elle avoit donné quelque prétexte à ses ennemis de la persécuter, il faut demeurer d'accord qu'elle n'avoit pas pris assez de soin de faire connoître au Roi la droiture de ses sentimens; ce qu'elle auroit fait sans doute, avec succès. Ce grand Roi avoit de la vertu, & les raisons de la Reine étant fondées sur la vérité, elles auroient eu vraisemblablement leur effet ordinaire, qui est de persuader ceux qui n'ont pas renoncé au bon sens & à l'équité. La jeunesse, qui fait manquer de prudence aux plus vertueuses, rendoit le procédé du Roi excusable envers elle; & la Reine, qui se jugeoit elle-même, & qui se connoissoit sans

tache , ne trouvoit pas qu'elle fût traitée comme elle méritoit de l'être. L'orgueil humain , qui regne toujours trop fortement dans l'ame des Grands , la rendoit en sa propre cause un juge trop favorable ; & sentant les disgraces de Madame de Chevreuse comme un outrage qu'elle avoit de la peine à supporter , elle faisoit voir qu'elle ne comprenoit pas assez qu'il faut que les volontés d'un mari , quand elles sont accompagnées de la raison , soient à une honnête femme des loix qu'elle doit observer & recevoir avec soumission. La véritable science pour nous rendre heureux , c'est d'aimer son devoir , & d'y chercher son plaisir ; mais la Reine ignorant cette maxime , & se laissant conduire par son propre dépit , se priva de bonheur pour plusieurs années de sa vie.

On veut aussi que le Cardinal de Richelieu ait eu pour la Reine plus d'amour que de haine ; & que ne la voyant pas portée à lui vouloir du bien , soit par la vengeance , ou par la nécessité à s'en servir , il lui rendit de mauvais offices auprès du Roi. Les premières marques de son affection furent les persécutions qu'il lui fit. Elle éclaterent aux yeux de tous ; & nous verrons durer cette nouvelle manière d'aimer , jusqu'à la fin de la vie du

Cardinal. Il n'y a pas d'apparence de croire que cette passion tant vantée par les Poëtes causât de si étranges effets dans son ame. Mais la Reine m'a conté qu'un jour il lui parla d'un air trop galand pour un ennemi, & qu'il lui fit un discours fort passionné; mais qu'ayant voulu lui répondre avec colere & mépris, le Roi dans ce moment étoit entré dans le cabinet où elle étoit, qui par sa présence interrompit sa réponse; que depuis cet instant elle n'avoit jamais osé recommencer cette harangue, craignant de lui faire trop de grace en lui témoignant qu'elle s'en souvenoit. Mais elle lui répondit tacitement par la haine qu'elle eut toujours pour lui, & par le refus continuel qu'elle fit de son amitié, & de ses assistances auprès du Roi. Ceux qui avoient du crédit auprès d'elle, & qui n'aimoient point le Cardinal, pour l'attirer dans leur parti, ne manquerent pas de la fortifier dans cette aversion. Elle lui acquit beaucoup de serviteurs : car le Cardinal de Richelieu étoit haï; mais par cette conduite, dont le fondement étoit juste, elle se mit beaucoup plus mal avec le Roi. On peut juger par les sentimens de cette Princesse, & par ceux de ce Ministre, si c'étoit avec raison.

La Reine, & quelques particuliers qui avoient senti les rudes effets des cruelles

maximes de ce Ministre , avoient sujet d'avoir de la haine pour lui ; mais outre qu'il étoit aimé de ses amis , parce qu'il les confidéroit beaucoup , l'envie certainement étoit la seule qui pût avoir part à la haine publique , puisqu'en effet il ne la méritoit pas ; & malgré ses défauts , & la raisonnable aversion de la Reine , on doit dire de lui qu'il a été le premier homme de son temps , & que les siècles passés n'ont rien pour le surpasser. Il avoit la maxime des illustres Tyrans ; il régloit ses desseins , ses pensées & ses résolutions sur la raison d'État & sur le bien public , qu'il ne considéroit qu'autant que ce même bien public augmentoit l'autorité du Roi & ses trésors. Il vouloit le faire regner sur ses peuples , & lui-même regnoit sur son Roi. La vie & la mort des hommes ne le touchoit que selon les intérêts de sa grandeur , & de sa fortune , dont il croyoit que celle de l'État dépendoit entièrement. Sous ce prétexte de conserver l'un par l'autre , il ne faisoit pas difficulté de sacrifier toutes choses pour sa conservation particulière ; & quoiqu'il ait écrit la vie du chrétien , il étoit néanmoins bien éloigné des maximes évangéliques. Ses ennemis se sont mal trouvés de ce qu'il ne les a pas suivies ; & la France en a beaucoup profité ; pareille en cela à

ces enfans heureux , qui jouissent ici-bas d'une bonne fortune où leurs Peres ont travaillé en se procurant peut-être à eux-mêmes un malheur éternel. Ce n'est pas que je veuille faire un mauvais jugement de ce grand homme ; il faut avouer qu'il a augmenté les bornes de la France , & par la prise de la Rochelle diminué les forces de l'Hérésie , qui ne laissoient pas d'être encore considérables dans toutes les Provinces où les restes des guerres passées les faisoient subsister. Sa grande attention à découvrir les cabales qui se faisoient dans la Cour , & sa diligence à les étouffer dans le commencement , lui a fait maintenir le Royaume. C'est enfin le premier favori qui a eu le courage d'abaïsser la puissance des Princes & des grands , si dommageable à celle de nos Rois , & qui peut-être dans le desir de gouverner seul , a toujours détruit ce qui pouvoit être contraire à l'autorité royale , & perdu ceux qui pouvoient l'éloigner de la faveur par leurs mauvais offices.

La Reine étoit aimable , le Roi étoit porté à la piété ; & si la politique du Ministre n'eût point mis d'obstacle à leur union , il est vraisemblable que le Prince se seroit attaché à l'amitié de la personne du monde qui en étoit la plus capable par

la douceur de son naturel , & la plus digne par son mérite & sa beauté. Quelques-uns ont voulu dire que le Roi n'avoit jamais eu d'inclination pour cette Princesse , & la Reine même l'a cru , parce-qu'elle en jugeoit par l'indifférence qu'il avoit eue pour elle ; mais je fais d'un des favoris de ce Prince , inférieur en puissance au Cardinal de Richelieu , mais qui néanmoins a eu assez de part dans l'inclination du Roi pour savoir ces petites particularités , que le Roi la trouvoit belle , & qu'un jour lui faisant quelque confidence à l'avantage de sa beauté , lui dit qu'il n'osoit lui montrer de la tendresse , de peur de déplaire à la Reine sa mère & au Cardinal , dont les conseils & les services lui étoient plus nécessaires que de se plaire avec sa femme.

Les ennemis de la Reine , pour réussir encore mieux dans le dessein qu'ils avoient de la faire haïr du Roi son mari , se servirent fortement contr'elle des intelligences qu'elle avoit en Espagne. Ils lui faisoient des crimes envers le Roi des moindres marques qu'elle donnoit d'aimer le Roi son frere , elle eut quelque sujet de craindre d'être répudiée ; & pour toute consolation , elle espéroit qu'après la mort de sa tante , l'Infante Isabelle Clara Eugenia , elle iroit gouverner les Pays-Bas : où feu ma mere ,

qui passoit toujours pour Espagnole , à cause du nom de Louise de Saldagne , qu'elle avoit porté en Espagne , étoit résolue de me mener. La succession de la Dame Du Fai & celle de feu mon oncle Evêque de Séez , ne s'étant pas trouvée si bonne qu'on s'étoit imaginé ; la pension de 600 livres que la Reine me donnoit depuis 1622 , n'ayant que sept ans , & le brevet qu'elle m'avoit donné en 1627 , qui m'obligeoient indispensablement de suivre sa fortune , donnerent lieu au Cardinal de Richelieu , qui favoit que la Reine avoit une grande confiance en feu ma mere , & qui voyoit qu'elle commençoit à prendre plaisir à m'entretenir & me parler Espagnol , me fit donner ordre de la part du Roi de me retirer d'auprès d'elle. On en avoit donné un pareil à Madame Du Fargis sa Dame d'atour , qui ne l'avoit pas tant surprise ; mais elle ne put pas s'empêcher de se plaindre de ce qu'on lui ôtoit jusqu'à un enfant ; car je ne pouvois avoir alors que neuf à dix ans. Feu ma mere voyant bien que cela la regardoit autant ou plus que moi , me mena en Normandie , d'où je ne laissai pas de venir un jour avec une Dame de mes parentes , avec laquelle je m'en retournai , après y avoir passé quelques jours , pendant lesquels ma mere ayant trouvé le moyen

de me faire voir à la Reine en particulier; elle me témoigna qu'elle étoit bien-aïse de me revoir, & fit payer à ma mere, quand elle le put, la pension qu'elle m'avoit donnée.

Depuis que je fus retournée en Normandie, la guerre ayant été déclarée contre l'Espagne en 1635, la Reine souffrit une seconde persécution, qui obligea feu ma mere à paroître encore moins qu'elle n'avoit fait, & qui me donna beaucoup de douleur pendant mon exil, que je ne puis m'empêcher de placer dans ces Mémoires; mais je ne le puis faire sans remonter à sa source par l'établissement de l'Abbaye du Val-de-Grâce qui se fit le 7 Mai 1621. La Reine, quoique fort jeune alors, desirant de penser à son salut préférablement à toutes choses, voulut choisir dans ce monastere un lieu de retraite, où elle put aller gouter la paix qui se trouve toujours aux pieds de Dieu. Elle fit acheter la place où ce monastere a été bâti, & en fit payer trente-six milles livres. Elle en fut la Fondatrice, & y mit la premiere pierre le 1 de Juillet 1624. La mere d'Arbouze, que la Reine estimoit, & qui est morte en odeur de sainteté, en fut Abbessé, & y mit la réforme. Cette Abbaye fut tirée de la campagne pour être établie à Paris,

& s'appelloit le Val profond. La mere d'Arbouze fut peu après appelée par ses Directeurs pour aller mettre la réforme à la Charité; & la mere de Saint Etienne, Louise de Milli, fut élue Abbessé du Val-de-Grace à la place de la mere d'Arbouze.

Le Cardinal de Richelieu, toujours fort disposé à rendre de mauvais offices à la Reine, fondé sur l'attachement & l'amitié qu'elle avoit pour le Roi d'Espagne son frere, à qui elle écrivoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, & persuadé par ses soupçons, conseilla le Roi d'envoyer fouiller dans le Val-de-Grace, où il crut qu'il se trouveroit des marques criminelles des intelligences de la Reine avec l'Espagne. L'Archevêque de Paris y fut par ordre du Roi, avec le Chancelier Seguier. En entrant dans cette Maison ils défendirent aux Religieuses de se parler les unes aux autres sur peine d'être excommuniées. Ils demanderent toutes les clefs, & fouillerent dans toutes les cellules & les lieux où ils crurent pouvoir trouver quelques papiers, & n'oublierent pas celle de la Reine où elle couchoit; mais ils ne trouverent en tout, que des disciplines, des ceintures avec des pointes de fer, & des haires; ce qui fit dire au Chancelier avec une exclamation, accompagnée de respect
&

& de vénération : *Hélas ! nous avons trouvé tout le contraire de ce que nous cherchions.* Une fille de la Reine fut accusée d'avoir rapporté au Cardinal de Richelieu, qu'elle avoit rapporté une cassette fermée dans la cellule de la Reine. Elle s'y trouva en effet, remplie de gans d'Angleterre que la Reine d'Angleterre avoit envoyés à la Reine. Cette grande Princesse ne pouvoit entendre parler de cette étrange visite, sans en être encore sensiblement touchée long - temps après. Et je n'aurois pas cru que ces choses eussent pu s'être passées de cette manière, si je ne les avois trouvées ensuite dans la Vie de la mere d'Arbouze, que les Filles du Val-de-Grace ont écrite.

En l'année 1639, ayant épousé Mr. de Motteville, premier Président en la Chambre des Comptes de Normandie, qui n'avoit point d'enfans, & avoit beaucoup de biens, j'y trouvai de la douceur avec une abondance de toutes choses; & si j'avois voulu profiter de l'amitié qu'il avoit pour moi, & recevoir tous les avantages qu'il pouvoit & vouloit me faire, je me serois trouvée riche après sa mort : mais n'étant occupée que de l'espérance que tout le monde avoit en ce temps-là de la mort prochaine du Cardinal de Riche-

lieu , qui me donneroît lieu de m'en retourner à la Cour , je fus bien-aïse de faire un voyage de mon chef en la même année 1639 , croyant bien qu'étant mariée & établie en Normandie , ma présence ne pouvoit plus donner de l'inquiétude au Cardinal de Richelieu. Je fus donc sans aucun scrupule faire la révérence à la Reine , qui m'e reçut fort bien , & me donna des Lettres d'une de ses Dames , avec un Brevet de 2000 liv. de pension : & feu Mr. de Motteville , aussi-bien que feu mon pere & ma mere , étant morts peu après en même temps que le Cardinal de Richelieu , je me préparai à venir avec ma sœur m'établir à Paris , où mon frere achevoit ses études. L'ordre qu'elle m'en fit donner , me fut bien plus agréable que celui que j'avois eu de la quitter. Elle nous reçut avec beaucoup de bonté , & dit le même jour à un des amis de feu ma mere , que les enfans de son amie étoient revenus , & qu'elle avoit été bien-aïse de les voir.

Etant donc revenue à la Cour , d'où j'étois sortie fort jeune , je voulus rappeler à mon souvenir l'état où elle étoit quand je l'avois quittée , pour la comparer à celui où je la trouvois ; & je ne fais si la Régence donnoit un air plus grand & plus majestueux à la Reine , que celui qu'elle avoit

étant malheureuse ; mais elle me parut plus aimable qu'elle n'étoit autrefois , & aussi belle qu'aucune de celles qui composoient son cercle. Dans le temps que je fus chassée , elle se coiffoit selon la mode d'une coiffure ronde , frisée clair & beaucoup de poudre ; & ensuite elle prit celle des boucles. Ses cheveux étoient devenus de couleur un peu plus brune , & elle en avoit une grande quantité. Elle n'avoit pas le teint délicat , ayant même le défaut d'avoir le nez gros , & de mettre , à la mode d'Espagne , trop de rouge ; mais elle étoit blanche , & jamais il n'y a eu une si belle peau que la sienne. Ses yeux étoient parfaitement beaux : la douceur & la majesté s'y rencontroient ensemble : leur couleur mêlée de verd rendoient leurs regards plus vifs , & remplis de tous les agrémens que la nature leur avoit pu donner. Sa bouche étoit petite & vermeille , les souris en étoient admirables , & ses levres n'avoient de la Maison d'Autriche que ce qu'il en falloit pour la rendre plus belle que plusieurs autres qui prétendoient être les plus parfaites. Elle avoit le tour du visage beau & le front bien fait. Ses mains & ses bras avoient une beauté surprenante , & toute l'Europe en a ouï publier les louanges : leur blancheur , sans exagération , égaloit

celle de la neige ; & les Poëtes ne pouvoient en trop dire quand ils vouloient les louer. Elle avoit la gorge fort belle , sans être toute parfaite. Elle étoit grande , & sa mine haute , sans être fiere. Elle avoit dans l'air de son visage de grands charmes , & sa beauté imprimoit dans le cœur de ceux qui la voyoient , une tendresse qui ne manquoit jamais d'être accompagnée de vénération & de respect. Outre ces perfections , elle avoit la piété de la Reine Marguerite d'Autriche sa mere , morte en odeur de sainteté , qui , ayant eu soin de son éducation , avoit imprimé en son cœur des sentimens conformes aux siens ; & c'est ce qui avoit produit en elle cette grande inclination à la vertu , qui lui a attiré la grace que Dieu lui a faite toute sa vie de le préférer à toutes choses.

La Cour alors étoit remplie d'un grand nombre de belles Dames. Parmi les Princesses , celle qui en étoit la première , avoit aussi le plus de beauté ; & sans jeunesse elle caufoit encore de l'admiration à ceux qui la voyoient. Elle avoit partagé le don de la beauté avec M^{lle} de Bourbon sa fille , qui commençoit , quoique fort jeune , à faire voir les premiers charmes de cet angélique visage , qui depuis a eu tant d'éclat , & dont l'éclat a été suivi de tant

d'événemens fâcheux & de souffrances salutaires. Je laisse au Cardinal Bentivoglio, qui a publié par ses écrits les louanges de Madame la Princesse, ses Aventures & la passion que le Roi Henri IV a eue pour elle : je veux seulement servir de témoin que sa beauté étoit encore grande, quand dans mon enfance j'étois à la Cour, & qu'elle a duré jusqu'à la fin de sa vie. Nous lui avons donné des louanges pendant la Régence de la Reine, à cinquante ans passés, & des louanges sans flatterie. Elle étoit blonde & blanche. Elle avoit les yeux bleus & parfaitement beaux. Sa mine étoit haute & pleine de majesté ; & toute sa personne, dont les manières étoient agréables, plaisoit toujours, excepté quand elle s'y opposoit elle-même, par une fierté rude & pleine d'aigreur contre ceux qui osoient lui déplaire : alors elle se changeoit entièrement, & devenoit l'aversion de ceux pour qui elle en avoit. Nous n'aimons naturellement que ce qui nous flatte ; jamais qui nous méprise ou qui nous offense, ne nous peut être agréable.

E ritrosa Belta ritroso Cuor non prende.

Après Madame la Princesse, telle que

je la représente , la Cour étoit pleine de plusieurs autres belles personnes. Madame de Montbazon étoit une de celles qui faisoient le plus de bruit. Elle avoit l'extrême beauté avec l'envie de plaire : elle étoit grande , & dans toute sa personne on voyoit un air libre , de la gaieté & de la hauteur ; mais son esprit n'étoit pas si beau que son corps : ses lumières étoient bornées par ses yeux , qui commandoient impérieusement qu'on l'aimât. Son front étoit si bien taillé & si parfait , qu'elle le portoit toujours à découvert , & sans y donner aucun agrément par ses cheveux ; & le tour de son visage assez beau pour l'obliger , afin de le laisser voir , de ne composer sa coiffure que de peu de boucles. Ses lèvres n'étoient pas assez grosses , & sa bouche par cette raison paroissoit un peu moins relevée qu'il ne convenoit pour rendre sa beauté toute parfaite. Elle avoit de belles dents , & sa gorge étoit faite comme celles que les plus habiles Sculpteurs nous veulent représenter des anciennes beautés romaines & grecques. Elle prétendoit à l'admiration universelle : & les hommes lui rendoient ce tribut toujours vain , défectueux , & souvent criminel dans sa suite & ses effets. Je veux néanmoins douter sur le chapitre de la galanterie ,

de ce qu'on ne doit jamais croire, & de ce qui n'a point paru avec évidence; mais, pour montrer le caractère de son ame sur cette matiere, elle m'a dit depuis, lorsque je l'ai vue pendant la Régence, un jour que je louai devant elle une de mes amies d'être vertueuse, que toutes les femmes l'étoient également; & se moquant de moi, elle me fit entendre qu'elle n'estimoit guère cette qualité.

Madame de Guimené sa belle-fille, étoit aussi une des plus belles personnes du monde, & ne lui cédoit guere en la quantité d'amans, & en l'estime de ces sortes de biens que les Dames s'imaginent être de grands triomphes. Elle avoit le visage fort beau: les traits en étoient tous également parfaits. J'ai ouï dire à la Reine long-temps après, que les jours de bal, que les unes & les autres travailloient avec soin pour être les plus belles; elle & Madame de Chevreuse la craignant, faisoient ce qu'elles pouvoient par mille inventions pour empêcher qu'elle ne vînt effacer leur beauté, & que souvent, quand elle arrivoit en état de donner de la jalousie aux plus parfaits, elles alloient de concert lui dire qu'elle avoit mauvais visage. Sur quoi, sans consulter son miroir, elle s'en alloit toute effrayée d'elle-même se cacher; &

que par cet artifice souvent elles avoient évité la honte de n'être pas les plus belles.

Du rang de celles qui alors paroissent plus jeunes que M^{de} de Chevreuse, M^{de} de Montbazon & Madame de Guimené, étoit M^{de} la Princesse Marie, dont Monsieur, frere unique du Roi avoit été amoureux, & que la Reine sa mère, Marie de Médicis, de crainte qu'il ne l'épousât, avoit fait mettre quelque temps au Bois de Vincennes. Elle a été depuis mariée au Roi de Pologne. Il y avoit aussi Mademoiselle de Rohan, qui étoit fort belle; elle paroissoit vouloir faire profession d'une extrême vertu & d'une grande fierté : elle a maintenu l'une & l'autre jusqu'au temps de la Régence, que nous avons vu sa fierté changée en passion; & sa vertu, ainsi que je le dirai ailleurs, la força d'épouser un Gentilhomme de qualité, mais fort inférieur à ceux qu'elle auroit pu choisir.

Il y avoit encore d'autres belles personnes, & particulièrement Mademoiselle de Guise, estimable en tout, & dont la beauté étoit grande & toute parfaite. Mademoiselle de Vendôme étoit aussi une belle personne. Elles mériteroient avec beaucoup d'autres, chacune un panégyrique en leur faveur; mais je m'arrêterai seulement à Mademoiselle d'Hautefort, qui fit,
aussi

aussi - tôt qu'elle fut à la Cour de plus grands effets que toutes les beautés dont je viens de parler. Ses yeux étoient bleus, grands & pleins de feu : ses dents blanches & égales ; & son teint avoit le blanc & l'incarnat nécessaire à une beauté blonde : le nombre de ceux qui l'aimèrent fut grand , mais leurs chaînes furent dures à porter ; car quoiqu'elle fût bonne, elle n'étoit pas tendre , & plutôt féroce que dure , & naturellement railleuse. Dès que le Roi la vit , il eut de l'inclination pour elle. La Reine à qui elle fut donnée d'abord pour fille d'honneur , la voyant naître dans l'ame de ce Prince si farouche pour les Dames , tâcha de l'allumer plutôt que de l'éteindre , pour gagner ses bonnes grâces par cette complaisance ; mais la dévotion du Roi fit qu'il s'y attacha si peu , que j'ai ouï dire depuis à la même Dame de Hautefort , qu'il ne lui parloit que de chiens , d'oiseaux & de chasse. Et je l'ai vue avec toute sa sagesse , en me contant son histoire , se moquer de lui , de ce qu'il n'osoit approcher d'elle quand il l'entretenoit. Cette passion n'étoit pas assez forte , pour le porter à être aussi souvent dans l'appartement de la Reine , comme il l'auroit fait , s'il avoit été véritablement amoureux d'une de ses filles ; & au-lieu de rendre

la Cour plus belle ni plus galante , il augmenta plutôt le crédit de la Reine mere du Roi , que de le diminuer. Elle étoit maîtresse absolue de la France , & son bonheur paroissoit être sans amertume ; mais voici un changement de théâtre , qui doit faire voir à tout le monde que nulle créature n'est exempte des coups de la fortune , & que les têtes couronnées , pour être au-dessus des autres hommes , y sont les plus exposées.

La Reine mere ayant élevé à la dignité de premier Ministre le Cardinal de Richelieu , son favori après le Maréchal d'Ancre , elle le regarda comme sa créature , & crut qu'elle régneroit toujours par lui : mais elle se trompa , & fit une expérience cruelle du peu de fidélité qui se rencontre en ceux qui ont une ambition démesurée. Je ne fais quels sujets elle eut de se plaindre de lui , & peu de personnes les ont sus. J'ai ouï dire seulement que n'en étant pas satisfaite elle voulut le perdre , & crut que ce lui seroit une chose aisée ; & que personne ne trouveroit à redire qu'étant maîtresse de son ouvrage , elle le détruisît quand elle le voudroit : mais tout ce qui nous paroît juste quand nous le voulons , bien souvent ne doit pas être suivant l'ordre impénétrable de Dieu , qui ne veut

pas que la prudence humaine soit suivie d'événemens qui puissent l'autoriser. J'ai vu de la Reine, qui, n'aimant pas le Cardinal de Richelieu, étoit bien-aïse de savoir tout ce qui se faisoit contre lui, quand je l'ai mise sur ce chapitre, que dans le voyage de Lyon, où le Roi fut si malade qu'il en pensa mourir, & que ce Cardinal crût être perdu, la Reine mere qui commençoit à ne le plus soutenir contre ceux qui lui rendoient de mauvais offices auprès d'elle, afin de se mettre à sa place, pria le Roi de l'éloigner; & que ce Prince, après lui avoir promis de le chasser, & offert de le faire quand elle le voudroit, la pria de le lui laisser encore quelque temps, à cause des desseins qu'il avoit pour l'Italie: que la Reine Marie de Médicis se satisfaisant de cette bonne volonté, ne voulut point presser le Roi son fils de s'en défaire de peur de l'incommoder en ses affaires, & se contenta de la promesse qu'il lui avoit faite de le chasser quand il lui plairoit. Par cette bonté, qui la priva de bonheur pour le reste de sa vie, elle lui donna lieu de l'éloigner elle-même, quoique sa mere, & belle-mere des plus grands Rois de l'Europe. Marie de Médicis avoit donné une Reine à l'Espagne, une Souveraine à la Savoye, une Reine à l'Angleterre, &

un Roi à la France ; mais toutes les grandeurs dont elle étoit environnée ne la purent garantir de son malheur. La Cour étant de retour à Paris , elle voulut prescrire le Roi d'exécuter sa promesse ; & comme elle croyoit cette affaire sans difficulté , elle fut étonnée de voir que le Roi y résista. Il lui demanda non-seulement du temps ; mais il la pria instamment de pardonner au Cardinal de Richelieu. La Reine mere, surprise & fâchée de cette proposition , éclata contre le Roi son fils , répandit des larmes & lui fit des reproches , & n'oublia rien pour obtenir la victoire en ce combat ; mais bien loin de réussir en son dessein , elle trouva que son fils & son juge étoit en confidence contr'elle avec son ennemi , & qu'il étoit quasi sa partie. Elle vit entrer le Cardinal de Richelieu dans le lieu où ils étoient ensemble , qui , de concert avec le Roi , étoit venu lui-même plaider sa cause. Il leur dit froidement , adressant ses paroles à tous les deux , qu'il étoit entré parce qu'il croyoit qu'ils n'étoient pas là sans parler de ses affaires. La Reine mere toute en larmes , & piquée de ce qu'il étoit venu dans ce cabinet contre son gré , l'appella traître , & lui dit qu'il étoit vrai qu'elle se plaignoit de lui au Roi , & s'emporta contre lui avec la

grande sensibilité qui accompagne les grandes offenses & les grandes haines. Elle fit encore davantage à sa nièce, la Duchesse d'Aiguillon, qui entra sur la fin de la conversation, & qu'elle traita avec grand mépris; mais lui, sans s'étonner, se jeta à ses pieds, & lui demanda pardon à genoux, & fit, à ce qu'on dit, tout son possible pour l'obtenir. La Reine mère, outrée contre le Roi son fils de ce qu'il l'avoit refusée, & pleine de colere contre ce serviteur qu'elle croyoit infidele, ne voulut jamais lui pardonner. Elle n'accorda pas ce pardon au Roi même, qui se mit aussi à genoux devant elle pour l'obtenir, & qui parut en sentir de la peine. Le Roi se voyant refusé, sans dessein de ce qui arriva depuis, mais par un sentiment de chagrin de brouillerie, s'en alla à Versailles penser à ce qu'il avoit à faire. Le Cardinal de Richelieu tout interdit, ne sachant s'il devoit tout quitter, par le conseil du Cardinal de la Valette, le suivit, & se servit si adroitement en cette occasion des avantages que la présence donne, qu'il se rendit en peu de temps, ou plutôt en peu d'heures, maître de l'esprit du Roi. Il fut résolu d'arrêter le Garde des Sceaux de Marillac, & sans doute que le Cardinal de Richelieu commença dès ce

jour à préméditer ce qui s'exécuta depuis à Compiègne contre la Reine mere sa bienfaictrice. Cette journée si terrible en ses effets & ses changemens, a été fort renommée, parce que beaucoup de gens, qui étoient d'accord avec cette Princesse pour chasser le Cardinal de Richelieu, furent pris pour dupes & traités comme tels *. La Reine Marie de Médicis étant demeurée à Paris en sa maison de Luxembourg, & ne suivant point le Roi, gâta ses affaires entièrement. Elle les abandonna par cette voie aux artifices de son ennemi, & perdit en même temps les plus grands du royaume, qui haïssant le Ministre, s'étoient joints à ses intérêts. On a dit que toute la cabale avoit tenu certains conseils contre le Cardinal de Richelieu, où chacun avoit dit son avis; & qu'il traita depuis ces mêmes personnes de la manière qu'ils avoient été d'avis qu'il fût traité: que le Maréchal de Marillac, qu'il fit mourir depuis, & fort injustement, à ce que j'ai ouï dire, avoit dit qu'on le tuât aussi-tôt que le Roi l'auroit abandonné: que le Maréchal de Bassompierre n'avoit proposé que la prison, & qu'il y fut mis aussi où il demeura douze ans, & ainsi

* Pour cette raison, ce jour est appelé la Journée des Dupes.

des autres : ce que ce même Maréchal, que j'ai vu pendant la Régence de la Reine, m'a depuis lui-même confirmé. Voilà la première cause de tant de persécutions & de pros crits, & ce qui a fait dans ce siècle-là tant d'illustres malheureux. Monsieur, frère du Roi, Gaston de France, qui étoit toujours à la tête de toutes les cabales, fut avec raison de celle-là, par l'intérêt de la Reine sa mère.

Quelque temps après cette journée des dupes, la Cour s'en alla à Compiègne, les deux Reines dans la meilleure intelligence du monde, à cause de la haine qu'elles se rencontrèrent avoir pour le Cardinal de Richelieu, & parce que leur destinée commençoit d'être égale. Le Roi, dans le dessein d'arrêter la Reine sa mère, étoit fort inquiet; & quoique déjà il eût fait une fois la même chose, l'impression de la nature qu'il falloit vaincre dans un temps où il connoissoit mieux son devoir, affoiblissoit quelquefois sa résolution & la rendoit plus incertaine. D'autre côté, le Ministre, dans l'impatience de se venger, de se satisfaire & de se maintenir, rouloit beaucoup de desseins dans sa tête : & la Reine mère, maltraitée de son fils, & peu assurée de pouvoir parvenir à ses desseins, n'avoit pas l'ame tranquille. Enfin, peu de jours après leur arrivée, ce-

lui auquel la destinée de tant d'illustres personnes se devoit accomplir , on vint de grand matin heurter à la porte de la chambre de la Reine *. Elle , qui entendit ce bruit , s'éveilla avec étonnement , & appella ses femmes pour savoir si peut-être ce ne seroit pas le Roi , qui par hasard vînt à sa porte. Il étoit le seul qui eût droit d'en user avec cette familiarité. Et dans cet instant , ayant elle-même ouvert son rideau , & vu qu'à peine il faisoit un peu de jour , elle se troubla par mille pensées qui lui passèrent dans l'esprit. Comme elle doutoit toujours , & avec raison , des bonnes grâces du Roi , elle crut assurément qu'on venoit lui apporter quelque funeste nouvelle , qui tout au moins la devoit éloigner de France ; & regardant ce moment comme celui qui alloit décider de toute sa vie , elle tâcha de ramasser ses forces pour soutenir ce coup avec le plus de courage qu'il lui seroit possible. Elle avoit naturellement l'ame ferme & l'esprit assez résolu , & je ne doute point de ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire depuis en me contant toutes ces particularités , que le premier moment étant passé , elle se résolut , sans beaucoup de peine , à recevoir avec soumission ce que le

* En Février 1631.

Ciel ordonneroit d'elle. Elle fit donc ouvrir la porte , & sa premiere Femme de chambre lui venant dire que c'étoit le Garde des Sceaux qui demandoit à parler à Sa Majesté de la part du Roi , elle fut alors confirmée dans sa premiere créance. Cette appréhension fut néanmoins bientôt dissipée par la harangue de l'Ambassadeur. Il lui dit seulement que le Roi lui mandoit que pour certaines raisons , qui regardoient le bien de son État , il étoit obligé de laisser sa mere en ce lieu à la garde du Maréchal d'Estrée ; qu'il la prioit de ne la point voir , de se lever , & de le venir trouver aux Capucins , où il étoit allé devant avec intention de l'attendre. A cette nouvelle , la Reine demeura surprise , comme le devoit être toute personne qui aime la justice & la droite raison ; mais elle fut consolée en quelque façon , de voir que cette aventure ne la touchoit que par la compassion qu'elle devoit au malheur de la Reine sa belle-mere. Elle ne répondit au commandement du Roi que par une prompte obéissance , & se leva le plus diligemment qu'elle put pour l'aller trouver. Ce ne fut pas sans aller trouver la Reine disgraciée. Elle crut que le Roi lui pardonneroit cette petite désobéissance , que la pitié seule l'obligeoit de commettre ;

mais par le conseil de la Marquise de Senecé, sa Dame d'honneur, elle envoya dire à cette Princesse malheureuse le desir qu'elle avoit de l'aller voir, pour lui parler d'une affaire de conséquence, & que pour certaines raisons, elle n'osoit entrer chez elle que premièrement elle ne l'envoyât prier d'y aller. La Reine mère, qui ne savoit rien de cette résolution, mais qui, dans l'état qu'elle se sentoit, craignoit le retour de tous les maux qu'elle avoit déjà éprouvés, envoya promptement Mademoiselle Catherine, sa premiere Femme de chambre, faire ce que la Reine avoit désiré d'elle; & cette finesse fut faite seulement afin de satisfaire le Roi. La Reine prit seulement une robe de chambre, & toute en chemise passa chez la Reine sa belle-mère, qu'elle trouva dans son lit assise sur son séant. Elle tenoit ses genoux embrassés; & ne sachant que deviner de ce mystere, elle s'écria en voyant la Reine, & lui dit: *Ah! ma fille, je suis morte, ou prisonniere, le Roi me laisse-t-il ici? & que veut-il faire de moi?* La Reine, touchée de compassion, se jeta entre ses bras, & quoique du temps de sa faveur elle en eût été quelquefois maltraitée, l'état présent où elle étoit effaçant le souvenir, elle pleura sa disgrâce, la ressentit, & lui té-

moigna un regret sensible de la résolution du Roi, qu'elle lui apprit avec l'ordre de sa détention. Ces deux Princesses se séparèrent satisfaites l'une de l'autre ; mais toutes deux bien touchées de se voir les victimes du Cardinal de Richelieu leur ennemi commun. Ce fut la dernière fois qu'elles se virent ; car la Reine mère , effrayée de la prison de Compiègne , se sauva de nuit , & s'en alla en Flandre , où l'Infante , l'illustre Clara Eugenia , petite-fille de Charles-Quint , & tante de la Reine , la reçut & la traita parfaitement bien. Elle reçut de la même manière Monsieur , frère unique du Roi , Gaston de France , qui , après avoir menacé le Cardinal de Richelieu , s'en alla aussi partager avec la Reine sa mère , les douceurs de cette grande Princesse. Elle gouvernoit les Pays-Bas avec tant de prudence & de gloire , qu'elle pouvoit égaler celle que Marguerite de Parme , & son admirable fils , ont méritée tous deux ensemble. Et si Alexandre Farneze par sa valeur a pris plus de Villes , elle a aussi obtenu plus de victoires sur elle-même. Elle vivoit comme une sainte ; & sa bonne conduite & sa justice la faisoient régner dans le cœur des Flamands ; mais enfin sa mort obligea la Reine Marie de Médicis de passer en Angleterre. Elle n'y

trouva pas la paix qu'elle y étoit allée chercher. Elle fut d'abord bien reçue du Roi d'Angleterre, & cordialement traitée de la Reine sa fille ; mais la Religion & les premiers troubles de ce peuple rebelle, l'en chassèrent. Puis elle alla en Hollande, & enfin à Cologne, où elle mourut à la honte du Cardinal de Richelieu, accablée de miseres & de douleurs.

La Reine ayant satisfait par sa pitoyable visite, à ce qu'elle devoit à celle qui peu auparavant paroïssoit avoir une entière puissance, vint trouver le Roi aux Capucins qui l'attendoit pour la ramener avec lui à Paris. Là, il lui fit présent de Mademoiselle de Hautefort, dont j'ai déjà parlé, qu'il avoit ôtée à la Reine sa mere, & de Madame de la Flote sa grand'mere, pour Dame d'atour. Quelque temps après il donna à cette belle personne la survivance de cette charge, afin qu'elle pût avoir le titre de Dame. Le Roi la présentant à la Reine, lui dit, qu'il la prioit de l'aimer & de la bien traiter pour l'amour de lui. Elle étoit sous-Dame d'atour, depuis la disgrâce de Madame du Fargis qu'elle aimoit, & n'avoit point voulu par vengeance & par dépit, recevoir personne à sa place ; mais elle fut contrainte alors d'accepter tout ce que le Roi lui voulut

donner : il n'étoit pas temps de dire, *je ne veux pas*. Elle les reçut toutes deux faisant la meilleure mine du monde ; & quoique tels présens ne plaisent d'ordinaire pas beaucoup aux femmes, il est pourtant vrai que la Reine aima Madame de Hautefort pour l'amour d'elle-même, & que cette belle & sage fille estimant les belles qualités de la Reine, & assez dégoûtée de l'humeur du Roi, se donna entièrement à elle, & lui fut fidelle dans tous ses malheurs. Le Roi, quelques années après, fâché de ce changement, lui en voulut du mal : il cessa de l'aimer beaucoup, quand elle commença d'aimer la Reine ; & quand il vit qu'elle étoit entièrement à elle, il ne l'aima plus du tout. Son ressentiment enfin alla jusqu'à la disgracier & la renvoyer dans sa Province où elle étoit quand il mourut.

Le Roi, depuis ce grand coup de Compiègne, pour adoucir en quelque façon l'aigreur que ses peuples pouvoient avoir contre lui par la prison de la Reine sa mere, & de toutes les rigueurs qui furent ensuite exécutées contre plusieurs particuliers, traita un peu mieux la Reine sa femme, & la voyoit plus souvent, ce qui plaisoit à tout le monde ; car elle étoit fort aimée. Le Cardinal de Richelieu, pour la

gagner , fit revenir M^{de} de Chevreuse de Lorraine où elle avoit été passer son exil : sans doute elle lui promit tout ce qu'il desiroit d'elle. Ce Ministre , malgré la rigueur qu'il avoit eue contr'elle , ne l'avoit jamais haïe. Sa beauté avoit eu des charmes pour lui , & comme elle se trouva liée avec la Reine , & qu'elle étoit une personne de contrebande , à l'égard de la Reine mere , l'ambition qui l'emporte presque toujours sur l'amitié , l'avoit éloignée par force des bonnes graces du Ministre ; mais après qu'il fut lui-même brouillé avec cette Princesse sa bienfaitrice , pour tâcher de se raccommoder avec la Reine & prendre liaison avec elle par sa favorite , il la remit auprès d'elle. Il fit revenir aussi le Chevalier de Jars d'Angleterre , où il avoit passé le temps de sa disgrâce agréablement , que le même Cardinal avoit aussi éloigné d'auprès de la Reine ? mais toutes ces douceurs ne servirent qu'à lui faire perdre son ami le Garde des Sceaux de Châteauneuf , & il fut contraint d'éloigner M^{de} de Chevreuse , & de faire aller le Chevalier de Jars sur l'échafaud , dont il se sauva avec beaucoup de gloire & d'honneur. Madame de Chevreuse à son retour , parut avoir de grandes conférences avec le Cardinal de Richelieu. Elle ne laissa pas de demeurer

toujours liée à la Reine ; & même elle lui attira par son intrigue le Garde des Sceaux de Châteauneuf qui étoit amoureux d'elle.

La cabale de la Reine , composée de routes ces personnes que je viens de nommer , devint donc une seconde fois odieuse au Ministre. Il chassa tout de nouveau ceux qui en étoient , & les traita de la manière qu'il traitoit ceux qu'il ne croyoit pas être de ses amis. Madame de Chevreuse s'en alla alors en Espagne , où , à cause de la Reine ou à cause de sa qualité , elle fut bien reçue : on lui fit une entrée solennelle dans Madrid , on lui fit de grands présens. Le Roi d'Espagne parut un peu attendri pour elle : & quoiqu'elle m'ait dit dans le temps de la Régence , où je l'ai vue , que ce Prince ne lui avoit jamais dit de douceurs qu'une seule fois , & encore en passant , la renommée parle différemment de cette histoire : & toutes ces aventures se passèrent à l'avantage de sa beauté , qui en tant de pays lui acquéroit des amis. Le Garde des Sceaux de Châteauneuf fut envoyé dans Angoulême , où il passa son temps agréablement , & où il souffrit pendant quelques années , les amertumes que la fortune fait sentir à ceux qui pour recevoir quelques graces de sa libéralité , ven-

lent se soumettre à la tyrannie. Le Chevalier de Jars fut le plus maltraité : & comme il a été depuis tout-à-fait de mes amis , & que dans sa persécution il y a quelques choses qui sont dignes de l'estime des honnêtes gens , je veux en marquer les principaux endroits , qui pourront faire voir de quelle trempe étoit son ame , quelle étoit sa probité , la vigueur de son esprit , & la grandeur de son courage. Il fut onze mois à la Bastille , enfermé dans un cachot. Il fut pris en hiver , & l'habit de velours noir qu'il y porta , demeura toujours sur son corps tant qu'il habita dans cette effroyable demeure. On l'interrogea quatre - vingt fois avec toute la sévérité possible , & il répondit toujours avec bon sens & fermeté , sans se laisser entamer sur aucun chapitre , sans se couper en ses réponses , ni sans embarrasser personne. On l'en fit sortir pour le mener à Troyes , avec toutes les rudes apparences d'un homme qu'on alloit mener à la mort. En sortant de la Bastille , comme il passa dans la Cour , il vit sur un perron le Maréchal de Bassompierre , le Marquis de la Ville , parent du Garde des Sceaux de Châteauneuf , Vautier , premier médecin de la Reine mere , & quelques autres qui étoient

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 65
étoient prisonniers ; mais qui avoient été
traités plus humainement que lui ; car il
ne favoit où il alloit , ni ce qu'il alloit
devenir ; il se tourna devers eux , & s'é-
cria : *Adieu, je ne sais où je vais, mais assu-*
rez-vous quoiqu'il m'arrive, que je suis hom-
me d'honneur, & que je ne manquerai jamais
à mes amis ni à moi-même. A Troyes, on lui
donna pour Juge Laffemas , celui qui l'a-
voit déjà tourmenté à la Bastille , qu'on
appelloit *le Bourreau du Cardinal*. On ac-
compagna celui-là d'un nombre suffisant
de Juges pour lui faire son procès , qui
ne furent pas plus honnêtes gens que lui.
Il y travailla par toutes les voies que ces
sortes de gens savent pratiquer ; & il fut
fortement secondé des autres. Ils voulu-
rent lui acheter des faux témoins ; mais le
Prévôt de l'Ile , qui avoit accompagné le
Chevalier de Jars de Paris à Troyes , &
qu'on voulut obliger de dire que sur les
chemins ce Gentilhomme avoit fait quel-
ques discours contre l'État , ne voulut
point entrer dans cette malice , & nia
absolument de le vouloir faire. Laffemas
savoit le secret du Cardinal de Richelieu ,
qui étoit de ne pas faire mourir le Che-
valier , étant certain de son innocence ,
& qu'il n'y avoit nul sujet de le condam-
ner ; mais il vouloit en tirer par la peur ,

par les tourmens & par l'apparente certitude de sa mort, les secrets de l'intrigue de la Reine, de Madame de Chevreuse & du Garde des Sceaux de Châteauneuf. Laffemas avoit promis au Ministre qu'il le tourmenteroit si bien, qu'il en tireroit à peu près ce qu'il en desiroit savoir, & que sur peu de mal il trouveroit les moyens de lui faire son procès selon les manieres mêmes du Cardinal, qui, à ce que j'ai ouï conter à ses amis, avoit accoutumé de dire, qu'avec deux lignes de l'écriture d'un homme on pouvoit faire le procès au plus innocent, parce qu'on pouvoit sur cette matiere ajuster si bien les affaires, que facilement on y pouvoit faire trouver ce qu'on voudroit. Sur ce fondement, Laffemas travaille au Jugement du Chevalier de Jars : il le menace ; il l'interroge, & fait tout ce qu'une ame pleine de lâcheté est capable de faire. Un jour, qui étoit la fête de tous les Saints, ce méchant Juge voulant montrer à cet innocent criminel, qu'il avoit quelque douceur pour lui, lui permit d'entendre la messe. Il le fit mener avec une bande d'archers & une bonne garde aux Jacobins de cette Ville. Le Chevalier de Jars, qui de soi étoit violent dans ses passions & hardi à parler, vit Laffemas avec sa femme qui vinrent

communier au grand autel ; il étoit Intendant de la Province & craint de tous ; mais le Chevalier qui ne craignoit personne , attentif & occupé de son affaire , voyant que cet homme venoit de recevoir le Saint-Sacrement , tout d'un coup s'échappe de ses gardes , & comme il se trouva proche de Laffemas , il saute sur lui , le prend à la gorge , & lui dit ; *qu'ayant sur les lèvres son Dieu & son Créateur vivant , il étoit temps de dire la vérité & de le justifier devant Dieu & devant les hommes , & d'avouer son innocence & son injustice à le persécuter : ajoutant que , puisqu'il faisoit mine d'être Chrétien , il falloit dans cet instant se rendre à la vérité ; qu'il étoit un scélérat ; & qu'il le renonçoit pour son Juge , & prenoit à témoins tous les assistans , qu'il le récusoit pour tel.* Le peuple à ce cri s'assembla autour d'eux , chacun hausse les épaules , & tous commencerent à murmurer contre ce Juge inique. Le Prévôt de l'Ile , qui se trouva du nombre des spectateurs , les voulut séparer ; mais le Chevalier de Jars ne quitta point cet homme ; & le pressant à répondre , il le fit en ces termes , avec une froideur toute entiere. *Monsieur , lui dit-il , ne vous plaignez point , je vous assure que Monsieur le Cardinal vous aime.* Il ajouta sur ce que le Chevalier le pressa de ré-

pondre sur son innocence , qu'il en seroit quitte pour aller en *Italie* ; mais que cependant il vouloit bien qu'on lui montrât de petites lettres écrites de sa main , qui lui feroient voir qu'il étoit plus coupable qu'il ne s'imaginait. Le Chevalier ne comprenant rien dans ce galimatias , & voyant qu'on le poursuivoit vivement , se crut mort. Il résolut du moins de payer de courage , & de faire tout ce qu'il convenoit à un homme d'honneur tel qu'il étoit. En effet , il fut mené sur la sellette , où fort constamment il recusa pour Juge Laffemas ; lui reprocha toutes ses lâchetés , l'appella une seconde fois scélérat , & avertit ses autres Juges de ce que Laffemas avoit promis au Cardinal contre lui. Il fut interrogé tout de nouveau , & demeura trois heures en cet état. Il se défendit si courageusement , qu'il confondit ceux qui le vouloient perdre , & qui avoient du moins le dessein de lui faire trahir ses amis. Sortant de-là , le Prévôt de l'Île s'approcha de lui , & lui dit : *Mon sieur , bon courage : j'espère bien pour vous ; car on m'a dit de vous remener dans la prison où vous êtes , & c'est l'ordinaire de mener ceux qu'on va condamner à mort dans un autre lieu.* Le Chevalier lui dit du même ton dont il avoit accoutumé de censurer les choses qu'il n'approuvoit pas : *Mon*

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 69
ami, ces pendars me vont condamner : je le
vois bien à leur mine. Il faut avoir patience,
& le Cardinal enragera de voir que je me mo-
que de lui & de ses tortures. Aussitôt qu'il fut
parti, Laffemas montra aux Juges une let-
tre du Cardinal, ou plutôt du Roi, parlant
ainsi de ce Chevalier : *S'il est condamné à
la gêne, qu'on lui montre, & qu'on ne lui
donne pas. S'il est condamné à la mort, qu'on
sursoie l'exécution.* Ayant été condamné,
on le mena sur l'échafaud. Il y parut plein
de courage & d'honneur. Il se moqua de
ses Juges & de ses ennemis, montrant de
recevoir la mort avec une grande fermeté.
Il m'a dit depuis qu'il y avoit souffert; mais
que Dieu lui avoit fait de grandes graces,
& qu'il avoit reconnu par expérience qu'il
avoit soin de ses créatures. Etant prêt d'avoir
la tête tranchée, on lui vint apporter sa
grace *; & après la mort du Cardinal
de Richelieu, lorsque sa haine pour lui
étoit assoupie, je lui ai ouï donner des
louanges à son équité, disant enfin qu'il
lui devoit la vie, & que s'il eût voulu,
les Juges entre les mains desquels il étoit,
l'auroient sans doute fait mourir. Après
cette aventure, il s'en alla en Italie, où

* J'ai ouï dire à d'autres qu'à lui, qu'après avoir
reçu sa grâce, il fut long-temps sans pouvoir parler
& privé de sentiment, tant la nature a de peine à
souffrir sa destruction.

il fut aimé & considéré des Cardinaux neveux, & où il passa son temps agréablement. Madame de Chevreuse passa d'Espagne en Angleterre, où elle fut bien reçue & bien traitée de la Reine d'Angleterre : puis de-là elle repassa en Flandre, où elle demeura jusqu'à la Régence de la Reine, où d'autres aventures l'attendoient plus fâcheuses que les premières.

Après toutes les persécutions qui furent faites à plusieurs particuliers, le Roi, suivant son naturel, s'abandonna tout entier au pouvoir de son favori. Il se vit réduit à la vie la plus mélancolique & la plus misérable du monde, sans suite, sans Cour, sans pouvoir, & par conséquent sans plaisir & sans honneur. Ainsi se sont passées quelques années de sa vie à Saint-Germain, où il vivoit comme un particulier; & pendant que ses Armées prenoient des Villes & gagnoient des batailles, il s'amusoit à prendre des oiseaux. Ce Prince étoit malheureux de toutes manières; car il n'aimoit point la Reine, & avoit pour elle de la froideur; & il étoit le martyr de Madame de Hautefort, qu'il aimoit malgré lui, & qu'il ne pouvoit se résoudre de chasser de la Cour, l'accusant de se moquer de lui avec la Reine. Il avoit quelque scrupule de l'attachement qu'il avoit pour elle, & il ne s'aimoit pas lui-

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 71
même. Jaloux de la grandeur de son Ministre, quoique ce ne fût que la part qu'il lui donnoit de la sienne, il commença de le haïr dès qu'il vit l'extrême autorité qu'il avoit dans son Royaume; & ne pouvant vivre heureux sans lui, ni avec lui, il ne put jamais l'être. La Reine s'accoutuma à cette solitude du mieux qu'elle put, menant une vie dévote & particulière, & ne vivant que de quelques nouvelles que ses créatures & ses amies lui faisoient savoir. Elle faisoit aussi quelques petites intrigues contre le Cardinal, ou tout au moins desiroit d'en faire qui eussent réussi à sa ruine. Il s'en moquoit, & sa puissance augmentoit toujours par la nécessité que le Roi avoit de ses conseils. Il se faisoit adorer de toute la France, & obéir de son Roi même, faisant de son maître son esclave, & de cet illustre esclave un des plus grands Monarques du monde. Parmi tant de sombres vapeurs & de fâcheuses fantaisies, il sembloit qu'une belle passion ne pouvoit pas avoir de place dans le cœur du Roi. Elle n'y étoit pas aussi à la mode des autres hommes, qui en font leur plaisir; car cette ame, accoutumée à l'amertume, n'avoit de la tendresse que pour sentir davantage ses douleurs & ses peines. Mais enfin, lassé de

tant souffrir, il chassa, comme je l'ai déjà dit, Mademoiselle de Hautefort, & son inclination se tourna vers un objet nouveau, dont la beauté brune n'étoit pas si éclatante, mais qui avec de beaux traits de visage & beaucoup d'agréments, avoit aussi de la douceur & de la fermeté dans l'esprit. La Fayette, fille d'honneur de la Reine, aimable & fiere tout ensemble, fut celle qu'il aima; & ce fut elle aussi à qui il se découvrit davantage sur le sujet du Cardinal de Richelieu, & sur les chagrins que sa puissance lui donnoit. Comme cette fille avoit le cœur bien fait, (quoiqu'elle vît en cette confiance la perte de sa fortune toute assurée), elle ne laissa pas de garder le secret qu'elle devoit à ce Prince. Elle le fortifia dans cette aversion par l'amitié qu'elle avoit pour lui, voyant qu'il en étoit déshonoré, pour se laisser trop basement gouverner à ce Ministre. Le Cardinal fit son possible pour la gagner, comme toutes les personnes qui approchoient du Roi; mais elle eut plus de courage que tous les hommes de la Cour, qui avoient la lâcheté de lui aller rendre compte de tout ce que le Roi disoit contre lui. Ils eussent eu peur, s'ils eussent été fideles, de manquer de bienfaits, & leur intérêt leur paroissoit quelque

quelque chose de meilleur que la probité : ils craignoient aussi que le Roi , par timidité , ne les trahît , & ils aimoient mieux le trahir les premiers ; mais une fille eut l'ame plus ferme & plus belle qu'eux : elle eut le courage de se moquer de la mauvaise fortune , par une résolution secrète qu'elle fit dans son cœur de se faire Religieuse. Le Roi trouvant en elle autant de sûreté & de vertu que de beauté , l'estima , & l'aima ; & je fais qu'il eut des pensées pour elle fort au-dessus des communes affections des hommes. Le même sentiment , qui obligea cette fille généreuse à refuser tout commerce avec le Cardinal de Richelieu , la fit vivre avec assez de retenue avec la Reine. Comme la sagesse du Roi , qui égaloit quasi celle des Dames les plus modestes , l'obligeoit à beaucoup de reconnoissance , elle croyoit devoir payer cette amitié vertueuse par une grande fidélité pour ses secrets. Un attachement si grand & si parfait ne pouvoit que plaire à ce Prince , & déplaire à la Reine , quoiqu'elle fût accoutumée au malheur de n'être pas aimée du Roi son mari. Cette privation d'un bonheur qu'elle desiroit , & qu'elle croyoit lui être dû , de quelque manière qu'elle fût assaisonnée , ne laissoit pas de lui être

fort désagréable & fort dure. La Fayette avouant tout haut qu'elle l'aimoit, & de la maniere qu'il sembloit vouloir l'être, devoit faire le bonheur de sa vie; mais ce Prince n'étoit point destiné pour être heureux. Il ne garda guere ce trésor. On a dit que le Cardinal s'étoit servi de sa dévotion pour l'en priver; & que ne pouvant avoir la Fayette à ses gages, il se servit en même temps de son Confesseur pour lui donner des scrupules de la complaisance qu'elle avoit pour le Roi: ce qui fut conduit si finement par leurs Directeurs, que l'amour de Dieu triompha de l'humain. La Fayette se retira dans un Couvent, & le Roi se résolut de le souffrir. La vérité est que Dieu la destinoit à ce bonheur; car, malgré la malice & les faux raisonnemens des gens de la Cour, le Pere Caussin, Confesseur du Roi, comme lui-même l'a écrit dans des Mémoires qu'il a faits, & que le Comte de Maure, à qui il les avoit confiés, m'a fait voir, au lieu d'adhérer au Cardinal de Richelieu, comme il en fut soupçonné, la conseilla, vu les intentions innocentes qu'il lui croyoit, de ne se point faire Religieuse; dans la pensée qu'il avoit de se servir d'elle pour inspirer au Roi de faire revenir la Reine sa mere, & de gouverner lui-même son

royaume : mais elle , qui étoit pressée par celui qui donne le vouloir & le parfaire , ne balançoit pas long-temps entre Dieu & les créatures. Peut-être aussi qu'elle vit avec quelque dépit l'intrigue qui se forma contre elle , & que la fierté , mêlée avec la vertu , eut quelque part à sa retraite. On a même soupçonné Madame de Senecé sa parente , de l'avoir voulu confier au Cardinal de Richelieu. J'ignore le fond & le détail de cette accusation ; je fais seulement qu'elle pria le Pere Confesseur du Roi d'aller lui demander la permission de quitter la Cour , pour se mettre dans un Couvent. Ce Pere décrit dans ses Mémoires les peines qu'il eut à examiner la vocation de la Fayette , & à donner au Roi le conseil qu'il lui demandoit en cette occasion. Il rapporte que ce Prince parut sensiblement affligé de la résolution de cette vertueuse fille ; qu'il retomba sur le lit dont il ne faisoit que de sortir quand il avoit commençé à lui en parler ; qu'il pleura , & qu'il se plaignit de ce qu'elle le vouloit quitter ; mais qu'enfin ayant surmonté par sa piété les tourmens de sa douleur , il lui fit cette réponse : *Il est vrai qu'elle m'est bien chère ; mais si Dieu l'appelle en Religion , je n'y mettrai point d'empêchement.* Sa permission étant obtenue , on la vit tout d'un

coup sortir de la Cour, malgré les larmes du Roi & la joie de ses ennemis, qui fut, à ce qu'elle m'a dit depuis, la seule chose à vaincre. Il falloit en effet une grande force d'esprit pour se mettre au-dessus de cette foiblesse; car, encore que le Roi ne fût pas galant, les Dames ne laissoient pas d'être bien-aïses de lui plaire. Entr'autres, Madame de Hautefort ne fut pas fâchée de sa retraite, elle n'avoit pas de honte qu'on la crût sa rivale; & il n'y avoit point de prude qui n'aspirât à la gloire d'être aimée du Roi comme l'étoit la Fayette: tout le monde étant persuadé que la passion qu'elle avoit pour lui n'étoit point incompatible avec sa vertu. Quand elle se sépara de lui, elle lui parla long-temps devant tout le monde chez la Reine, où elle monta aussi-tôt après avoir eu son congé. Il ne parut aucune altération sur son visage; elle eut la force de ne pas donner une de ses larmes à celles que ce Prince répandit publiquement. Après l'avoir quitté, elle prit congé de la Reine, qui ne la pouvoit aimer; ce qu'elle fit avec cette douceur, & cette satisfaction que doit avoir une Chrétienne qui cherche Dieu, & qui ne veut plus aimer que lui sur la terre, & ne désirer que l'Éternité. Elle ne fit pas néanmoins toutes ces choses sans beaucoup souffrir.

J'ai su depuis de la Comtesse de Flex, fille de la Marquise de Senecé, & par conséquent parente de la Fayette, qu'au sortir de la Chambre du Roi où elle avoit dit adieu à ce Prince, elle descendit dans son appartement, dont les fenêtres donnoient sur la cour du Château, & que cette aimable & vertueuse fille ayant entendu le carrosse du Roi, qu'il avoit fait venir pour dissiper le chagrin où il étoit; pressée de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle courut le voir au travers des vitres. Quand il fut entré, & qu'elle l'eut vu partir, elle se tourna vers la Comtesse de Flex qui étoit encore fille, & lui dit touchée de douleur: *Hélas ! je ne le verrai plus.* Le Roi ne fut pas long-temps sans l'aller voir dans le Couvent des filles de Ste. Marie de la rue S. Antoine, qu'elle avoit choisi pendant toute sa vie pour le lieu de son repos, & le port où elle devoit trouver son salut. Les premières fois qu'il y fut, il demeura si long-temps attaché à sa grille, que le Cardinal de Richelieu tombant en de nouvelles frayeurs, recommença ses intrigues pour l'en arracher tout-à-fait. Elles lui réussirent enfin, & il trouva moyen d'ôter à son maître la consolation qu'il avoit de faire part des chagrins qu'il avoit contre lui à la seule personne qu'il avoit trou-

vée assez secrète & assez fidelle pour les lui confier ; & d'un esprit assez doux & assez agréable pour les soulager. Je ne puis cependant , au sujet de cette amitié si belle & si pure , qui a été entre un Prince si pieux & une fille si sage , m'empêcher de rapporter une preuve bien forte de la corruption qui se rencontre toujours dans les attachemens sensibles qui se peuvent compter pour honnêtes. Je la tiens de la Fayette même , qui étant à Chaillot , & mon amie , m'en a parlé depuis avec confiance. Elle m'a dit que dans les derniers jours qu'elle fut à la Cour , avant qu'elle fût tout-à-fait résolue de se mettre en Religion , ce grand Roi , si sage & si constant dans la vertu , avoit eu néanmoins des momens de foiblesse , dans lesquels cessant d'être modeste , il l'avoit pressée de consentir qu'il la mît à Versailles , pour y vivre sous ses ordres & être toute à lui ; & que cette proposition si contraire à ses sentimens ordinaires l'ayant effrayée , fut cause qu'elle se détermina plus promptement à sortir de la Cour , pour prendre des engagements qui pussent lui ôter des sentimens de cette nature. La vertu des plus parfaits n'est pas toujours également forte ; les justes tombent quelquefois & trop souvent , pour se fier aux résolutions qu'ils croient

les plus fermes. Ce grand Prince , qui avoit eu le nom de Juste , pour avoir paru fidele à Dieu toute sa vie , ne le fut pas dans ces occasions. Il eut des instans où il lui fut infidele ; mais cette infidélité , qui ne dura pas , ne fit que l'avertir de se tenir sur ses gardes , en lui faisant remarquer le péril qu'il avoit couru. Dès qu'il s'en fut aperçu , il résolut de l'éviter. Le refus de la Fayette lui fit ouvrir les yeux. La honte qu'ils eurent de ce petit dérèglement rappella leur vertu & leur piété ; & la peur qu'ils eurent tous deux , elle de lui , & lui d'elle , leur fit prendre la résolution de se quitter. La nature combattit quelque temps contre la grace ; mais enfin la grace fut victorieuse. Sans cela , il n'auroit pas consenti si aisément qu'elle se mît dans un Couvent ; & dès qu'elle y fut , comme ils étoient dans les mêmes sentimens , le Roi n'eut point de peine à lui voir l'habit de Religieuse , & elle n'en eut point de le voir à la grille ; l'un & l'autre étoient bien éloignés du desir d'entretenir un commerce dont ils pussent avoir du scrupule. Il approuvoit si fort la retraite de cette vertueuse fille , que sa dévotion étant fortifiée par la peine qu'il avoit naturellement à s'appliquer aux affaires ; comme il y avoit eu des momens où elle avoit été cause qu'il

n'avoit pas été tout-à-fait sage, il y en eut aussi à son exemple où il voulut pousser sa dévotion & le mépris du monde trop loin; & s'il l'alloit voir quelquefois, c'étoit pour lui parler de ses desseins, qu'il n'y avoit qu'elle qui sût, & qui auroient étonné toute l'Europe, s'il les avoit exécutés : mais Dieu se contenta de son intention; & pour le récompenser du sacrifice qu'il vouloit lui faire, exauça les prières de ses sujets, lui ôtant ses pensées mélancoliques, qui l'empêchoient de bien vivre avec la Reine, qui devint enfin grosse. On crut même que ce fut un jour qu'étant demeuré tard à ce Couvent, il fit un si mauvais temps, qu'il fut obligé de demeurer au Louvre, où il n'y avoit point d'autre lit que celui de la Reine. Quoi qu'il en soit, ce fut alors (le 5 Septembre 1638) que Dieu donna à la France le Roi régnant aujourd'hui, cet auguste Prince Louis XIV qui fut nommé du peuple, *Dieu donné*.

Quand la Reine reçut cette grace du Ciel, elle en avoit besoin pour la sauver de tous les maux dont apparemment elle étoit alors menacée, par une fâcheuse affaire qui lui étoit arrivée il y avoit peu de temps, dont j'ai déjà parlé. J'ajouterai seulement ici ce que j'en ai appris depuis, qu'elle avoit enfin été réduite à ce point de ne

pouvoir obtenir de pardon , qu'en signant de sa propre main , qu'elle étoit coupable de toutes les choses dont elle étoit accusée , & le demanda au Roi en des termes fort humbles & fort fournis , se confessant elle-même indigne de l'obtenir ; ce qu'elle fit avec beaucoup de larmes , & qu'on la força de faire avec beaucoup de rudesses , qui scandaliserent toute la France. Elle étoit infiniment aimée , & chacun étoit dans cette croyance qu'elle étoit innocente. Elle l'étoit en effet , autant qu'on le croyoit , à l'égard du Roi ; mais elle étoit coupable , si c'étoit un crime d'avoir écrit au Roi d'Espagne son frere & à Madame de Chevreuse. La Porte, domestique de la Reine , m'a conté lui-même toutes les particularités de cette histoire. Il me les a apprises dans un temps où il étoit disgracié & mal satisfait de cette Princesse , & ce qu'il m'en a dit doit être cru. Il fut arrêté prisonnier dans le même temps que le Chancelier fut au Val-de-Grace , comme étant le porteur de toutes les lettres de la Reine , tant pour l'Espagne que pour M^{de} de Chevreuse. Il fut interrogé par trois fois dans la Bastille , par la Poterie. Il nia toutes choses constamment , & signa toutes ses interrogations. Le Cardinal de Richelieu le voulut interroger lui-même en présence du

Chancelier. Il le fit venir chez lui dans sa chambre, là où il fut questionné & pressé sur tous les articles, sur quoi on desiroit de pouvoir confondre la Reine. Il demeura toujours ferme sans rien avouer, disant qu'il ne savoit point qu'elle eût écrit en Espagne ni à Madame de Chevreuse en particulier; car elle avoit permission de lui écrire par les voies publiques. Le Cardinal lui dit qu'il avoit été trouvé saisi d'une lettre pour Madame de Chevreuse, & qu'il avoit dit qu'il avoit dessein de la porter à la poste; ce que le Cardinal savoit être faux, parce que la Thibaudiere qui la devoit porter pour la faire aller par les voies secrètes, sachant que la Porte étoit arrêté, s'en alla tout découvrir au Roi & au Cardinal de Richelieu. La Porte, qui sur cet article n'avoit pas voulu nommer la Thibaudiere de peur de lui nuire, demeura un peu embarrassé. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit point voulu perdre la Thibaudiere; mais il ne laissa pas sur le sujet de la Reine de demeurer ferme & constant sur la négative: refusant les biens & les récompenses qu'on lui promettoit, & acceptant plutôt la mort, que d'accuser la Reine des choses dont il disoit qu'elle étoit innocente. Le Cardinal de Richelieu admirant sa fidélité, & persuadé qu'il ne disoit pas vrai,

souhaita d'être assez heureux pour avoir un homme à lui aussi fidele que celui-là. On avoit surpris aussi une lettre en chiffre de la Reine qu'on lui montra. Elle ne put qu'elle ne l'avouât, & pour ne pas montrer de dissemblance, il fallut faire avertir la Porte de ce que la Reine avoit dit, afin qu'il en fit autant. Ce fut en cette occasion que Madame de Hautefort, qui étoit encore à la Cour, voulant généreusement se sacrifier pour la Reine, se déguisa en Demoiselle suivante, pour aller à la Bastille faire donner une lettre à la Porte; ce qui se fit avec beaucoup de peine & de danger pour elle, par l'habileté du Commandeur de Jars qui étoit encore prisonnier. Comme il étoit créature de la Reine, & qu'il avoit gagné beaucoup de gens en ce lieu-là, ils la firent tomber entre les mains de la Porte. Elle lui apprenoit ce que cette Princesse avoit confessé; si bien qu'étant tout de nouveau interrogé par Laffemas, & menacé de la question ordinaire & extraordinaire même, elle lui fut montrée; il fit semblant de s'en épouvanter, & dit que si on lui faisoit venir quelque Officier de la Reine, homme de créance, qu'il avoueroit tout ce qu'il savoit. Laffemas croyant l'avoir gagné, lui dit qu'il pouvoit nommer celui qu'il voudroit, & que sans doute on

le lui feroit venir. Il lui demanda un certain nommé la Riviere, Officier de la Reine, qu'il favoit être des amis de Laffemas, & dont il n'avoit pas bonne opinion; ce que cet homme accepta avec grande joie. Le Roi & le Cardinal firent venir ce la Riviere. On lui commanda d'aller voir la Porte, sans voir la Reine; & gagné par les promesses qu'on lui fit, il s'engagea de faire tout ce qu'on voudroit. Il lui fut mené, & il lui commanda de la part de la Reine de dire tout ce qu'il favoit de ses affaires. La Porte fit semblant de croire que c'étoit la Reine qui l'envoyoit, & lui dit après bien des façons ce que la Reine avoit déjà avancé, & protesta n'en pas savoir davantage. Le Cardinal de Richelieu fut alors confondu; & malgré ses artifices, le Roi demeura satisfait. La Porte, homme de bien & sincere, m'a assuré, qu'ayant vu les lettres dont il étoit question, & sachant ce qu'elles contenoient, il y avoit lieu de s'étonner qu'on en eût pu former des accusations contre la Reine; qu'il y avoit seulement des railleries contre le Cardinal de Richelieu; & qu'assurément elles ne parloient de rien qui fût contre le Roi, ni contre l'État. Cette tempête passée, le Roi & la Reine se raccommoderent; mais avant que la paix se fit, le Roi comman-

da à la Reine d'écrire de sa main à la Porte pour lui commander de dire tout ce qu'il savoit ; & comme il crut qu'elle avoit été forcée pour écrire ces lettres , il ne changea rien en sa conduite. Il lui répondit par l'ordre du Cardinal de Richelieu , & lui manda qu'il s'étonnoit que Sa Majesté lui commandât de dire ce qu'il savoit , vû qu'elle avoit vu ses interrogations , & que par-là elle pouvoit voir qu'il avoit dit tout ce qu'il savoit ; que s'il y alloit de son service de dire des faussetés , quand même elles devroient le faire aller sur l'échafaud , qu'il le feroit. Cette réponse confirma le Roi dans l'opinion qu'il commençoit d'avoir que la Reine n'étoit pas si coupable qu'il l'avoit cru , & l'habile fidélité de cet homme acheva de les remettre bien ensemble ; c'est-à-dire , autant que la froideur du Roi , & les traitemens que cette Princesse avoit reçus de lui , ou plutôt de son Ministre , leur pouvoient permettre de s'aimer.

Ce fut à Chantilli que cette grande querelle se passa , & dont le souvenir faisoit horreur à la Reine. On disoit que le Cardinal l'avoit voulu réduire à cette extrémité , afin de la pouvoir renvoyer en Espagne , comme il en avoit eu souvent le desir ; ou du moins la réduire dans la néces-

sité de s'accommoder avec lui , & que le craignant , elle se mît de son parti. Mais enfin , comme je viens de le dire , elle devint grosse , & le Roi dans le commencement de sa grossesse lui en témoigna beaucoup de satisfaction , & même de la tendresse pour sa personne. Cette douceur ne dura guere , & quand elle accoucha , il fallut l'exciter de s'approcher d'elle pour l'embrasser. On crut qu'après avoir donné un Dauphin au Roi son mari , elle auroit quelque crédit , & qu'elle entreroit au Conseil ; mais comme le Ministre n'étoit pas de son côté , & qu'elle étoit trop généreuse pour l'aller chercher , elle demeura dans le même état qu'elle étoit auparavant. Pour augmentation de graces , Dieu lui donna son second fils (Philippe de France , le 21 Septembre 1640 ,) dont le Roi , à ce que j'ai ouï dire à la Reine , témoigna plus de joie que du premier , parce qu'il ne s'attendoit pas à un si grand bonheur , que de se voir pere de deux enfans , lui , qui avoit craint de n'en point avoir du tout ; mais Monseigneur le petit Dauphin n'eut pas trois ans , qu'il sembloit que déjà il lui donnoit du chagrin & de l'ombrage. La Reine m'a fait l'honneur de me dire depuis , qu'un jour au retour de quelque voyage de chasse , ce petit Prince le voyant

avec un bonnet de nuit, il se mit à pleurer à cause qu'il en eut peur, & qu'il n'avoit pas accoutumé de le voir en cet état ; que le Roi s'en fâcha comme d'une chose de grande conséquence, & s'en plaignit à la Reine, lui reprochant que c'étoit elle qui nourrissoit son fils dans l'averfion de sa personne ; & la menaça avec beaucoup de rudesse de les lui ôter tous deux. Quand le feu Roi partit pour aller au voyage de Narbonne, il avoit avec lui Cinq-Mars son Grand-Ecuyer, qui étoit un homme fort bien fait, que le Cardinal de Richelieu lui avoit donné pour favori depuis la perte de la Fayette. Soit que ce fût par son conseil, soit que ce fût de son propre mouvement, il parla à la Reine d'une autre manière : en lui disant adieu, il lui dit assez cordialement, qu'il la prioit d'avoir bien soin de ses enfans, & de ne les point quitter ; ce qu'elle observa religieusement. Outre l'intérêt qu'elle avoit en leur conservation, elle avoit attaché tous ses plaisirs à l'agréable occupation de les voir & de les caresser.

Le Grand-Ecuyer, qui prétendoit que son bienfaiteur, jaloux de la bonne volonté que le Roi avoit pour lui, l'avoit voulu perdre, lui en ayant parlé comme d'un homme n'ayant point de cœur, & l'ayant empêché de le faire Duc & Pair, & de

l'admettre au Conseil , crut être en droit de se révolter contre lui. Ouvrant son cœur & ses oreilles aux chagrins que son maître avoit contre son Ministre , il alluma sa jalousie jusqu'au desir de le perdre ; & se joignant à ses ennemis , le fit , à ce qu'on prétend , résoudre à se défaire de lui. Je n'entreprends point de justifier , ni les plaintes du Cardinal , ni le procédé du Grand-Ecuyer. Le premier étoit un homme , qui malgré ses défauts avoit mérité l'estime de ses ennemis , & par conséquent ses amis ne lui devoient pas manquer. La grandeur de l'entreprise de celui qui lui avoit l'obligation de tout ce qu'il étoit , ne pouvant pas l'excuser de son ingratitude ; & le consentement qu'on a prétendu que le Roi y avoit donné , ne pouvoit pas justifier une conjuration contre l'État , qui a été à cause de cela une des plus grandes , & en même temps des plus extraordinaires que nous puissions lire dans les histoires. Car le Roi en étoit tacitement le chef , le Grand-Ecuyer en étoit l'ame , le nom dont on se servoit étoit celui du Duc d'Orléans , frere unique du Roi , & leur conseil étoit le Duc de Bouillon , qui s'y engagea à cause qu'ayant été dans le parti du Comte de Soissons , il étoit fort mal à la Cour. Ils firent tous de beaux
projets

projets sur le changement à l'avantage de leur grandeur & de leur fortune , se persuadant que le Cardinal ne pouvoit vivre que peu de jours , pendant lesquels il ne pouvoit pas se remettre bien avec le Roi. Mais leur fausse prudence leur fit rencontrer leur perte dans les choses mêmes qui devoient leur servir de sûreté. Le Grand-Ecuyer , ne se fiant pas tout-à-fait à l'amitié ni à la force du Roi , voulut avoir une armée pour défendre Sedan , que le Duc de Bouillon leur donna pour place de sûreté. Il se laissa persuader de faire un traité avec le Roi d'Espagne , dans le dessein d'en tirer du secours , au cas que le Cardinal de Richelieu , qui avoit toutes les places fortes sous sa domination , se portant mieux , se voulût cantonner contr'eux ; ou plutôt ils firent ce Traité pour seulement satisfaire à leur destinée , qui vouloit que leur ennemi triomphât de leur malheur & de leur faute. Monsieur , frere unique du Roi , après avoir fait la guerre civile en France pour s'être mis du parti de la Reine sa mere , avoit perdu le Duc de Montmorenci , qui avoit eu la tête tranchée pour sa querelle ; & après avoir été en Flandre & après en Lorraine , où contre le gré du Roi il s'étoit marié , il étoit enfin revenu :

en France depuis quelques années. Mais comme le Cardinal de Richelieu le tenoit humilié , ce Prince souhaitoit la mort de ce Ministre à l'égal de sa propre vie ; si bien que ce fut pour lui une chose agréable de trouver un jeune favori , dont le cœur plein de feu ne respiroit que l'honneur de faire parler de lui par quelque action éclatante , qui pût lui donner de la gloire. Le Cardinal de Richelieu étoit alors malade & négligé du Roi , & paroissoit au jugement de tous tombé de ce haut degré d'honneur où la faveur de son maître & sa capacité l'avoient élevé ; ce que toute la France regardoit avec joie , par le desir naturel que les François ont pour le changement , & parce que ce Ministre avoit été cruel à beaucoup de particuliers qui le haïssoient. Cet habile homme ayant découvert le secret de toute cette négociation , & fu par Chavigni que le Grand-Ecuyer avoit fait un Traité avec le Roi d'Espagne , envoya le même Chavigny , qu'il aimoit & qu'il avoit mis dans les affaires , trouver le Roi * pour lui parler de cette conjuration , non pas pour lui persuader la conservation de sa personne : il savoit que cette raison ne pouvoit plus le toucher ; mais pour lui montrer les mau-

* Le Roi étoit à Narbonne,

vais desseins des conjurés , & que le bonheur de son État étoit attaché à la ruine des Auteurs de ce Traité. Comme Chavigni étoit habile , il fut si aisément persuader le Roi , en lui représentant les dangereuses suites de cette affaire , qu'il le fit résoudre d'abandonner le Grand-Ecuyer ; non-seulement à la sévérité des Loix , mais encore à la haine du Cardinal , pour recevoir par lui le châtiment de son crime contre l'État , & de ses infidélités particulieres envers lui. En peu d'heures la Cour changea de face , le Cardinal de Richelieu rentra dans les bonnes graces du Roi par l'habileté de son ami , & le favori les perdit avec la douleur de se voir abandonné de celui qui avoit aidé à le mettre dans le précipice , & qui en un instant favorable de sa bonne volonté l'en pouvoit tirer aisément. En quittant le Roi , qui l'avoit traité à son ordinaire , il eut quelques avis qu'il falloit penser à la retraite. Il envoya un des siens savoir si les portes de la ville étoient ouvertes. Cet homme se contenta d'en demander de nouvelles aux passans , qui lui dirent par hasard que non , ce qui n'étoit pas , & par cette méprise il l'empêcha de penser davantage à se sauver. Il se cacha dans du foin chez une femme

de sa connoissance , où il demeura quelque temps dans la crainte de son malheur , & dans l'espérance que l'affection que son maître avoit pour lui le porteroit à lui faire, grace ; mais on le vint arrêter de la part de ce même maître dont il attendoit son salut. Il fut mis en prison , où il souffrit tout ce qu'on a coutume de souffrir quand on est coupable & malheureux. Mr. de Thou son ami fut aussi arrêté pour avoir su le secret du Traité d'Espagne ; non pas, comme participant à ce dessein : car il l'avoit même tout-à-fait désapprouvé ; mais, seulement pour l'avoir su par confiance , & pour ne l'avoir pas révélé ; & pour principale raison , parce qu'il n'étoit pas des amis du Cardinal de Richelieu.

Le Ministre , qui étoit malade à Tarascon , à quelques lieues du Roi , qui paroissoit le négliger , voyant qu'il triomphoit de ses ennemis , voulut aussi triompher du Roi , l'obligeant de Narbonne à le venir trouver là où il étoit. Ce Prince , honteux de l'avoir voulu perdre , voulant faire amende honorable , quoique malade , se fit porter dans sa chambre auprès de lui , où ils passèrent plusieurs heures ensemble. Là se fit une réconciliation en apparence toute entière , mais dans le cœur elle fut feinte. On ne

fauroit oublier de telles offenses ; & celui qui les a faites doit savoir qu'elles ne fauroient s'effacer du souvenir de celui qui les a reçues. Les marques en furent si belles & si extraordinaires , que le Roi abandonnant tout à ce Cardinal , non-seulement lui sacrifia cet aimable criminel qu'il accabloit de caresses deux jours auparavant , & tous ceux qui étoient de la partie ; mais , pour lui témoigner une plus grande confiance , il voulut que ce Ministre eût ses propres enfans en otage , & lui offrit d'envoyer un ordre à la Reine de les remettre entre ses mains. Il le fit enfin ; & , sans que la Reine y résistât , on eût vu , à la honte de la royauté , le Sang de France foulé aux pieds par cet audacieux Vassal , & faire servir le Pere & ses enfans à son élévation & à sa sûreté. Il fit de même servir à sa vengeance le malheur de ses ennemis , qu'il amena prisonniers du lieu où ils étoient à Lyon. Il attachâ leur bateau au sien , quand il remonta le Rhône , malade & mourant , de la même manière , & non pas avec la même gloire , que les Consuls Romains attachoient à leur char les Rois prisonniers qu'ils avoient vaincus. Cette action , qui tenoit d'un Païen , & qu'un Païen , qui auroit suivi les loix de la vertu morale ,

n'auroit pas faite , déshonora sa vie par sa cruauté , & fit voir en lui le mépris qu'il faisoit de la Loi de Dieu , qui défend au Chrétien non-seulement la vengeance , mais encore de goûter le plaisir de se venger , quand même on se vengeroit avec justice. Après avoir fait parade de cette barbare vanité jusqu'à Lyon , il les fit mourir tous deux sur un échafaud. Le Grand-Ecuyer eut la foiblesse à la vue des tourmens de confesser que Monsieur de Thou avoit su le Traité , dont il fut blâmé de tout le monde ; mais , à cela près , il alla à la mort sans qu'on s'aperçût d'aucune émotion. Il s'habilla le jour de son supplice comme s'il eût voulu aller chez le Roi , & sa fermeté parut à la sérénité de son visage. Il écrivit une lettre à sa mere , qui marquoit son bon naturel & sa piété ; & après l'avoir priée de payer ses domestiques & ses créanciers , & s'être recommandé à ses prières , il la finit en lui disant que tous les pas qu'il va faire sont autant de pas qui le conduisent à la mort. Depuis la lecture de son Arrêt , il parut encore plus tranquille qu'auparavant. Il se confessa avec une application qui fut admirée de son Confesseur. Il lui dit comme en conversation familiere , que rien ne l'avoit plus

étonné que de se voir abandonné de tous ses amis ; que depuis qu'il avoit eu les bonnes grâces du Roi , il avoit toujours tâché de s'en faire , & s'étoit persuadé qu'il y avoit réussi ; mais qu'il voyoit bien qu'il ne falloit pas s'y fier. Et plusieurs fois , en se consolant avec Dieu , & parlant au Pere Jésuite qui l'assistoit , il s'écria , *Ah ! qu'est-ce que le monde ?* Le Roi avoit eu dessein de le sauver , & s'en étoit d'abord déclaré , disant que le Duc de Bouillon l'avoit gâté , & que lui seul méritoit la mort. Cependant il n'en fut pas le maître , & il abandonna son favori à la sévérité des Juges qui ne pouvoient s'empêcher de le condamner. Il fut regretté de toute la France , qui , le trouvant digne d'une fin plus heureuse , avoit excusé son dessein , & souhaitoit qu'il réussît. Les Dames pleurerent sa perte , & avec raison ; car il avoit eu beaucoup de vénération pour le sexe : & parmi celles qui le regreterent le plus , une grande Princesse qu'on avoit accusée de l'aimer , eut besoin de prier la Duchesse d'Aiguillon , niece du Cardinal de Richelieu , de lui faire redonner ses lettres. Quoique Cinq-Mars ne fût qu'un simple Gentilhomme , on avoit cru qu'elle auroit été capable de l'épouser , si par la mort du Ministre il

fût devenu maître du cœur du Roi , qui l'eût fait Connétable , & peut-être un petit souverain ; mais quand il lui parla de la pensée qu'avoit sa mere de faire ce mariage , il la traita de folle , & lui d'extravagant & de ridicule , de songer à une Princesse qu'on avoit proposée à Monsieur. Il étoit fils du Maréchal d'Effiat , élevé à cette dignité & à celle de Sur-Intendant des Finances par le Cardinal de Richelieu. Le Président de Thou mourut aussi avec beaucoup de fermeté ; mais il ajouta la dévotion à la constance : ce qui augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui. Il n'étoit ni jeune , ni beau ; mais j'ai ouï parler de lui comme d'un homme d'un mérite extraordinaire. Il eut besoin d'écrire à une Dame de naissance illustre , dont l'amitié lui étoit chère , une ou deux lettres qu'on envoya à Monsieur la Chancelier. Il dit à ses Juges , qu'il pouvoit chicaner sa vie , n'étant coupable que parce qu'il avoit des oreilles : car il lui étoit aisé de justifier qu'il n'avoit point eu de part au Traité d'Espagne , qu'un homme de bien n'avoit pu approuver ; qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour détourner son ami de ce malheureux projet ; & comme sa probité l'avoit fait être d'avis contraire à ceux qui le proposoient ,

proposoient , cette même probité l'obligeoit à se taire , afin de ne les pas perdre ; & que quand il auroit été capable de cette perfidie , il n'y auroit pas eu de sûreté pour lui d'accuser Monsieur frere du Roi d'un crime dont il n'avoit aucune preuve avant le retour de Fontrailles ; & il n'y avoit aucune nécessité d'aller découvrir le Traité qu'il avoit rapporté , voyant qu'on ne vouloit point l'exécuter ; c'est pourquoi il paroissoit résolu d'attendre patiemment tous les effets de la haine du Cardinal de Richelieu , qu'il n'auroit jamais pu éviter , & qui ne feroient autre chose que le faire aller plutôt jouir de Dieu.

Pendant sa Prison à Pierre-Encisé , il avoit fréquenté les Sacremens & s'étoit occupé à l'oraison , & méditoit les livres de l'Écriture sainte. Il dit à son Confesseur après sa condamnation , qu'il pénétroit bien plus en cette affliction la vanité des personnes qu'auparavant. Etant prêt d'aller à la mort , il récita tout haut le *Credidi* , en le paraphrasant avec de grands sentimens de dévotion , & des endroits des Epîtres de Saint Paul , dont il paroissoit recevoir de la consolation. Ils s'embrasserent tendrement Cinq-Mars & lui ; & par un motif fort contraire à celui-là , il

en fit autant à son bourreau , comme à celui qui alloit lui ouvrir le Ciel. Ils furent exécutés le 22 Septembre mil six cent quarante-deux. Fontrailles étoit le plus criminel de tous : il avoit été en Espagne , faire le traité de la part de Monsieur frere du Roi , du Duc de Bouillon , & du Grand-Ecuyer ; mais il se sauva de la mort fort habilement. Il fut du Grand-Ecuyer la veille de sa détention , que Chavigni avoit été enfermé avec le Roi , & qu'il ne savoit point le sujet de cette conférence , si ce n'étoit sur l'extrémité où étoit le Cardinal. Sur quoi , après lui avoir dit que cette conversation lui étoit fort suspecte , & que c'étoit à lui à voir s'il étoit bien assuré du Roi , sans s'amuser plus long-temps avec lui , il lui dit : *Monsieur , vous êtes de belle taille ; quand vous seriez plus petit de toute la tête , vous ne laisseriez pas de demeurer fort grand ; pour moi , qui suis déjà fort petit , on ne pourroit me rien ôter sans m'incommoder , & sans me faire de la plus vilaine taille du monde. Vous trouverez bon , s'il vous plaît , que je me mette à couvert des côuteaux.* Il monta ensuite à cheval & s'en retourna en Espagne , d'où il ne faisoit que de revenir. On dit même qu'il avoit ce traité dans sa poche : & il y en avoit tant de copies , que tous ceux

qui étoient de ce grand parti avoient peu de soin de cacher, qu'il étoit impossible que celui contre lequel il étoit fait n'en pût avoir une.

Leur aveuglement à tous, & particulièrement celui de Cinq-Mars fut étrange; car il commençoit à voir que le Roi ne le traitoit pas de la maniere qu'il avoit fait par le passé: & pendant que Chavigni étoit enfermé avec lui, au-lieu de s'amuser dans la Garde-robe à lire un roman, pour ne pas faire connoître qu'il n'étoit pas en tiers avec eux, & pour voir après qu'il seroit sorti, ce que le Roi lui diroit, il devoit, ou suivre sans balancer l'exemple de Fontrailles, ou du moins ne pas attendre que le Roi donnât aucun ordre. Et sans se fier trop à lui, comme faisoit le Cardinal qui faisoit semblant d'être encore plus malade qu'il ne l'étoit jusqu'à ce qu'il eût pris ses sûretés, ne pas demeurer un moment à la Cour, après le départ de Chavigni, & prendre les siennes. Le Président de Thou, qui savoit le malheur qui étoit arrivé à tous ceux qui s'étoient embarqués avec Monsieur, & voyoit la mauvaise conduite de son ami, devoit le laisser là, s'il vouloit demeurer, & s'en aller en Italie, où il lui avoit dit qu'il vouloit aller. Enfin, ces deux qui furent

moins défiants, payerent par leur mort leur manque d'habileté.

Il est à croire que le malheur qui les fit périr fut une protection de Dieu toute particulière, qui sauva la France des désordres qu'un changement de cette nature y pouvoit apporter, si son ennemi, le Roi d'Espagne, profitant de l'infirmité du Roi, conduit par un jeune favori sans prudence, le Duc d'Orléans, frere unique du Roi, & le Duc de Bouillon, qui sans doute n'avoient pas de petits desseins, en étoient les maîtres. Peu auparavant que le Roi partît pour ce petit voyage, Monsieur avoit voulu parler de cette entreprise à la Reine, & lui avoit nommé les noms des conjurés, desirant qu'elle eût part à ce dessein, qui alors étoit bien innocent, puisque le Roi étoit de la partie. La Reine, qui craignoit de tomber dans quelque misère, & qui avoit peur de la puissante étoile du Cardinal de Richelieu, n'y voulut point entrer. Elle conjura Monsieur, qu'elle avoit toujours cru assez de ses amis, de ne point dire aux autres qu'elle le sût : il lui promit de le faire; & il l'observa religieusement. Elle lui en fut gré, & le loua de son secret, quand elle vit que la conjuration étoit découverte. Il avoit tout avoué au Cardinal, sans la nommer. Le

Grand-Écuyer de même , à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire , avant que de partir , lui demanda si elle n'avoit point de nouvelles du Roi son frere. Elle a cru depuis , qu'il voulut alors entrer en matiere avec elle : mais pour s'en défaire promptement , elle lui dit qu'elle n'avoit garde d'y conserver des intelligences , puisqu'elles lui étoient si expressement défendues ; & changeant de discours , lui parla d'autre chose.

Pendant que toute cette tragédie se passa à Narbonne , Monsieur étoit à Bourbon , faisant le malade , & montrait de ne penser à rien. Mais , il fut trompé par ceux qu'il croyoit tromper. Aussi-tôt qu'on fut à la Cour qu'il avoit part au dessein de Cinq-Mars , Grand-Écuyer , le Roi , conseillé par le Cardinal de Richelieu , voulut l'envoyer arrêter prisonnier , & peu s'en fallut qu'il ne le fût. Il eut des avis de la prison de Monsieur le Grand , qui le firent retirer en Auvergne. Il y demeura , jusqu'à ce que sa paix fût faite avec le Roi , caché dans des montagnes , où il changeoit souvent de lieu , pour éviter le péril dont il étoit menacé. Il envoya l'Abbé de la Riviere trouver le Cardinal. C'étoit un homme capable des affaires , & qui avoit de l'esprit. Il m'a dit

depuis , qu'il avoit ignoré le traité d'Espagne , & que Monsieur ne s'étoit pas servi de lui dans cette négociation , parce que Montresor & Saint-Ibal , ces personnes extraordinaires , qu'on appelloit alors des esprits forts , étoient en faveur auprès de lui , & l'avoient engagé à cette injuste & ridicule chimere. L'Abbé arriva à Tarascon , où étoit alors le Cardinal de Richelieu , dans la même heure que le Roi s'y faisoit porter , pour l'aller voir , pour lui demander pardon & se reconcilier avec lui. Le Roi étoit outré de colere contre Monsieur , à cause de ce traité : mais , outre ce juste ressentiment , cette aventure l'avoit remis dans les chaînes du Cardinal de Richelieu ; & n'ayant pas le courage de s'en ôter lui-même , il falloit qu'il haït & qu'il aimât tout ce qu'alors le Cardinal de Richelieu lui ordonnoit d'aimer ou de haïr. Après cette conversation du Roi avec son Ministre , l'Abbé fut appelé par le dernier , pour savoir ce que Monsieur lui vouloit dire par lui. D'abord les complimens & les protestations qui marquoient le repentir de ce Prince , servirent seulement pour entrer dans des matieres plus fortes ; & sur-tout il s'attacha , (à ce qu'il m'a dit depuis lui-même) , à faire croire au Cardinal de Richelieu , que

les oreilles seules de son maître avoient péché contre lui ; & que par son cœur & ses intentions il n'avoit point eu dessein de le tuer , comme il disoit que le projet en étoit fait. Le Ministre avoit su que le Grand-Écuyer devoit faire ce coup en présence de Monsieur ; & cet article ne lui avoit pas été agréable ; mais l'Abbé de la Riviere lui maintint le contraire. Il prouvoit son dire par de certains rendez-vous que le Grand-Écuyer avoit donnés à Monsieur pour cet effet , qu'il avoit évités avec soin ; & peut-être qu'il l'avoit aussi fait pour ne pouvoir contribuer à une action de sang & d'horreur que la vertu chrétienne & morale lui pouvoit faire hâir. Le Cardinal de Richelieu ne se laissa pas adoucir par toutes ces raisons ; mais après que l'Abbé de la Riviere fut parti , il dit à quelques-uns de ses amis , que s'il ne l'avoit entièrement persuadé , qu'au moins il l'avoit mis en état de douter de la chose. De-là , le Cardinal desira qu'il allât trouver le Roi , qui étoit à Beaucaire , de l'autre côté de l'eau , quoiqu'il n'eût pas ordre de son maître de le voir. Le Roi lui fit plusieurs questions sur le chapitre de Monsieur , & le pressa d'avouer qu'il étoit coupable. Quand il lui fit le compliment ordinaire de la part de Monsieur , & qu'il

l'assura de sa fidélité, le Roi l'interrompit brusquement, & lui défendit de parler de fidélité, lui disant que c'étoit une chose trop connue qu'il n'en avoit point pour lui. Après l'avoir excusé du mieux qu'il put, le Roi lui commanda d'écrire tout ce qu'il venoit de lui dire de la part de son maître. Ces paroles n'alloient qu'à confesser que Monsieur avoit aimé le Grand-Écuyer, & qu'il étoit vrai encore qu'il avoit écouté quelques discours contre la fortune de Monsieur le Cardinal, & non pas contre sa personne. L'Abbé, qui crut que c'étoit mauvais signe pour son maître, de ce qu'on lui demandoit de tels écrits quels qu'ils puissent être, refusa constamment de rien écrire, & souffrit d'être menacé de prison, & d'y être même tenu une heure, plutôt que de faire espérer qu'il fût capable de rien écrire. Pour se défaire de cet embarras, & embrouiller le Roi & ses Ministres, qui avoient ordre du Cardinal de Richelieu de lui faire peur; il dit au Roi tout librement, & par une finesse louable, qu'il n'avoit garde d'écrire d'avoir dit quelque chose en présence de Sa Majesté, parce qu'il étoit contraint de lui avouer qu'il n'avoit point eu d'ordre pour la voir, & qu'il n'y étoit venu que parce que Mon-

seigneur le Cardinal l'avoit désiré. Le Roi, qui n'avoit point eu de leçon sur cet article, fut entièrement déconcerté. Chavigni & des Noiers, qui étoient les agens du Ministre, le furent aussi. Par cette hardiesse, il échappa habilement d'une mauvaise aventure, & retourna trouver le Cardinal de Richelieu. Ce Ministre se plaignit à lui d'avoir dit au Roi qu'il n'avoit point eu d'ordre de le voir. L'Abbé de la Riviere lui reprocha aussi qu'ayant été sur sa parole trouver le Roi, il eût été si maltraité & mis dans un tel embarras, que pour s'en tirer il avoit fallu jouer de son reste. Après les plaintes qui furent faites de part & d'autres, ils rentrèrent en conférence douce & amiable, & tout fut oublié. Le Cardinal lui demanda s'il ne savoit point ce que Monsieur avoit fait; il répondit que non, & qu'il ne connoissoit que les complaisances qu'il avoit eues pour les plaintes de Monsieur le Grand. Le Cardinal lui repartit : *Eh bien, pensez tout ce que vous pourrez imaginer de pis, pour accèrtar *, & souvenez-vous qu'il a fait une chose infâme à un Fils de France, & qui mérite la mort. Comment, dit l'Abbé de la Riviere, vous m'étonnez, & je ne sais que penser; car Monsieur n'est pas capable d'at-*

* *Accertar*, pour rencontrer la vérité.

tenter, ni à la vie du Roi, ni à celle de ses enfans : il n'a point traité avec les Étrangers ; & par conséquent je ne fais que deviner. Non, lui repartit le Cardinal de Richelieu, il n'a rien fait de tout cela ; mais ce qu'il a fait, le Roi vous le dira lui-même. Allez le trouver, & assurez-vous sur ma parole, que présentement vous en ferez bien reçu. Il y alla, & le Roi, ayant eu de son Ministre de différens conseils, l'Abbé de la Riviere fut traité de différente maniere ; & le Roi enfan lui montra le traité d'Espagne, & lui fit voir les sujets qu'il avoit de se plaindre de Monsieur, puis le congédia pour retourner le trouver. L'Abbé de la Riviere apprit à Monsieur, que toutes choses étoient découvertes, & lui montra la copie du traité que le Roi lui avoit commandé de lui porter. Ce Prince fut infiniment surpris de ce que sa faute étoit sue du Roi, vu le secret qui avoit été observé en la faisant ; car il n'y avoit eu que Fontrailles qui avoit signé ce pernicieux écrit, & encore avoit-il pris un autre nom. Monsieur, sans faire plus de façons, avoua qu'il étoit vrai ; & pressé de douleur, de dépit ou de honte, il pleura, & renvoya la même personne demander miséricorde ; ce qu'il fit avec le moindre désavantage qu'il put pour son mai-

(à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 107
tre : & la paix se fit entre ces deux Prin-
ces, ou plutôt le Cardinal la donna libé-
ralement à Monsieur, qui se trouva trop
heureux de demeurer en repos avec un
espoir, que bientôt la mort du Roi son
frere, ou celle de son Ministre changeroit
sa destinée.

Le Duc de Bouillon commandoit les
Armées en Italie avec beaucoup de réputa-
tion ; & attendoit alors de la fortune des
plus éclatantes marques de sa faveur. Le
Grand - Écuyer étant arrêté, un Gentil-
homme qui étoit à la Cour pour appor-
ter au Duc de Bouillon les nouvelles de
la mort du Cardinal de Richelieu, qu'on
disoit qu'ils avoient dessein de tuer, par-
tit aussi-tôt pour lui aller annoncer le
bouleversement de ses espérances. Cet
homme, ne voulant pas aller par des che-
mins connus, passa par chez le Vicomte
de Turenne, frere de son maître, pour
prendre des chevaux ; & sans lui parler
du sujet qui le faisoit courir si vite, lui
apprit comme une nouvelle publique, que
le Grand - Écuyer venoit d'être arrêté. Le
Vicomte de Turenne, qui étoit ami du
Cardinal, & qui n'étoit pas éloigné du
lieu où il étoit malade, crut lui faire plai-
sir de lui apprendre une nouvelle si avan-
tageuse pour l'état présent de ses affaires,

& lui dépêcha un courier pour l'avertir de ce qui étoit arrivé à Narbonne , lui mandant que c'étoit un Gentilhomme de son frere le Duc de Bouillon , qui le lui avoit appris. Le Cardinal de Richelieu , qui savoit le fond de cette affaire , qui avoit envoyé Chavigni au Roi pour cela , mais qui n'en savoit pas encore alors le succès , voyant de qui cette nouvelle venoit , ne douta point qu'elle ne fût vraie. Il fit distinction de l'innocent & du coupable : il traita le Vicomte de Turenne comme son ami , qui , sans le savoir , comme il faut croire , le servoit en perdant son frere. Il envoya courir après le Gentilhomme , afin de l'empêcher d'avertir son maître ; & en même temps il envoya un ordre au Marquis du Plessis-Praslin , depuis Maréchal de France , & à Castelan , pour se saisir de la personne du Général. Il étoit signé d'un Secrétaire d'État , & de la propre main du Roi. Il y avoit ces deux mots : *Ceci est ma volonté , de le prendre mort ou vif*. Le Comte du Plessis & Castelan furent bien embarrassés comment ils pourroient obéir au Roi , pour prendre le Duc de Bouillon au milieu de ses troupes. Il s'avisa heureusement pour eux d'aller voir Casal , pour quelque dessein qu'il avoit en tête. En partant pour cette promenade ,

il laissa le soin de son armée au Comte du Plessis son Lieutenant général, lui ordonnant de ne la point quitter pendant son absence, & mena Castellan avec lui. Eux, de leur côté, voyant que l'occasion étoit belle, jugerent qu'il falloit que le Comte du Plessis allât à Casal *incognito*, lorsque le Duc de Bouillon y seroit : ce qui se fit. Étant arrivé & rejoint à son confident, ils furent que Connonges qui y commandoit, étoit occupé à lui montrer la Citadelle. Ils l'envoyerent avertir qu'ils desiroient parler à lui pour une chose de conséquence. Connonges quitta le Duc de Bouillon le plutôt qu'il lui fut possible, & s'en alla trouver le Comte du Plessis & Castellan. Ces deux personnes lui montrèrent l'ordre du Roi, & lui dirent qu'il falloit que ce fût lui qui l'exécutât, puisqu'il en avoit les moyens. Il s'en chargea, & ayant donné à souper au Duc de Bouillon, il voulut l'aller arrêter dans son cabinet; mais ce Général, qui avoit su que le Comte du Plessis-Praslin étoit là contre l'ordre qu'il lui avoit donné, & qu'il se cachoit de lui, se douta du péril où il étoit. Connonges le vint trouver avec quelque suite, qui, pour le faire sortir de ce cabinet, où il avoit cinq ou six Gentilshommes des siens avec lui, lui dit

qu'il y avoit des gens qui demandoient à parler à lui. Le Duc de Bouillon lui répondit qu'il voyoit bien ce que c'étoit ; mais qu'il ne se tiendrait point pour arrêté qu'il ne vît l'ordre du Roi. Connonges alors sortit de ce lieu pour l'aller querir. Aussi-tôt après , le Duc de Bouillon le suivit , & soufflant les bougies , se sauva avec un des siens , & s'en alla courant , quoique boîteux alors , vers un certain endroit de la Ville qu'il avoit remarqué être plus bas que les autres : & quoiqu'il n'eût fait que jeter les yeux en se promenant de ce côté-là , il en avoit aussitôt apperçu le défaut , & vu à peu près par où il falloit aller. Il y seroit arrivé , sans qu'il prît une rue pour l'autre ; & comme il voulut retourner sur ses pas , il entendit le grand bruit que faisoient ceux qui le cherchoient. Ce bruit l'obligea d'entrer chez un cabaretier de cette petite rue , où il y avoit un cul-de-sac ; & là , il se mit dans du foin pour se cacher. Ce fut en cet endroit que des Suisses le trouverent , qui le maltraiterent fort. Quand Connonges & le Comte du Plessis furent avertis qu'il étoit trouvé , ils le furent tirer de leurs mains ; & sans s'étonner , il leur dit qu'il avoit mal passé son temps en la puissance de ces gens-là. Il fut

gardé dans la Citadelle, & de-là mené à Lyon, où, pour sauver sa vie, quand tout fut découvert, il fallut qu'il donnât au Roi sa Ville de Sedan. Mademoiselle de Bouillon sa sœur, & le Comte de Roucy, étoient venus à la Cour solliciter sa grace, & avoient trouvé le Roi fort aigri contre l'auteur de tous les partis qui avoient été formés contre lui, & le protecteur de tous les rebelles : mais le Cardinal de Richelieu ne put refuser au Prince d'Orange de servir le Duc de Bouillon son neveu, après les services qu'il venoit de lui rendre à lui-même ; car se voyant abandonné du Roi par le crédit de Cinq-Mars, & par la conjuration de tant d'ennemis, contre lesquels il ne croyoit pas se pouvoir soutenir, il avoit eu recours à ce Prince, qu'il avoit prié de représenter au Roi, qui avoit une grande estime pour lui, de quelle importance il lui étoit de le défendre contre tous ses ennemis, qu'il devoit considérer comme les ennemis de sa personne & de son État. Il ne manqua pas de le faire, & de lui rendre témoignage du zèle qu'il avoit toujours remarqué en lui pour son service, & de l'assurer que c'étoit sa sincérité & son habileté, qui tenoit tous ses alliés attachés à la France, & qui lui faisoit refuser les

offres avantageuses que les Espagnols lui faisoient. Mais voyant le danger où étoit le Duc de Bouillon, il ne se contenta pas d'écrire, il fit partir en diligence le Comte d'Estrades, pour aller de sa part demander sa grace au Roi, & la négocia avec le Cardinal, lequel étant content de la mort de son ennemi, fut bien-aïse de reconnaître les obligations qu'il avoit à son ami, en sauvant la vie à celui pour qui il la demandoit.

Ces deux criminels, qui payerent pour tous les autres, furent bien malheureux, de ne s'être pas dérobés pour deux à trois mois à leur mauvaise destinée : ils auroient eu leur grace comme le Duc de Bouillon, après la mort du Cardinal de Richélieu, arrivée le quatre Décembre mil six cent quarante - deux ; ou du moins après celle du feu Roi, arrivée en mil six cent quarante - trois : comme Fontrailles, & tous ses complices, que nous avons depuis vus à la Cour. On disoit en ce temps-là que le Roi & le Cardinal attendoient à qui mourroit le premier, & que chacun de son côté faisoit de grands desseins pour le reste de sa vie. Le Roi avoit dessein de gouverner lui-même son État, & le Cardinal faisoit des projets dignes de son ambition. Comme il mourut le premier, il

il donna au Roi une partie de ses biens , pour reconnoître à ce que l'on disoit envers le fils , les obligations qu'il avoit à la Reine mere. Il paroissoit si content d'avoir triomphé de ses ennemis , que son Curé ne put s'empêcher de le presser de pardonner à ses ennemis , à quoi il répondit qu'il n'en avoit point eu d'autres que ceux de l'État. Il avoit fait des Livres de l'Instruction & de la Perfection du Chrétien. C'est pourquoi il devoit savoir en quoi elle consistoit. Cependant, l'Évêque de Nantes Cospean , qui fut depuis Evêque de Lizieux , l'étant allé voir sur les fins de sa vie , après l'avoir entre-
 tenu , dit tout haut en sortant , que sa sévérité l'étonnoit : & on dit que le Pape Urbain VIII , qui aimoit à dire de bons mots , dit : *Se gli e un Dio , lo pagara ; ma veramente , se non cie Dio , galant-huomo.*

La Reine ; après cette mort , dont elle ne fut pas fort affligée , commença de pressentir son pouvoir à venir par la foule qui l'environnoit. Ce n'étoit pas que le Roi là considérât davantage. Le Cardinal avoit travaillé avec tant de soin à la détruire dans son esprit , qu'elle ne put jamais y prendre une meilleure place. Ce Prince même étoit naturellement si

chagrin & si accablé en ce temps-là de ses maux, qu'il n'étoit plus capable d'aucun sentiment de tendresse pour elle, qu'il n'étoit pas accoutumé de bien traiter. Mais enfin, la sérénité étant revenue sur le visage des Courtisans, & ce changement ayant donné de l'espérance, & par conséquent de la joie à tous, on commençoit à regarder la Reine comme mere de deux Princes, & femme d'un Roi infirme. Elle approchoit d'une Régence qui devoit être longue, & chacun en son particulier espéroit en recevoir à son tour quelque grace. Le Roi, quoique malade, faisoit lui-même toutes ses affaires, & publioit hautement qu'il ne vouloit plus de Gouverneur. Il envoya des abolitions aux criminels, fit ouvrir les prisons, permit aux exilés leur retour, & fit tout ce qui étoit nécessaire pour persuader à ses peuples que les cruautés passées n'avoient pas été faites par lui, & que ses inclinations en étoient fort éloignées. Les Maréchaux de Vitri & de Bassompierre, & le Comte de Cramaille, sortirent de la Bastille. Vautier, Médecin de la Reine mere, en sortit aussi. Le Cardinal, quand il l'y mit, n'avoit pas voulu le faire mourir, parce qu'il voulut, à ce que dit le même Cardinal à un de ses

amis, qu'il sentît son mal plus long-temps. Les Princes de Vendôme, le pere & ses enfans, revinrent de leur exil, dans lequel ils avoient toujours conservé des intelligences avec la Reine, qui les confideroit beaucoup. Le Duc d'Elbeuf qui avoit été proscrit, revint de même que quelques autres particuliers, dont le nombre seroit trop grand si on les vouloit nommer. Toutes ces douceurs & ce calme faisoient bénir le regne présent & détester la sévérité passée; mais il ne dura guere, parce que le Roi mourut peu après.

Le Roi appella au Ministère le Cardinal Mazarin, Italien de naissance, mais à demi Espagnol par les années qu'il avoit passées en Espagne, & ami du Cardinal de Richelieu. Il est à croire qu'il auroit eu du pouvoir auprès du Roi, s'il eût vécu davantage; car on fait assez qu'il savoit plaire quand il le vouloit. La Cour étoit en cet état, lorsque la France perdit le feu Roi. Il étoit si cassé de ses fatigues, de ses chagrins, de ses remedes, & de ses chasses, que ne pouvant plus vivre, il se résolut à bien mourir pour vivre éternellement. Il le fit d'une maniere toute extraordinaire. Jamais personne n'a témoigné tant de constance à souffrir, tant

de fermeté dans la pensée certaine de sa fin, ni tant d'indifférence pour la vie. Il avoit toujours été malheureux, parce qu'il s'étoit trop assujetti à ses Sujets, suivant plutôt les passions de ses favoris, que ses propres sentimens. Cette soumission l'avoit porté à faire des fautes, dont il se repentoit en lui-même. On a eu lieu de croire que les passions innocentes qu'il avoit eues pour Madame d'Hautefort & la Fayette ne lui avoient causé que du chagrin, & quelques momens de foiblesse, que Dieu lui avoit fait la grace de surmonter : car il a toujours paru craindre Dieu, & toutes deux l'ont cru fort scrupuleux : digne en cela d'une grande louange, si en toutes choses il avoit eu la même force. Ce fut dans ces derniers temps, à la vue des jugemens de Dieu, qu'il se repentit vivement d'avoir manqué à l'observation d'un de ses premiers Commandemens. Il n'avoit plus le Cardinal de Richelieu pour lui maintenir l'exil de la Reine mere nécessaire à l'État; & s'examinant lui-même sincèrement sur cet article, ce qu'il avoit fait contr'elle lui parut aussi terrible qu'il l'étoit en effet. Il en demanda pardon à Dieu publiquement avec de grands témoignages d'un véritable repentir, & fit apparemment tout ce

qu'un bon Chrétien est obligé de faire avec des sentimens de piété & des marques d'une foi parfaite. Le Roi avoit dit à Chavigni, au commencement de sa maladie, qu'il avoit un cruel déplaisir de deux choses : la première d'avoir maltraité sa mere, qui étoit morte depuis peu ; & la seconde, de n'avoir point fait la paix. Il voulut l'envoyer en Espagne la traiter. Chavigni accepta cette commission, comme honorable pour lui, & avantageuse au Public ; mais sa femme ambitieuse & politique l'en détourna, lui représentant l'état de la Cour, & qu'il perdrait la place qu'il y tenoit s'il l'abandonnoit dans le temps de la mort de ce Prince. Suivant ce conseil, il y demeura avec dessein de se procurer une grande puissance, qu'il n'obtint ni de la fortune, ni de ses soins. Dieu seul qui la donne, l'avoit condamné pour le reste de sa vie au martyre des ambitieux, qui est de desirer toujours la faveur sans l'avoir. Le Roi en mourant déclara la Reine Régente ; & Chavigni, qui eut plus de part à cette déclaration que le Cardinal Mazarin prétendit l'avoir utilement servie, & crut pouvoir espérer quelque part à sa confiance. Il se trompa : elle ne l'aimoit pas ; & ceux qui étoient bien auprès d'elle, avoient

déjà résolu sa perte. Aussi - tôt après, la Reine entra au Conseil, & le Roi fit lire la déclaration faite par le Chancelier, dont le plan avoit été écrit par Chavigni & arrêté par le Roi. Elle fut lue en présence du Parlement, & de tous les Grands du royaume. Le Roi fit jurer la Reine qu'elle l'observeroit inviolablement. Elle fut obligée de le faire; mais ce fut avec un dessein contraire aux volontés de ce Prince, en ce qui regardoit certaines personnes, dont les uns avoient part à sa haine, & les autres à son amitié; le Roi avoit voulu y mettre que le Garde des Sceaux de Châteauneuf, & Madame de Chevreuse, demeureroient toujours éloignés de la Cour, comme des personnes dangereuses, & dont l'esprit étoit à craindre. Il en fut détourné par ceux qui voulurent plaire à celle qui alloit être Régente, & qui n'osoient plus agir que de concert avec elle. Quand ce Prince voyoit le Duc de Beaufort auprès de lui, & quelques autres, il disoit à ses confidens : *Ces gens viennent voir si je mourrai bientôt* : & ce sentiment, à ce que j'ai ouï dire à la Reine même, lui faisant oublier l'envie qu'il avoit d'aller chercher un meilleur pays que celui qu'il laissoit, il lui arriva de dire avec empor-

tement : *Ah ! si j'en puis revenir , je leur vendrai bien cher le desir qu'ils ont que je meure.* Il recommanda ses enfans à la Reine , & demeura six semaines & davantage mourant tous les jours sans pouvoir achever de mourir. Il parla toujours de la certitude de sa mort , comme d'une chose indifférente , & de l'Éternité comme d'un voyage plaissant & agréable qu'il devoit faire bientôt. Il y eut des personnes à qui leur dureté & l'envisagement de leurs espérances firent dire , qu'il étoit trop long à mourir , & qu'il ennuyoit les spectateurs. Un jour il fit ouvrir les fenêtres de sa chambre du côté de Saint-Denys , & tournant sa tête vers ce lieu , il dit d'un air tranquille : *Voilà où je demeurerai long-temps. Mon corps sera bien balloté ; car les chemins sont mauvais.* Séguin , premier Médecin de la Reine , m'a dit que deux heures avant sa mort , comme il passoit devant son lit , il lui fit signe de la tête & des yeux de s'approcher de lui , & lui tendant la main , lui dit d'une voix ferme : *Séguin , tâtez mon poulx , & dites-moi , je vous prie , combien j'ai encore d'heures à vivre ; mais , tâtez bien , car je serai bien-aise de le savoir au vrai.* Le Médecin , voyant sa fermeté , & ne voulant pas déguiser une vérité qu'il voyoit ne lui

point faire de peur, lui dit tout froidement : *Sire, Votre Majesté peut avoir encore deux ou trois heures tout au plus.* Alors ce Prince joignit les mains, & tenant les yeux tournés vers le Ciel; répondit doucement, & sans montrer nulle altération : *Hé bien, mon Dieu, j'y consens & de bon cœur :* & peu après il les ferma pour jamais le 14 Mai 1643, âgé de quarante-deux ans. La Reine parut sensiblement affligée. On la fit retirer de la ruelle du lit du Roi, où elle avoit toujours été à prier Dieu. Elle souffrit dans le moment de la mort de ce Prince, à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me conter, une véritable douleur : & m'en ayant parlé souvent, elle m'a toujours dit qu'il lui sembla quand elle le vit expirer, qu'on lui arracha le cœur; ce que sa sincérité ne lui auroit point permis de dire, si elle ne l'avoit senti de cette manière. Sa tendresse pour lui fut donc plus forte & plus grande qu'elle ne l'auroit pu imaginer; mais je ne m'en étonne pas, vu l'honnêteté de ses sentimens & de ses obligations. Dès cet instant elle alla trouver le petit Dauphin, ou plutôt le Roi, qu'elle salua & qu'elle embrassa les larmes aux yeux, comme son Roi & son enfant tout ensemble. On peut croire qu'elle & tou-

te la France devoient pleurer ce Roi , & que selon ses sentimens & ses lumieres , il auroit alors gouverné son Royaume glorieusement. Il avoit des défauts , qui l'ont effacé des cœurs de ses sujets , & de toute sa famille ; mais il avoit aussi de grandes vertus , qui pour son malheur n'ont point été assez connues : & l'assujettissement de ses volontés à celles de son Ministre avoit étouffé toutes ces belles qualités. Il étoit plein de piété & de zele pour le service de Dieu , & pour la grandeur de l'Eglise ; & sa plus sensible joie en prenant la Rochelle & les autres places qu'il prit , fut de penser qu'il chasseroit de son Royaume les Hérétiques , & qu'il le purgeroit par cette voie des différentes Religions qui gâtent & infectent l'Eglise de Dieu. Il étoit à ce que j'ai ouï dire à un de ses plus intimes favoris , un des meilleurs Capitaines de son Royaume. Il savoit la guerre , & il étoit vaillant. Je le fais de ceux qui dans leur jeunesse ont été avec ce Prince dans le péril sans paroître le craindre. Il aimoit les gens de service , & c'étoit la seule chose qu'il n'avoit pas abandonnée à son Ministre. Lui-même connoissoit les gens de cœur , ceux qui avoient fait de belles actions ; & il prenoit un fort grand soin de les en récompenser. Ses plus

sensibles chagrins contre le Cardinal étoient de ce qu'il vouloit aller souvent commander son Armée, & que le Cardinal, pour ne se pas commettre dans une si grande foule d'ennemis, s'y opposoit toujours, & par mille inventions l'en empêchoit. Il avoit beaucoup d'esprit & de connoissances; & le Cardinal de Richelieu lui-même a dit plusieurs fois de lui, que dans son Conseil il étoit toujours du meilleur avis, & trouvoit souvent des expédiens sur les choses les plus embarrassantes. J'ai ouï dire au Duc de Saint-Simon, qui étoit auprès de lui, quand il se brouilla avec la Reine sa mere, qu'il ne voulut point lui abandonner le Cardinal de Richelieu, par principe d'équité, parce qu'il étoit persuadé qu'il ne lui avoit point manqué de fidélité; que c'étoit le Maréchal de Marillac, & le Maréchal de Bassompierre, & plusieurs autres, qui ayant fait une cabale avec la Princesse de Conti contre le Cardinal de Richelieu, vouloient pour leur intérêt particulier se servir de la Reine sa mere comme de bouclier contre lui, & que connoissant les services qu'il venoit de lui rendre, il avoit cru être obligé de le maintenir, & qu'il n'avoit eu aucune pensée de perdre la Reine sa mere, pour sauver le Cardinal; mais qu'il avoit eu

dessein de conserver l'un sans manquer au respect qu'il devoit avoir pour celle dont il avoit reçu la vie; que la premiere chose, qui commença de l'aliéner de cette Princesse, fut quand elle le pressa de chasser le Cardinal, & que s'étant mis à genoux devant elle pour la fléchir, elle n'eut aucun égard, ni à cette soumission, ni à ses prieres; qu'il est vrai que cela lui fit un peu de dépit, ce qui fut cause qu'il s'en alla à Versailles, où le Cardinal le suivit par le conseil de ses amis; car d'abord il voulut se retirer: mais ce Prince lui dit: *Non, Monsieur le Cardinal, je ne le veux pas: vous n'avez point manqué à la Reine ma mere; car si vous l'aviez fait, je ne vous verrois jamais: mais voyant que toutes ces choses se font par cabale, & vous m'ayant bien servi, je ne serois pas juste, si je vous abandonnois.* D'autres gens de ce temps m'ont encore assuré qu'il n'eut point de dessein de ce qui arriva depuis à Compiègne; mais peu après ce Cardinal lui fit comprendre qu'il falloit détruire toute cette cabale, qui portoit la Reine sa mere à brouiller l'État; & que pour ce fait, il falloit l'arrêter quelque temps, après lequel, tous ceux de son parti étant morts ou prisonniers, on la feroit revenir; mais cette Princesse ayant passé en Flandre, ce qui fut, à ce qu'on dit,

praticqué par lui-même, il lui fut aisé de déguiser la vérité au Roi son fils, & lui persuader que l'absence de la Reine sa mere étoit nécessaire au repos de son Royaume. Voilà ce qui se peut dire pour excuser la plus grande faute qu'il ait faite; car pour la mort du Maréchal d'Ancre, il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait ordonnée, non plus que toutes les indignités dont elle fut accompagnée, qu'il faut attribuer au peu de circonspection de ceux qui eurent l'ordre de l'arrêter, à la résistance de ceux de la suite de ce Maréchal, & à la haine que le peuple avoit pour lui. Aussi, cela n'a pas empêché qu'on ne lui ait donné le nom de *Juste*. Personne n'a douté non plus qu'il ne fût brave, & qu'il ne fût mettre une armée en bataille, aussi-bien qu'aucun de ses Généraux. Mais, outre ces grandes qualités, si nécessaires aux grands Rois, il savoit mille choses auxquelles les esprits mélancoliques ont accoutumé de s'adonner, comme la musique & tous les arts mécaniques, pour lesquels il avoit une grande adresse & un talent particulier.





R É G E N C E

DE LA

R E I N E,

Le 15 Mai 1643.

LE lendemain de la mort du Roi Louis XIII., le Roi Louis XIV., la Reine, Monsieur, Duc d'Anjou, le Duc d'Orléans, & le Prince de Condé, partirent de Saint-Germain pour venir à Paris; & le corps du feu Roi demeura seul à Saint-Germain, sans autre presse que celle du peuple, qui courut le voir par curiosité, plutôt que par tendresse. Le Duc de Vendôme y resta pour faire les honneurs, & le Marquis de Souvré, Gentilhomme de la chambre en année, pour y faire sa charge. De tant de gens de qualité, qui lui avoient fait la cour la veille, personne ne demeurera, pour rendre ses devoirs à sa mémoire: tous coururent à la Régente.

Pendant les derniers jours de la maladie du feu Roi, le Duc d'Orléans & le

Prince de Condé se regarderent avec quelque défiance l'un de l'autre. On vit beaucoup de visages nouveaux, & chacun avoit plus de suite qu'à l'ordinaire. La Reine ne manqua pas de faire doubler ses gardes, & de prendre ses précautions contre les Princes du Sang, quoique ses soupçons fussent mal fondés. Sa cabale pour lors étoit celle de Messieurs de Vendôme, auxquels la disgrâce avoit donné du lustre & des amis. Le pere avoit beaucoup d'esprit, & c'étoit tout le bien qu'on en disoit. Pour les deux Princes ses enfans, ils n'en avoient pas tant que lui : mais ils étoient tous deux bien plus estimés par la profession qu'ils faisoient l'un & l'autre d'être fort hommes d'honneur, quoique d'une maniere fort différente ; le Duc de Mercœur ayant une douceur naturelle, qui faisoit croire qu'il avoit pour tout le monde quelque bonté ; & le Duc de Beaufort ayant une mine plus haute, ou pour mieux dire plus fiere, qui faisoit imaginer qu'il avoit quelque chose de grand dans l'ame, quoiqu'au fond il y eût bien autant d'ostentation que de générosité ; car il n'eut aucune éminente qualité capable de le soutenir dans un premier degré de faveur. L'Evêque de Beauvais, Grand-Aumônier de la Reine, étoit à

elle depuis long-temps , & la place qu'il tenoit dans sa confiance le faisoit regarder comme celui , qui étant ami de Messieurs de Vendôme , devoit gouverner pendant la Régence. Il avoit de la piété , & la Reine paroissoit l'estimer & le considérer. Cette grande cabale étoit composée de tous ceux qui étant mal contens du Règne précédent , desiroient de se venger des maux que le Cardinal de Richelieu leur avoit faits , sur ce qui restoit de ses parens & de ses amis , & ne doutoient pas que la Reine , qui en avoit souffert autant & plus qu'eux , n'en eût la pensée. Mais , ils trouverent en elle le même changement qu'on loua tant autrefois en Louis XII , qui , étant devenu Roi , ne voulut point venger les querelles du Duc d'Orléans ; & c'est ce qui a causé la plupart des désordres qui ont troublé sa Régence.

La Reine, en arrivant à Paris , y trouva une aussi grande foule de peuple & de gens de qualité, qu'il y en a dans les Entrées pour lesquelles on fait les plus grands préparatifs. Depuis Nanterre jusqu'aux portes de cette grande Ville , toute la campagne étoit remplie de carrosses ; & ce n'étoit par-tout qu'applaudissemens & bénédictions. Elle fut saluée à l'ordinaire par

les Cours Souveraines, qui la regardoient comme celle qui par sa piété & sa bonté naturelle alloit rendre à la France le bonheur après lequel il y avoit long-temps qu'elle soupiroit, & dont elle avoit grand besoin. Ils voyoient entre les bras de cette Princesse, qu'ils avoient vue souffrir de grandes persécutions avec beaucoup de fermeté, leur jeune Roi enfant, comme un présent du Ciel donné à leurs vœux, ce qui augmentoit en eux l'amour & la fidélité que les François ont naturellement pour leurs Princes, & l'affection qu'ils avoient pour elle : si bien qu'on peut dire, que jamais Régence n'a eu de si heureux commencemens ; & que jamais Reine de France n'a eu tant d'autorité ni tant de gloire. Monsieur ne lui contesta point la Régence : plutôt par impuissance, que faute de bonne volonté. On venoit de voir une Régence sous Marie de Médicis, & l'on n'avoit point encore oublié celle de Catherine du même nom, auxquelles on ne l'avoit point contestée. Le feu Roi son mari, malgré le peu d'amitié qu'il avoit eu pour elle, l'avoit déclarée Régente, & elle avoit l'amitié des peuples. Sa naissance étoit plus illustre que celle des deux Princeses qui l'avoient précédée. Elle avoit beaucoup de créatures que ses mal-

heurs avoient mises dans ses intérêts. Cela fit que le Duc d'Orléans n'osa pas seulement former de souhaits contre une puissance si légitimement établie. Le Prince de Condé, par son inclination, n'auroit pas été si docile. Il étoit jaloux de la Maison de Vendôme, qu'il n'aimoit pas, & qu'il croyoit avoir mis dans l'esprit de la Reine les soupçons qui lui avoient fait doubler les gardes lors de la mort du feu Roi, & fait empresseur le Duc de Beaufort de paroître veiller à la sûreté de la famille Royale. Mais l'exemple du Duc d'Orléans l'obligea d'être sage; & comme il eut peur de n'être pas aussi considéré qu'il le desiroit, il pria une personne, qui pour lors étoit bien dans son esprit, de parler de lui à la Reine, & en l'assurant de ses bonnes intentions & de sa fidélité, lui faire voir qu'il étoit facile & en même temps nécessaire de l'entretenir dans ses intérêts. La Reine, qui lui avoit fait bonne mine, dans son ame ne l'aimoit pas. Il avoit beaucoup d'esprit & de savoir; mais, outre qu'il étoit fort désagréable de sa personne, on l'accusoit de n'avoir pas trop de bonté, & d'avoir une grande avarice. La Princesse sa femme, qui le haïssoit, & qui avoit une espece d'ascendant sur la Reine qui l'aimoit fort, l'avoit en-

tretenue dans l'aversion de son mari, jusqu'au point de travailler auprès d'elle à lui faire perdre son estime.

La première action de Régente que fit la Reine, fut de mander la Dame de Senecé sa Dame d'honneur, qui avoit été exilée par le feu Roi pour des raisons que je n'ai point sues. Elle traita de même Madame de Hautefort, que le Roi avoit chassée pour avoir donné à la Reine une préférence dans son cœur qu'il croyoit lui seul pouvoir posséder. Cette Princesse, pour lui faire goûter son retour avec plus de plaisir, en lui envoyant sa litiere du corps, voulut lui écrire de sa propre main; & le fit en des termes si obligeans & si tendres, qu'il étoit impossible de pouvoir rien ajouter de plus agréable à la maniere dont elle étoit traitée. Elle devoit seulement souhaiter la durée de ces sentimens dans le cœur de sa maîtresse, qui n'ayant point encore choisi de Ministre, suivoit librement ses inclinations & les conseils de ceux qui paroissoient avoir plus de crédit auprès d'elle.

Outre les Princes de Vendôme, & l'Evêque de Beauvais, le Prince de Marsillac, fils du Duc de la Rochefoucault, avoit quelque part à ses bonnes grâces.

Les assistances qu'il avoit données à la

Duchesse de Chevreuse dans les disgraces qu'elle avoit souffertes pour la Reine , persuadoient le Public qu'il étoit destiné à ce qui pouvoit être de plus grand & de plus éclatant. Il y avoit encore beaucoup d'autres personnes de cette cabale , dont la Reine avoit été jusqu'alors le chef , qui s'attendoient à avoir part à ses bienfaits. Elle avoit des créatures dans le Parlement , & entr'autres le Président Barillon avoit été de tout temps attaché à son service. Tous furent d'avis que la Reine ne se devoit point contenter d'une Régence bornée , & qu'il falloit se servir du Parlement pour la rendre maîtresse de toutes choses. Elle goûta avec plaisir cette proposition , qui la mettoit en état de rompre ses chaînes , en éloignant les personnes que le Roi avoit établies pour avoir part à toutes les délibérations. Chavigni & son pere étoient ceux qu'elle avoit le plus envie de chasser , comme créatures du Cardinal de Richelieu , & hais de ceux qui alors étoient les plus puissans auprès d'elle ; & toute cette cabale avoit peur que le fils , qui avoit eu le maniment de toutes les affaires sous un si habile Ministre , & qui avoit été fort bien auprès du feu Roi , après sa mort n'acquît aussi bientôt quelque crédit auprès de la Reine. Il fut donc servi à la mode de la

Cour, & ses ennemis ne songerent qu'à l'en faire sortir.

Le Parlement desiroit de trouver une occasion qui lui pût redonner l'autorité qu'il avoit perdue du temps du feu Roi; & les habiles gens de cette Compagnie l'estimoient heureuse que la Reine, qui trouvoit que le feu Roi ne l'avoit pas bien traitée par son Testament, se voulût servir d'eux pour recevoir de leurs mains la Puissance Souveraine, qu'il sembloit lui avoir ôtée, en ordonnant que dans le Conseil établi pour sa Régence, les affaires passeroient à la pluralité des voix. Elle avoit peine à souffrir cette contrainte; & ceux qui espéroient avoir part à sa confiance, vouloient qu'elle fût en pouvoir de chasser ceux qui y avoient été établis, afin de pouvoir entrer en leur place.

Les offres que Messieurs du Parlement lui faisoient de casser cette Déclaration dans la forme qu'elle étoit, furent acceptées; & j'ai depuis ouï dire au Cardinal Mazarin, qu'elle leur avoit fait trop d'honneur de les mettre au-dessus des volontés du feu Roi, & de leur donner le pouvoir d'ordonner d'une chose de si grande conséquence. Elle alla donc au Parlement, où, du consentement de Monsieur, Duc d'Orléans, & du Prince de Condé, on la

déclara Régente , sans lui prescrire aucun Conseil. La Reine y fut en grand deuil , & y mena le Roi qui étoit à la bavette , porté par le Duc de Chevreuse son Grand-Chambellan , accompagné du Duc d'Orléans son oncle , & du Prince de Condé , premier Prince du Sang ; des Ducs & Pairs , & des Maréchaux de France , & de tout le Conseil. Le Chancelier Séguier fit une harangue digne de l'estime qu'il avoit acquise ; & après avoir exalté les vertus de la Reine , il rendit graces au Ciel d'avoir donné à la France une Régente de qui on devoit espérer la paix générale , & le repos de l'État. Il demanda ensuite les voix sur l'article de la Régence. Monsieur , oncle du Roi , tout d'un coup & sans hésiter , donna la sienne en sa faveur ; déclarant de sa propre volonté , qu'il remettoit à la Reine tout le pouvoir , que , comme frere unique du feu Roi , il pouvoit prétendre dans le Royaume pour rendre sa Régence plus absolue , & ses volontés sans bornes. Le Prince de Condé dit à son tour , que puisqu'on le desiroit de cette maniere , il y consentoit aussi. J'ai ouï dire à la Reine sur ce consentement , qu'il n'avoit pas été si franc que celui de Monsieur ; qu'elle avoit remarqué sur son visage , qu'il avoit eu de la répugnance à le donner : & la diffi-

culté qu'il parut avoir à se résoudre, lui fit avoir plus d'obligation à Monsieur, dont la puissance auroit été beaucoup plus grande, si celle de la Reine avoit été bornée, comme elle l'auroit été, s'il avoit voulu comme le Prince de Condé le vouloit. Beaucoup de gens attribuerent cette facilité du Duc d'Orléans aux intérêts de l'Abbé de la Riviere son favori, qu'on accusoit de l'avoir détourné des sentimens ambitieux qu'il avoit eus tant de fois, bien plus mal à propos que dans cette conjoncture, où il avoit raison de faire ses conditions meilleures qu'il ne les fit; car il se contenta de la qualité de Généralissime des Armées de France., qui ne laissa pas de lui donner une grande puissance dans le Royaume. Enfin, soit que cette facilité fût un effet de la considération qu'il avoit eue pour elle dans les temps où il avoit pu lui nuire plutôt que la servir, dans lesquels il ne lui avoit jamais manqué; soit qu'elle lui fût inspirée par ceux qui étoient près de lui, & dont il pouvoit prendre conseil, qui lui avoient dit sans doute qu'il lui auroit été difficile, quand il l'auroit voulu, dans la disposition où étoient les esprits dans le Parlement, d'empêcher que la Régence de la Reine n'y fût confirmée & enregistrée, sans aucunes bornes; il se

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 135
déclara pour cela de la meilleure grace du monde.

Si-tôt que la Reine se vit indépendante & maîtresse absolue, elle chassa Chavigni du Conseil, & ôta les finances à Boutillier son pere, pour les donner au Président de Bailleul, en qui elle connoissoit beaucoup de probité, sans savoir s'il avoit du talent pour cette Charge. En même temps, elle envoya à Rome demander le chapeau de Cardinal pour l'Evêque de Beauvais, rappella la Duchesse de Chevreuse de son exil, & fit des graces à plusieurs particuliers, sans y observer la juste mesure que les Grands sont obligés d'examiner, & qu'elle ne garda pas trop exactement, parce qu'elle ne connoissoit pas encore le prix de ses libéralités, que chacun se pressoit de lui demander trop hardiment, & qu'elle avoit trop de peine à refuser. Le Duc de Vendôme, & toute sa famille, avoit jusques-là gagné plus que personne à la mort du feu Roi, & particulièrement le Duc de Beaufort son cadet; car la Reine dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui avoit confié la garde des ses enfans. L'éclat de cette confiance attira tant de gens à sa suite, qu'il parut quelque temps le Maître de la Cour.

La Reine eut intention en ce temps-là d'ôter le Gouvernement du Havre à la Duchesse d'Aiguillon , & de le donner au Prince de Masillac , ami de Madame de Chevreuse & de la Dame de Hautefort , qui étoit fort bien fait , avoit beaucoup d'esprit & de lumieres , & dont le mérite extraordinaire le destinoit à faire une grande figure dans le monde. Cette Duchesse , nièce du Cardinal de Richelieu , qui en avoit fait une si belle pendant le Ministère de son oncle , commandoit dans cette place , & ce Gouvernement lui avoit été laissé par lui , du consentement du feu Roi , pour le garder à ses neveux. Cette Dame , qui par ses belles qualités surpassoit en beaucoup de choses les femmes ordinaires , fut si bien défendre sa cause , qu'elle persuada quasi à la Reine qu'il étoit nécessaire pour son service qu'elle lui laissât cette importante Place , lui disant que n'ayant plus en France que des ennemis , elle ne pouvoit trouver de sûreté ni de refuge que dans la protection de Sa Majesté , qui en seroit toujours la maîtresse ; qu'au contraire , celui auquel elle vouloit donner ce Gouvernement avoit trop d'esprit , qu'il étoit capable de desseins ambitieux , & pourroit sur le moindre dégoût se mettre de quelque parti ; & qu'ain-

si

si il étoit important pour le bien de son service qu'elle gardât cette place pour le Roi. Les larmes d'une femme, qui avoit été autrefois si fiere, arrêterent d'abord la Reine, qui, après avoir-fait réflexion sur ses raisons, trouva à propos de laisser les choses en l'état où elles étoient.

Les plaintes du Prince de Marillac furent grandes, il murmura publiquement contre la Reine; & à la premiere occasion qui s'en présenta, il lui fit voir qu'il avoit senti son changement, qu'il étoit résolu d'abandonner ses intérêts, & d'en prendre d'autres pour s'en venger : ce qui fut en parti cause de tous nos maux.

L'Evêque de Beauvais ne soutenoit pas les affaires avec la force & la capacité qu'un premier Ministre doit avoir; & la Reine, qui sortoit d'une grande oisiveté, & qui de son naturel étoit paresseuse, se trouva tout-à-fait accablée d'un si grand fardeau. Elle ne fut pas long-temps sans connoître qu'elle manquoit de secours, & qu'il lui étoit impossible de gouverner un Etat aussi grand que la France, ni démêler toute seule les intérêts des particuliers, ni des Grands du Royaume, qui sont fort différens : & il est certain qu'il faut un grand temps pour examiner ce détail, qui fait de la peine aux plus beaux esprits, qui

ne sont point accoutumés au travail , & qui n'ont aucune connoissance des affaires. Ce qui donnoit un plus grand chagrin à la Reine , étoit l'envie qu'elle avoit de satisfaire autant qu'elle le pourroit, ceux qui lui demandoient justice sur les pertes qu'ils prétendoient avoir faites sous le Ministère du Cardinal de Richelieu , qui étoient en grand nombre , & qui étoient difficiles à contenter. Dans cet intervalle de dégoût & d'embarras , le Cardinal Mazarin , nommé par le feu Roi pour un de ceux de son Conseil , fut assez heureux pour être destiné & ensuite choisi par elle pour remplir cette place. La Reine ne l'avoit point éloigné , parce qu'elle n'avoit point de haine contre lui ; & comme il étoit habile , il sut gagner Monsieur le Prince , qui n'aimoit point les Vendômes , & mettre dans ses intérêts le favori du Duc d'Orléans qui n'étoit pas de leur parti. En même temps , il acquit pour amis ceux qui étoient Serviteurs de la Reine , sans être de la cabale de Messieurs de Vendômes , qui faisoient tant de bruit ; car il y en avoit qui n'en faisoient point , & qui n'étoient pas moins considérés , comme le Marquis de Liancourt , le Marquis de Mortemart , Beringhen , & Milord Montaigu , un Anglois que la Reine con-

noissoit depuis long-temps : gens sages auxquels elle étoit accoutumée, & qui avoient toujours été attachés à son service. Les deux premiers étoient recommandables par l'estime que le feu Roi avoit eue pour eux ; & les deux derniers par la confiance que la Reine avoit en eux , les considérant comme des anciens Courtisans, qui estimoient le Cardinal Mazarin, & l'avoient (il y avoit long-temps) vu en France chez le Cardinal de Richelieu avec Chavigni , qui employoient tous leurs soins à persuader la Reine de son habileté , & ils n'eurent pas beaucoup de peine à réussir dans ce dessein ; car cette Princesse n'étant pas satisfaite de l'Evêque de Beauvais, & ayant apperçu du vivant du feu Roi que le Cardinal Mazarin avoit de la capacité, elle se trouva toute disposée à se servir de lui. Son esprit & sa docilité lui plurent dès les premières conversations qu'elle eut avec lui : & assez souvent parlant à ceux en qui elle se confioit, elle avoit témoigné n'être pas fâchée de le voir, pour s'instruire avec lui des affaires étrangères, dont il avoit une parfaite connoissance, & dans lesquelles le feu Roi l'employoit. Suivant donc son sentiment particulier, les conseils de quelques-uns de ses meilleurs serviteurs, & le desir de Monsieur le Duc d'Orléans & de

Monsieur le Prince qui témoigna l'estimer, elle lui donna part à sa confiance, elle lui céda son autorité; & il se vit en faveur, lorsque ceux qui croyoient la posséder toute entière ne s'imaginoient pas qu'il osât seulement y penser. Cette insinuation se fit facilement dans l'ame de la Reine: il devint en peu de temps le maître de ce Conseil; & l'Evêque de Beauvais diminuant de puissance à mesure que celle de son Compétiteur augmenta, ce nouveau Ministre commença dès lors à venir les soirs chez la Reine, & d'avoir avec elle de grandes conférences. Sa maniere douce & humble, sous laquelle il cachoit son ambition & ses desseins, faisoit que la cabale contraire n'en avoit quasi pas de peur, & qu'ils le regarderent d'abord avec la présomption que la faveur inspire. Mais, cette volage, à qui les Païens, sous le nom de la Fortune, ont donné de l'encens, voulant à son ordinaire se moquer de ceux qui la suivent, les abandonna pour se donner toute entière à un étranger, & l'élever tout d'un coup du premier échelon au plus haut, où un particulier puisse monter, le mettant au-dessus des Princes & des Grands du royaume.

Pendant que ces intrigues se démen-
toient dans le Cabinet, Dieu se mêloit de

nos affaires dans la campagne. Monsieur le Prince avoit un fils, Duc d'Enguien. Il avoit épousé malgré lui une nièce du Cardinal de Richelieu, & commandoit l'armée du Roi quand il mourut. Dans ce commencement de Régence il gagna une bataille devant Rocroi, qui fut l'affermissement du bonheur de la Reine, & la première des belles actions de ce jeune Prince âgé de vingt-deux ans, si brave & d'un si grand génie pour la guerre, qu'à peine les plus grands Capitaines de l'antiquité lui peuvent être comparés. Le feu Roi, peu de jours avant de mourir, songea qu'il le voyoit donner un combat & défaire les ennemis en ce même lieu. C'est une chose digne d'admiration, & qui doit donner quelque respect pour la mémoire de ce Prince, qui mourant dans les souffrances, & quittant ce monde avec joie, parut avoir quelques lumières de l'avenir.

Cette victoire remportée dans le commencement de la Régence de la Reine fut un bon augure du bonheur qu'elle devoit avoir dans la suite; & la faisant craindre au dehors, la mettoit en état de disposer au dedans de toutes choses. La disgrâce de Chavigni fut celle dont elle reçut le plus de plaisir; car outre qu'elle y étoit poussée

par toute la cabale contraire au Cardinal de Richelieu , je lui ai ouï dire qu'elle l'avoit cru auteur du testament du feu Roi , afin de se donner par-là une part toute entiere à la Régence , en se faisant nommer dans la Déclaration. Chavigni , voulant se justifier de ce reproche , m'a dit depuis (& je doute qu'il m'ait dit la vérité) , qu'il avoit voulu servir la Reine auprès du Roi , & faire qu'elle demeurât plus absolue ; & qu'il s'étoit même opposé à l'honneur que le Roi lui avoit voulu faire en son particulier ; mais que le Roi lui avoit toujours dit qu'il vouloit brider la Reine : & d'autre côté , j'ai vu la Reine se moquer de Chavigni , qui , pendant qu'il traitoit cette affaire , lui venoit dire avec empressement , qu'elle prît garde à ce qu'elle promettoit d'observer , puisque cette Déclaration devoit être irrévocable & aussi difficile à détruire que la Loi Salique ; car elle espéroit dès lors qu'elle rendroit , quand il lui plairoit , toutes ses peines inutiles ; & qu'elle la feroit casser aussi-tôt qu'elle témoigneroit le desirer.

Le Cardinal Mazarin , dont la puissance commençoit à s'établir , devoit travailler à sauver Chavigni , comme il l'avoit promis à ses amis , à cause des obligations

qu'il lui avoit; mais le Cardinal Mazarin leur disoit qu'il n'étoit pas en état de s'opposer à l'aversion que la Reine avoit pour lui, qui pourroit diminuer, quand la cabale de ses ennemis n'auroit plus de force, qu'il avoit encore à craindre pour lui-même, & qu'il falloit attendre que sa faveur, qu'il n'étoit pas fâché de leur cacher, fût solidement affermie. Cependant, comme les habiles gens sont toujours à craindre, & que les rivaux, autant dans la faveur que dans la galanterie, déplaisent naturellement, on le soupçonna d'avoir vu la disgrâce de Chavigni sans beaucoup de chagrin. C'est pourquoi, encore qu'il l'eût servi pendant le Règne précédent auprès du Cardinal de Richelieu pour le faire Cardinal, & auprès du feu Roi pour le faire mettre à la place du feu Cardinal, il le connoissoit trop bien pour ne pas savoir qu'il n'étoit pas d'humeur à désirer seulement d'avoir part au Gouvernement; mais que s'il ne vouloit pas être le seul, du moins il vouloit être le premier comme il l'avoit été. Il n'avoit pas moins d'audace & moins de génie, que lorsqu'il avoit su se faire aimer du feu Cardinal & du feu Roi, & avoit de plus beaucoup d'amis puissans, qui desiroient sa grandeur. C'est ce qui fit dire à bien

des gens de ce temps-là, que ce Cardinal n'avoit pas d'envie que cet ancien Ministre fût rétabli, à cause qu'il avoit pris liaison avec l'Abbé de la Riviere, favori du Duc d'Orléans, qui voulant le chasser d'auprès de son maître, lui fit perdre une charge de Chancelier qu'il avoit eue du temps du Cardinal de Richelieu, pour avoir été le Pédagogue de ce Prince. Le Cardinal Mazarin allant à ses fins, lui faisant néanmoins de si grandes promesses, affectoit de lui montrer tant d'affection, que ses amis, quoiqu'anciens courtisans & fort habiles, qui à sa considération le porteroient à la première place, furent pris pour dupes. Les Princes de Vendôme, & l'Evêque de Beauvais, commencerent enfin à s'inquiéter. Ils voulurent, comme les Maîtres, s'opposer au nouveau venu, & le chasser comme un importun, ne trouvant pas à propos que personne vînt partager avec eux le crédit qu'ils avoient auprès de la Reine. Mais ils ne purent y réussir, & ce qu'ils firent ne servit qu'à les perdre. J'ai ouï dire au Maréchal d'Estrées *, oncle du Duc de Vendôme, & frere de la Duchesse de Beaufort, que le Roi Henri IV avoit pensé épouser; que le Cardinal Mazarin, dans les premiers

* Le Maréchal d'Estrées étoit alors fort âgé.

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 145
jours de la Régence , ne sachant de quel
côté se tourner , voulut d'abord s'appro-
cher de cette Cabale , comme celle qu'il
voyoit la mieux établie dans l'esprit de la
Reine ; qu'il le pria d'en être le Négocia-
teur , & que comme il s'intéressoit au bon-
heur de ces Princes , comme leur proche
parent , il fit tout son possible pour les at-
tirer au parti du Cardinal Mazarin , qu'il
avoit connu à Rome , où il avoit été Am-
bassadeur. Ce Seigneur étoit grand Po-
litique & grand Courtisan. Il l'aimoit alors
doublement ; car il croyoit que son ha-
bileté & l'adresse de son esprit le porte-
roient infailliblement à la faveur. Il ne
tint donc qu'à eux qu'il ne se joignît à
leur fortune ; mais ces Princes refuserent
son amitié , par la haine qu'ils avoient
pour tout ce qui avoit quelque rapport au
Cardinal de Richelieu ; mais ils ne pou-
voient pas s'empêcher de voir que c'étoit
un homme à craindre , non-seulement par
son habileté ; mais par ses manieres si
agréables qui pourroient le faire aimer de
la Reine. Ils ne furent pas assez persua-
dés de cette vérité , pour rien faire de
toutes les choses qui auroient pu les main-
tenir dans le crédit où ils étoient , & eu-
rent une trop grande opinion de leurs
forces , pour croire avoir besoin de se lier ,

ni avec le Cardinal , ni avec Chavigni , dont les amis servirent à soutenir le Cardinal Mazarin , & qui étoit moins à craindre pour eux parce qu'il avoit moins de dignités , & qu'il étoit haï de la Reine. Les Princes de Vendôme ayant manqué ce coup , & refusé cette liaison avec le Cardinal Mazarin , la fortune de ce Ministre prit un autre tour ; & ce fut seulement pour aller plus vite , & pour faire voir l'inconstance des choses de ce monde. Je fais de la Reine qu'un soir des premiers jours de sa puissance , elle avoit demandé à Milord Montaignu , qui lui parloit souvent du Cardinal Mazarin , si elle pouvoit se fier à lui , & de quelle humeur il étoit ; & que lui ayant dit pour le bien louer , qu'il étoit en tout l'opposé du Cardinal de Richelieu , cette réponse lui parut une si grande louange , par la haine qu'elle avoit pour la mémoire du mort , qu'elle aida fort à la déterminer à se servir de lui. Et quand elle eut pris cette résolution , elle s'y confirma tous les jours tellement , qu'elle s'y rendit inébranlable ; & comme premier Ministre , il prit la coutume , ainsi que je l'ai dit , de venir les soirs chez la Reine l'entretenir : & cette conférence commença dès lors à s'appeller *Le petit Conseil*. Il demouroit long-temps avec elle , & lui rendoit comp-

te des affaires étrangères , dont il étoit le maître du vivant du feu Roi.

On ne devoit pas s'étonner qu'elle suivît ses conseils. La grande réputation qu'il s'étoit acquise en Italie , où d'un coup de chapeau il avoit eu le crédit d'arrêter des armées prêtes à combattre , n'étant encore qu'il *Signor Giulio* , lui avoit fait donner celui de Cardinal ; & les grandes affaires qu'il avoit traitées avec le Cardinal de Richelieu , lui avoient fait concevoir depuis une si grande estime pour lui , que dans la pensée qu'il avoit de l'établir son successeur , il lui avoit donné toutes les instructions nécessaires pour servir la France , à laquelle il l'avoit obligé de se donner tout entier , afin de suivre ses maximes & de s'y perfectionner. Tout le monde favoit qu'il avoit été nommé dans la Déclaration du feu Roi comme premier Ministre , parce que ce grand homme avoit assuré le Roi , avant que de mourir , qu'il ne connoissoit personne plus capable que lui pour remplir cette place ; & cette nomination fut une raison dont la Reine se servit pour faire approuver le choix qu'elle en avoit fait. Je fais sur cela que cet heureux Ministre , étant persuadé de son bonheur par celui qu'il avoit eu déjà dans toutes les rencontres de

sa vie , dit à une de ses amies * dans le temps de la décision de son établissement , qu'il n'étoit pas en peine de sa fortune , mais seulement qu'il ne voyoit pas bien encore de quelle maniere il pourroit *spiegare le vele piu large* , (voguer à pleines voiles). Voilà donc le Cardinal Mazarin qui fait déjà éclater sa faveur par la foule qui commence à l'environner. Il remit Chavigni dans le Conseil du Roi en qualité de Ministre , ne pouvant plus longtemps différer à tenir sa parole , & le refuser à ses obligations & à ceux qui l'avoient servi auprès de la Reine : mais il le retint éloigné de sa confiance. Il confirma cette Princesse dans l'inclination qu'elle avoit de conserver le Havre à la Duchesse d'Aiguillon , & l'empêcha de ruiner les parens du Cardinal de Richelieu , lui disant que ceux-là , qui alors n'avoient nulle protection que la sienne , seroient sans doute ceux dont elle seroit la mieux servie. Il faisoit son devoir , en soutenant ceux qui restoient d'un homme à qui il devoit toute sa grandeur : mais outre cette raison , il étoit d'un habile Politique , voyant qu'il alloit avoir sur les bras toute la troupe favorite , de se faire des amis puissans qui étoient saisis de toutes les

* La Maréchale d'Estrées.

places , & qui se trouvoient avoir les plus grandes dignités du royaume. Il y réussit si bien , que malgré les oppositions des anciennes créatures de la Reine , elle se relâcha du dessein qu'elle avoit eu de les perdre , & de cette aversion qu'elle avoit paru avoir. contr'eux dans les premiers jours de sa Régence. Elle passa aisément pour eux à la plus grande douceur du monde ; & sous son autorité ils ont été presque tous ses confidens & les mieux traités. Ce changement , qui fut d'abord un conseil reçu & donné par des maximes politiques , devint aisément dans l'ame de la Reine une maxime chrétienne , que sa vertu & sa clémence lui firent estimer : & comme elle étoit capable d'être trompée sous l'apparence du bien , il est à croire que le Cardinal Mazarin , sans être généreux , lui conseilla d'en user généreusement , afin de pouvoir affoiblir les mouvemens de son cœur sur la haine comme sur l'amitié ; & qu'étant plus indifférente à la vengeance , elle fût plus susceptible des impressions qu'il vouloit lui donner pour ses propres intérêts. La Reine , qui crut que ses conseils étoient bons & sinceres , les suivit sans peine , & même avec quelque satisfaction , croyant y rencontrer le bien de l'État , & le plaisir de

se vaincre elle-même dans son ressentiment.

Le Chancelier Seguier se sentit de cette bénignité. Les premiers jours lui furent dangereux, & il s'en fallut si peu qu'il ne perdît la place où il étoit, qu'il se crut long-temps disgracié, se souvenant de tout ce qu'il avoit fait au Val-de-Grace *. Et l'on disoit tout haut que Châteauneuf, autrefois Garde des Sceaux, & qui sous le regne précédent avoit été chassé de la Cour & mis en prison pour avoir eu part à sa confiance, y reviendrait, & seroit bientôt rétabli. Mais Madame la Princesse qui le haïssoit, à cause qu'il avoit été le Juge du Duc de Montmorency son frere, s'y opposa vigoureusement, & fit que Messieurs le Prince & le Duc d'Enguien son fils, entrèrent dans ses intérêts. Cette résistance fit retarder l'exécution de la disgrâce du Chancelier jusqu'à cet instant favorable, où tous les parens & amis du Cardinal de Richelieu furent regardés plus favorablement; & la tempête étant cessée pour tous, elle cessa aussi pour lui. Le Cardinal Mazarin avoit un grand intérêt de lui sauver ce coup, parce que

* La Reine avoit senti les rudesses que ce Chancelier avoit eues, lorsqu'il avoit été fouiller le Val-de-Grace,

Châteauneuf étoit lié avec les Princes de Vendôme & Madame de Chevreuse, comme ayant été autrefois de la cabale de la Reine; que c'étoit un habile homme, d'une grande expérience, le chef d'un grand parti; & qui, selon les apparences, n'approcheroit point de la Reine, sans reprendre son ancien crédit auprès d'elle. Sa présence auroit fortifié les ennemis du Cardinal Mazarin, & les auroit indubitablement mis en état de le chasser du poste où il commençoit d'être. Il fut donc si bien ménager cette affaire auprès de la Reine, qu'un matin à son lever le même Chancelier venant lui parler de quelque affaire qui regardoit sa charge, elle le confirma dans ce bel établissement qu'il possédoit depuis long-temps. Milord Montaigu fit aussi ce qu'il put pour le servir: il étoit son ami, & d'une sœur qu'il avoit qui étoit Carmélite *, que la Reine aimoit: si bien que toutes ces choses ensemble l'empêcherent de périr. Le Chancelier en reçut beaucoup de joie: il aimoit la faveur; & s'il l'avoit moins révéree, il auroit été plus digne de la posséder, vu sa science, sa capacité pour les affaires du Conseil, & ses bonnes intentions. Les amis de

* La Mere Jeanne, Carmélite, Supérieure au Couvent de Pontoise.

Châteauneuf, déçus de leur espérance, ne purent obtenir de la Reine que la fin de son exil ; mais il ne revint point à Paris : il demeura à Montrouge chez lui , où malgré cette furséance de bonheur , que ses amis supporterent avec impatience, il eut toujours une grande Cour de ses parens & de ceux qui prenoient part à sa destinée , dont le nombre n'étoit pas petit. Le Marquis de Villeroi, le Maréchal d'Estrées, le Marquis de Souvré, de Sennetere, & plusieurs autres , portoient ses intérêts avec ardeur. Ils le servirent tous si puissamment auprès du Cardinal, qu'encore que ce Ministre eût sujet de l'appréhender , il le laissa long-temps vivre de cette maniere : peut-être aussi afin de montrer qu'il ne craignoit rien, & qu'il vivoit dans une sûreté entière de sa faveur. Châteauneuf ne perdit pas de temps, il fit en ce lieu de nouvelles intrigues contre lui ; & le Cardinal n'osant choquer tant de personnes qui le protégeoient, ou dédaignant de le pousser, il lui en arriva de grands maux, & le crédit de cet ennemi déclaré contribua sans doute beaucoup aux mauvaises aventures qui dans la suite de ce temps lui arriverent.

La faveur du Cardinal s'établissoit toujours de plus en plus dans l'esprit de la

Reine , & les Vendômes en eurent une véritable peur. Ils firent alors tous leurs efforts pour s'y opposer , & pour faire revenir en la Reine ses premiers sentimens. Mais l'opposition a cela de propre , qu'elle excite le desir & la volonté à la résistance & au combat. La Reine voulut défendre & maintenir son nouveau Ministre par la force de la raison. Elle déclara ouvertement qu'elle vouloit s'en servir , & dit à tous ceux qui lui en parlerent , que sa politique lui avoit paru bonne , de lui conseiller de ne pas entrer dans des desseins de vengeance indigne d'une amoureuse chrétienne & royale. Elle témoigna librement à quelques-uns de ses serviteurs , qu'elle seroit bien-aïse qu'on s'accommodât à ses volontés ; & sans trop écouter l'Évêque de Beauvais , elle montra par toutes ses actions , qu'elle vouloit donner son entière confiance au Cardinal Mazarin. Il étoit capable de plaire par son esprit adroit , fin & habile à l'intrigue , & par une manière d'agir pleine de douceur , fort éloignée de la rigueur du regne précédent , & fort accommodante à la bonté naturelle de la Reine. On a cru qu'il n'étoit point digne de l'estime de cette Princesse ; mais il est vrai néanmoins qu'il avoit de louables qualités.

qui ont eu le pouvoir de réparer fortement les défauts qui étoient en lui , & qui joints à l'envie , l'ont fait haïr & mépriser des peuples & de beaucoup d'honnêtes gens.

La Reine eut donc raison d'estimer la beauté de son esprit , sa capacité , & les marques qu'il lui donna de sa modération. Elle crut facilement qu'il étoit vertueux en toutes choses , parce qu'il n'avoit point de vice apparent , ni de mauvaises qualités qu'elle pût connoître alors ; & quoiqu'elle en jugeât un peu trop favorablement , la différence infinie qu'il y avoit de lui à l'Evêque de Beauvais , fait que la Reine doit être louée d'en avoir su faire le discernement.

La Cour en cet état , la faveur étoit encore dispersée : car aux yeux du public , elle ne paroissoit pas aussi fixée qu'elle l'étoit en effet , à cause du grand bruit que les Princes de Vendôme faisoient encore ; mais cet éclat n'avoit plus de force qu'en l'audace démesurée du Duc de Beaufort , qui , jeune , bien fait , & qui avoit beaucoup d'amis , avec une mine altière , paroissoit vivre à la mode des favoris. On ne pouvoit pas non plus s'imaginer que la Reine pût abandonner si-tôt ceux qu'elle avoit aimés & considérés jusqu'alors avec tant de mar-

ques d'une véritable amitié. Le Cardinal Mazarin ne faisoit que de naître dans sa bonne volonté , & elle ne lui faisoit pas en apparence un si favorable traitement qu'au Duc de Beaufort ; mais la nécessité d'être servie , & l'application que ce Ministre avoit à lui faire paroître qu'il étoit sincère & plein de bonté , lui facilitoit à tous momens l'entière conquête de sa confiance. Ce Prince , son compétiteur , méloit à ce qu'il avoit de bon & de louable , beaucoup de défauts ; sa jeunesse le privoit d'expérience , ses lumières naturelles étoient fort bornées , il parloit haut , & parloit mal ; il ne faut pas s'étonner si tant de mauvaises choses ne purent produire rien d'avantageux pour lui. Cette incertitude extérieure , qui tenoit en suspens les affaires & les esprits , étoit cause que la foule étoit grande auprès de la Reine , & les prétendans en grand nombre. Elle en étoit si embarrassée , que souvent elle gardoit la chambre pour en éviter l'importunité. Comme elle n'étoit pas accoutumée à régner , elle ne savoit refuser les importuns , ni donner à ceux qui étoient sages & modérés. Ce discernement est difficile à faire , & méritoit toute l'occupation d'une Reine moins paresseuse que la nôtre. Dans cette confusion , chacun lui demandoit des gra-

ces , & chacun se faisoit un mérite auprès d'elle des choses passées. Ses créatures ne croyoient pas qu'elle pût leur faire assez de bien , pour payer leurs services ; & les nouveaux enrôlés à la moindre protestation de services & de fidélité , prétendoient aussitôt de grandes récompenses. Le Cardinal Mazarin se servit utilement pour lui des importunités qu'elle recevoit de l'avidité impétueuse des François ; car étant étranger , il haïssoit la foule , & ne pouvoit souffrir ce désordre. Il étoit avare , & l'injuste hardiesse des hommes (à lui qui vouloit gouverner) lui faisant de la peine , il augmenta le dégoût que la Reine lui témoignoit avoir de cet accablement , avec tous les soins imaginables. Comme il en avoit une ample matière , ses complaisances ne lui furent pas inutiles , & la conseillant selon son humeur , il la fit aisément résoudre à se décharger sur lui de tous ces soins. Ce fut un assez précieux dépôt au Cardinal Mazarin , pour croire qu'il le reçut volontiers ; & je m'assure de l'humeur dont nous l'avons connu , qu'il fit ce qu'il put pour lui persuader que c'étoit pour lui plaire qu'il se chargeoit d'un fardeau aussi pesant que celui-là.

La France eût évité bien des maux , si la Cour se fût trouvée remplie de gens

assez sages , pour savoir qu'il est impossible de trouver un homme parfait ; & si , préférant la paix à leur ambition , ils eussent doucement suivi les volontés de la Reine , puisqu'ils étoient destinés à être gouvernés par un Ministre. Celui-là qui , étant étranger , n'avoit nul attachement ancien au Prince ; qui étoit habile , & qui n'étoit point Tyran , étoit digne d'être préféré à beaucoup d'autres ; mais pour notre malheur la Reine lui abandonna trop absolument son autorité , & cet excès de puissance déplut à tous , & fit que les choses en quoi il pouvoit manquer par ses sentimens & sa conduite , furent senties & blâmées avec trop de sensibilité & d'emportement.

Les courtisans , qui se dégoûtèrent bientôt après de ce Ministre , l'accuserent de ne pas faire assez de cas des gens de bien , & disoient que l'honneur , la probité & le mérite n'avoient point de prix dans son estime. En effet , le regne de la Régence a été stérile en bienfaits , particulièrement pour les personnes fidelles & attachées au Roi & à cette Princesse. Le Cardinal Mazarin en avoit reçu toute sa grandeur , & ne lui en voulut laisser aucune part , pas même en apparence. Le desir & l'espérance des graces & des bienfaits , donne de

grandes forces pour endurer les fourberies des ennemis, les bassesses des flatteurs, & les inquiétudes qu'on trouve dans les cabinets des Rois. On a donc raison de se plaindre d'un siècle où souvent les maux ont été soufferts sans aucun soulagement; mais, comme la vie n'est qu'un mélange continuel de bien & de mal, ce Ministre mérite des louanges de ce qu'il a su par son habileté & la force de son génie, porter sa fortune jusqu'au dernier période de la grandeur, & de ce qu'il n'a pas été cruel, que le sang des courtisans a été épargné, & que jamais homme avec tant d'autorité, & parmi tant d'ennemis, n'a eu plus de facilité à pardonner, & n'a moins que lui rempli les prisons & les cachots.

Dans ces jours où l'intrigue occupoit toute la Cour, le service du feu Roi se fit avec toutes les cérémonies accoutumées *. Peu après Madame de Senecé, que la Reine avoit rappelée de son exil, revint à Paris; elle fut bien reçue de sa maîtresse, & par conséquent regardée & recherchée de tout le beau monde. Madame de Brassac, qui avoit été mise dans sa charge de Dame d'honneur par le feu Car-

* Le service du feu Roi, au bout de quarante jours.

dinal de Richelieu, en fut éloignée ; mais ce fut quasi malgré la Reine, qui avoit de l'estime pour elle, & à qui son procédé avoit infiniment plu. C'étoit une Dame de grand mérite, savante, modeste, & vertueuse. Avec ces qualités, elle étoit la plus humble des femmes. La Reine, qui vouloit chasser Madame de Lanfac, Gouvernante du Roi, l'antipode de Madame de Brassac, & qui destinoit sa place à Madame de Senecé, eût bien désiré qu'elle se fût contentée de cet illustre emploi ; mais elle, qui croyoit que la Reine ne pouvoit jamais lui faire autant de bien qu'elle le méritoit, qui étoit depuis long-temps à la Cour, & qui espéroit tenir une grande place, voulut ravoir celle de Dame d'honneur. Elle répondit à la Reine, qui lui fit faire la proposition de se contenter de celle de Gouvernante du Roi, qu'elle desiroit rentrer dans sa charge, & que pour celle de Madame de Lanfac, qu'elle l'accepteroit volontiers, si la Reine vouloit lui faire cet honneur. Elle remplit toutes les deux, parce qu'elle ne voulut pas se contenter de n'en avoir qu'une, ni même de la partager ; ce que la Reine auroit souhaité de pouvoir faire avec son agrément. Madame de Lanfac fut donc chassée, comme une personne qui avoit vécu avec la Reine

d'une manière qui lui avoit déplu ; & Madame de Brassac en fut éloignée de sa part avec douceur , parce qu'elle avoit été un exemple de vertu , & qu'elle en avoit été fidèlement servie. La Reine lui témoigna fort obligamment le déplaisir qu'elle avoit de la perdre , & lui a toujours conservé beaucoup de part dans son estime. Quelques jours après , étant à son lever en l'absence de Madame de Senecé , & la première Femme de chambre lui ayant présenté la chemise pour la donner à la Reine , elle la refusa honnêtement , comme n'étant plus en droit d'avoir cet honneur ; & la Reine , voyant son humilité , la prit des mains de la première Femme de chambre , & la présenta elle-même à Madame de Brassac , & la convia fort obligamment à la lui donner. Cette illustre & vertueuse Dame en fut touchée ; & l'ayant prise , elle la donna à la Reine les larmes aux yeux ; non pas qu'elle regrettât la Cour : elle avoit une vertu trop solide pour avoir cette faiblesse ; mais parce qu'en effet , la manière dont la Reine l'avoit traitée en cette occasion l'avoit obligée à quelque sentiment de tendresse pour elle.

La Marquise de Senecé avoit beaucoup d'esprit , de vertu & de piété , un cœur fort noble joint à une amitié sincère , & de

de la chaleur pour les intérêts de ses amis ; mais elle étoit ambitieuse & trop sensible à la grandeur de ses proches : le nom de la Rochefoucault seulement à prononcer lui donnoit une joie extrême, son esprit alloit toujours à l'extrémité de toutes choses : il étoit plein d'empportement & d'impétueuse vanité, de sorte que la modération n'y avoit pas beaucoup de place : & ses défauts se mêlant à ses bonnes qualités, on peut dire qu'elle n'étoit pas toute parfaite. Elle étoit très-bien dans l'esprit de la Reine, qu'elle avoit long-temps servie. Je fais que le Cardinal de Richelieu crut avoir sujet de se plaindre d'elle en son particulier, & quoique ce ne fût point pour les intérêts de sa maîtresse, qui n'eurent point de part à sa disgrâce, elle en fut assez bien traitée par le don qu'elle lui fit de deux charges aussi considérables qu'étoient celles qu'elle venoit de recevoir. On crut qu'elle avoit beaucoup de crédit auprès d'elle. Les premiers jours de son retour, tant de gens la furent visiter, que je lui ai ouï dire à elle-même, qu'ayant gardé le lit, elle avoit été si long-temps appuyée sur ses coudes, occupée à saluer ceux qui l'étoient venus voir, qu'ils en avoient été écorchés. On en fit autant & plus à Madame de Chevreuse, comme à celle qui avoit regné

dans le cœur de la Reine , & qui dans toutes ses disgraces avoit toujours conservés ses intelligences avec elle , & avoit paru posséder entièrement son amitié. On y pouvoit ajouter les obligations de ses souffrances , qui l'avoient menée promener par toute l'Europe ; & quoique ses voyages eussent servi à sa gloire & à lui donner le moyen de triompher de mille cœurs , ils étoient tous , à l'égard de la Reine , des chaînes qui la devoient lier à elle plus étroitement que par le passé : mais les choses de ce monde ne peuvent pas toujours demeurer en même état. Cette vicissitude naturelle à l'homme , fit que la Duchesse de Chevreuse , qui étoit appréhendée & mal servie par ceux qui prétendoient au Ministère , ne trouva plus en la Reine ce qu'elle y avoit laissé ; & ce changement fit aussi que la Reine de son côté ne trouva plus en elle les mêmes agrémens qui l'avoient autrefois charmée. La Souveraine étoit devenue plus sérieuse & plus dévote , & la Favorite étoit demeurée dans les mêmes sentimens de galanterie & de vanité , qui font de mauvais accompagnemens pour un âge avancé. Ses rivaux & ses rivales dans la faveur , avoient dit à la Reine qu'elle vouloit la gouverner ; & la Reine étoit tellement prévenue de cette crainte ,

qu'elle eut quelque peine à se résoudre à la faire revenir si vite, vu les défenses que le Roi lui en avoit faites : ce qui en effet étoit louable en la Reine, & qui lui devoit être d'une grande considération. Madame la Princesse, qui haïssoit Madame de Chevreuse, & qui étoit alors d'humeur approchante de celle de la Reine, avoit travaillé de tout son pouvoir à la dégoûter d'elle. L'absence en quelque façon avoit servi à détruire l'ancienne Favorite dans l'esprit de la Reine, & la présence avoit beaucoup contribué à l'amitié, ou plutôt à l'habitude qu'elle avoit prise avec Madame la Princesse. Quand cette importante exilée arriva, la Reine néanmoins parut avoir beaucoup de joie de la revoir, & la traita assez bien. J'étois revenue à la Cour depuis peu de jours. Aussitôt que j'eus l'honneur d'approcher de la Reine, j'en vis les sentimens sur Madame de Chevreuse, & je connus que le nouveau Ministre avoit travaillé autant qu'il lui avoit été possible à lui faire voir ses défauts, & à la lui faire hair. La facilité qu'elle eut à la chasser tout de nouveau, pour avoir voulu s'opposer comme tous les autres à l'établissement du Cardinal Mazarin, en furent des marques infailibles.

Il semble qu'on pouvoit accuser Madame de Chevreuse d'imprudence , puisqu'elle devoit suivre les inclinations de la Reine , qui l'avoit tant aimée , & à qui elle devoit un attachement indispensable ; mais qui connoît la Cour ne s'en étonnera pas , vu qu'il est difficile de manquer aux liaisons anciennes , & aux amis à qui on a promis fidélité & services. Elle revenoit alors de Flandre , où elle avoit été bien reçue à cause de la Reine , & de la haine que les étrangers avoient pour le Cardinal de Richelieu. Cette Princesse , qui avoit laissé la Reine dans de grands sentimens de tendresse pour le Roi d'Espagne son frere , crut que portant les intérêts de cette Cour , où la Reine avoit pris sa naissance , elle lui feroit mille fois plus agréable ; mais elle se trompa : elle la trouva mere de deux Princes , & Régente. Par conséquent , elle n'étoit plus si bonne sœur : son cœur suivant son devoir , elle n'avoit plus de desirs que pour les prospérités de la France , si bien que l'amour que Madame de Chevreuse rapportoit pour le Roi d'Espagne , n'avoit plus guere de charmes pour Anne d'Autriche , parce que les intérêts du Roi son fils occupoient alors son ame.

Madame de Hautefort étoit aussi reve-

nue , à qui la Reine avoit , comme j'ai déjà dit , écrit de sa propre main , qu'elle la prioit de revenir promptement ; qu'elle ne pouvoit goûter de plaisir parfait si elle ne le goûtoit avec elle ; & ces mêmes mots : *Venez , ma chere amie , je meure d'impatience de vous embrasser.* Elle vint donc , la lettre de la Reine à sa main , c'est-à-dire , la montrant à ses amis avec joie. Elle crut que la fortune s'étoit rendue constante en sa faveur , & que jamais elle ne pourroit perdre les bonnes grâces de la Reine , qu'elle avoit acquises par la perte de celles du feu Roi , & par une grande fidélité à son service ; mais , pour son malheur , elle revint dans le même esprit , qui n'étoit plus celui de sa maîtresse : & comme parmi ses bonnes qualités , dont j'ai déjà parlé ailleurs , sa fermeté qui en étoit une , n'étoit point accompagnée de douceur , ne pouvant s'accommoder de la faveur naissante du Cardinal Mazarin , elle blâma le choix de la Reine avec une liberté qui tenoit de la rudesse. Le Commandeur de Jars revint aussi de Rome , le lieu de son dernier exil. Celui-là avoit connu à Rome le Cardinal Mazarin , & par conséquent , il se rangea facilement aux inclinations de la Reine sur ce sujet , & devint son ami , ou tout au moins en fit le semblant ; mais

jamais il ne put l'être tout-à-fait , à cause des grandes liaisons qu'il avoit avec Châteauneuf. Il avoit de la probité , de l'esprit , & du courage à soutenir ses sentimens ; mais il étoit de son naturel , l'homme du monde le plus injuste dans ses jugemens , & le plus emporté. Il arriva depuis , que voyant le Cardinal Mazarin persécuter ou éloigner ses amis de la Cour , & particulièrement celui-là * , il vint à le haïr d'une haine mortelle , quoiqu'en effet le Cardinal Mazarin lui fît recevoir beaucoup de graces de la Reine , & qu'il les reçût de la main du Ministre ; parce que la Reine voulut toujours , dans le cours de sa Régence , que ses créatures lui eussent l'obligation de ce qu'elle leur donnoit , afin de les obliger de s'attacher à lui. Par cette raison , le Commandeur le devoit considérer & servir , car il lui fit du bien ; c'est-à-dire , en gardant une entière fidélité à ses autres amis , & en les servant auprès du Ministre , sans lui faire en son particulier aucune injure ; mais il n'observa pas cette exacte justice à son égard.

Voilà donc la Cour belle & grande ; mais bien embrouillée. Chacun pensoit à son dessein , à son intérêt & à sa cabale. Le Cardinal , d'un esprit doux & adroit ,

* Châteauneuf.

alloit travaillant à se gagner les uns & les autres. Monsieur le Prince le protégeoit ; & le Duc d'Orléans , quoiqu'affectionné aux Vendômes , le portoit tout-à-fait à la suprême puissance : le Duc d'Orléans , comme je l'ai déjà écrit à cause que son favori haïssoit les importans (c'est ainsi qu'on appelloit le Duc de Beaufort & ses amis) ; le Prince de Condé , parce que directement il leur étoit opposé. Ce fut ce qui sauva ce Ministre , au milieu de tant de périls , & qui fit faire naufrage à ceux qui paroïssoient devoir être les maîtres , & qui , enflés de présomption , refuserent son amitié & la méprisèrent. Il fit tout son possible pour acquérir celle de Madame de Hautefort , comme la plus utile à son établissement ; car elle paroïssoit posséder fortement l'inclination de la Reine : mais il ne put réussir dans son dessein. La Reine même en parla à cette Dame , & lui dit les raisons qu'elle avoit de le vouloir élever au premier rang du Ministère , qui étoient l'opinion de sa capacité , son désintéressement étant étranger , & la croyance qu'elle avoit que n'ayant nulle cabale en France , ni d'autres intérêts que ceux de l'État , elle en seroit mieux servie. Elle lui dit encore , qu'elle croyoit qu'il soutiendrait mieux les siens entre Monsieur &

Mr. le Prince, que ceux qui par leurs liaisons avoient eu de l'affection ou de l'opposition pour l'un ou pour l'autre de ces deux Princes. Ces bonnes raisons ne purent rien gagner sur un esprit aussi attaché à son sens qu'étoit le sien : elle ne se contentoit pas de désapprouver dans son ame le choix que la Reine avoit fait, & de la contredire à tous momens en particulier sur ce sujet, mais elle la blâmoit publiquement, en des termes de mépris qui devoient l'offenser, & l'offenserent en effet. Car, comme elle commençoit à s'attacher à ce Ministre, & à se détacher des autres, elle ne pouvoit souffrir que ceux qu'elle considéroit eussent des sentimens différens des siens : & Madame de Hautefort, par cette raison, commençoit à lui déplaire. Cette Princesse étant donc au Louvre, dans son grand cabinet, les fenêtres ouvertes à cause du grand chaud, & ce lieu sans lumière, elle appella Beringhen & Mademoiselle de Beaumont. Cette fille avoit été à la Reine d'Angleterre, & depuis son retour en France elle avoit trouvé le moyen d'entrer dans la confiance de la Reine, pour avoir eu part à l'amitié de Madame de Hautefort. La Reine leur fit de grandes plaintes de leur amie ; car Beringhen l'aimoit aussi. Elle
blâma

blâma son procédé , & l'averfion qu'elle montroit à lui obéir ; elle leur dit qu'elle ne pouvoit plus fouffrir fon emportement à cenfurer les aétions & le choix qu'elle avoit fait du Cardinal Mazarin , & leur ordonna de lui en dire quelque chofe , afin qu'elle fe corrigeât & devînt plus raifonnable. Ces deux perfonnes , qui étoient fâchées de ce défordre , & qui ne vouloient pas fe brouiller à la Cour , blâmerent Madame de Hautefort , & louerent la bonté & la patience de la Reine. Nous pouvons dire nos avis à nos maîtres & à nos amis ; mais , quand ils fe déterminent à ne les pas fuivre , nous devons plutôt entrer dans leurs inclinations , que fuivre les nôtres , quand nous n'y connoiffons point de mal effentiel , & que les chofes par elles-mêmes font indifférentes. Il eft difficile de favoir en de telles occafions ce qui a plus de raifon , ou ce qui fera le meilleur , & la volonté de celui qui agit dans fon propre fait en doit être la règle néceffaire. Dans le temps de cette converfation , qui fut longue , & où apparemment toutes ces chofes furent décidées , Madame de Hautefort fe trouva dans le petit cabinet proche de celui où étoit la Reine. Comme elle avoit accoutumé d'être de tous fes fecrets , elle s'impatientsa tout-à-fait de

celui-là , & témoigna le souffrir avec peine. J'étois seule avec elle ; mais , si nouvellement revenue à la Cour , que je n'y connoissois presque personne : & la Reine étoit celle avec qui j'avois plus de familiarité. Je ne souffris donc pas comme elle de cet entretien : je me laissai d'en attendre la fin , & la quittai pour aller me coucher. Je n'avois pas de part dans ces premiers jours à aucune affaire , & j'étois résolue de suivre doucement les résolutions de la Reine. Ainsi , je ne songeois pour lors qu'à me divertir de tout ce que je voyois , comme d'une belle comédie qui se jouoit devant mes yeux , où je n'avois nul intérêt. Madame de Hautefort n'étoit pas si indifférente que moi ; & pénétrant peut-être qu'elle avoit part à cet entretien , quand elle se vit seule , l'occasion & son impatience lui donnerent envie de s'approcher & d'écouter ce que la Reine disoit aux deux personnes que j'ai nommées. A la faveur de la nuit , elle se glisse le long des fenêtres , & ayant ouï une partie des plaintes de la Reine , & le blâme que lui donnoient ses amis , elle endura le plus longtemps qu'elle put ; mais enfin , ne pouvant plus souffrir d'être accusée & mal défendue , elle se montra à la Reine , & fit connoître qu'elle avoit entendue tout ce qui

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 171
avoit été dit contr'elle. Elle s'en plaignit
sensiblement , disant que cela étoit bien
étrange , que sa fidélité fût mal expliquée.
Elle n'oublia rien pour sa justification , &
s'emporta même (à ce que j'ai oui dire à
ces mêmes témoins) à des reproches qui
pouvoient déplaire à sa maîtresse , & qui
ne furent pas approuvés de ses amis. La
Reine fut surprise de la voir inopinément
en ce lieu ; mais , sans en témoigner de la
peine , elle lui dit qu'elle étoit bien-aise
de la surpercherie qu'elle leur avoit faite ,
& qu'elle eût appris par elle-même ce
qu'elle venoit de commander à Beringhen
de lui dire. Les larmes furent grandes du
côté de l'accusée , & les sentimens de mê-
me ; mais enfin , ayant témoigné un grand
desir de ne plus déplaire à celle à qui elle
devoit toutes choses , elle lui dit tout ce
qu'elle put pour justifier ses intentions &
l'empotement qu'elle avoit eu d'abord :
elle promit de suivre entièrement les vo-
lontés de la Reine , en se faisant amie du
Cardinal. La Reine , qui étoit bonne &
naturellement aimable , lui pardonna de
bonne grace , & lui donnant sa main à bai-
ser , lui dit en riant , pour appaiser son
amertume : *Il faut donc aussi , Madame ,
baïser le petit doigt , car c'est le doigt du cœur ,
afin que la paix soit parfaite entre nous.* Ce

procédé si doux & si obligeant devoit produire un attachement entier en Madame de Hautefort, pour toutes les volontés de la Reine; car elle étoit infiniment louable de l'avoir traitée si cordialement: mais sa bonté ne fut point récompensée; & le tempéramment qui se change difficilement portant Madame de Hautefort à désapprouver ce qui n'étoit pas dans son sens, il lui fut impossible de montrer le contraire de ce qu'elle pensoit. Cette sincérité peu de temps après lui causa la perte entière des bonnes grâces de la Reine.

Il arriva cependant une aventure qui démêla toutes les intrigues de la Cour, & qui fut cause que le Cardinal Mazarin se vit bientôt après parfaitement établi dans l'élévation & la puissance qu'il desiroit d'avoir. Ce fut une providence de Dieu toute particuliere, qui fit que les mêmes choses, dont les brouillons voulurent se servir pour renverser la Cour, fut ce qui la régla, aux dépens néanmoins de beaucoup d'honnêtes gens; mais de tant d'événemens extraordinaires, il s'en faut rapporter à cette cause premiere, qui veut le bien & permet le mal, soit pour notre récompense, soit pour notre punition. Les Dames sont d'ordinaire les premieres cau-

ses des plus grands renversemens des États ; & les guerres qui ruinent les Royaumes & les Empires , ne procedent presque jamais que des effets que produisent , ou leur beauté ou leur malice. La Duchesse de Montbazon , qui a tenu dans notre siecle le premier rang de la beauté & de la galanterie , étant Belle-mere de la Duchesse de Chevreuse , étoit aussi-bien qu'elle de la cabale des Vendômes , non tant par l'intérêt de sa Belle-fille , que parce que le Duc de Beaufort étoit amoureux d'elle. Par conséquent ces Dames étoient opposées à Madame la Princesse , qui n'aimoit ni l'une ni l'autre , & qui selon ce que j'ai dit , favorisoit le Cardinal Mazarin , par la haine qu'elle avoit contre le Garde des Sceaux de Châteauneuf. Outre ces différens intérêts , il y en avoit encore un fort grand entre Madame de Longueville , fille de Madame la Princesse , & la Duchesse de Montbazon. Cette belle Demoiselle de Bourbon , forcée par Monsieur le Prince son pere , avoit épousé le Duc de Longueville , qui étoit le plus grand Seigneur qu'elle pût épouser , à cause de ses grands biens , & qui suivoit immédiatement les Princes du Sang & ne pouvoit se considérer comme tout-à-fait digne d'elle , soit à cause de la naissance , soit à cause de son

âge ; outre qu'il étoit amoureux de Madame de Montbazon. Ces deux personnes, parmi tant de raisons de ne se pouvoir aimer, avoient de grandes dispositions à se nuire, & la parfaite beauté de Madame de Longueville, sa jeunesse & sa propre grandeur la convioient souvent à regarder sa rivale avec mépris. Il arriva donc qu'un jour Madame de Montbazon étant chez elle dans un grand cercle, une de ses Demoiselles trouva une lettre dans sa chambre, & l'ayant ramassée la porta à sa maîtresse. Cette lettre se trouva d'une écriture de femme, qui écrivoit tendrement à quelqu'un qu'elle ne haïssoit pas. Comme pour l'ordinaire de telles matieres sont toujours l'entretien de toutes les compagnies, & qu'on préfere celles-là à toute autre chose, on ne négligea pas le sujet de risée que cette lettre donna à ceux qui composoient celle de M^{de} de Montbazon. De la gaieté on vint à la curiosité, de la curiosité au soupçon, & du soupçon on passa jusqu'à décider qu'elle étoit tombée de la poche de Coligni, qui venoit de sortir, & qui, à ce qui se disoit à l'oreille, avoit de la passion pour Madame de Longueville. Cette Princesse étoit alors dans une grande réputation de vertu & de sagesse ; mais elle ne laissoit pas d'être soup-

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 175
connée de ne pas haïr l'adoration & les
louanges. Les premiers, qui chez Madama
de Montbazou, dirent après elle que
cette lettre étoit de Madame de Longue-
ville, ne le crurent pas en effet. Ce ne
fut alors qu'une histoire plaisante, dont
chacun faisoit le conte à son ami fort en
secret, pour seulement divertir celui qui
l'ignoroit. Il ne demeura pas long-temps
sans parvenir aux oreilles de Madame la
Princesse, qui, selon son naturel altier &
vindicatif, le ressentit vivement, & il est
presque impossible de dire jusqu'où elle
porta sa colere & sa douleur. Madame de
Longueville, qui n'étoit pas moins sensi-
ble, mais qui étoit plus retenue, fut d'a-
vis de n'en pas faire de bruit. La ja-
lousie qu'elle avoit contre la Duchesse de
Montbazou, étant proportionnée à l'a-
mour qu'elle avoit pour son mari, ne l'em-
portoit pas si loin qu'elle ne trouvât plus
à propos de dissimuler cet outrage, car il
étoit d'une nature à devoir souhaiter plu-
tôt de l'étouffer que d'en faire une solem-
nelle vengeance. Madame sa mere étoit
animée par beaucoup d'autres grands in-
térêts : elle savoit profiter de l'avantage
qu'elle avoit d'être entrée dans la Maison
de Bourbon ; & ne pouvant se retenir,
elle fit de cette querelle une affaire d'État.

Elle vint trouver la Reine , lui demanda justice , & se plaignit hautement de Madame de Montbazon. Voilà toute la Cour partagée. Les femmes , qui avoient du respect pour Madame la Princesse , se rangerent de son côté , pendant que tous les hommes furent chez Madame de Montbazon ; & l'on compta jusqu'à quatorze Princes , qui la furent voir. Mais tous ces approbateurs , dont le nombre lui donnoit tant d'avantage , furent bientôt après contraints de se séparer d'elle : ils eurent peur du jeune Duc d'Enguien , qui , au bruit de la colere de Madame la Princesse , fit paroître vouloir porter hautement les intérêts de Madame de Longueville ; & ce redoutable protecteur diminua l'audace de ceux qui avoient osé perdre le respect qui est dû au Sang Royal. La Reine , qui avoit toujours aimé Madame la Princesse , se trouva fort disposée à la favoriser : elle étoit mere du Duc d'Enguien , qui venoit de gagner une bataille , & qui se faisoit déjà craindre : il falloit l'épargner tout-à-fait , de peur que le repos de la Régence n'en fût troublé. Ces considérations devoient l'emporter sur tout le reste : la chose de foi l'obligeoit aussi , & le droit des gens vouloit qu'elle défendît la gloire de Madame de Longueville , qui , outre sa

naissance , avoit de belles qualités , dont la réputation n'étoit point encore attaquée , & qui étoit fort aimable de sa personne. Cette Princesse étoit grosse : elle étoit allée à la Barre , maison auprès de Paris , qu'elle avoit choisie pour aller passer les premiers chagrins de son aventure , & pour s'y reposer. La Reine la fut voir , pour la consoler & lui promettre sa protection. Après les premiers discours de civilité , Madame la Princesse la mena dans un cabinet , ou la mere & la fille se jetterent à ses pieds , & lui demanderent justice de l'outrage que Madame de Montbazon leur avoit fait. Ce fut avec tant de sentimens & tant de larmes , que la Reine , m'ayant fait l'honneur à son retour de la Barre de me conter ces particularités , me dit que ces Princeses lui avoient fait pitié , & qu'elle leur avoit promis qu'elles seroient entièrement satisfaites. Cela se fit en effet , avec toute la cérémonie requise , & de maniere qu'elles en furent contentes. Le Duc de Beaufort , le grand soutien de Madame de Montbazon , commençoit à décheoir de cette premiere faveur qui avoit d'abord ébloui tout le monde. Malgré l'amour qu'il avoit pour Madame de Montbazon , la Reine favorise Madame la Princesse & Madame de Longueville ,

Il demande l'Amirauté : on la lui refuse ; parce que déjà le Cardinal Mazarin avoit fait résoudre la Reine de la laisser au Duc de Brezé , neveu du Cardinal de Richelieu. Il en étoit saisi , & avoit du mérite ; mais on la lui auroit ôtée sans la protection du Cardinal. Ce changement dans l'esprit de la Reine déplut infiniment à toute la cabale contraire , mais il toucha vivement le Duc de Beaufort en son particulier. Il s'étonna de se voir refuser une grace qu'il avoit espérée , & qu'il disoit tout haut que la Reine lui avoit promise. Son ressentiment le fit résoudre de se défaire de ce Ministre , qui commençoit à le braver en toutes occasions : & le nouveau venu , qui voyoit combien ces gens-là le devoient souhaiter ; se voulut servir de la colere de Madame la Princesse pour les pousser & pour les perdre s'il le pouvoit. Ce qui procéda de la malice de Madame de Montbazon , tant pour satisfaire sa passion particulière , que pour faire du mal à ceux qui soutenoient le parti du Cardinal Mazarin , servit utilement au même Cardinal pour se défaire de ses ennemis , & pour anéantir les cabales qui lui étoient opposées. Comme il avoit de l'esprit , & de cet esprit de cabinet , qui fait jouer tant de grandes machines , il lui fut aisé de se bien servir de

ces petits événemens , pour parvenir à ses grands desseins. Il étoit insinuant ; il savoit se servir de sa bonté apparente à son avantage ; il avoit l'art d'enchanter les hommes , & de se faire aimer par ceux à qui la fortune le soumettoit. J'ai ouï dire à la Maréchale d'Estrées , qui l'avoit vu à Rome & qui le connoissoit à fond , qu'il n'étoit capable de juger bien des choses , que dans la médiocre fortune. C'étoit l'homme du monde le plus agréable. Il ne faut donc pas s'étonner s'il a su se faire estimer par une grande Reine , & pour quelque temps des Princes du Sang , dont il a eu plusieurs fois l'amitié.

La Reine , pour remédier par la paix à ces petits désordres de la Cour , qu'elle regardoit comme des bagatelles , ordonna que la Duchesse de Montbazou iroit chez Madame la Princesse , lui faire non-seulement des excuses , mais une réparation publique sur ce qui avoit été dit , ou par elle , ou par ceux qui étoient chez elle. Ce qu'elle devoit dire pour cet effet , & les paroles qu'on lui devoit répondre , furent écrites dans le petit cabinet du Louvre , sur les tablettes du Cardinal , qui travailloit en apparence pour appaiser toutes ces querelles au contentement des deux parties. J'y étois le soir que toutes ces importantes fa-

çons furent examinées ; & je me souviens que j'admirai dans mon ame quelles sont les folies & les vaines occupations de ce monde. La Reine étoit dans son grand cabinet , & Madame la Princesse étoit avec elle , qui , toute émue & toute terrible , faisoit de cette affaire un crime de lèse-Majesté. Madame de Chevreuse , engagée par mille raisons dans la querelle de sa Belle-mère , étoit avec le Cardinal Mazarin , pour composer la harangue qu'elle devoit faire. Sur chaque mot , il y avoit un pour parler d'une heure. Le Cardinal , faisant l'affaire alloit d'un côté à l'autre , pour accommoder leur différend , comme si cette paix eût été nécessaire au bonheur de la France , & au sien en son particulier. Je ne vis jamais , selon mon avis , une mommerie si complète ; car enfin , la chose de soi n'étoit rien : & chaque jour il arrive de ces aventures & de pires , non-seulement aux particuliers , aux Princes & Princesses , mais aux Rois & aux Reines. Les têtes couronnées sont de toutes façons les plus exposées à l'injustice de la médifance : les plus raisonnables ne s'avisent pas seulement de les sentir , ni de les vouloir punir ; ils savent & doivent connoître que c'est un mal irrémédiable. Il fut donc arrêté que la Criminelle iroit

chez Madame la Princesse le lendemain , où elle devoit dire , *que le discours qui s'étoit fait de la lettre * étoit une chose fausse , inventée par de méchans esprits ; & qu'en son particulier elle n'y avoit jamais pensé ; connoissant trop bien la vertu de Madame de Longueville , & le respect qu'elle lui devoit.* Cette harangue fut écrite dans un petit billet , qui fut attaché à son éventail , pour la dire mot à mot à Madame la Princesse. Elle le fit de la maniere du monde la plus fiere & la plus haute ; faisant une mine qui sembloit dire , *Je me moque de ce que je dis.*

Madame la Princesse après cette satisfaction , supplia la Reine de lui permettre de ne se point trouver en lieu où seroit la Duchesse de Montbazon ; ce que la Reine lui accorda facilement. Elle voulut lui faire ce plaisir , & crut que la chose n'étoit pas de grande conséquence , quoique difficile à exécuter. Il arriva quelques jours après , que Madame de Chevreuse s'engagea de donner une collation à la Reine dans le jardin de Regnard au bout

* Je suis obligé de dire ici qu'on a su certainement , que cette lettre trouvée chez Madame de Montbazon , étoit écrite à Maulevrier par une Dame fort indigne d'être comparée à Madame de Longueville,

des Tuileries. La Reine y voulut mener Madame la Princesse : elle l'assura que Madame de Montbazon n'y feroit pas, parce qu'elle savoit qu'elle avoit pris médecine ce jour-là. Sur cette certitude elle se hazarda de la suivre ; mais quand la Reine arriva dans ce jardin, on lui dit que la Duchesse de Montbazon y étoit, & qu'elle prétendoit faire l'honneur de la collation, comme Belle-mere de celle qui la donnoit. La Reine en demeura surprise ; car elle avoit promis à Madame la Princesse sûreté là-dessus, & fut embarrassée de cette mauvaise rencontre. Madame la Princesse fit semblant de vouloir s'en aller & de ne pas vouloir troubler la fête ; mais la Reine la retint, & lui dit qu'elle étoit obligée d'y remédier, puisque c'étoit sur sa parole qu'elle s'étoit résolue d'y venir. Pour le faire sans bruit, elle envoya prier Madame de Montbazon, de faire semblant de se trouver mal & de s'en aller ; afin de la tirer par-là de la peine où elle étoit. Cette Dame sachant la cause de ce petit bannissement, ne put consentir à fuir devant son ennemie, & fut si peu habile, qu'elle refusa cette complaisance à celle à qui elle en devoit de plus grandes. La Reine se sentit offensée de cette résistance : elle ne voulut

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 183
pas laisser aller Madame la Princesse, & refusant la collation & la promenade, revint au Louvre fort irritée contre le peu de respect que Madame de Montbazon avoit eu pour elle. Comme les Rois sont pour l'ordinaire fort au-dessus de ceux qui les offensent, il leur est facile de s'en venger. Le lendemain la Reine lui envoya commander de s'absenter de la Cour, & de s'en aller à l'une de ses maisons. Elle le fit aussi-tôt, au grand regret de ses amis, & même du Duc d'Orléans, qui l'ayant aimée autrefois s'en souvenoit encore. Il ne put néanmoins y apporter aucun remède, parce que la Reine étoit en colere. Elle en avoit sujet, & son Ministre trouvoit à propos qu'elle le fût plus encore pour ses intétêts, que pour avoir manqué d'obéissance.

Cette disgrâce fut aussi-tôt suivie de celle du Duc de Beaufort, & de toute la troupe des importans. L'engagement qu'il avoit avec cette Dame exilée, la douleur qu'il avoit de voir qu'une autre lui venoit d'enlever sa faveur, la haine que Monsieur le Prince, Madame la Princesse, & Madame de Longueville, avoient contre cette cabale, & sur-tout la nécessité où se trouvoit le Cardinal Mazarin de le per-

dre , firent enfin sa disgrâce , & compoferent le malheur de sa vie.

Le Duc de Beaufort fut accusé d'avoir voulu faire assassiner le Cardinal Mazarin , & la Reine fut persuadée que par deux fois il avoit pensé l'exécuter ; mais d'autres m'ont assuré qu'il vouloit seulement lui faire peur. J'ai ouï dire aussi qu'il y avoit quelque vérité dans cette accusation. Des gens dignes de foi , & peu affectionnés au Cardinal , m'ont avoué qu'un jour comme il vouloit aller dîner à Maisons , il y avoit eu des Soldats affidés , qui devoient s'en défaire sur le chemin ; que le Duc d'Orléans , étant arrivé par hasard comme il alloit monter en carosse , voulut se mettre de la partie ; & que sa présence avoit empêché ce dessein. Une autre fois l'histoire assure que le Cardinal allant de sa maison au Louvre , qui étoit tout contre , on devoit encore le tuer par une fenêtre ; que ce soir il fut averti de n'y pas aller ; & que dans les coins des rues voisines il y avoit eu beaucoup de troupes de gens à cheval. Il est vrai aussi que le lendemain de ce même jour le bruit fut grand à la Cour qu'on avoit voulu tuer le Cardinal Mazarin. Sur ce bruit , il y eut beaucoup de monde au Louvre ; & la Reine me parut mal satisfaite du Duc
de

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 185
de Beaufort, & de toute la cabale des Importans. Elle me fit l'honneur de me dire, comme je m'approchai d'elle, & que je lui demandai raison de ce tumulte : *Vous verrez devant deux fois vingt-quatre heures comme je me vengerai des tours que ces méchans amis me font.* Je gardai secrètement dans mon cœur ce que la Reine m'avoit fait l'honneur de me dire, & demurai fort attentive à voir le succès des deux jours dont la Reine m'avoit avertie. Jamais le souvenir de ce peu de mots ne s'effacera de mon esprit. Je vis en ce moment par le feu qui brilloit dans les yeux de la Reine, & par les choses qui en effet arriverent le lendemain & le soir même, ce que c'est qu'une personne souveraine quand elle est en colere, & qu'elle peut tout ce qu'elle veut.

Ce même soir le Duc de Beaufort revenant de la chasse, qui fut peu de jours après l'exil de Madame de Montbazon, rencontra en entrant au Louvre Madame de Guise & Madame de Vendôme sa mere, avec la Duchesse de Vendôme sa sœur, qui avoient accompagné la Reine tout ce jour. Elles avoient appris le bruit de cet assassinat, & vu l'émotion qui avoit paru dans le visage de la Reine. Elles firent ce qu'elles purent pour empêcher ce Prin-

ce de monter en haut , & lui dirent que ses amis étoient d'avis qu'il s'absentât pour quelques jours , afin de voir ce qu'il devoit faire ; mais lui sans s'étonner continua son chemin , & leur répondit ce que le Duc de Guise avoit répondu à un billet qui l'avertissoit qu'on le devoit tuer ; *On n'oseroit*. Il étoit encore enivré de l'opinion de sa faveur , il avoit vu la Reine le matin ou le soir du jour précédent , qui lui avoit parlé avec la même douceur & familiarité ordinaire , & il ne s'imagina pas que sa destinée pût changer si facilement. Il entra donc chez la Reine dans cette sécurité. Il la trouva dans son grand cabinet du Louvre , qui le reçut amiablement , & qui lui fit des questions sur sa chasse , comme si elle n'eût eu que cette pensée dans son esprit. Elle avoit appris à bien dissimuler du feu Roi son mari , qui avoit pratiqué cette laide , mais nécessaire vertu , plus parfaitement qu'aucun Prince du monde , après avoir satisfait par un beau semblant à tout ce que la politique l'obligeoit de faire.

Le Cardinal étant arrivé sur cette douce conversation , la Reine se leva & lui dit de la suivre. Il parut qu'elle vouloit aller tenir Conseil dans sa chambre. Elle y passa , suivi seulement de son Ministre.

En même temps, le Duc de Beaufort voulant sortir par le petit cabinet, trouva Guittaut, Capitaine des Gardes de la Reine, qui l'arrêta & lui fit commandement de le suivre de la part du Roi & de la Reine. Ce Prince, sans s'étonner, après l'avoir regardé fixement, lui dit : *Oui je le veux, mais cela, je l'avoue, est assez étrange.* Puis se tournant du côté de Mesdames de Chevreuse & de Hautefort, qui étoient dans le petit cabinet, & qui caufoient ensemble, il leur dit : *Mesdames, vous voyez, la Reine me fait arrêter.* Sans doute qu'elles furent surprises de cette aventure, & qu'elles en eurent de la douleur ; car elles étoient de ses amies : & pour lui, je crois que le dépit & la colere occuperent entièrement son ame. Il ne s'imaginoit pas qu'après avoir été serviteur de la Reine pendant ses malheurs, elle pût jamais se résoudre à le traiter de la sorte. Ce n'étoit pas un homme détrompé des vanités du monde, ni qui fût en faire les solides jugemens qu'un esprit du commun eût pu faire. Il étoit homme d'esprit en beaucoup de choses, mais fort attaché à la fausse gloire qui suit la faveur, & par conséquent il fut mal content de se voir trompé & déchu de ses belles espérances : mais comme il avoit du

cœur , il fit bonne mine dans son malheur.

Quand le Duc de Beaufort fut entré dans la Chambre de Guittaut , où d'abord on le mena , il demanda à souper. Il mangea de grand appétit , & dormit de même. Aussi-tôt qu'il fut arrêté , le bruit de sa détention fit venir Madame sa mere & Madame de Nemours sa sœur au Louvre pour se jeter aux pieds de la Reine , pour lui demander sa grace ; mais elle étoit enfermée , & leurs larmes ne furent point vues : & leurs cris ne furent entendus que de peu de personnes qui furent les consoler. Je fus de ce nombre , & nous leur dûmes qu'elles ne la pouvoient pas voir ; que ses résolutions ne pouvoient se changer , & qu'elles feroient mieux pour le présent de se soumettre à la volonté de Dieu. La Duchesse de Vendôme , qui étoit une sainte , & la mere des pauvres , ne manqua pas de prendre ce parti. Barriere , serviteur de la Reine , devoit être arrêté ce même jour. Cette Princesse s'étoit autrefois servie de lui pour des commissions où il falloit du secret & de la résolution ; & quand elle avoit appréhendé qu'on lui ôtât ses enfans , c'étoit lui qu'elle avoit envoyé trouver le Grand-Écuyer , pour le prier de travailler à détourner le Roi de cette pensée ; mais Barriere ayant

trouvé ce favori peu assuré de la bonne volonté de son maître , il n'avoit pas été en état de lui rendre ce service , & craignant de s'embarasser dans le malheur qui lui arriva peu de temps après , il n'avoit songé qu'à se sauver. Elle étoit prête de le récompenser , lorsque le Cardinal Mazarin , craignant la liaison que ceux qui étoient attachés à elle avoient avec le Duc de Beaufort, eut dessein de l'enveloper dans sa disgrâce. Il en fut averti par la Marquise de Hautefort , & au-lieu d'en aller parler le lendemain à la Reine , il alla d'abord , suivant son conseil , trouver son Ministre , qui le reçut si bien , qu'il lui dit , que le croyant homme d'honneur il vouloit bien se fier à sa parole ; & l'on fut en effet qu'il avoit envoyé prier la Reine de ne rien faire contre Barriere qu'il ne l'eût vue. Il eut donc la bonté de le sauver de la prison ; mais comme il savoit bien que ce Gentilhomme avoit offert à la Reine de tuer le Cardinal de Richelieu , il ne trouva pas à propos de lui laisser donner par elle la Lieutenance de ses Gendarmes qu'elle lui avoit promise : il crut qu'un homme intrépide & capable de tout entreprendre , étant ami de ses ennemis , ne lui étoit pas propre en cette Charge qui fut donnée à S. Mesgrin. Quand

Barriere en fit ses plaintes à la Reine , elle tourna la conversation sur les offres qu'il lui avoit faites , & lui dit en parlant du Cardinal de Richelieu : *Vous savez , Barriere , que je vous dis & vous le répétait , Il est Prêtre , je n'y puis consentir.* Tous ses amis lui dirent , quand il leur en parla , que n'ayant pas accepté ses offres , il ne devoit pas s'étonner si elles lui avoient été nuisibles en cette occasion ; & je lui ai depuis ouï dire que cela avoit été pour lui une grande leçon , qui lui avoit appris que Dieu seul méritoit d'être aimé & servi , & qu'on ne devoit jamais le quitter pour des créatures.

Le Prisonnier fut mené au Bois de Vincennes. On lui donna un valet-de-chambre pour le servir , & un cuisinier de la bouche. Ses amis se plainquirent de ce qu'on ne lui avoit pas donné quelqu'un de ses domestiques ; mais la Reine , à qui j'en parlai à leur priere , me répondit que ce n'étoit pas l'usage. On envoya ordre à Monsieur & à Madame de Vendôme & à Monsieur de Mercœur de sortir incessamment de Paris. Le Duc de Vendôme s'en excusa d'abord sur ce qu'il étoit malade ; mais pour le presser d'en partir , & lui faire faire son voyage plus commodément , la Reine lui envoya sa litiere. Quelques

personnes affectionnées à cette maison disgraciée , trouverent que la Reine avoit fait une trop grande affaire d'une bagatelle ; mais ses ennemis qui étoient les amis de Madame la Princesse , & de toute la cabale de l'Hôtel de Condé , envenimant les moindres choses , le Cardinal ne fut pas fâché de profiter de la colere de la Reine pour éloigner de la Cour tous ceux qui s'opposoient à son établissement , en lui faisant comprendre que les Princes de Vendôme n'avoient une si grosse Cour , qu'à cause qu'ils souffroient qu'on dît qu'ils la gouvernoient absolument ; ce qui faisoit croire qu'elle ne feroit du bien à personne qu'à leur recommandation. Le grand nombre de gens de cette cabale qui l'importunoient tous les jours de leurs prétentions , fit qu'elle se laissa aisément persuader qu'elle n'étoit point obligée de les récompenser des pertes dont elle n'étoit point cause ; & qu'il falloit arrêter la présomption de ce jeune Prince , qui marquoit assez par son peu de conduite , qu'il étoit plus propre à brouiller l'État qu'à le servir. Elle trouva elle-même qu'étant Régente , & par conséquent chargée du soin de gouverner un grand Royaume , elle étoit obligée de se dépouiller de ses inclinations particulie-

res pour ne songer qu'au bien public, & de n'avoir plus d'autres intérêts que ceux de l'État qui étoient tout-à-fait opposés à ceux qu'elle avoit eus quand elle n'avoit point d'enfans, & qu'on la menaçoit à tous momens de la renvoyer en Espagne : car en ce temps-là elle n'avoit que fort peu d'amis & de serviteurs à qui elle devoit avoir de la reconnoissance ; mais que depuis ce temps-là, outre le souvenir de leurs services qu'elle ne devoit pas perdre, elle devoit rendre la justice à tous les sujets du Roi son fils. Le prétendu assassinat, donc on accusoit en général ceux de cette cabale, ne lui paroissoit pas même trop incroyable à elle, qui favoit à n'en pouvoir douter, qu'il avoit effectivement eu dessein de tuer le Cardinal de Richelieu : ceux qu'on s'imagine pouvoir avoir eu dessein d'assassiner le Cardinal Mazarin, étant du nombre des Importans, qui n'en faisoient point de scrupule dans le regne du feu Roi. Le lendemain de la détention du Duc de Beaufort, pendant qu'on peignoit la Reine, elle nous fit l'honneur de nous dire à deux de ses femmes & à moi, ce que ce Prince avoit dit à Guittaut quand il fut arrêté. Elle estima la grandeur de son courage, d'avoir marqué tant d'indifference pour son malheur, & nous dit qu'elle l'avoit
plusieurs

plusieurs fois averti de changer de conduite , & que s'il avoit cru ses conseils il auroit évité sa disgrâce ; & nous assura qu'elle s'étoit résolue de le faire arrêter avec une douleur incroyable , le plaignant de tout ce qu'il alloit souffrir lui & toute sa famille : & que dans le moment qu'elle fut qu'on exécutoit l'ordre qu'elle en avoit donné , elle sentit un grand battement de cœur. Elle nous conta ensuite , que deux ou trois jours auparavant étant allée se promener au bois de Vincennes , où Chavigni lui donna une magnifique collation , elle avoit vu ce Prince fort enjoué , & qu'alors il lui vint dans l'esprit de le plaindre , disant en elle-même : *Hélas ! ce pauvre garçon , dans trois jours sera peut-être ici , où il ne rira pas.* Et la Demoiselle Filandre , première Femme-de-chambre , me jura que la Reine pleura ce jour-là en se couchant ; qu'elle lui avoit dit fort bonnement , que comme elle les avoit tant aimés du temps du feu Roi , & que cette amitié avoit duré fort long-temps , elle avoit eu de la peine à s'en détacher , & à les perdre. Voilà des marques estimables de sa bonté. Aussi je crois pouvoir dire sans flatterie de la Reine qu'il n'y a jamais eu une si véritable douceur , ni jamais une personne si droite dans ses in-

tentions que la Reine, quand elle agissoit par elle-même. Elle étoit éclairée sur tout ce qu'on appelle la raison; mais malgré ses belles lumieres naturelles, il étoit facile à ceux qui avoient du pouvoir auprès d'elle de la rendre un peu trop préoccupée. Ses oreilles n'étoient pas toujours également susceptibles d'écouter le pour & le contre; & outre son Ministre principal, il y a eu encore d'autres personnes qui ont pu en de certaines occasions lui cacher la vérité; mais il étoit rare, de la voir en cet état.

La disgrâce du Duc de Beaufort fut suivie de celle de l'Evêque de Beauvais, qui ne put pas tenir contre un compétiteur aussi puissant que l'étoit le Cardinal Mazarin. Le chapeau qu'on avoit demandé pour lui fut contremandé; & il parut quitter la Cour sans regret pour aller dans son Evêché de Beauvais la faire à un meilleur Maître que les plus grands & les meilleurs Rois du monde ne le peuvent être, où il a vécu saintement le reste de sa vie.

Ce Prélat étoit si peu habile, qu'il fut aisé à ses ennemis de lui faire perdre l'estime de la Reine. Le Cardinal Mazarin se servit d'une chose dite par lui trop légèrement, pour la persuader qu'il étoit incapable d'aucun secret. Après la prison

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 195
du Duc de Beaufort, cet Evêque dit à
Monsieur le Prince, qu'il s'étonnoit qu'il
eût consenti à cette détention. Monsieur
le Prince, qui n'en étoit point affligé,
lui répondit : *Et vous, Monsieur, qui êtes
le Ministre de la Reine, comment ne l'avez-
vous pas empêchée? Je l'aurois fait*, lui dit
l'Evêque de Beauvais, *& je l'aurois averti,
si je l'avois su*. Monsieur le Prince, qui
trouva cette réponse indigne d'un homme
employé dans les affaires d'Etat, s'en mo-
qua, & la conta à quelques-uns de ses
familiers. Brancas, fils du Duc de Villars,
la sut, & quelques-uns de ses amis. Com-
me il étoit attaché au Duc d'Orléans, &
qu'il étoit ami de l'Abbé de la Riviere; il
lui en fit l'histoire. L'Abbé la dit à son maî-
tre, à la Reine & au Cardinal Mazarin;
& le Cardinal ne manqua pas d'en faire
son profit : faisant voir à cette Princesse
combien un homme en qui elle ne pouvoit
trouver de sûreté dans ses secrets lui étoit
dangereux. Cette imprudence contribua
beaucoup à le faire éloigner; mais par
elle-même, comme je l'ai déjà dit, elle
avoit apperçu qu'il n'étoit pas capable de
lui aider à soutenir le Sceptre dont la pe-
santeur l'incommodoit. La Reine n'étoit
pas habituée au travail, & les continuel-
les fonctions de la Régence lui faisant

peur , elle desiroit un homme habile & intelligent , qui pût la soulager ; & ne le trouvant point en la personne de l'Evêque de Beauvais , elle choisit le Cardinal Mazarin , qui lui parut avoir toutes les qualités qui sont nécessaires à un grand Ministre.

Madame de Chevreuse , dégoûtée de voir tous ses amis exilés & maltraités , & son crédit diminuer tous les jours , se plaignit à la Reine du peu de considération qu'elle avoit pour ses anciens serviteurs. La Reine la pria de ne se mêler de rien , de la laisser gouverner l'Etat , & disposer de ses affaires à son gré. Elle lui conseilla , à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire , de vivre agréablement en France , de ne se mêler d'aucune intrigue , & de jouir sous sa Régence du repos qu'elle n'avoit pu avoir du temps du feu Roi. Elle lui représenta qu'il étoit temps de se plaire dans la retraite , & de regler sa vie sur les pensées de l'autre monde. Elle lui dit qu'elle lui promettoit son amitié à cette condition ; mais que si elle vouloit troubler la Cour , qu'elle la forceroit de l'éloigner , & qu'elle ne pouvoit lui promettre de grace plus grande que celle d'être au moins chassée la dernière. Madame de Chevreuse ne reçut pas ces remontrances & ces conseils avec

la soumission d'esprit pratiquée dans les Couvents : elle ne crut pas que la charité & le soin de son salut en fussent la principale cause. Ce n'est pas dans la Cour où se débite cette marchandise de bonne foi : ce n'est pas aussi dans ce lieu où elle est reçue avec humilité : les pensées saintes n'entrent point dans les cœurs par des motifs humains ; au contraire , rien ne révolte tant les esprits que les prédications à contre-temps. Celle-là eut son effet de cette manière ; & comme la Reine n'eut pas de satisfaction de sa réponse ni de sa conduite , le dégoût s'augmenta de son côté ; & Madame de Chevreuse connoissant que la bonté de la Reine diminuoit pour elle , ne s'étonna point , quand enfin elle reçut commandement d'aller à Tours ou à l'une de ses maisons. Elle partit de la Cour , & fut quelques jours chez elle ; mais ne pouvant se tenir en repos , elle en partit déguisée , elle & Mademoiselle sa fille , & voulant gagner l'Angleterre , elle demeura malade dans les Isles de Guernezé , où elle souffrit beaucoup de miseres. De-là , elle revint en Flandre , où le Duc de Lorraine , tout banni qu'il étoit , la reçut. & l'assista beaucoup. Le Cardinal Mazarin disoit pour se disculper de sa disgrâce , qu'elle avoit trop d'amour pour l'Espagne ,

qu'elle vouloit absolument faire faire la paix à l'avantage des Espagnols , & qu'il n'avoit jamais pu acquérir son amitié. J'ai ouï dire à ceux qui l'ont connue particulièrement, qu'il n'y a jamais eu personne qui ait si bien connu les intérêts de tous les Princes , & qui en parlât si bien : & même je l'ai entendu louer de sa capacité ; mais il ne m'a pas paru par sa conduite , que ses lumieres aient été aussi grandes que sa réputation. Comme elle avoit de l'esprit & qu'elle avoit pratiqué les Etrangers , il est à croire que sans lui faire de grace , on pouvoit lui donner cette louange , & peut-être qu'elle étoit assez capable de donner son avis sur la paix ; mais on peut dire d'elle avec justice , que ceux qui ont examiné ce qui paroissoit de bon en elle lui ont trouvé beaucoup de défauts. Elle étoit distraite en ses discours , & très-occupée des chimeres , que son inclination à l'intrigue lui donnoit. Il est à présumer aussi que ses jugemens n'ont pas toujours été réglés par la raison , & que ses passions ont beaucoup contribué à les former en elle. La Reine & son Ministre pouvoient donc la craindre avec quelque sujet. Je lui ai ouï dire à elle-même , sur ce que je la louai un jour d'avoir eu part à toutes les grandes affaires qui

étoient arrivées dans l'Europe , que jamais l'ambition ne lui avoit touché le cœur ; mais que son plaisir l'avoit menée ; c'est-à-dire , qu'elle s'étoit intéressée dans les affaires du monde , seulement par rapport à ceux qu'elle avoit aimés.

Dans le même temps , ou peu après , on fit commandement à tous les Evêques de s'en aller à leurs Dioceses. Cet ordre fut donné , afin que l'Evêque de Lizieux * se retirât dans le sien. Il étoit dévot , grand Prédicateur , & libre à dire la vérité. Il étoit le Saint de la Cour ; il avoit toujours appelé la Reine sa bonne fille ; & la Reine avoit toute sa vie marqué l'estimer infiniment. Le feu Cardinal , quoiqu'il ne l'aimât pas , à cause qu'il étoit bon ami de la Reine , ne l'avoit jamais voulu chasser , & avoit toujours quelque vénération pour sa vertu & pour sa barbe grise ; mais enfin , il fallut qu'il s'en allât bientôt , aussi-bien que les autres. Il devina aisément que le commandement général n'étoit donné que pour lui , & que la fortune du Ministre , plutôt que la piété de la Reine , l'envoyoit satisfaire à ses obligations. Il étoit intime ami des Princes de Vendôme : il logeoit dans leur maison ; & par-

* L'Evêque de Lizieux avoit été Evêque de Nantes.

loit librement à la Reine ; si bien que le Cardinal le craignant avec sujet , fut bien-aïse de s'en défaire. Il vint trouver la Reine un matin pour prendre congé d'elle. Elle étoit à sa toilette , qui s'habilloit : & ne sachant que lui dire (dans l'embarras que la présence de ce bon-homme lui caufoit) elle le pria fort succinctement de se souvenir d'elle dans ses bonnes prières. Pour lui , il ne lui parla point : il lui voulut montrer sans doute par son silence , qu'il obéissoit sans estimer le commandement. J'y étois , & je le remarquai avec peine pour la Reine , & pour celui qu'elle chassoit si doucement. La Reine ensuite étant au Val-de-Grace , dit à la Marquise de Maignelai , Dame de grande qualité & de grande vertu , amie de cet Evêque , qu'elle avoit été obligée par beaucoup de considération de l'éloigner ; mais qu'elle lui juroit par le Dieu qu'elle venoit de recevoir (car elle sortoit de la Sainte Communion) qu'elle en avoit été très-fâchée , & qu'elle avoit eu autant de peine à se résoudre à le perdre , que s'il eût été son véritable pere.

Vers ce même temps , se fit un combat à la Place Royale , entre le Duc de Guise , un des principaux soutenus de Madame de Montbazon , & le Comte de

Coligni. C'étoit une suite de la lettre qui fut trouvée chez cette Duchesse, qu'on avoit faussement attribuée à Coligni, & qu'on avoit voulu dédier à Madame de Longueville. Le Duc de Guise, brave comme ses aïeux, eut de l'avantage sur le martyr de Madame de Longueville : il lui donna un grand coup d'épée dans le bras. Il mourut de sa blessure quelque temps après, affligé de son malheur, qui lui fut sensible. L'Estrade lui servit de second. Il étoit son parent; & desirant sa conservation, il lui dit, quand il le pria d'aller appeller le Duc de Guise, que si ce Prince, qui n'avoit nulle part à la raillerie de chez Madame de Montbazon, l'en assuroit encore, qu'il croyoit qu'il devoit en demeurer satisfait; mais Coligni, sur ce conseil, lui répondit : il n'est pas question de cela, je me suis engagé à Madame de Longueville de me battre contre lui à la Place Royale, je n'y puis manquer. Bridieu servoit le Duc de Guise, & l'Estrade eut de l'avantage sur lui; & après l'avoir blessé & mis hors de combat, il alla pour secourir son ami qu'il trouva en mauvais état. Ce Seigneur, à qui il offrit de recommencer le combat, quoiqu'il fut blessé, lui demanda son amitié, & voyant qu'il perdoit beaucoup de sang, ne voulut point par grandeur

d'ame accepter sa proposition. Madame de Longueville, à ce qu'on a cru, étoit chez la vieille Duchesse de Rohan, qui les vit battre, cachée à une fenêtre; mais elle eut peu de satisfaction de sa curiosité. On fit cette chanson sur ce combat.

*Essuyez vos beaux yeux ,
Madame de Longueville ,
Essuyez vos beaux yeux ,
Coligni se porte mieux.
S'il a demandé la vie ,
Ne l'en blâmez nullement ;
Car c'est pour être votre Amant ,
Qu'il veut vivre éternellement.*

Ce combat donna beaucoup de gloire au Duc de Guise, qui en méritoit par sa valeur & par son esprit; mais il avoit une légèreté qui le rendoit méprisable: car, outre qu'il ne s'appliquoit point au soin de sa grandeur, & qu'en toute sa conduite on voyoit manquer la prudence, il a donné de si grandes marques de sa légèreté, soit dans la galanterie, soit dans l'amour légitime, qu'une femme ne sauroit jamais le louer sans manquer à ce qu'elle doit à son sexe. Il avoit été dans ses premières années amoureux de la Princesse Anne de Gonzague. Il lui avoit pro-

mis qu'il seroit son mari , & sur ses promesses elle crut qu'il l'épouserait ; mais il la laissa bientôt après dans la liberté d'en prendre un autre. Cette Princesse avoit de la beauté & de grands charmes dans l'esprit ; si bien qu'il ne lui fut pas difficile de prendre un autre parti : peu d'années après, elle épousa le prince Palatin fils du Roi de Bohême ; & nous la verrons pendant cette Régence sous le nom de la Princesse Palatine, faire de grandes choses, & avoir part dans beaucoup d'événemens à la Cour. Le Duc de Guise après avoir manqué à cette Princesse , s'en alla en Flandre , où il épousa publiquement la Comtesse de Bossu. Le mariage fut célébré par un Evêque , parent de la Dame : il lui mangea cinquante mille écus pendant son exil ; & ensuite il s'en dégoûta. Il étoit alors revenu en France , où il ne songeoit plus à elle , que pour lui faire des outrages.

Voyons accomplir en la personne de Madame de Hautefort la destinée de toute la troupe des Importans. La Reine avoit quitté le Louvre à cause que son appartement ne lui plaisoit pas , & avoit pris pour sa demeure le Palais Royal , que le Cardinal de Richelieu en mourant avoit laissé au feu Roi. Dans le commencement

qu'elle occupa ce logis, elle fut fort malade d'une jaunisse effroyable, qui fut jugée par les médecins ne provenir que de chagrins & de tristesse. Les chagrins qu'elle avois reçus de tant de plaintes qui se faisoient contre son Gouvernement, lui avoient donné de la peine. L'occupation des affaires lui causa beaucoup d'embarras; & la douleur qu'elle sentit, se voyant forcée de faire des malheureux, lui fit une si grande impression, que son corps participant aux souffrances, en eut une trop grande part. Sa tristesse s'étant dissipée, & sa maladie aussi, elle se résolut d'en plus penser qu'à jouir du repos qu'elle se donnoit, en se déchargeant sur son Ministre des soins & des affaires de l'Etat; & crut alors pouvoir être toujours aussi heureuse qu'elle étoit puissante. Madame de Hautefort, qui n'avoit pu se vaincre sur la haine qu'elle portoit au Cardinal Mazarin, étoit la seule qui lui causoit encore de l'inquiétude, non-seulement parce qu'elle ne pouvoit souffrir ce Ministre, mais parce que son esprit, qui commençoit à prendre par beaucoup de dévotion des sentimens qui la rendoient sévère, un peu contrariante & trop critique, tout ce que la Reine faisoit lui étoit à dégoût, & l'ancienne familiarité qu'elle avoit eue

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 205
avec elle , lui donnoit la liberté de lui dire quelquefois des choses qui marquoient qu'elle n'approuvoit nullement sa conduite. La Reine ne pouvoit souffrir cette manière d'agir : & le Cardinal qui souhaitoit la perte de cette Dame , ne manquoit pas d'aigrir l'esprit de la Reine contr'elle. Ses Sermons sur sa générosité passoient pour des reproches tacites ; & sa conduite enfin manquant de prudence , fut cause qu'elle perdit les bonnes grâces de celle qui auparavant l'avoit traitée de chère amie.

Un jour donc de l'année mil six cent quarante - quatre , qu'à notre ordinaire nous avions eu l'honneur de passer le soir jusqu'à minuit auprès de la Reine , nous laissâmes Madame de Hautefort causer avec cette Princesse en toute liberté , & avec le plaisir que sa présence & la grâce qu'elle nous faisoit de nous souffrir , nous donnoit. La Reine étoit prête de se mettre au lit : elle n'avoit plus que sa dernière Prière à faire , quand nous la quittâmes , & que Mademoiselle de Beaumont , le Commandeur de Jars , ma sœur & moi , sortîmes pour nous retirer. Dans ce moment il arriva que Madame de Hautefort , toujours occupée à bien faire , en déchauffant la Reine , appuya la recomman-

dation d'une de ses femmes qui parloit en faveur d'un vieux Gentilhomme servant , qui depuis long-temps étoit son domestique , & qui lui demandoit quelque grace : & Madame de Hautefort , ne trouvant pas dans la Reine trop bonne volonté pour lui , elle lui dit & lui fit entendre par des souris dédaigneux , qu'il ne falloit pas oublier ses anciens domestiques. La Reine , qui n'attendoit qu'une occasion pour se défaire d'elle , contre sa douceur ordinaire , ne manqua pas de prendre feu là-dessus , & lui dit avec chagrin , qu'enfin elle étoit lassée de ses réprimandes , & qu'elle étoit fort mal satisfaite de la maniere dont elle vivoit avec elle. En prononçant ces importantes paroles , elle se jeta dans son lit , & lui commanda de fermer son rideau , & de ne lui plus parler de rien. Madame de Hautefort , étonnée de ce coup de foudre , se jeta à genoux , & joignant les mains , appella Dieu à témoin de son innocence & de la sincérité de ses intentions , protestant à la Reine qu'elle croyoit n'avoir jamais manqué à son service , ni à ce qu'elle lui devoit. Elle s'en alla ensuite dans sa chambre , sensiblement touchée de cette aventure , & je puis dire fort affligée. Le lendemain , la Reine lui envoya dire de sortir

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 207
d'auprès d'elle , & d'emmener avec elle
Mademoiselle d'Escars sa sœur , qui avoit
toujours été avec elle.

Je ne fus jamais plus étonnée que le matin , quand je fus à mon réveil ce qui étoit arrivé à Madame de Hautefort en ce peu de temps que nous l'avions laissée auprès de la Reine , & qui avoit causé de si grands effets contr'elle. On doit dire par justice & pour sa défense , que ses bonnes intentions la rendoient excusable ; mais les meilleures choses sont presque égales aux pires , quand elles ne sont pas bien conduites ; & la vertu prise de travers peut quelquefois causer autant de mal que son contraire. Comme j'estimois la sienne , quoique j'en visse l'imprudence , je l'allai voir dans sa chambre, où elle me parut assez forte dans ce moment sur son malheur ; (si ce peut être un malheur que de quitter la Cour). Après une conversation d'une demi-heure, où elle se justifia à moi du mieux qu'elle put, je fus trouver la Reine, à qui je dis la visite que je venois de faire, en excusant cette Dame avec le plus de soin qu'il me fut possible. La Reine me fit l'honneur de me dire que j'avois tort de ne pas entrer dans les justes raisons qu'elle avoit de se plaindre d'elle ; que je ne la connoissois presque pas , & que déjà ma bonté alloit l'excuser , quoi-

que je dusse bien voir qu'elle n'avoit point de raisons. Outre les plaintes qu'elle me fit alors , elle dit encore à Beringhen , qu'elle avoit senti de la peine de me voir si légèrement engagée dans l'amitié de Madame de Hautefort , moi qui n'étois de retour à la Cour que depuis peu , & qui n'y devois pas avoir de meilleure amie qu'elle. Cette plainte étoit obligeante , venant d'une grande Reine , qui certainement étoit la personne du monde à qui je devois le plus , & que j'aimois aussi le plus véritablement ; mais le cœur ne se voyant pas , la Reine fut quelque temps un peu froide pour moi. Ma conduite me fit beaucoup de tort auprès du Ministre : il crut que j'étois contre ses intérêts , puisque je paroissais prendre part à la disgrâce d'une personne qui lui étoit si opposée. Je n'entrois néanmoins dans nulle cabale : mes intentions étoient droites ; & la pitié seule me faisoit agir. Je ne laissai pas le soir de retourner voir Madame de Hautefort , qui pour avoir voulu paroître forte , avoit tellement renfermé en elle toute sa douleur & sa foiblesse , qu'elle l'avoit pensé faire mourir. Son mal fut si violent , qu'elle n'avoit pu sortir de sa chambre , selon le commandement qu'elle en avoit reçu. Nous la trouvâmes , le Comman-
deur

deur de Jars , Mademoiselle de Beaumont ,
ma sœur & moi dans un état pitoyable.
Son cœur , qui n'avoit pas seulement sou-
piré tout le jour , renonçant par force à
la fierté dont il avoit voulu paroître rem-
pli , étoit par sa douleur si étouffé , si fai-
fi & si abandonné à son ressentiment , que
je puis dire avec vérité , n'avoir jamais
rien vu de pareil. Elle sanglottoit d'une
maniere si sensible , qu'il étoit aisé de ju-
ger qu'elle avoit beaucoup aimé la Reine ,
que sa disgrâce étoit dure , & qu'elle ne
l'avoit pas prévue. Nous la consolâmes
le mieux que nous pûmes. Nous aurions
fort souhaité que la Reine eût été capable
de s'adoucir & de lui pardonner ; mais le
lendemain étant un peu remise , & même
soulagée par deux saignées qu'il lui fallut
faire la nuit , elle sortit du Palais Royal ,
regrettée de tout le monde. Car , comme
la disgrâce sans crime a cela de propre
qu'elle détruit l'envie dans l'ame des en-
nemis , & les fait passer aisément de la
haine à la pitié ; elle augmente l'amitié
dans celle des amis , qui sont assez hon-
nêtes gens pour aimer la générosité , &
excuser les fautes que fait faire une vertu
si extraordinaire. Cette illustre malheu-
reuse alla s'enfermer dans une Religion ,
où elle demeura quelque temps : puis elle

en sortit & vécut fort retirée , ne voyant que ses amis particuliers. Je n'osai plus l'aller voir , parce qu'en parlant d'elle à la Reine , & lui demandant en grace qu'elle ne trouvât pas mauvais que je l'allasse voir , cette Princesse m'avoit répondu froidement que j'étois libre , & que j'en pouvois user comme je voudrois. Je lui dis , en lui baissant la main , que je ne la voulois pas être pour faire jamais aucune chose qui pût lui déplaire ; & lui devant tout , & rien à Madame de Hautefort que de la civilité & de l'estime , je m'engageai à la Reine de ne la plus voir. Le Commandeur de Jars , beaucoup plus son ami que moi , qui ne manquoit pas de fidélité pour ses amis , en fit autant que moi , & ne la vit plus que quand elle se maria.

Voilà donc la Cour sans trouble , & la Reine sans Importans. Tout le reste se rangea du côté du Ministre , & chercha son établissement par sa protection. Il ne restoit plus auprès de la Reine que la Marquise de Senecé , qui n'étant pas mise de sa main , n'en pouvoit être aimée , d'autant plus qu'elle la vouloit gouverner à sa mode , & qu'elle avoit voulu placer l'Evêque de Limoges son parent , au premier degré de la faveur. Elle prétendit qu'on la fît Duchesse , & qu'on déclarât ses pe-

tits enfans Princes , à cause du nom de Foix qu'ils portent ; de sorte qu'elle avoit de la peine à se voir contrainte sous une autorité qui resserroit son ambition dans les seules prérogatives de sa charge : mais , comme elle étoit fort inégale , elle avoit de ces contrariétés que les Espagnols appellent *Altibaxos* ; car tantôt elle pestoit comme les autres , tantôt elle le recherchoit avec de grandes soumissions , & se louoit de la moindre douceur qu'il lui disoit ; & comme ces mouvemens d'amitié & de haine pour & contre lui étoient alternatifs , les bonnes ou les mauvaises paroles qu'elle tiroit de lui étoient différentes , & l'on ne pouvoit dire si elle étoit bien ou mal à la Cour , où elle demouroit sans aucun crédit.

Au commencement de la Régence , la Reine avoit établi un Conseil de conscience , où se jugeoient toutes les affaires qui concernoient les Bénéfices qu'elle vouloit donner à des gens de bien. Ce Conseil subsista tant que le Ministre voyant son autorité traversée demeura dans quelque retenue ; mais aussi-tôt qu'elle fut tout-à-fait affermie , il voulut disposer à son gré & sans aucune contradiction des Bénéfices , comme de tout le reste , ou que ceux à qui la Reine les donneroient fussent de

ses amis, sans trop se soucier qu'ils fussent bons serviteurs de Dieu, disant qu'il croyoit qu'ils l'étoient tous. Ce Conseil ne servit donc qu'à exclure ceux qu'elle ne vouloit pas favoriser ; & quelques années après il fut entièrement aboli , à cause que le Pere Vincent, qui en étoit le chef , étant un homme tout d'une piece, qui n'avoit jamais songé à gagner les bonnes grâces des gens de la Cour , dont il ne connoissoit pas les manières ; fut aisément tourné en ridicule ; parce qu'il étoit presque impossible que l'humilité, la pénitence, & la simplicité évangélique s'accordassent avec l'ambition, la vanité & l'intérêt qui y regnent. Celle qui l'avoit établi auroit fort souhaité de l'y maintenir : c'est pourquoi elle avoit encore quelques longues conversations avec lui, sur les scrupules qui lui en étoient toujours demeurés ; mais elle manqua de fermeté en cette occasion , & laissa souvent les choses selon qu'il plut à son Ministre , ne se croyant pas si habile que lui, & ne croyant pas l'être autant qu'elle l'étoit en beaucoup de choses : ce qui fut cause qu'il lui étoit aisé de la persuader de tout ce qu'il vouloit, & de la faire revenir après quelque résistance aux choses qu'il avoit résolues. Je fais néanmoins que dans le choix des Evêques par-

ticulièrement, elle a eu une très-grande peine à se rendre ; & qu'elle en a eu bien davantage, quand elle eut reconnu qu'elle avoit suivi ses avis trop facilement sur cet important chapitre ; ce qu'elle ne faisoit pas toujours, & jamais sans consulter en particulier, ou le Pere Vincent tant qu'il a vécu, ou d'autres qu'elle a cru gens de bien ; mais elle a été quelquefois trompée par la fausse vertu de ceux qui prétendoient à la Prélatrice, & dont les personnes de piété, sur qui elle se reposoit de cet examen, lui répondoient peut-être un peu trop légèrement. Cependant, malgré l'indifférence que son Ministre a paru avoir sur ce sujet, Dieu a fait la grace à cette Princesse de voir la plupart de ceux qui pendant sa Régence ont été élevés à cette dignité, satisfaire à leur devoir, & faire leurs fonctions avec une sainteté exemplaire.

La Reine avoit mis dans les finances le Président de Bailleul, homme de bien & Juge fort intègre, mais trop familiarisé & trop doux pour cette charge, où la justice n'est pas la principale qualité qui soit nécessaire. Il étoit important au Cardinal Mazarin de le changer pour un moins régulier & plus dur que lui. Il ne voulut pas d'abord le chasser ; mais il mit sous lui d'Hemeri pour Contrôleur général, avec

tout le pouvoir dont cette charge le rendoit capable , pour l'instaler peu à peu & en faire un Surintendant des finances tout-à-fait à sa dévotion ; ce qui arriva bientôt après. En même temps la Reine, qui vouloit ôter Chavigni du Conseil, où le Cardinal n'étoit pas bien-aise de le voir exercer la charge de Secrétaire d'État des affaires étrangères , dont il étoit fort capable , & qu'il avoit eue de Boutillier son pere , & par laquelle ayant le maniment des plus grandes affaires qui s'y examinent , il avoit nécessairement quelque part au Ministère , lui ordonna de s'en défaire & de la vendre au Comte de Brienne , qui vendroit celle qu'il avoit de la Maison du Roi à Duplessis-Guenegaud ; & comme elle le considéroit , non-seulement par sa probité & par l'amitié qu'elle avoit pour la Comtesse de Brienne ; elle lui fit donner deux cents mille livres , pour aider à payer celle qu'on lui vendoit cinq cents mille livres. Le Cardinal Mazarin n'ayant plus personne dans le Conseil qui pût lui donner quelque jalousie, le Comte de Brienne ne faisoit aucune difficulté de signer toutes les dépêches comme on les lui envoyoit. Il ne restoit plus que la charge de Secrétaire d'État de la guerre , que des Noyers , qui avoit été disgracié par le feu

Roi avoit , & dont il fit donner la commission à le Tellier qu'il avoit connu en Italie , & qui en eut bientôt le titre par la mort de des Noyers : & par ce moyen , il eut le plaisir de faire tout seul les quatre charges de Secrétaires d'État , & les titulaires ne furent que ses commis.

Après avoir parlé de l'état où étoit la Cour , je crois qu'il est juste de dire quelque chose de particulier de la Reine. Elle s'éveilloit pour l'ordinaire à dix ou onze heures , & les jours de dévotion à neuf , qu'elle faisoit une longue priere avant que d'appeller celle qui couchoit auprès d'elle. Quand on avoit annoncé son réveil , ses principaux Officiers lui venoient faire leur cour , & souvent d'autres personnes y entroient , & particulièrement certaines Dames qui lui venoient parler des aumônes de charité qui étoient à faire à Paris , dans toute la France , & même au dehors ; car ses libéralités en tout temps étoient grandes , & s'étendoient généralement sur tout ce qui regardoit la piété ; son application étant sans relâche à tous les besoins qu'on avoit de sa protection & de sa justice. Les hommes n'étoient pas exclus de ses Audiences. Dans ces premieres heures , elle en donnoit souvent à plusieurs

& entroit dans toutes les affaires dont ils lui parloient, selon qu'elle le jugeoit nécessaire. Le Roi ne manquoit jamais, non plus que Monsieur, de la venir voir dès le matin pour ne la quitter qu'à l'heure de leur retraite, excepté dans les heures de leur repas & de leurs jeux; l'enfance ne leur permettant pas encore de manger avec elle, comme ils firent depuis. Quand ceux qui avoient eu à parler à elle avoient eu leur audience, elle se levoit, prenoit une robe de chambre, & après avoir fait une seconde priere, elle déjeûnoit de grand appétit. Elle prenoit ensuite sa chemise que le Roi lui donnoit en la baisant tendrement, & cette coutume lui a duré longtemps. Après avoir mis son corps de juppe, avec un peignoir, elle entendoit la Messe fort dévotement, & cette sainte action finie, elle venoit à sa toilette. Il y avoit alors un plaisir non pareil à la voir coiffer & habiller. Elle étoit adroite, & ses belles mains en cet emploi faisoient admirer toutes leurs perfections. Elle avoit les plus beaux cheveux du monde : ils étoient fort longs & en grande quantité; qui se sont conservés long-temps sans que les années aient eu le pouvoir de détruire leur beauté. Elle s'habilloit avec le soin & la curiosité permise aux personnes qui veulent être
bien

bien fans luxe , fans or ni argent , fans fard , & fans façon extraordinaire. Il étoit néanmoins aisé de voir à travers la modestie de ses habits , qu'elle pouvoit être sensible à un peu d'amour propre. Après la mort du feu Roi , elle cessa de mettre du rouge , ce qui augmenta la blancheur & la netteté de son teint. Au-lieu de rien diminuer de son éclat , on l'en estima davantage , & l'approbation publique obligea les Dames à suivre son exemple. Elle prit alors la coutume de garder la chambre un jour ou deux pour se reposer de temps en temps & ne voir que les personnes qui lui étoient plus familières & la pouvoient moins importuner. Dans les autres jours , elle donnoit facilement Audience à tous ceux qui la lui demandoient , tant sur les affaires générales , que sur les particulières. Comme elle avoit du bon sens , & beaucoup de raison , elle les satisfaisoit tous par des réponses accompagnées de bonté ; & ceux qui l'aimoient auroient toujours voulu qu'elle eût agi par ses propres lumieres , comme d'abord elle en avoit eu l'intention , pour éviter le blâme qu'elle avoit vu donner au feu Roi , qui avoit trop abandonné son autorité au Cardinal de Richelieu , disant souvent à ses serviteurs qu'elle n'en vouloit pas faire autant ; mais

par malheur pour ceux qui étoient à elle , ses résolutions furent affoiblies par le desir du repos & par la peine qu'elle trouva dans la multiplicité des affaires qui sont inséparables du gouvernement d'un grand Royaume. Dans la suite des temps , elle devint plus paresseuse , & apprit par son expérience que Dieu n'a pas placé des Rois sur des Trônes pour ne point agir , mais pour souffrir quelques-unes des miseres qui sont attachées à toutes sortes d'états.

La Reine ne dînoit pas souvent en public , servie par ses Officiers ; mais presque toujours dans son petit cabinet , servie par ses femmes. Après son dîner , elle alloit tenir le cercle , ou bien elle sortoit & alloit voir des Religieuses ou faire quelques dévotions , d'où étant revenue elle se donnoit encore quelque temps aux Princesses & aux Dames de qualité qui venoient faire leur Cour. Monsieur le Duc d'Orléans , Monsieur le Prince , & le Duc d'Anguien , la venoient voir : & le Cardinal Mazarin n'y manquoit jamais à la belle heure du soir , que la conversation se faisoit publiquement entre la Reine , les Princes & le Ministre ; ce qui faisoit qu'en ce temps la Cour étoit fort grosse. la Reine se retiroit ensuite en son particulier. Le Duc d'Orléans après un entretien se-

cret , s'en alloit à Luxembourg & laissoit le Cardinal Mazarin avec la Reine. Ce Ministre y demeuroit quelquefois une heure , quelquefois plus. Les portes du cabinet demeuroient ouvertes. Après la sortie du Duc d'Orléans les gens de la Cour , soit par leur dignité , soit par leur faveur pouvoient entrer dans la petite chambre du Palais Royal joignant le cabinet , & y demeurer attendant la fin du Conseil. Quand il étoit fini , la Reine peu de temps après donnoit le bon soir à tout ce qui s'appelloit le grand monde. La foule des grands Seigneurs & des Courtisans demouroit dans le grand cabinet , & c'étoit là que se pratiquoit sans doute tout ce que la galanterie & les folles intrigues pouvoient produire. Peu d'hommes avec quatre ou cinq personnes de notre sexe avoient l'honneur de rester avec la Reine à toutes les heures où elle étoit en son particulier. Ces hommes étoient le Commandeur de Jars , Beringhen , Chandernier Capitaine de Gardes du Roi , Guitaut Capitaine des Gardes de la Reine , & Comminges son neveu & son Lieutenant. Quelquefois d'autres s'y fourroient , & la Reine se plaignoit en riant de ce qu'ils y prenoient racine. Outre ceux que j'ai nommés , il y en avoit d'autres

qui lui étoient agréables quand ils y vou-
loient demeurer , comme le Maréchal de
Grammont , Créquy , Mortemar ; ceux en-
fin dont les grands noms ou leurs charges
portent leur privilége avec eux. Pour des
femmes , il n'y avoit que Mademoiselle
de Beaumont , Madame de Bregis , ma
sœur & moi , & Madame Hebert mere de
Madame de Bregis quelquefois , mais ra-
rement , qui n'étoit ni muette ni philoso-
phe , & qui n'étoit guere écoutée : car
Madame de Senecé Dame d'honneur ,
étoit auprès du Roi ; & la place de Mada-
me de Hautefort n'étant pas remplie ,
nous avions seules cet avantage de passer
plusieurs heures en particulier avec la plus
grande Reine du monde , & qui avoit
beaucoup de bonté pour nous. Quand elle
avoit donné le bon soir , & que le Cardi-
nal Mazarin l'avoit quittée , elle entroit
dans son Oratoire , où elle demouroit en
prière plus d'une heure ; puis après elle en
sortoit pour souper à onze heures. Son sou-
pé fini , nous en mangions les restes , sans
ordre ni mesure , nous servant pour tout
appareil de sa serviette à laver , & du reste
de son pain ; & quoique ce repas fût mal
ordonné , il n'étoit point désagréable , par
l'avantage de ce qui s'appelle privauté ,
pour la qualité & le mérite des personnes

qui s'y rencontroient quelquefois. Ensuite de ce festin, nous allions la trouver dans son cabinet, où recommençoit une conversation gaie & libre, qui nous conduisoit jusqu'à minuit ou une heure; & quand elle étoit déshabillée, & souvent couchée & prête à s'endormir, nous la quitions pour en aller faire autant. Nous avons fait cette vie ponctuellement pendant plusieurs années, la suivant dans les petits voyages de Fontainebleau, jusqu'à ce que la guerre civile, le siege de Paris, & les troubles furent assez grands pour interrompre souvent cet ordre: je veux dire à l'égard de notre assiduité; mais non à l'égard de la Reine; car c'étoit la personne du monde la plus égale dans toute la conduite de sa vie. Elle tenoit Conseil les lundis & les jeudis: & ces jours-là, elle étoit obsédée d'une foule de monde. Elle jeûnoit tous les jours commandés; & malgré son appétit, elle jeûnoit tout le Carême entier. Étant à Paris, elle alloit tous les samedis à la messe à Notre-Dame, & pour l'ordinaire elle demouroit le reste de ce jour-là à son repos, prenant le plus grand plaisir du monde à se dérober à la presse qui l'environnoit ordinairement, mais qui s'étoit à la fin accoutumée à ne la pas tant importuner que les autres

jours. Elle communioit réglément les Dimanches & les Fêtes. Les veilles des bonnes Fêtes , elle alloit coucher au Val-de-Grace , où elle avoit résolue de faire bâtir un nouveau Monastere , plus beau que celui qui y étoit quand elle en avoit été la Fondatrice , & d'y joindre une Eglise digne d'une Reine , mere d'un si grand Roi : elle en avoit donné le soin à Tubeuf. Elle demouroit là quelques jours , retirée de tout le monde , & elle prenoit plaisir d'y faire des conversations avec des Religieuses. Elle cherchoit les plus fautes , & s'accommodoit de celles qui n'avoient qu'un mérite médiocre ; mais quand elles avoient pu toucher son estime , elle les honoroit de son amitié. Les bons sermons & les plus sévères Prédicateurs , étoient ceux qui lui plaisoient le plus. Elle a été quelquefois , mais rarement , visiter les prisons , déguisée en suivante ; & de ma connoissance , je fais qu'elle suivit un jour Madame la Princesse à cette intention. Elle avoit une femme de chambre , Dame pieuse & dévote , qui , dans les premières années de sa Régence , s'enfermoit les soirs avec elle dans son Oratoire. Toute l'occupation de cette Dame étoit d'instruire la Reine des nécessités journalieres , publiques & particulieres de tous les

pauvres & de lui demander de l'argent pour y remédier.

La Reine alors n'avoit pas renoncé à tous les plaisirs qui lui avoient plu autrefois , & qu'elle croyoit innocens. Elle avoit aimé le bal. Elle en avoit perdu le goût avec la jeunesse ; mais elle alloit à la comédie , à demi cachée par une de nous , qu'elle faisoit asseoir auprès d'elle dans une tribune où elle se mettoit , ne voulant pas pendant son deuil paroître publiquement à la place qu'elle devoit occuper dans un autre temps. Ce divertissement ne lui étoit pas désagréable. Corneille , cet illustre Poëte de notre siècle , avoit enrichi le Théâtre de belles pieces , dont la morale pouvoit servir de leçon à corriger le dérèglement des passions humaines ; & parmi les occupations vaines & dangereuses de la Cour , celle-là du moins pouvoit n'être pas des pires. La Reine étoit grave & discrète en toutes ses manieres d'agir & de parler : elle étoit judicieuse & fort secrète pour toutes les confiances que ses familiers osoient lui faire. Elle étoit libérale par ses propres sentimens ; car ce qu'elle donnoit , elle le donnoit de bonne grace : mais elle manquoit de le faire souvent , faute de s'en aviser : il falloit trop s'aider auprès d'elle pour obtenir ses bien-

faits. Ce défaut , qui n'étoit ni dans son cœur , ni dans sa volonté , procédoit de ce qu'elle laissoit insensiblement régler ses résolutions sur les volontés de ceux dont elle estimoit les conseils , & ses créatures en souffroient beaucoup. Elle a même donné avec profusion à certaines personnes , qui ont eu le pouvoir de la persuader en leur faveur , & qui par de grandes applications à leur fortune ont su trouver le moyen de la faire. Cette Princesse avoit l'esprit aisé , commode & agréable. Sa conversation étoit sérieuse & libre tout ensemble ; & ceux pour qui elle avoit de l'estime trouvoient en elle un bonheur qui se rencontre rarement avec les Grands. Elle entroit dans les intérêts & les sentimens de ceux qui lui ouvroient leur cœur : & ce bon traitement faisoit une grande impression dans l'ame de ceux qui l'aimoient. J'ai parlé ailleurs de sa beauté : je dirai seulement qu'étant aimable de sa personne , douce & honnête dans son procédé , & familière avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher , elle n'avoit qu'à suivre ses inclinations naturelles , & à se montrer telle qu'elle étoit , pour obliger & pour plaire. Malgré ses vertueuses dispositions , il étoit aisé au Cardinal Mazarin , en se servant de la raison d'État de

changer ses sentimens , & de la rendre capable de sévérité envers ceux qu'elle avoit accoutumé de bien traiter. Dans le commencement de sa Régence , sa bonté a été fort louée ; mais , quand on la vit disgracier aisément ceux qu'elle avoit considérés autrefois , on pesta hautement contr'elle. Plusieurs écrits se firent , pour décrier cette bonté dont chacun étoit persuadé avec tant de raison ; & cette vérité fut mise pour quelque temps au rang des choses douteuses , par ceux qui alors n'étoient plus assez heureux pour être contens.

On fit le bout de l'an du Roi avec les cérémonies ordinaires (Mai 1644). La Reine quitta son grand deuil , qui l'avoit fait paroître belle : l'âge de quarante ans , si affreux à notre sexe , ne l'empêchoit point d'être fort aimable. Elle avoit une fraîcheur & un embonpoint qui lui pouvoit permettre de se conter au rang des plus belles Dames de son Royaume , & nous l'avons vue depuis augmenter en âge sans perdre ces avantages. .

Dans le commencement de cette année , on se prépara à la guerre. Le Duc d'Orléans alla commander l'armée de Flandre , & le Duc d'Anguien celle d'Allemagne. Nous verrons le premier conquérir quel-

ques Places , & le second battre les ennemis avec beaucoup de gloire & de réputation.

Le Président Barillon , & quelques autres principales têtes du Parlement , qui avoient servi la Reine , n'étoient pas satisfaits de ce qu'ils n'étoient pas considérés comme ils l'avoient espéré. La première occasion qui se présenta de mutiner , ils le firent : il commencerent à se plaindre de ce que le Chancelier au Conseil cassoit tous les Arrêts du Parlement ; & crièrent contre leur Premier Président , qui sembloit y consentir avec trop de complaisance. Ils s'assemblerent & parlerent contre l'autorité Royale , censurèrent toutes choses , & firent appréhender à la Cour quelque commencement de désordre & de brouillerie.

Le lendemain de cette assemblée , (le 22 Mai 1644) on envoya commander au Président Barillon & au Président Gayen , & à quelques autres de même cabale , de se retirer. Le Président Barillon étoit honnête homme & fort estimé : il avoit servi la Reine dans le Parlement , où il avoit beaucoup de crédit & de réputation. Les Importans étoient de ses amis : lui & eux avoient été serviteurs de la Reine , & ne l'étoient plus. On l'envoya à Pignerol ,

au grand déplaisir de beaucoup d'honnêtes gens , où il mourut un an après , regretté de tout le monde. Il étoit homme d'honneur , mais de ces gens chagrins , qui haïssent toujours ceux qui sont en place , & croient qu'il est d'un grand cœur de n'aimer que les misérables. J'ai oui dire à la Reine , que pendant la vie du feu Roi , elle n'avoit pas eu de serviteur plus fidele que ce Président ; & qu'aussi-tot qu'elle avoit été Régente , il l'avoit abandonnée , & désapprouvé toutes ses actions. Quelque temps après cette disgrâce , ceux du Parlement , mutinés de la rigueur qu'il prétendoient avoir été faite à leur Compagnie , firent plusieurs assemblées. Ils arrêterent de venir trouver la Reine , pour se plaindre du mal qu'elle leur avoit fait , & résolurent d'y venir sans demander audience. Monsieur n'étoit point encore parti pour l'armée : il étoit à une de ses maisons ; & le Cardinal Mazarin étoit allé faire une petite course , pour voir le Cardinal de Valencey , qui venoit de Rome , & à qui on avoit défendu d'approcher de Paris.

La Reine étoit au lit , seule dans le Palais Royal. J'avois l'honneur d'être alors auprès d'elle. On lui vint dire que le Parlement venoit en corps à pied pour lui

faire des remontrances sur l'affaire du Président Barillon. Il étoit assez aisé de voir que le dessein de cette Compagnie étoit d'émouvoir le peuple ; & les premières personnes qui en donnerent avis m'en parurent effrayées. La Reine qui avoit l'ame ferme, & qui ne s'étonnoit pas aisément , n'en témoigna nulle inquiétude : elle envoya chercher le Président de Bailleul , Sur-Intendant des Finances , assez aimé dans son corps ; & sans vouloir qu'on leur fermât la porte , comme quelques-uns lui conseillèrent , elle les envoya recevoir sous l'arcade qui sépare les deux voûtes. Elle leur manda par son Capitaine des Gardes * & par le Sur-Intendant , qu'elle ne trouvoit pas bon qu'ils fussent venus sans sa permission , & sans demander audience : qu'ils devoient retourner au lieu d'où ils étoient partis ; & qu'ayant pris médecine , elle ne les pouvoit voir. Il fallut qu'à leur honte ils fissent ce qu'elle leur commanda ; & la Reine se moqua de moi , de ce que ces barbons m'avoient fait une grande peur , & de ce que je fus d'avis qu'on envoyât chercher le Maréchal de Grammont , Mestre de Camp du Régiment des Gardes , afin d'avoir de quoi se défendre , si le peuple eût voulu se

* Guitraut.

mettre de la partie. On leur donna quelques jours après l'audience qu'ils demandoient ; & leurs harangueurs, qui demandoient le Président de Barillon , ne furent point écoutés à son égard ; mais on leur accorda les autres points , qui n'étoient pas d'un si grand poids. Le Parlement , ensuite de cette première émotion , demeura pour quelque temps assez paisible , ruminant les desseins qui parurent quelques années après , d'empiéter sur l'autorité Royale.

Quand la belle saison eut convié les Princes de quitter les plaisirs de la Cour , pour les fatigues de la guerre , la Reine trouva à propos d'aller chercher du frais hors de Paris. Elle voulut passer les grandes chaleurs à Ruel , chez la Duchesse d'Aiguillon. Cette maison est commode par le voisinage de Paris , & fort agréable par la beauté des jardins , & par la quantité des sources qui sont fort naturelles. La Reine se plut dans ce lieu , où son ennemi le Cardinal de Richelieu avoit si long-temps reçu les adorations de toute la France. Ce ne fut pas néanmoins par ce motif qu'elle le choisit : elle avoit l'ame trop belle , pour vouloir troubler le repos des morts par un si petit triomphe. Ce fut au contraire , pour obliger la Du-

chesse d'Aiguillon sa nièce, & lui donner quelques marques de sa protection Royale contre M. le Prince, avec qui elle avoit de grands différends à démêler; & il est à présumer, que la Reine agissant par générosité, eut néanmoins quelque joie de se voir en état de faire du bien par sa seule présence à ceux qu'elle croyoit lui avoir fait tant de maux. Elle se divertissoit à se promener les soirs, & pendant le temps qu'elle fut dans ce lieu délicieux, elle faisoit chanter souvent *la Signora Leonor, una virtuosa*, que le Cardinal avoit fait venir d'Italie, & qui avoit la voix belle. Elle prenoit tous les plaisirs innocens que la beauté & la commodité de ce lieu lui pouvoit permettre; mais il plut au peuple de Paris de s'émouvoir sur certains impôts qu'on avoit voulu mettre sur les maisons. Le Roi & elle en partirent au bout de six semaines, avec beaucoup de précipitation, pour les aller appaiser; & toute la Cour les suivit volontiers pour retourner à Paris.

Pendant le séjour de la Reine à Ruel, un jour qu'elle se promenoit dans les allées du jardin en calèche, elle remarqua que Voiture révoit en se promenant. Cet homme avoit de l'esprit, & par l'agrément de sa conversation il étoit le diver-

tissement des belles ruelles des Dames qui font profession de recevoir bonne compagnie. La Reine, pour faire plaisir à Madame la Princesse, qui l'aimoit, & qui étoit assise auprès d'elle, lui demanda à quoi il pensoit? Alors Voiture, sans beaucoup songer, fit des vers burlesques pour répondre à la Reine, qui étoient plaisans & hardis. Elle ne s'offensa point de cette raillerie : elle les a trouvés si jolis, qu'elle les a tenus long-temps dans son cabinet. Elle m'a fait l'honneur de me le donner depuis; & par les choses que j'ai déjà dites de sa vie, il est aisé de les entendre. Ils étoient tels.

*Je pensois que la destinée ,
Après tant d'injustes malheurs ,
Vous a justement couronnée
De gloire , d'éclat & d'honneurs :
Mais que vous étiez plus heureuse ,
Lorsque vous étiez autrefois ,
Je ne veux pas dire amoureuse ,
La rime le veut toutefois.*

*Je pensois que ce pauvre Amour ,
Qui toujours vous prêta ses armes ,
Est banni loin de votre Cour ,
Sans ses traits , son arc & ses charmes :
Et ce que je puis profiter ,*

*En passant près de vous ma vie ,
Si vous pouvez si mal traiter
Ceux qui vous ont si bien servie.*

*Je pensois ; car nous autres Poètes
Nous pensons extravagament ,
Ce que dans l'humeur où vous êtes ,
Vous feriez , si dans ce moment
Vous avisiez en cette place
Venir le Duc de Bokingham ?
Et lequel seroit en disgrâce
De lui ou du Pere Vincent ?*

Il faut finir la promenade de Ruel par cette bagatelle , & reprendre avec Paris le sérieux & la gravité requise pour cette grande Ville. Un de nos Rois * a dit que cette tête du Royaume étoit trop grosse , qu'elle étoit pleine de beaucoup d'humeurs nuisibles au repos de ses membres ; & que la saignée de temps en temps lui étoit nécessaire. Pour cette fois , la présence du Roi & de la Reine appaisa toutes choses ; & ce ne fut qu'un petit feu de paille , qui n'empêcha nullement toute la Cour de jouir paisiblement des commodités & des plaisirs qui se trouvent dans cet agréable séjour.

Le Pape Urbain VIII mourut en Juillet 1644. Il avoit tenu le Siege long-temps

* Henri III.

avec

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 233
avec la réputation d'habile homme & de grand politique. Les Cardinaux Barberin, ses neveux, qui étoient les protecteurs de la France, demeurèrent les maîtres de l'Élection de leur successeur. On s'opposa à quelques partisans d'Espagne, qui prétendoient être élevés à cette dignité, particulièrement le Cardinal Pamphile, qui paroïssoit y avoir plus de part qu'aucun autre; mais enfin, le Roi ne fut pas le plus fort, & les Barberins servirent fort mal la France en cette occasion.

En ce même mois, la Reine d'Angleterre, que ses peuples révoltés avoient réduite dans un petit coin de son Royaume, pour y faire ses dernières couches, après dix-sept jours seulement, fut contrainte de se sauver en France, pour éviter le malheur qu'elle avoit sujet d'appréhender de la haine de ses sujets, qui étoient en guerre ouverte avec leur Roi, & vouloient la prendre prisonnière, pour commencer peut-être par elle à perdre le respect qu'ils devoient avoir pour la Royauté. Cette Princesse, après avoir été la plus heureuse des femmes, & la plus opulente de toutes les Reines de l'Europe, avec trois couronnes qu'elle avoit sur la tête, fut réduite en tel état, que pour faire ses couches, il fallut que la Reine

lui envoyât Madame Peronne sa sagesse femme , & jusques aux moindres choses qui lui étoient nécessaires. Elle avoit été conduite à Oxford par le Roi son mari , qui l'y avoit laissée ; mais , ayant sujet de craindre que ses ennemis ne l'y vinssent assiéger , elle en partit avec précipitation pour aller à Exeter , où elle accoucha dans cette nécessité que je viens de représenter. Elle étoit malade d'une grande maladie qui avoit précédé sa grossesse , & peu en état de secourir le Roi son mari. En cette extrémité , elle fut contrainte de se mettre à couvert des maux dont sa personne & sa santé étoient menacées. Elle voulut venir en son pays natal , boire des eaux de Bourbon , & chercher quelque sûreté pour sa vie. Elle fut reçue en France avec joie. Les peuples , qui la regardoient comme sœur , fille & tante de leurs Rois , la respectèrent ; & la Reine fut ravie de la pouvoir secourir dans ses malheurs , & de contribuer à les adoucir en tout ce qui étoit en son pouvoir ; quoiqu'elle n'en eût pas été bien traitée , & en eût reçu de grands chagrins , quand elle étoit encore en France : car cette Princesse étant soutenue de la Reine sa mere * , qui n'aimoit point la Reine , elle

* Marie de Médicis.

lui faisoit de ces petites malices qui sont de grands maux à ceux qui les reçoivent dans les temps présens , mais qui ne sont pas capables d'altérer l'amitié quand ils sont passés. Le Roi d'Angleterre avoit contribué à l'adoucissement de ces dégoûts ; car depuis son mariage , il avoit pris plaisir en toutes rencontres d'obliger la Reine , particulièrement en la personne de Madame de Chevreuse pendant son exil ; si bien que la Reine d'Angleterre venant ici , la Reine eut une belle occasion de rendre en la personne de cette Princesse affligée ce qu'elle devoit au Roi d'Angleterre : & ces deux Princeses ayant changé de sentimens , l'une fut bien-aïse d'obliger l'autre ; & celle qui fut bien reçue & bien traitée , en témoigna une grande reconnoissance. La Reine d'Angleterre demeura à Bourbon environ trois mois , pour tâcher de rétablir sa santé : & la Reine lui offrit tout ce qui dépendoit du Roi & d'elle. J'ai eu l'honneur d'approcher familièrement de cette Reine malheureuse. J'ai su par elle-même le commencement & la suite de ses disgraces ; & comme elle m'a fait l'honneur de me les conter exactement dans un lieu solitaire où la paix & le repos régnoient sans aucun trouble , j'en ai écrit les plus remarqua-

bles événemens que j'ai cru devoir mettre ici. La digression en sera un peu longue ; mais les aventures d'un si grand Roi, & d'une Princesse du Sang de France, nous touchent de si près, qu'on ne peut pas dire qu'elles soient mises hors de leur place dans des Mémoires, où je ne peux pas m'empêcher d'en dire quelque chose ; & je ne puis en rien dire de plus particulier & de plus considérable, que ce que cette grande Princesse m'en a appris *. Je la laisserai à Bourbon, où la Reine, ne se contentant pas des offres qu'elle lui avoit faites, & qui n'étoient que des complimens, lui envoya tout l'argent qui étoit nécessaire pour sa subsistance, avec de grandes sommes qu'elle fit tenir au Roi son mari. Mais, comme ce malheureux Prince, qui n'avoit que trop de bonté, étoit destiné à servir d'un exemple formidable à tous les Rois, de la foiblesse de leur puissance, & du plaisir que la fortune prend quelquefois à se jouer des Couronnes, & renverser les Trônes les mieux établis, pour les en ôter, & les y remettre suivant son caprice, tout cela lui fut inutile.

Voici, selon ce que j'ai appris de cette

* C'est elle-même qui m'a conté ce que je vais insérer dans les remarques que je fais.

Princesse, quel a été le sujet de sa venue en France, & de tous ses déplaisirs. Quoique plusieurs personnes aient voulu dire qu'elle en étoit la cause, on verra dans cette Relation des preuves de sa générosité & du zele qu'elle a eu pour tâcher de remédier aux maux qui ont affligé ce grand Royaume, qui étoit lorsqu'elle y a été reçue le plus florissant de l'Europe; & le soin qu'elle a pris d'appaiser les différens mouvemens qu'on y avoit suscités: & je ne vois pas que ceux qui prétendent qu'elle a fait de si grandes fautes en citent aucune considérable, excepté une qu'elle m'a avouée ingénument; & quand elle en auroit fait un plus grand nombre, il n'y en pouvoit pas avoir qu'on pût penser devoir attirer ni sur elle, ni sur le Roi son mari, ni sur tous ses peuples, une si grande punition que de violer le caractère que Dieu imprime sur les personnes des Rois, & le bouleversement d'un si grand Royaume. Pour sa conduite particulière, je n'en puis rien savoir: mais s'il est vrai qu'elle en ait manqué, pour l'ordinaire il n'y a rien qui nous soit plus inconnu que nos propres défauts; & quand nous les voyons, nous n'avons pas assez de sincérité pour en convenir, & nous ne sommes pas obligés de les apprendre à ceux qui les ignorent;

puisque nous sommes obligés de cacher ceux des autres. Mais je suis persuadée à l'égard de la Reine d'Angleterre, qu'elle m'a fait l'honneur de me dire les choses qui lui sont arrivées de la manière qu'elle les a vues & comme elles les a comprises : & quant à ce qu'elle a bien voulu y joindre par tradition pour l'avoir appris dans sa Cour, elle me l'a voulu dire, à cause qu'elle a cru être obligée de me le faire savoir, pour rappeler en sa mémoire les grands périls qu'elle a évités, ce qui fait du plaisir à raconter, & pour satisfaire ma curiosité. Pour cela, elle s'est occupée quelques jours à se donner la peine de me faire le récit de ses malheurs avec assez d'ordre & de netteté, pour les pouvoir retenir ; & j'ai écrit tous les soirs fort exactement ce qu'elle m'a conté, sans rien changer au fond de cette Histoire.

A B R É G É DES RÉVOLUTIONS D'ANGLETERRE *.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, avoit été Défenseur de la Religion Catholique tout

* Récit fait par la Reine d'Angleterre, Henriette Marie, fille d'Henri IV & de Marie de Médicis, dans le Monastère des filles de Sainte-Ma-

le temps qu'il avoit bien vécu avec la Reine Catherine d'Autriche , fille de Ferdinand , sa premiere femme ; mais comme ce mariage avoit été fait par considération d'Etat , il n'avoit été heureux qu'en cela. Il en avoit été bientôt dégoûté , & n'étoit pas content de n'en avoir qu'une fille , qui étoit Madame Marie. D'ailleurs , le Cardinal Volfey , qui avoit gagné ses bonnes grâces , en le déchargeant du soin des affaires d'Etat , & le laissant abandonner à toutes ses passions , lui faisoit entendre qu'on pouvoit disputer la Couronne à Marie , qu'on pourroit considérer comme bâtarde , à cause que Catherine étoit veuve d'Artus son frere , & encore qu'il l'eût épousée avec dispense , il lui étoit fort aisé de faire déclarer ce mariage nul. Ce Prince , qui auroit bien voulu épouser Anne de Boulen , dont il étoit fort amoureux , trouvant par les consultations faites en France & en Angleterre , qu'il étoit fait contre les Canons , fit demander cette grace au Pape , qui y trouva si peu de difficulté qu'il envoya la Bulle qui portoit la dissolution de son mariage par son Légat ,

rie de Chaillot , dont elle étoit fondatrice , écrit par Madame de Motteville , qui y étoit bienfaitrice , à mesure que cette Princesse le lui dictoit à plusieurs reprises.

mais avec défense de la délivrer qu'à certaines conditions & en certaines manieres. La Reine Catherine à laquelle on la proposa, en étant fort offensée, & l'Empereur y formant de grands obstacles, Henri impatient de satisfaire sa passion, se résolut de demeurer ferme dans sa Religion, & de se soustraire seulement de l'obéissance due au Pape, auquel il y en a qui ont cru qu'il s'étoit soumis à la mort, & qu'il en avoit demandé pardon avec soumission, & des marques d'un véritable repentir. Son fils Edouard qui mourut jeune, fut dissuadé par ceux qui avoient autorité auprès de lui de suivre les derniers sentimens du Roi son pere, & se rendit le Chef de la Religion d'Angleterre. Il fit donc une Liturgie, c'est-à-dire une Regle de Religion, qui approchoit de la nôtre, ordonnant l'invocation des Saints, la priere pour les morts, les autels, les cierges ardens, les Prêtres, les surplis, les Evêques; ce qui faisoit un corps de Religion comme la nôtre, ôté l'obeissance au Saint Siege, & la croyance de la Transubstantiation du Saint Sacrement. Après sa mort, régna Marie, fille aînée d'Henri VIII & de Catherine d'Autriche sa premiere femme, qui bonne Catholique renversa la Liturgie & rétablit la

la vraie Religion. Elle mit en prison Elisabeth sa seconde sœur, fille d'Henri VIII & d'Anne de Boulen, disant qu'elle étoit bâtarde, qu'elle ne pouvoit succéder, & balança même si elle la feroit mourir. Philippe II Roi d'Espagne, mari de Marie, ayant eu la curiosité de voir cette illustre prisonniere, demanda permission à sa femme de l'aller voir. Il en devint amoureux, à ce qu'on dit, & l'inclination qu'il eut pour elle fut cause qu'il favorisa cette Princesse autant qu'il le put, empêchant la Reine sa femme de la faire mourir, & même, après la mort de la Reine, qui vécut peu, il l'assista de ses forces & de ses conseils pour la faire parvenir au Royaume. Elisabeth étant déclarée Reine d'Angleterre après la mort de sa sœur, eut quelque dessein de rentrer dans la Religion de ses peres qu'elle trouva rétablie dans le Royaume; mais ceux qui étoient demeurés affectionnés au libertinage & à la fausse Doctrine, l'en détournèrent. Ils lui remontrèrent que le Pape ayant déclaré le mariage du feu Roi son pere & d'Anne de Boulen sa mere, invalide, il ne pouvoit la reconnoître pour légitime, & qu'il valoit mieux qu'elle se fît maîtresse & de l'État & de la Religion. Ce conseil lui plut, & l'ayant suivi, elle retrancha

beaucoup de choses de la Liturgie , & fit approcher sa Religion de celle de l'Ecosse, qui est environ comme celle de nos Huguenots de France , qu'ils appellent Puritains.

Le Roi Jacques , Fils de Marie Reine d'Ecosse , héritier du Royaume d'Angleterre , regna après Elisabeth. Ce fut un bon Prince , & fort savant. Il composa deux Livres pour la défense de la fausse Religion d'Angleterre , & fit réponse à ceux que le Cardinal du Perron écrivit contre lui. En défendant le mensonge , il conçut de l'amour pour la vérité , & souhaita de se retirer de l'erreur. Ce fut en voulant accorder les deux Religions, la nôtre & la sienne ; mais il mourut avant que d'exécuter ce louable dessein.

Le Roi Charles Stuard son Fils , quand il vint à la Couronne , se trouva presque dans les mêmes sentimens. Il avoit auprès de lui l'Archevêque de Cantorberi , qui , dans son cœur étant très-bon Catholique , inspira au Roi son Maître , un grand desir de rétablir la Liturgie , croyant que s'il pouvoit arriver à ce point , il y auroit si peu de différence de la Foi Orthodoxe à la leur , qu'il seroit aisé peu à peu d'y conduire le Roi. Pour travailler à ce grand Ouvrage , qui ne paroissoit au Roi d'Angleterre , que

le rétablissement parfait de la Liturgie, & qui est le seul dessein qui ait été dans le cœur de ce Prince, l'Archevêque de Cantorberi lui conseilla de commencer par l'Ecosse, comme plus éloignée du cœur du Royaume; lui disant, que leur remuement seroit moins à craindre. Le Roi, avant que de partir, voulant envoyer cette Liturgie en Ecosse, l'apporta un soir dans la Chambre de la Reine, & la pria de lire ce Livre, lui disant, qu'il seroit bien aise qu'elle le vît, afin qu'elle sût combien ils approchoient de créance. Ce Livre fatal étant arrivé, ne manqua pas de faire aussitôt beaucoup de bruit. Déjà les Ecossois étoient mutinés contre le Roi, de ce qu'il leur avoit envoyé des Evêques. Il ne vouloit point qu'ils fussent simplement gouvernés par leurs Ministres par Paroisses, comme ils ont ici en chaque canton leur Prêche. La première révolte qu'ils font, voyant les ordres du Roi, qu'ils appellent une violence faite à leur Conscience, fut de chasser les Evêques qu'il avoit voulu leur donner; & ils se déclarerent contre lui, par une grande Armée qu'ils mirent en Campagne. Le Roi, à cette nouvelle, ne s'étonna point: il en leva une plus grande à ses dépens, pour aller contr'eux. Ses Sujets, qui n'étoient pas encore corrompus, l'as-

sisterent volontiers : tous ne respirerent que la Guerre , & le Roi se mettant à la tête de cette Armée , alla travailler au châ-timent des Rebelles.

Le Cardinal de Richelieu qui gouvernoit en France , haïssoit le Roi d'Angleterre , parce qu'il avoit le cœur Espagnol. Il savoit aussi que la Reine s'étoit toujours servie de ce Royaume pour toutes ses affaires ; que c'étoit par cette voie qu'elle écrivoit au Roi d'Espagne son Frere ; & que Madame de Chevreuse , qui avoit passé dans cette Cour à son retour d'Espagne quelques années de sa disgrâce , avoit fait leur liaison. Le Cardinal de Richelieu avoit de grandes frayeurs d'un Roi voisin , qui étoit puissant & paisible dans ses États ; & , suivant les maximes d'une politique qui consulte plutôt l'intérêt que la justice & la charité pour le prochain , il crut qu'il étoit tout-à-fait nécessaire pour le bien de la France , que ce Prince fût troublé dans son Pays. Ce desir lui fit envoyer le Marquis de Senneterre Ambassadeur du Roi auprès de lui , pour tâcher de lui aliéner les esprits des Grands & du Peuple , & en répandant beaucoup d'argent à Londres , y exciter la rébellion & la révolte ; à quoi il réussit. Ces pratiques & les mécontentemens du Royaume , obligerent

quelques-uns des plus considérables de cette Cour, de favoriser sous-main les Ecoſſois : Ils furent conſeillés par eux de faire la Paix avec leur Roi ; & ils leur firent ſavoir qu'avec le temps, ils avoient deſſein d'embrouiller ſi bien les affaires, qu'ils auroient après toute la ſatisfaction qu'ils pouvoient deſirer ; mais qu'il falloit faire rompre cette belle Armée du Roi leur Maître ; & laiſſer refroidir la chaleur de ceux de ſon Parti, avant que de pouvoir rien faire à leur avantage. La Reine d'Angleterre n'étoit point d'avis de cette Paix : l'Archevêque de Cantorberi n'en étoit point auſſi. Le Vice-Roi d'Irlande, un de ceux qui avoit le plus de crédit auprès du Roi, fut fort du même ſentiment ; mais les belles apparences de la paix eurent tant de pouvoir ſur beaucoup de ceux qui étoient bien intentionnés, qu'il ne faut pas ſ'étonner ſi ceux qui avoient eu de mauvais deſſeins dans le cœur les purent cacher ſous le maſque de la fidélité, & ſi le conſeil de cette paix, approuvé de la multitude, fut reçu du Roi comme une choſe avantageuſe. Après qu'elle fut faite chacun en parut content, & quelque temps ſ'écoula que ce Royaume paroiſſoit en bon état. Ce fut en l'an 1639 que cette guerre ſ'éleva dans l'Ecoſſe & l'Angleterre, &

qu'elle s'appaisa aussi-tôt par des conseils malicieux , qui ont depuis causé de grands maux à cet État.

L'année suivante , les esprits factieux d'Angleterre ayant pris leurs mesures avec les Ecoissois , ces deux Partis si puissans se joignirent à un troisieme , qui est une autre Secte qu'on appelle Anabatistes , autrement les Indifférens , qui souffrent toutes les Religions , & qui ne savent qu'elle est la leur. Quand la contagion du libertinage se glisse parmi les peuples , comme ils ont les premiers abandonné la vérité , il est juste aussi que Dieu les abandonne. La véritable Religion n'étant plus dans l'Angleterre , plusieurs sortes d'Hérésies y ont été introduites ; & chacun y est Hérétique à sa mode. Toutes ces factions ensemble en firent une puissante , qui , soutenue par les intrigues de la France , prit de fortes racines & produisit de grands effets. Le premier qui parut fut une nouvelle armée en Ecosse , que ces peuples remirent sur pied par les conseils des mutins & des mécontents. Le Roi d'Angleterre connut alors qu'il auroit bien fait de châtier ces peuples , quand il avoit eu les armes en main , & qu'il étoit maître d'une puissante armée. Cela ne guérissoit pas le mal présent. Il falut faire de secondes levées , & mettre sur

pied une armée capable d'achever ce qu'il avoit manqué de faire l'année précédente. L'argent lui étoit nécessaire pour ce grand dessein : il fallut en chercher les moyens & les demander à ses peuples. Pour cet effet, il convoqua le Parlement, & lui témoigna desirer qu'il imposât quelques subides pour subvenir aux frais de la guerre. Le Parlement témoigna peu de dessein de lui complaire. Il trouva que les demandes du Roi étoient trop fortes, & que le peuple en seroit surchargé. Par-là les Parlementaires commencerent à le mettre en mauvaise odeur parmi les peuples, qui tous, & en tous pays, n'aiment point à donner de l'argent. Dans cette conjoncture, il arriva qu'un Secrétaire d'État, en qui le Roi avoit de la confiance, & que la Reine même, le croyant fidele, lui avoit donné, fit à ce Prince, en haine de Strafford Vice-Roi d'Irlande, & premier Ministre, une insigne trahison ; car ayant pris liaison avec les ennemis du Roi, & reçu ordre de lui d'aller au Parlement de sa part porter ses volontés, il leur fit voir que le sentiment de ce Prince étoit fort contraire à leur desir. L'intention du Roi avoit été de se contenter à bien moins qu'il n'avoit demandé, pourvu que ce moins lui fût accordé sûrement, & qu'il en pût faire état ; & comme le

Roi se mettoit entièrement à la raison , il commanda à ce Secrétaire d'État , si ce Parlement ne s'y mettoit pas aussi , qu'il le congédiât de sa part , & qu'ainsi le Parlement fût fini. Cet homme mal intentionné leur dit tout le contraire : il demeura ferme dans la première résolution du Roi , & comme le Parlement y résista , il leur fit commandement de se séparer. Ce procédé si dur , mais qui ne venoit point du Roi , aigrit tout-à-fait les esprits contre lui , & lui fit perdre beaucoup de serviteurs du Parlement qui étoient affectionnés à son service. Les affaires du Roi d'Angleterre étant en cet état , il résolut d'emprunter de l'argent , & de faire des levées par lui-même. Il donna le commandement de son armée au Vice-Roi d'Irlande , qui étoit un grand homme , & le serviteur le plus habile & le plus fidèle qu'il eût ; comme le Roi le connoissoit pour tel , il se confioit en lui plus qu'en nul autre. Par cette même raison , les mal-intentionnés lui portoient envie , & ne le pouvoient souffrir.

Cette armée commandée par un bon Chef , & pleine de méchans Capitaines , s'en va droit contre celle des Écossais , qui , soutenus par les trahisons de ceux qui les favorisoient , emportèrent la victoire sans combattre. Presque toute l'Ar-

mée du Roi prit la fuite, & ceux qui la composoient montrèrent clairement à celui qui les commandoit qu'ils ne vouloient pas combattre. Cette déroute volontaire fit connoître au Roi d'Angleterre la mauvaise intention de ses Sujets, & lui fit chercher un remede pire que le mal même. Il assembla les Pairs du Royaume pour aviser aux remedes de ce désordre, & au moyen de s'opposer aux Révoltés qui étoient entrés en Angleterre en armes. Parmi ces Pairs, qui étoient mécontents, ou Ecossois, ou Indépendans, ceux-là conseillèrent au Roi de convoquer le Parlement afin d'aviser aux moyens de finir la guerre & de faire des levées sur le peuple. Le Roi d'Angleterre, qui ne connoissoit pas la malice de ce conseil, se résolut à le suivre, & cette résolution fut sa perte; car ce Parlement fut si long-temps assemblé, que ceux qui le composoient eurent le pouvoir de faire périr leur Roi. La première chose qui y fut résolue fut de faire une Treve entre les Ecossois & le Roi, & cependant on ordonna que les deux armées seroient payées, parce qu'ils voulurent prendre du temps pour travailler à brouiller les affaires du Roi, & trouver les moyens de perdre son Ministre, dont la ruine rendoit celle de leur Roi plus aisée.

Ce Secrétaire d'État, dont j'ai déjà parlé, seconda les desseins du Parlement par les intérêts de sa haine, & de la jalousie qu'il avoit contre Strafford son rival. Il porta au Parlement des papiers qui leur découvrirent un grand dessein que le Vice-Roi avoit conçu pour leur abaissement & pour le service du Roi son maître. Voilà le Parlement qui se mutine, qui crie, & qui veut la mort de ce fidele serviteur. Les Parlementaires viennent la demander au Roi, disant qu'il est criminel, qu'il trouble le repos de l'État, qu'il met des défiances dans l'esprit de son maître contre ses bons sujets & desirant qu'il soit puni. Le Roi, d'abord leur résiste, & ne veut point entendre leur demande : il tient bon quelque temps; mais comme il résiste sans puissance, & qu'il n'a pas de quoi donner de la terreur à ses ennemis, son opposition ne fit qu'augmenter leur fureur. Ce désordre enfin en produisit tant d'autres, que le même Vice-Roi d'Irlande conseilla le Roi de l'abandonner à ces mutins, disant qu'il ne craignoit rien, qu'il étoit impossible qu'on le pût convaincre d'aucune faute, & qu'il prenoit sur lui le soin de sa justification. Le Roi trop foible fait ce que ce généreux Ministre lui conseille, & le laisse mettre en prison dans la Tour de

Londres. Dès qu'il y fut , ses ennemis le chargerent de calomnies & de crimes. On fut long-temps qu'on l'amenoit tous les jours au Parlement pour être interrogé. Il répondit sur tous les articles de ses accusations avec tant de liberté d'esprit , tant de vigueur & de fermeté , que ses propres ennemis en demeuroient confondus ; & pour peu que ceux qui l'écoutoient fussent indifférens , ils devenoient aussi-tôt ses partisans. Il étoit laid , mais assez agréable de sa personne , & la Reine me contant toutes ces choses , s'arrêta pour me dire qu'il avoit les plus belles mains du monde. Le Roi & la Reine faisoient tout leur possible pour le tirer de l'état où il étoit : ils employoient toutes leurs créatures : ils offroient toutes les Charges du Royaume aux plus mutins ; mais toute leur application n'y servit de rien. Ces esprits factieux étoient touchés du desir de la liberté : ils vouloient abaisser l'autorité Royale , & voyoient clairement qu'ils n'y pourroient jamais réussir , tant que leur Roi seroit servi par un habile & fidele Ministre. La Reine , pendant cet intervalle , travailloit à le sauver ; elle ne passoit point de jours sans avoir des rendez-vous avec les plus méchans qu'elle faisoit venir par de petits escaliers dérobés dans l'appartement d'une

de ses Dames qui étoit proche du sien & qui étoit à la campagne. Elle seule , avec un flambeau à sa main , sans se vouloir confier à personne , les alloit trouver les soirs & leur offroit toutes choses ; mais ce fut inutilement.

Leurs Majestés alloient entendre interroger leur fidele sujet par une petite tribune qui donnoit sur la salle où se tenoit le Parlement , afin que leur présence donnât du courage à leur serviteur de bien faire , & jamais ils n'en revenoient que le cœur faisi de douleur & leurs yeux pleins de larmes. La Reine avoit gagné Milord Dembi , l'un des plus passionnés des Parlementaires , & de ceux qui s'étoient déclarés le plus contre Strafford. Aussi-tôt qu'il se fut engagé au service du Roi son maître , il passa d'une extrémité à l'autre , & fit en faveur du Prisonnier une harangue si belle , qu'elle auroit été capable de le justifier tout-à-fait , si les oreilles qui l'écoutoient eussent pu entendre la raison , & que leur cœurs eussent pu aimer la justice. Dans ce même temps , le Parlement conseilla au Roi de faire la paix avec les Ecoissois ; & comme l'argent qu'il avoit ordonné pour payer l'armée du Roi qui favorisoit le Parlement ne se trouvoit pas assez vite , les soldats se plainquirent &

crierent même contre le Parlement, quoiqu'ils parussent lui être plus attachés qu'au Roi. Il y avoit alors dans l'armée deux serviteurs de ce Prince, Gorrein & Hailmot, qui prirent cette conjoncture pour l'engager à son service & lui amener les troupes sujettes à ses volontés. Ces deux hommes ayant vu Strafford en prison ; & croyant qu'il n'échapperoit point des mains des Parlementaires, s'étoient tous deux mis dans la tête le desir de commander l'armée en Chef. Chacun avoit eu ce dessein sans en faire part à son compagnon, & l'un & l'autre avoient gagné quelques principaux Officiers, sans qu'ils eussent apperçu l'un par l'autre qu'ils avoient chacun un Compétiteur en leur personne. Hailmot alla parler au Roi de cette affaire en même temps que Gorrein en parla à la Reine pour le faire savoir au Roi, & leurs Majestés se trouverent en même temps par leur confidence commune dans la joie & dans l'inquiétude tout ensemble. La Reine ayant dit au Roi le dessein de Gorrein, le Roi lui ayant confié celui de Hailmot, ils jugerent aussi-tôt que l'ambition égale de ces deux hommes rendroit un d'eux leur ennemi par la préférence de l'autre ; & qu'ainsi leur aventure seroit sue des Parlementaires avant qu'ils se pussent

servir des bonnes volontés de l'armée. Pour remédier à ce malheur ; ils conclurent qu'il falloit travailler à les accorder , donnant à quelqu'un d'eux le commandement des troupes , & à l'autre quelque chose de si grand qu'il pût être content. Le Roi proposa à la Reine d'envoyer Milord Germain son premier Écuyer négocier cet accommodement avec eux , comme étant ami commun de tous les deux , d'un esprit doux & capable par ses avis de mettre la paix où elle ne pouvoit plus être lorsqu'ils seroient avertis de l'état où ils étoient. La Reine ayant de nouveau pensé au péril que couroit Milord Germain de se mêler de cet accommodement , l'appella dans son cabinet , & après lui avoir appris le dessein du Roi , elle lui dit aussi son inquiétude & la peur qu'elle avoit que le Parlement venant à savoir cette intrigue , ne chassât , & lui & les plus confidens ; & que le Roi & elle ne demeurassent sans avoir personne à qui pouvoir se confier. La conclusion de cet entretien fut de lui défendre de s'en mêler , & qu'elle le feroit trouver bon au Roi. Le Roi entrant en ce même temps en son cabinet , qui entendit qu'elle lui défendit quelque chose , répéta les mots de la Reine , & lui dit en riant : *Si fait , il le*

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 255
fera ; & la Reine du même ton lui répondit aussi en riant : *Non fait , il ne le fera pas , & quand je vous aurai dit ce que c'est , se suis sûre que vous serez de mon avis. Dites donc , Madame ,* lui dit le Roi , *afin que je sache ce que vous défendez & ce que j'ordonne.*

La Reine lui fit part de son raisonnement , & lui dit que s'ils employoient à leur négociation ceux qui étoient nécessaires à leur service pour le secours de Strafford , qu'ils vouloient sauver , ce secret venant à se savoir , qu'infailiblement le Parlement les chasseroit , & que leur exil augmenteroit le mauvais état de leurs affaires. Le Roi trouva toutes ces raisons fort bonnes. Après avoir balancé ensemble l'importance de la chose avec la crainte du mauvais succès , ils conclurent néanmoins à la fin qu'il falloit hazarder tout pour un si grand bien , & que Germain iroit travailler à cet accommodement. Il y fit en effet tout son possible. Il parla à tous deux ; il leur représenta l'importance de se démettre l'un ou l'autre du desir d'être Général ; fait espérer à celui qui ne le fera pas la plus belle Charge du Royaume , & n'oublier en pour bien servir son maître & ses amis. Mais la mauvaise destinée de cette Maison Royale , & du Roi en son particulier firent que ces deux Lords ne pu-

rent jamais se consoler d'être deux. Ils firent bonne mine , & Gorrein le soir même , emporté par l'ardeur de son ambition , qui lui fit manquer à l'honneur & à la fidélité , alla découvrir ce dessein au Parlement. Il rendit par conséquent toutes ses peines inutiles & nuisibles au service de son Roi , & empira par cette lâche action les affaires de ce Prince ; au-lieu que ses premiers desseins en devoient être le remede. Aussi-tôt le Parlement envoya vers le Roi pour le supplier très-humblement de commander que personne de sa Cour ne sortît de Whitehall * , & lui dirent qu'ils avoient découvert une grande trahison où ils croyoient que Sa Majesté n'avoit point de part , & qu'elle seroit bien-aïse sans doute que les coupables en fussent punis. Hailmot étant averti que tout étoit découvert , prit aussi-tôt la fuite , Milord Perci étoit chez le Roi , & Milord Germain étoit dans Londres qui se divertissoit & ne songeoit à rien. La Reine lui écrivit aussi-tôt de sa main par Milord Perci , & lui manda de ne point revenir au Palais , & d'aller à son Gouvernement qui est une place forte & un port de Mer , par où elle crut que lui & Milord Perci pourroient se sauver en France. Elle lui

* Palais du Roi à Londres.

donna

donna aussi un Passeport de la main du Roi , afin de les faire échapper ensemble de la persécution Parlementaire. Le Roi & elle les envoyoit à Portmore, ne croyant pas que Gorrein eût rien découvert de leur entreprise , car ils s'imaginoient que la négociation de Germain étoit en bon état , & que par quelqu'autre biais ils avoient été découverts. Milord Perci apprenant de quelqu'un qu'il rencontra au sortir de la Maison Royale que c'étoit Gorrein qui avoit trahi le Roi , ne s'amusa point à chercher Milord Germain ; il lui envoya le billet de la Reine , & se servant du Passeport du Roi , il s'échappa & passa en France, Milord Germain , avec l'ordre de la Reine sans Passeport , part aussi-tôt & s'en va à Portmore trouver Gorrein , qui étoit son ami , bien éloigné de penser qu'il avoit manqué de fidélité à son maître & à eux , il arriva dans sa place presque aussi-tôt que lui , quoiqu'il eût parti pour s'y rendre dans le moment qu'il eut découvert son secret au Parlement ; Gorrein fut surpris quand il vit son ami dans sa place : il lui demanda avec étonnement où il alloit ? Milord Germain lui montra le billet de la Reine , & lui dit qu'ils étoient découverts ; que lui-même devoit craindre aussi : & qu'il n'avoit pas revu

Leurs Majestés, mais qu'il étoit parti aussitôt qu'il en avoit eu l'ordre, pour se rendre auprès de lui, selon leur commandement. Cet infidèle le regardant avec douleur, lui dit : *Vous n'avez rien à craindre pour moi, ni pour vous aussi ; car j'ai assez de crédit pour vous sauver. Je suis marri d'avoir fait une faute ; mais je la réparerai à votre égard, & je périrai plutôt que de vous manquer de fidélité.* Bientôt après il reçut un ordre du Parlement d'arrêter Germain : il le mit dans sa poche, & n'en parla point. Les Parlementaires lui dépêchèrent un homme exprès pour le presser de l'arrêter. Il nia d'avoir reçu leur ordre, & fit aussitôt embarquer son ami, disant à l'envoyé du Parlement qu'il étoit parti, & qu'il n'étoit plus temps de demander de lui qu'il l'arrêtât. Il se déclara ensuite hautement contre le Roi, avouant ce qu'il avoit fait, & prenant pour son excuse envers le Roi, qu'il n'avoit pu souffrir de compagnon dans le mérite ni dans la récompense du service qu'il avoit voulu lui rendre.

Voilà Leurs Majestés sans serviteurs, ni sans Conseil. Elles continuèrent leur assistance pour leur prisonnier Strafford ; mais elles étoient plus foibles. Strafford sachant qu'il avoit perdu ses deux amis, Germain & Perci, eut alors fort mauvaise opinion

de sa destinée , & dit lui-même qu'il étoit mort. Tous deux avoient de grands desseins de le sauver ; & avoient résolu de le faire échapper par finesse , si la protection Royale n'en pouvoit venir à bout. Ce n'est pas que le Vice-Roi d'Irlande se souciât de sa vie : il avoit pu se sauver plus d'une fois , qu'il ne l'avoit pas voulu faire , & toute son ambition étoit de confondre la malice de ses ennemis par les marques véritables de son innocence ; mais ses amis l'auroient peut-être forcé de prendre la voie la plus sûre. Il avoit été brouillé avec la Reine , mais depuis quelque temps il étoit lié à ses intérêts ; & après ce changement , elle l'avoit beaucoup considéré , & lui l'avoit bien servie. La reconnoissance qu'elle en eut , jointe à sa considération propre & à celle du Roi son mari , fit qu'elle n'oublia rien pour le secourir , & pour lui donner la force de se retirer des mains de ses iniques accusateurs ; mais il ne lui en resta que la satisfaction qui se rencontre toujours à faire des actions de bonté & de justice.

Leurs Majestés étant demeurées sans serviteurs , & le Vice-Roi sans amis auprès de son maître , ces cruels ennemis commencerent à presser le Roi plus hardiment de leur abandonner ce Ministre. Ils lui en-

voyerent les Evêques en corps , qui lui vinrent dire qu'il étoit obligé en conscience de perdre un homme seul pour sauver tout le Royaume , sa personne & ses enfans. Il y résista : puis il douta s'il le devoit faire ; mais enfin il s'y résolut , & trois jours après la trahison de Gorrein le Roi leur abandonna cet illustre prisonnier. Il avoit envoyé lui-même supplier le Roi de le faire , afin de les contenter ; espérant qu'en lui donnant sa grace aussi-tôt après sa condamnation , ils n'auroient peut-être pas la hardiesse de le faire mourir. Il prit néanmoins la résolution de s'exposer à tous les événemens que pouvoit produire la rage de ses méchans Juges , & se résolut à la mort comme un homme sage & courageux , qui savoit connoître l'état où il étoit. Le Roi donc , pressé de tant de malheurs , se laissa vaincre à sa mauvaise fortune , qui le forçoit à travailler lui-même à sa ruine , puisqu'en signant l'Arrêt de son Ministre , il signa aussi celui qui peu de temps après fut prononcé contre lui.

Aussi-tôt que ces barbares révoltés eurent le consentement du Roi d'Angleterre , sans écouter ni grace , ni commandement contraire , ils le firent mourir dans la Place de la Tour de Londres ; & l'exposant au Public , ils firent voir la

beauté de son esprit & son admirable fermeté. Il parla fortement à ses ennemis ; & malgré leur barbarie , il les força de le regretter , & d'avouer sans doute , mais tacitement , qu'ils faisoient une injustice. Le Roi souffrit beaucoup de douleur : la Reine jetta beaucoup de larmes ; & ils sentirent tous deux que cette mort leur feroit perdre quelque jour à l'un la vie , à l'autre le repos.

Après cette résolution , le Roi résolut d'aller tenir les Etats , parce qu'eux-mêmes le souhaitoient , & crut avec raison que sa présence remettrait les esprits de ce Royaume dans une meilleure disposition. Il partit au mois de Mai ou de Juin , & laissa la Reine à Londres , qui partit aussi-tôt pour aller à Otland , une de leurs maisons , & mena ses enfans avec elle. Les Parlementaires quelque temps après , voulurent les lui ôter. Ils lui mandèrent qu'il seroit bon qu'elle les mît entre leurs mains pendant l'absence du Roi , parce qu'ils n'apprenoient rien auprès d'elle , & qu'ils craignoient qu'elle ne les fît Papistes. La Reine répondit qu'ils se trompoient ; que les Princes avoient des maîtres & gouverneurs , & qu'elle ne les feroit point Papistes , puisqu'elle savoit bien que ce n'étoit pas la volonté du Roi qu'ils le

fulsent : mais , pour éviter leur insolence , elle fut contrainte de les envoyer à une autre maison voisine de celle-là pour leur montrer qu'elle ne les tenoit pas toujours avec elle , d'où ils la venoient voir quelquefois. Les ennemis de cette Princesse voulurent ensuite l'obliger à s'en aller hors du Royaume , en lui faisant croire qu'ils avoient dessein de l'enlever. Ils envoyèrent de la part du Parlement ordre à un Gentilhomme qui commandoit le Village où étoit sa maison , de se tenir prêt avec une certaine quantité de ses Payfans armés , & en état de servir le Roi à leur commandement. Ce même ordre portoit de les attendre jusqu'à minuit au parc d'Otland , où il trouveroit de la Cavalerie & des Officiers qui lui devoient prescrire ce qu'il avoit à faire. Ce Gentilhomme vint trouver la Reine , lui montra son ordre , & lui témoigna vouloir lui être fidele. Elle lui dit de ne point obéir à ce que le Parlement desiroit de lui , & de se tenir en repos. Cependant, sans s'étonner , elle envoya avertir ses principaux Officiers , qui étoient à Londres pour leurs propres affaires , & leur manda de se rendre auprès d'elle avant minuit , avec le plus de monde qu'il leur seroit possible ; puis fit armer tous ses petits Officiers , jus-

qu'à ses marmitons de cuisine. Elle alla ensuite se promener dans le parc, sans montrer aucune inquiétude ; & la nuit se passa sans qu'on vit aucune marque du dessein du Parlement. Il y eut seulement vingt hommes à cheval ou environ, fort mal montés, qui parurent roder autour du parc. Elle avoit déjà regagné Gorrein ; & croyant avoir besoin de lui, elle lui manda de se tenir prêt à Portmore, & que peut-être il la verroit bientôt dans sa Place. Elle ordonna aussi des relais sur les chemins, en cas qu'elle fût forcée de fuir ; mais ne le voulant faire qu'à l'extrémité, elle ne se hâta point, & crut qu'il suffisoit de se tenir en état de n'être pas surprise. Elle envoya chercher Milord Dembi, & lui dit d'envoyer chez ses amis, afin d'avoir cent Gentilshommes pour se tenir auprès d'elle ; ce qui fut fait aussi-tôt. Afin que cette précaution ne parut point, la Reine vint à Hamptoncourt, pour s'approcher d'un Gentilhomme voisin de cette maison, qui avoit toujours une grande quantité de beaux chevaux chez lui. On y mit ceux de la Reine, afin de les tenir prêts ; & après avoir donné les ordres nécessaires à sa sûreté, elle se tint en repos, & on l'y laissa sans la troubler. Au contraire, on lui fit de grandes excuses de ce

commandement extraordinaire qui avoit été envoyé dans son Village, & chaque membre du Parlement nia d'en favoir quelque chose.

Pendant cet intervalle la Reine tâcha de gagner des créatures au Roi son mari : il y en avoit plusieurs qui témoignoiént vouloir rentrer en leur devoir. Elle ramena à son service le Maire de la Ville de Londres, & celui-ci avec les autres, firent que le Roi à son retour d'Ecosse, d'où il revint sans beaucoup de fruit, fut bien reçu dans sa Ville capitale. Le peuple lui témoigna son affection par des cris de *Vive le Roi*, par un grand concours de monde, & par tant de marques de joie, qu'il ne douta nullement que les cœurs de ses sujets ne fussent en bon état. La Reine, qui avoit été au devant de lui pour lui apprendre la disposition suivante de ses créatures, le suivit dans ce triomphe. Elle avoit ses enfans avec elle, & le Prince entra dans Londres à cheval avec le Roi son pere, & toute la famille Royale eut part à toutes ces bénédictions publiques, qui eurent toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit souhaiter. Le Roi étant arrivé voulut profiter de ces belles apparences, pour tâcher par un coup hardi de se rendre maître de trois
ou

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 265.
ou quatre personnes qui étoient les chefs de toutes les factions qui se faisoient contre lui ; voyant bien qu'il ne pouvoit être paisible dans son Royaume sans les arrêter ; & se résolut d'exécuter lui-même son dessein dans le Parlement , croyant qu'en traitant bien les autres , tous se rendroient à lui.

Le jour fut choisi pour faire cette grande action , qui apparemment devoit produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Cette pensée étoit un important secret entre le Roi & la Reine ; & très-peu de personnes étoient dans leur confiance. Ce Prince partit d'auprès d'elle , bien résolu de changer sa destinée par la perte de ses ennemis , & la laissa dans son cabinet , faisant des vœux pour cette entreprise. Le Roi allant au Parlement , rencontra quelques misérables , qui lui présentèrent des requêtes & des supplications de peu de conséquence. Pour ne point faire l'empressé , il les écouta , & parla assez long-temps aux uns & aux autres. En quittant la Reine , il lui avoit dit en l'embrassant , qu'il alloit être le maître , & qu'il espéroit dans une heure la venir trouver avec plus de puissance qu'il n'en avoit à leur séparation. Elle étoit demeurée avec l'émotion & l'impatience qu'elle

devoit avoir. Elle avoit souvent regardé à sa montre , pour voir si l'heure étoit passée, & écouta si les survenans ne lui apportoiént point quelque nouvelle. Quand elle crut enfin que l'affaire étoit faite ou faillie , elle dit à Madame de Carlile , une de ses favorites , qu'elle vit entrer dans son cabinet ; *Réjouissez-vous , car à l'heure qu'il est le Roi est à ce que j'espère le maître dans son État ; & tels & tels sont sans doute arrêtés.* Cette Dame fut surprise du discours de la Reine. Elle avoit quelque parent ou quelque intime ami , dans le nombre de ceux qu'on vouloit opprimer. Sans montrer aucune inquiétude de cette nouvelle , elle sortit , & alla vîtement écrire un billet à un de ceux qu'on vouloit prendre , pour l'avertir du dessein du Roi. Ce Prince ne faisoit que d'entrer au Parlement. Aussi-tôt ils éclaterent contre lui par mille plaintes , & dirent hautement que cet avis regardoit toute la compagnie. De cette sorte , le Parlement se sépara , en l'état qu'on peut juger. Tous parurent fort mal contens. Ils voyoient qu'ils avoient offensé leur Roi , & qu'il vouloit les châtier ; & jugerent par conséquent qu'il n'y avoit point de remede pour eux que celui de pousser leur révolte à l'extrémité. La Reine , qui en cet en-

droit avoit fait une faute notable , en me contant sa légèreté , se condamna elle-même ; mais ce qui est admirable , quoiqu'elle l'eût avouée au Roi , je n'ai point remarqué qu'il l'en eût moins bien traitée. Elle en a fait pénitence par son repentir , & point du tout par aucun reproche que ce Prince lui en ait fait.

Aussi-tôt après cette malheureuse indiscretion , ce même peuple qui venoit de combler le Roi de souhaits pour sa prospérité , ne manqua pas de se tourner contre lui , & de se laisser gagner à ses ennemis. Les peuples se mutinerent dans Londres , & le Roi fut contraint d'en sortir , lui & toute la famille Royale. Le lendemain de sa sortie de Whitehall , on vit six mille hommes , chacun un bâton à la main , où ils avoient attaché au bout un papier , avec ce mot , *Liberté*.

Le Roi & la Reine n'allèrent pas plus loin que Hamptoncourt. Ils vouloient voir ce que deviendroient ces désordres , & croyoient être toujours en état d'en sortir quand il leur plairoit : mais ils se tromperent : car le Parlement envoya un ordre à toute la Noblesse de se mettre sous les armes , & empêcher le Roi de s'en aller plus loin. Dans cette extrémité , ils firent semblant de ne point vouloir quitter leur

maison , & montrèrent ne penser qu'à se divertir. Le Roi cependant fit dessein de s'échapper & de s'en aller à Hull en Yorkshire , qui est une place forte , où il y avoit un magasin d'armes qui lui étoit nécessaire. Elle lui étoit encore commode , parce que c'étoit un Port de mer , & que cette Province voisine de l'Ecosse lui étoit affectionnée ; mais ne voulant pas laisser sa famille au pouvoir du Parlement , il fit courir le bruit que la Reine vouloit aller conduire la Princesse Royale en Hollande. C'étoit une chose nécessaire de la mener à son mari , le jeune Prince d'Orange , qu'elle avoit épousé depuis peu. Ils la tenoient séparée de lui , à cause de leur jeunesse. Les ennemis du Roi ne furent pas fâchés de cette absence : ils crurent peut-être qu'ils disposeroient du Roi plus aisément , quand la Reine n'y seroit pas , & ils favorisèrent ce dessein autant qu'il leur fut possible. Elle de son côté vouloit aller en Hollande , pour pouvoir envoyer du secours au Roi son mari , & faire toutes les généreuses actions qu'elle a faites depuis.

Le Roi fit semblant de conduire la Reine jusqu'à Douvres , parce que c'est le chemin de Hull , & montra n'avoir autre dessein , que celui de la chasse & du

plaisir. Il fit partir tous ses équipages de chasse : il se divertit plus en apparence qu'en effet ; il étoit touché d'une vive douleur de se voir en l'état où il étoit , gourmandé par ses propres sujets , & contraint de se séparer de sa femme , qu'il aimoit chèrement , sans savoir ce qui arriveroit de leur destinée. La Reine s'embarqua à Douvres , & le Roi , pour la voir plus long - temps , côtoya plus de quatre lieues. Pendant qu'il chassoit & qu'il s'amusoit avec la Reine , il envoya le Duc d'York devant à Hull , pour en prendre possession. Le Duc d'York y fut reçu par le Gouverneur , quoiqu'il y eût été mis à la priere du Parlement , depuis que le Roi n'agissoit plus de lui - même. Ce Prince suivit le Duc d'York de fort près ; & néanmoins son malheur fut tel , qu'entre le pere & le fils il arriva au Gouverneur une lettre , par laquelle on l'avertissoit que le Roi avoit dessein d'aller à Hull , pour le faire arrêter & prendre sa place , & qu'il se donnât de garde de lui ouvrir les portes. Cet homme , effrayé de cet avis , ferma la porte au Roi à son arrivée , & retint le Duc d'York en son pouvoir. La faute de ce Prince fut grande , de n'avoir pas prévenu les mauvaises intentions de ses rebelles sujets , qu'il falloit toujours gagner

par la vigilance, plutôt que d'attendre de recevoir les premiers coups de leurs mains. Il n'étoit pas temps alors de s'amuser avec la Reine sa femme : voilà peut-être comme on peut dire qu'elle étoit cause du malheur du Roi son mari.

La Reine fut bien reçue en Hollande par Henri, Prince d'Orange ; & comme il étoit aimé & respecté des États, cette Princesse y reçut à sa considération toutes sortes de bons traitemens, de respects & de services de la part de son fils ; car pour les Bourguemestres, ils ne réverent pas beaucoup la Royauté. Ces hommes, peu accoutumés à la soumission & à l'obéissance due aux têtes couronnées, se venoient asseoir auprès d'elle dans des chaises, & se mettoient en conversation avec elle de la même manière qu'ils en usoient avec leurs égaux à la Haye. Ils entroient où elle étoit le chapeau sur la tête ; & après l'avoir regardée, ils s'en retournoient sans la saluer. La petite Princesse qui n'avoit que dix ans, demeura comme un enfant auprès de la Reine sa mere ; & le Prince de même, qui n'en avoit que quatorze, ne songeoit qu'à bien employer cet âge sous la conduite de ses maîtres, qui étoient en grand nombre, le Prince son pere le voulant rendre digne successeur de ses ancêtres.

La Reine demeura une année toute entiere en ce Pays ; & toute son occupation fut d'envoyer au Roi son mari de l'argent & des armes. Elle y mit ses pierreries en gage , & avec ce qu'elle pût avoir des États & du Prince d'Orange , elle envoya au Roi son mari de quoi armer quarante mille hommes. Ce qui lui servit beaucoup pour lever des troupes dans les Provinces voisines de l'Écosse , où il étoit demeuré depuis qu'il eut manqué le dessein d'Hull & que le Duc d'York en fut sorti. Avec un si grand secours , la Reine voulut aller partager tout de nouveau les peines du Roi son mari. Elle se mit en mer avec onze Vaisseaux remplis d'armes & de munitions , & laissa la Princesse sa fille auprès de la Princesse d'Orange sa belle-mere. La fortune qui ne lui étoit pas favorable , ou pour mieux dire la volonté de Dieu qui regne sur les hommes , permit que son dessein fût traversé par une tempête de neuf jours , la plus forte & la plus grande qu'on ait jamais vue. Cette Princesse souffrit pendant ces jours - là les frayeurs d'une mort continuelle & presque assurée , liée dans un petit lit , & ses femmes auprès d'elle liées de même. Quelques - uns de ses Officiers , quelques Prêtres & quelques Capucins , y étoient aussi. Elle &

les Catholiques se confesserent, & l'horreur de la mort leur faisoit oublier la honte des offenses qu'ils avoient commises contre Dieu : ils s'accusoient tout haut, recevant les bénédictions à tous les effroyables momens qu'ils croyoient être les derniers de leur vie. Elle s'accoutuma à la mort ; & les premiers jours passés, quoiqu'elle & les siens fussent quasi sans espérance de se pouvoir sauver, ils ne laissoient pas de rire quand quelque occasion s'en présentoit ; & ils reprirent le manger & le boire, qui se mêloit aux cris, aux frayeurs, & à toutes les autres miseres naturelles. La tempête ayant enfin ramené la Reine à un petit port qui est près de la Haye, elle y descendit dans un état si étrange, qu'il étoit impossible de l'approcher, par la puanteur de ses habits. Ils étoient pleins de tout ce qu'on peut s'imaginer de plus vilain, à cause que le bouleversement du Vaisseau avoit fait un mélange des personnes & de toutes les saletés possibles. Leur étourdissement étoit tel, qu'elle & ses femmes ne purent de long-temps se tenir debout. Et le Capucin, qui avoit accoutumé de lui dire la messe, ne la put célébrer à la première Fête, qu'avec l'aide de deux hommes qui le soutenoient par-dessous les bras.

Après que cette Princesse se fut reposée environ quinze jours, elle se mit courageusement sur la mer avec neuf Vaisseaux qui lui étoient restés, car elle en avoit perdu deux, & pour cette fois elle aborda sûrement en Angleterre par un petit Village sur le bord de la mer. Elle demeura quelques jours en ce lieu, attendant des Troupes du Roi, qui la devoient venir escorter & recevoir. L'Armée Parlementaire qui la suivoit de près, & qui l'avoit suivie sur la mer pour la prendre, vint border le rivage du lieu où elle étoit; dormant la nuit dans son lit, elle fut réveillée par les coups de canon de ses ennemis, qui percerent la maisonnette où elle étoit logée. Milord Germain, son premier Écuyer & son Ministre, la vint trouver, & lui dit qu'il falloit se sauver, & qu'elle étoit dans un péril extrême. Elle quitta ce lieu après avoir mis une robe sur elle, & alla se cacher dans des cavernes qui étoient hors du Village. Elle avoit une laide chienne nommée Mitte, qu'elle aimoit fort, & qu'elle avoit laissée endormie dans son lit. Du milieu du Village se souvenant de Mitte, elle retourna sur ses pas; & malgré ceux qui la suivoient, elle alla reprendre cette bête, puis se sauva des coups de canon

qui la menaçoient. Après que les Parlementaires se furent lassés de canoner, & que les Troupes du Roi furent arrivées, la Reine se mit en chemin pour l'aller trouver. Elle augmenta ses Troupes de quelques levées qu'elle fit dans cette Province, & les arma des armes qu'elle avoit apportées. Ayant fait une belle Armée, elle se mit à la tête de ses gens, & marcha droit vers le Roi son mari, toujours à cheval sans nulle délicatesse de femme, vivant avec ses Soldats à peu près comme on pourroit s'imaginer qu'Alexandre vivoit avec les siens. Elle mangeoit avec eux à découvert au soleil, sans nulles cérémonies : elle les traitoit comme ses freres ; & ils l'aimoient tous uniquement. Ces victoires furent médiocres : & le vainqueur de toute l'Asie courut plus de hasards, donna plus de batailles, & fit plus de conquêtes que cette Princesse. La sienne fut de prendre une Ville en chemin, qui véritablement ne fut pas si bien défendue que la Ville d'Anvers quand le Duc de Parme l'assiégea, mais qui étoit assez considérable & utile à son parti. Le Roi son mari la reçut avec joie, en admirant son courage & son affection : & quand ils se virent avec de si belles Armées, ils espérèrent de pouvoir surmon-

ter leurs rebelles & infideles fujets : mais toutes ces forces se diffiperent peu de temps après & leur furent inutiles.

Leurs Majestés Britanniques demeurèrent environ une année à travailler unanimement à vaincre le malheur de ne réussir à rien de tout ce qu'ils jugerent devoir entreprendre : puis étant forcés de se séparer, parce que la Reine devint grosse, elle quitta le Roi, & ce fut pour jamais qu'ils se séparèrent. Elle vint à Oxford, & de-là à Exceter, où elle accoucha de sa dernière fille la Princesse d'Angleterre * ; & dans ses couches étant continuellement menacée de ses ennemis, elle se résolut de venir en France demander du secours à notre Reine Régente, qui déjà, comme je l'ai dit, lui avoit envoyé, avec Madame Peronne sa Sage-Femme, vingt mille pistoles pour la secourir dans l'état pitoyable où elle étoit. Cette généreuse Princesse, se contentant du peu d'argent qu'elle avoit apporté, envoya le présent de la Reine au Roi son Mari, qui en avoit besoin pour entretenir & payer ses Troupes. Quand elle partit, comme je l'ai remarqué, elle avoit été depuis peu de jours fort malade & en très-mauvais état. Passant d'Angleterre en France, elle fut pour-

* Anne Henriette.

suivie des Parlementaires ; & dans la créance qu'elle alloit être prise par eux , étant à fond de calle pour se garantir des coups de canon , elle fit venir le Pilote , & lui commanda de ne point tirer , mais d'avancer toujours chemin , & de mettre le feu aux poudres , s'il voyoit qu'elle ne pût échapper. Elle ne l'auroit peut-être pas souffert : mais sur cette résolution ses femmes & ses domestiques jetterent des cris horribles : elle seule demeura dans un silence courageux , montrant braver la mort & ses ennemis , par le mépris qu'elle faisoit de l'une & des autres. Elle ne sentit en cette rencontre rien de violent dans son ame , que le desir de fuir la honte de se voir soumise à la volonté des Parlementaires ; & la seule pensée , de voir qu'en ordonnant sa mort elle ne faisoit pas ce qu'une Chrétienne devoit faire , la fit repentir de sa résolution. N'ayant pas le courage de vaincre elle-même son orgueil , elle demeura indécise sur la gloire éternelle & la mondaine ; mais Dieu la sauva , la faisant heureusement échapper de ce péril , & aborder à un des Ports de Bretagne. Lorsqu'elle put appercevoir les côtes de France , elle se mit dans une chaloupe , & descendit dans un Village au travers des roches où elle eut de la peine

à passer , où des Payfans la logerent dans une petite maison couverte de chaume ; mais quelques Gentilshommes du Pays ayant appris que c'étoit cette Princesse , qui paroïssoit plutôt une misérable héroïne de Roman qu'une Reine véritable , ils lui amenerent des carosses , qui servirent à faire son voyage de Bourbon où je l'ai laissée en commençant cette narration. Comme la mémoire du Roi Henri IV est chere aux François , elle fut toujours suivie d'une fort grande foule de peuple , qui couroit après pour la voir. Elle étoit fort malade & fort changée ; ses infortunes lui ayant donné une si grande tristesse , & son esprit étant si pénétré de ses malheurs , qu'elle pleuroit presque toujours : ce qui fait voir ce que peut la douleur sur l'ame & sur le corps ; car naturellement cette Princesse étoit gaie & parloit agréablement : si bien que dans le fâcheux état où elle se trouvoit , disant un jour à ce grand Médecin Mayerne , qui étoit auprès d'elle , qu'elle sentoît sa raison s'affoiblir , & qu'elle craignoit d'en devenir folle , à ce qu'elle m'a conté , il lui répondit brusquement : *Vous n'avez que faire de le craindre , Madame , vous l'êtes déjà.* Elle trouva véritablement quelques remèdes à ses maux corporels en France , son Pays natal , dont l'air

& les eaux lui furent salutaires ; mais il fallut bien du temps pour adoucir les autres. Je dirai ailleurs comme elle nous a paru , quand nous la vîmes à la Cour ; mais avant que de reprendre la suite de mes Mémoires , de l'année mil six cent quarante-quatre , je suis bien-aîsé de joindre ce que j'ai su de ce qui a pu contribuer encore aux malheurs du Roi & de la Reine d'Angleterre , depuis le récit qu'elle m'en a fait , & qui s'y rapporte assez.

Quelques particularités de la Négociation du Comte d'Estrades en Angleterre , en l'année mil six cent trente-sept.

Le Comte d'Estrades fut envoyé vers le Roi & la Reine d'Angleterre en 1637 , de la part du feu Roi & du Cardinal de Richelieu. Il m'a dit , depuis que j'ai écrit le récit que cette Reine affligée m'a fait , que le sujet de son voyage étoit pour obliger ce Prince à demeurer neutre , au cas que le Roi & le Prince d'Orange voulussent attaquer quelques places sur cette côte de Flandre. Il m'a fait voir son instruction & les lettres de ce grand Ministre , ses réponses , & le détail de cette négociation. Ce sont des choses qui font voir la

source des malheurs de ce Royaume, que la Reine d'Angleterre n'a pas connue, quoiqu'elle y ait contribué, & combien on doit examiner une proposition importante, avant que de l'accepter ou de la refuser. Le Cardinal de Richelieu avoit ordonné à d'Estrades de voir la Reine d'Angleterre, avant de présenter au Roi son mari la lettre que le Roi lui écrivoit, & de travailler à guérir l'esprit de cette Princesse des mauvais offices que la Duchesse de Chevreuse lui avoit rendus, & des dégoûts qu'elle y avoit fait naître contre lui; nommant cette Dame *méchante & artificieuse*, dans ses Mémoires. Il lui donna une lettre pour la présenter à la Reine d'Angleterre, par laquelle il l'assuroit de ses services & de sa fidélité particulière envers elle, & des sinceres intentions qu'il avoit de la servir utilement; mais il défendit à d'Estrades de la lui donner, s'il ne trouvoit en elle des dispositions favorables pour la bien recevoir; & il n'oublioit pas de l'assurer de la protection du Roi pour défendre leurs Majestés des maux que leurs sujets déjà révoltés montroient leur vouloir procurer.

L'Ambassade du Marquis de Senneterre avoit persuadé le Roi & la Reine que le Cardinal de Richelieu leur étoit con-

traire; & quand d'Estrades lui parla, elle répondit aux offres & aux promesses de fidélité qu'il lui fit de sa part, qu'elle étoit mieux informée de ses intentions pour ce qui la regardoit, qu'elle savoit qu'il n'étoit pas de ses amis, qu'elle ne desiroit rien de lui, & qu'elle ne vouloit nul éclaircissement là-dessus; sachant, à n'en pouvoir douter, qu'il n'étoit pas de ses amis. D'Estrades, étonné de cette réponse, judicieux & obéissant, ne lui donna point sa lettre; mais il lui représenta autant qu'il lui fut possible, qu'elle se trompoit dans le jugement qu'elle faisoit de lui, & se contenta de lui présenter celle du Roi. Elle lui répondit sur ce qu'il demandoit au Roi son mari, après l'avoir lue, qu'elle ne se mêloit point des affaires de cette nature, mais ajouta qu'elle lui en parleroit, & dit au Comte d'Estrades, qu'elle avoit eu une bonne réprimande sur la proposition que lui faisoit le Roi son frere, de demeurer neutre, en laissant attaquer les côtes de Flandre, & qu'il allât le trouver. Il y fut, & ce Prince, sur les offres qu'il lui fit de la part du Roi & de son Ministre, & qui furent grandes, lui répondit, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour témoigner son amitié, pourvu qu'il ne fût pas préjudiciable à son honneur,

neur , à son intérêt , & à celui de son Royaume ; ce qui arriveroit , si le Roi & les Etats attaquoient les places maritimes de Flandre ; qu'afin de les pouvoir secourir , il tiendrait sa Flotte aux Dunes en état d'agir , & quinze mille hommes pour y passer.

Sur la fin de l'Eté , la Cour alla à Fontainebleau. La Reine avoit toujours aimé cette belle & délicieuse maison de nos Rois , plus que toutes les autres. C'est pourquoi tous les divertissemens que la seconde année de son deuil lui put permettre de prendre y furent pris & recherchés avec soin. Le Cardinal y fut malade d'une fièvre continue , qui donna de l'inquiétude à la Reine , & de la joie aux courtisans , qui aiment la nouveauté & la souhaitent. On crut alors que si le Cardinal fût mort , Châteauneuf eût pris sa place ; & la Reine même s'étoit laissée entendre là-dessus ; mais il revint en santé , & toutes choses reprirent leur train ordinaire. En Septembre 1644 on élut à Rome le Cardinal Pamphilé , qui étoit le seul que la France appréhendoit qui fût Pape. Les Barberins s'attirèrent la haine du Roi pour l'avoir élu à cette dignité. On leur ôta publiquement les marques d'être les protecteurs de la France ; & notre Minis-

tre n'oublia rien de ce qui les pouvoit faire repentir de la faute qu'ils avoient faite. Ils furent même si maltraités sous le Pontificat de celui qui par leurs suffrages avoit été mis dans la Chaire de saint Pierre, qu'ils furent contraints, après avoir offensé le Roi, de venir lui demander sa protection. Elle leur fut accordée par le Cardinal Mazarin, qui, après avoir été leur courtisan, eut le plaisir de les voir à sa porte lui faire la cour à leur tour. Leur grandeur fut soumise à la sienne : rien n'est permanent sous le Ciel.

La Campagne du Duc d'Anguien augmenta sa réputation d'une gloire éclatante, & il donna un combat à Fribourg, qui doit tenir une grande place dans l'Histoire ; mais comme le hazard voulut alors que je n'en remarquasse pas les particularités, & que je n'en ai rien trouvé dans mes premiers brouillons, je n'en puis dire davantage. Monsieur dans cette même année (1644) commanda une belle armée, qui sous ses ordres fut avantageusement employée au service du Roi. La même raison, qui me fait taire sur le Duc d'Anguien, me fait taire sur ce Prince ; & je m'en rapporte à ce que les Auteurs écriront. Tous deux, sur la fin de la Campagne, revinrent trouver la Reine à Fontainebleau,

comme elle étoit prête de retourner à Paris commencer son hiver. Elle les reçut avec joie , & le temps qu'ils y demeurèrent elle prit plaisir de les divertir autant qu'il lui fut possible. Leur union paroissoit être aussi grande qu'elle le peut-être parmi des Princes qui ne font pas profession de sincérité ; & l'état où étoit la Cour sembloit nous présager une paix éternelle.

Isabelle de France , Reine d'Espagne , mourut vers le commencement de l'hiver , digne fille de Henri le Grand , & très-digne de l'estime que l'Europe avoit pour elle. Elle fut regrettée dans toute son étendue , & ses peuples , qui avoient une grande vénération pour elle , en furent affligés. Le Roi son mari , ne l'avoit pas toujours aimée autant qu'elle méritoit , à cause qu'il étoit trop galant , pour ne pas dire pis. Mais , quand elle mourut il commençoit à connoître ses belles qualités & sa capacité. Il la laissoit alors gouverner son Royaume : ce qu'elle faisoit avec beaucoup de gloire ; si bien qu'il la regretta infiniment. J'ai ouï dire à feu ma mere , qui avoit eu l'honneur d'être connue d'elle à son retour d'Espagne , peu de temps avant que cette Princesse partît de France , qu'elle étoit belle & agréable , & qu'elle s'en alloit bien contente , se voyant Reine d'un si

grand Royaume. Elle y vécut quelques années agréablement. Le Prince d'Espagne étoit beau & bien fait, & ils s'aimèrent. On a même cru que le Roi son beau-pere *, la trouvant belle, différa de les mettre ensemble, prétendant la prendre pour lui-même. On m'a dit depuis, que cela n'étoit véritable, qu'en ce qu'il l'aima comme sa fille, & fort tendrement. Mais le Prince son mari, après être devenu Roi, eut tant de maîtresses de toutes conditions, que par la jalousie qu'elle eut raison d'avoir, toute sa vie fut pour elle un tourment aussi sensible qu'il fut long & douloureux. Elle eut sujet de s'en plaindre : mais ses plaintes furent toujours inutiles, & quoiqu'elle fût aussi chaste qu'il étoit voluptueux, les coutumes d'Espagne furent d'abord rigoureuses pour elle. La Reine d'Angleterre, long-temps après la mort de cette Princesse, m'a conté que le Roi d'Angleterre son mari, étant Prince de Galles, fit un voyage en Espagne pour demander l'Infante, sœur cadette de la Reine notre maîtresse, qui depuis a été Impératrice ; qu'ayant trouvé la Reine d'Espagne à son gré, il avoit quelquefois cherché l'occasion de lui parler sans truchement ; car, quoique Françoise, elle

* Philippe III.

n'osoit lui parler françois ; & que lui ayant dit quelques mots en cette langue , elle lui répondit tout bas : *je n'oserois vous parler en ce langage sans permission , mais je la demanderai* : que l'ayant obtenue , elle lui avoit seulement parlé une fois , où elle lui dit qu'elle auroit souhaité qu'il eût épousé sa sœur , qu'il épousa en effet , parce que le mariage de l'Infante se rompit : que depuis cette conversation , & quelques marques qu'il donna peut-être d'aimer à la voir à la comédie , on lui fit dire doucement de ne plus parler à elle ; que c'étoit la mode en Espagne d'empoisonner les galands des Reines. Depuis ce charitable avis , il ne lui parla plus , & ne la put voir à découvert ; car elle n'alla plus à la comédie que dans une loge toute fermée.

La Reine voulut rendre à la mémoire de cette illustre Reine , doublement sa belle-sœur , ce qu'on devoit à sa qualité de fille de France. On lui fit un Service selon la coutume , avec toute la magnificence due à une si grande Princesse. Dans ces sortes d'occasions il arrive souvent que les rangs qui ne sont point réglés en France , produisent de grandes querelles. Mademoiselle , comme petite-fille de Roi , prétendoit qu'il y avoit beaucoup de dif-

inction entr'elle & Madame la Princesse. D'autre côté, le Duc d'Anguien, voulant soutenir son rang & la grandeur que sa naissance & sa gloire lui donnoient, demanda à la Reine que Madame la Duchesse sa femme pût en toutes choses suivre l'exemple de Mademoiselle; prétendant qu'elle n'étoit que première Princesse du Sang. La Reine dans ce moment, peu attentive aux intérêts de Mademoiselle, sans considérer qu'elle étoit en possession de quelques prérogatives qui mettoient différence entre sa famille & celle de Condé, lui accorda ce qu'il lui demanda. Madame de Longueville, qui avoit perdu son rang en épousant le Duc de Longueville, & qui avoit pris un Brevet du Roi, par lequel il étoit conservé, voulut aussi se servir de cette occasion pour se rétablir dans le Droit que lui donnoit le Sang de Bourbon, & prétendit en suivant la Duchesse d'Anguien faire ce qu'elle feroit.

Mademoiselle étant avertie des desseins contr'elle, ne voulut point se trouver au Service de la Reine d'Espagne sa tante. Quand l'heure fut venue de partir, elle dit qu'elle étoit malade, & qu'elle ne pouvoit sortir de chez elle. La Reine d'abord qu'elle fut la difficulté qu'elle

faisoit, en fut mal satisfaite; elle envoya lui ordonner de partir, & en fit ses plaintes au Duc d'Orléans. Ce Prince la condamna, & désapprouva son procédé; si bien que cette Princesse se trouva dans cette occasion abandonnée, non-seulement de la Reine, mais encore de Monsieur, son pere, de qui elle soutenoit la grandeur en soutenant son rang. Mademoiselle, ne pouvant tenir ferme contre de si rudes attaques, céda malgré elle à la force, & alla à Notre-Dame s'exposer aux prétentions de ceux qui pour avoir l'honneur d'être de ses parens, vouloient l'égaliser. Elle avoit ordonné en partant, que deux personnes de qualité porteroient sa robe; mais aussi-tôt que le Duc d'Anguien l'aperçut, il fit signe à un des siens de se joindre à celui qui déjà portoit celle de Madame sa femme qu'il portoit lui-même par la main. Madame de Longueville, qui vit qu'en se mettant dans les chaires des Chanoines, Mademoiselle avoit voulu mettre une place vuide entr'elles, poussa Madame la Duchesse d'Anguien sa belle-sœur, & toutes deux se mirent dans les places suivantes. Mademoiselle fut sensiblement touchée de ce traitement: elle en pleura, & en fit beaucoup de bruit, représentant qu'elle avoit des marques de

la différence qui devoit être entr'elle & Madame la Princesse, qui en toutes occasions lui devoient donner de l'avantage sur elle, comme d'avoir un dais dans la maison du Roi, d'avoir un carosse cloué, des valets-de-pied à chausses retroussées, & de ne donner chez elle aux Princesses du Sang qu'une chaise à dos, elle étant dans un fauteuil. Sa colere fut abattue par celle que la Reine témoigna contre elle. On proposa de l'envoyer en Religion, faire quelque séjour de pénitence; mais au-lieu de soutenir sa petite disgrâce par une noble indifférence, elle eut recours à Madame la Princesse, ou plutôt elle accepta les offres qu'elle lui fit faire de la raccommoder avec la Reine, dont elle fut infiniment blâmée. Le Duc d'Anguien disoit pour ses raisons, qu'elle se devoit tenir aux prérogatives qu'elle avoit, sans en prétendre toujours de nouvelles, & que les avantages qu'elle avoit déjà étoient les seuls dont elle devoit jouir. Monsieur s'avisa sur le tard, que Mademoiselle sa fille avoit eu raison. Il fit le fâché, s'en plaignit à la Reine, & alla gronder trois jours à Chambord. La Reine, qui avoit permis au Duc d'Anguien de faire ce qu'il avoit fait, crut être obligé, pour le bien de la paix, de
le

le décharger de cette faute , au cas qu'il y en eût , & de prendre le tort sur elle : si bien qu'avec quelques excuses de sa part , & quelques complimens du Duc d'Anguien , toutes choses s'appaisèrent aisément.

La Reine d'Angleterre vint à Paris à peu près dans ce même temps. Il y avoit trois ou quatre mois qu'elle étoit à Bourbon. La Reine la fut recevoir avec le Roi & le Duc d'Anjou le véritable Monsieur , jusques hors de la ville. Ces deux grandes Princesses s'embrassèrent avec tendresse & amitié , & se firent mille complimens qui ne tenoient rien du compliment. On la mena loger au Louvre , qui pour lors étoit abandonné ; & pour maison de campagne , on lui donna Saint Germain. Comme les affaires du Roi étoient en bon état , & que la guerre n'avoit point encore ruiné les Finances Royales , on lui donna ensuite une Pension de dix ou douze mille écus par mois , & en toutes choses elle eut grand sujet de se louer de la Reine.

Cette Princesse étoit fort défigurée par la grandeur de sa maladie & de ses malheurs , & n'avoit plus guere de marques de sa beauté passée. Elle avoit les yeux beaux , le teint admirable , & le nez bien

fait. Il y avoit dans son visage quelque chose de si agréable, qu'elle se faisoit aimer de tout le monde; mais elle étoit maigre & petite : elle avoit même la taille gâtée ; & sa bouche, qui naturellement n'étoit pas belle, par la maigreur de son visage, étoit devenue grande. J'ai vu de ses portraits, qui étoient faits du temps de sa beauté, qui montroient qu'elle avoit été fort aimable : & comme sa beauté n'avoit duré que l'espace du matin, & l'avoit quittée avant son midi ; elle avoit accoutumé de maintenir que les femmes ne peuvent plus être belles passé vingt-deux ans. Pour achever de la représenter telle que je l'ai vue, il faut avouer qu'elle avoit infiniment de l'esprit ; de cet esprit brillant qui plaît aux spectateurs. Elle étoit agréable dans la société, honnête, douce & facile, vivant avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher sans nulle façon. Son tempérament étoit tourné du côté de la gaieté ; & parmi les larmes, s'il arrivoit de dire quelque chose de plaissant, elle les arrêtoit en quelque façon pour divertir la Compagnie. La douleur quasi continuelle, qui lui donnoit alors beaucoup de sérieux & de mépris pour la vie, la rendoit à mon gré plus solide, plus sérieuse & plus estimable qu'elle

ne l'auroit peut-être été si elle avoit toujours eu du bonheur. Elle étoit naturellement libérale ; & ceux qui l'avoient vue dans sa prospérité nous assuroient qu'elle avoit épuisé des trésors à faire du bien à ceux qu'elle aimoit. Son favori , qui , selon le dire du Public , avoit quelque part aux malheurs d'Angleterre , étoit assez honnête homme & d'un esprit doux , mais qui parut fort borné , & plus propre aux petites choses qu'aux grandes. Il avoit pour elle cette fidélité qu'ont d'ordinaire tous les Ministres : il vouloit avoir de l'argent préférablement à tout le monde , pour subvenir à sa dépense , qui en tout temps a été grande. Cette Princesse avoit sans doute trop de confiance en lui ; mais il est vrai qu'il ne la gouvernoit pas absolument : elle avoit souvent une volonté contraire à la sienne , qu'elle défendoit en maîtresse absolue ; ce qu'elle faisoit avec sensibilité à l'égard de tous ; car de son naturel elle étoit un peu dépitée , & elle avoit de la vivacité. Elle soutenoit ses sentimens avec de fortes raisons ; mais elles étoient accompagnées d'une beauté , d'une raillerie , qui pouvoient plaire , & corriger tout ensemble les marques de hauteur & de courage qu'elle a données dans les actions principales de sa vie. Elle man-

quoit de belles & grandes connoissances qu'on peut acquérir par la lecture : ses malheurs avoient réparé ce défaut ; & de fâcheuses expériences lui avoient donné de la capacité. Nous la verrons en France perdre cette Couronne chancelante qu'elle portoit encore : perdre le Roi son mari , d'une mort effroyable , & souffrir constamment toutes les adversités qu'il a plu à Dieu lui envoyer.

Les cabinets des Rois sont des Théâtres où se jouent continuellement des Pieces qui occupent tout le monde : il y en a qui sont simplement comiques : il y en a aussi de tragiques , dont les plus grands événemens sont toujours causés par des bagatelles. Après avoir parlé des horribles effets de la fortune & de l'indolence avec laquelle elle se moquoit des têtes couronnées, il faut remarquer ici ceux que produit cette folle passion qui ne se contente pas d'intrigues de plaisir ; mais se mêlant dans toutes les affaires les plus sérieuses , ne manque jamais de faire de grands désordres , quand elle est maîtresse du cœur des hommes. Mademoiselle de Boutteville-Montmorency , fille de Boutteville , qui avoit eu la tête tranchée pour s'être battu en duel contre l'expresse défense du Roi Louis XIII , étoit aimée du Comte de Châ-

rillon appelé Dandelot. Il étoit frere de Coligny , qui s'étoit battu contre le Duc de Guise , ainsi que je l'ai écrit. Le Maréchal & la Maréchale de Châtillon , ses pere & mere , s'opposerent à cette inclination , tant à cause que Mademoiselle de Boutteville n'étoit pas riche , que parce qu'elle étoit Catholique ; si bien qu'ils voyoient par ce mariage leur Famille dans un engagement qu'ils appréhendoient infiniment. Pour y remédier , ils desiroient que leur fils épousât Mademoiselle de la Force , grande héritiere , & bonne Huguenote , deux qualités qui les accommodoient davantage , à cause de leur ancien attachement à la Religion Prétendue Réformée. Madame de Boutteville disoit de son côté , qu'elle ne consentiroit jamais que sa fille , qui étoit de la Maison de Montmorenci , épousât personne contre le gré de ses Parens , & qu'elle ne croyoit pas (quoiqu'elle n'eût pas de bien) que ce lui fût un avantage d'entrer dans une Maison incommodée , où elle ne porteroit point les richesses qu'elle pourroit espérer dans une autre , & où par conséquent elle seroit méprisée. Si les Peres étoient de même sentiment , le Comte de Châtillon & Mademoiselle de Boutteville étoient d'accord ensemble pour faire le contraire de

ce que leurs proches desiroient. Après avoir fait toutes les choses possibles pour vaincre les difficultés qui s'opposoient à leur bonheur, ils se résolurent d'y apporter le remede qui étoit en leur pouvoir, étant assurés d'être soutenus par le Duc d'Anguien leur parent commun, qui étoit leur Protecteur & leur confident. L'amant enleva sa maîtresse, & on crut que sa maîtresse y avoit consenti; mais comme le cœur humain a beaucoup de plis & de replis, & que dans les aventures de la vie il y a beaucoup de pensées différentes qui contribuent à leur succès, il arriva que le Duc d'Anguien, qui aimoit Mademoiselle du Vigean, fut par elle que son pere la vouloit marier au Comte de Châtillon, & avoit offert au Maréchal de Châtillon une dot considérable, pourvu qu'il pût avoir son fils pour gendre. Cette nouvelle avoit donné de furieuses alarmes à ce Prince. Il en donnoit souvent aux ennemis de l'Etat; mais son cœur n'étant pas si vaillant contre l'amour que contr'eux, il sentit une douleur extrême, & ne put souffrir qu'un autre possédât ce que la vertu de cette honnête fille lui défendoit d'espérer. Pour éviter ce chagrin, il jugea qu'il falloit entrer dans les intérêts de Dandelot, & le fortifier dans sa

passion. Il lui conseilla donc d'enlever Mademoiselle de Boutteville, & de se satisfaire par lui-même. Il se chargea en particulier de l'événement de la chose, & leur promit aussi de la faire approuver par Madame la Princesse, qui aimoit Mademoiselle de Boutteville à cause qu'elle avoit l'honneur d'être sa parente.

Le Duc d'Anguien avoit une si forte passion pour Mademoiselle du Vigean, que j'ai ouï dire à Madame du Vigean sa mere, qu'il lui avoit souvent dit vouloir rompre son mariage, comme ayant épousé la Duchesse d'Anguien sa femme par force, afin d'épouser sa fille, & qu'il avoit même travaillé à ce dessein. J'ai ouï dire à Madame de Montausier, qui a su toutes ses intrigues, que ce Prince avoit fait semblant d'aimer Mademoiselle de Boutteville, par l'ordre exprès de Mademoiselle du Vigean, afin de cacher au Public l'amitié qu'il avoit pour elle; mais que la beauté de Mademoiselle de Boutteville ayant donné frayeur à Mademoiselle du Vigean, elle lui avoit défendu peu après de la voir ni de lui parler, & qu'il lui avoit obéi si ponctuellement, que tout-à-coup il rompit tout commerce avec elle; & que pour montrer qu'il n'avoit nul attachement à sa personne, il l'avoit fait

épouser à Dandelot. Si Mademoiselle du Vigean fut satisfaite des sentimens du Duc d'Anguien, Mademoiselle de Boutteville ne le fut pas moins de sa destinée. Elle aimoit celui qu'on lui donnoit ; & comme ambitieuse & prudente, elle n'étoit pas fâchée de trouver un aussi bon parti que l'étoit pour elle le Comte de Châtillon, trop grand Seigneur par sa naissance, pour manquer d'avoir de grands établissemens à la Cour, soit par le Duc d'Anguien, soit par lui-même. J'ai ouï dire qu'elle ne sentit guere la perte de la galanterie de ce Prince, & la seule peine qu'elle en eut, fut de savoir que pour plaire à Mademoiselle du Vigean, il avoit fait contr'elle des railleries un peu trop fortes pour être reçues avec indifférence. Le même jour de l'enlèvement il conta à Madame de Longueville & à Mademoiselle de Rambouillet (depuis Madame de Montausier) en des termes assez offensans, qu'elle avoit eu beaucoup de facilité à se résoudre à cette aventure, & ne l'épargna pas sur aucun article. Cet enlèvement se fit avec assez de rumeur & d'accidens fâcheux, qui lui furent un pronostic assuré du peu de bonheur de son mariage. Madame de Valencé sa sœur aînée, la ramenant chez elle, fut étonnée de voir

des gens à la porte de sa maison qui prirent Mademoiselle de Boutteville & l'emportèrent entre les bras de son Ravisseur. Il l'attendoit proche de cette maison dans un carrosse à six chevaux prêt à faire voyage. Mademoiselle de Boutteville fit semblant de crier, afin de cacher à ses proches l'agrément qu'elle avoit donné à cette action. Quelques valets les vouloient défendre, & le Suisse de Madame de Valencé y fut tué, qui paya de son sang & de sa vie les plaintes du monde les moins tristes. Ces deux aimables personnes étant sorties de Paris, quitterent le carrosse pour aller plus vite : ils prirent des chevaux & se hâtèrent d'aller à Fleuri, dont le Duc d'Anguien étoit le maître. Je ne fais où ils se marièrent, & je ne suis pas instruite des particularités de cette cérémonie ; elle se fit sans doute selon l'ordre ordinaire, & avec peu de témoins. Je m'arrêterai seulement à ce qui se passa le soir chez la Reine, & qui fut une plaisante comédie.

La Reine étoit déjà toute déshabillée, & prête à se mettre au lit, lorsqu'on lui vint dire que Madame la Princesse étoit dans son grand cabinet, qui demandoit à la voir. Elle en fut surprise, à cause qu'il étoit plus de minuit ; & cette heure n'étoit plus propre à de telles visites. Elle

commanda qu'on la fît entrer ; mais ce fut avec un peu de curiosité de savoir la cause de cette visite si extraordinaire. Aussi-tôt que Madame la-Princesse fut auprès de la Reine , qui achevoit de se coiffer de nuit , elle lui dit d'un ton pitoyable : *Madame , voilà une pauvre femme ,* lui montrant Madame de Boutteville , *qui est sensiblement affligée d'un malheur qui vient de lui arriver. Elle vient vous demander justice contre Monsieur de Châtillon , qui vient d'enlever sa fille.* Madame de Boutteville se jeta aussi-tôt aux pieds de la Reine : elle étoit toute échevelée , son colet étoit déchiré , ses habits demi rompus. Elle faisoit des cris comme si en effet le Comte de Châtillon eût été un voleur de grand chemin , & comme si sa fille eût souffert la plus grande violence du monde. Madame de Valencé sa fille supplia aussi la Reine qu'on allât après ce criminel , qui ne méritoit pas moins que la mort , pour avoir outragé leur Maison. Madame de Boutteville exagéra en des termes fort éloquens la violence que souffroit sa fille dans cet enlèvement , la peine que sa vertu & sa modestie lui feroit souffrir , quand elle se verroit toute seule sans femme au pouvoir d'un homme qu'elle n'avoit jamais osé regarder sans sa permission ; &

dit à la Reine qu'après avoir été élevée dans cette retenue, c'étoit une chose bien horrible de se voir enlever avec force par un homme qu'elle ne pourroit jamais considérer que comme son tyran. Elle jettoit tant de larmes & pouffoit tant de sanglots de son cœur, qu'elle eût presque donné de la pitié aux témoins de sa douleur, s'il eût été facile de croire, que deux personnes de pareille condition, tous deux jeunes, qui se voyoient souvent, & depuis long-temps, pussent n'être pas d'accord. La Reine devinant à peu près la vérité, crut facilement que la mere faisoit semblant d'être affligée, ou qu'elle étoit prise pour dupe par sa propre fille. Elle lui répondit le plus doucement qu'il lui fut possible. afin de donner aux grandes apparences de sa douleur quelque sorte de compassion. Ayant ensuite quitté sa toilette elle se tourna du côté de Madame la Princesse; & lui dit tout bas; *Ma Cousine, je pense que je ne dois pas me mettre en peine de punir le coupable : il y a lieu de croire que Mademoiselle de Boutteville seroit fâchée qu'on troublât sa joie, & que sa mere, toute éplorée qu'elle est, ne voudroit pas qu'on lui ramenât Monsieur de Châtillon sans être son Gendre. Madame la Princesse, qui depuis quel-*

ques momens favoit la vérité de l'histoire, quittant alors un peu son sérieux, & se tournant du côté de la muraille, se mit à rire, & dit à la Reine : *Au nom de Dieu, Madame, ne me faites pas ici faire un personnage ridicule : ne me dites rien, j'ai assez de peine à me retenir, & à bien jouer mon jeu. Mon méchant fils a fait cette affaire : tout le monde est content ; & les larmes de cette pauvre femme, dont je n'oserois me moquer publiquement, me donnent une grande envie de rire en particulier. Ils ont fait tout ce tripotage sans moi ; & après cela il faut que j'en pâtisse, & que pour récompense de mes peines je ne m'en puisse pas réjouir.* Alors, se tournant toutes deux vers M^{de}. de Boutteville, qui continuoit à pleurer & à faire d'inutiles plaintes, la Reine lui dit les plus douces paroles du monde, la consola, lui prédit que quelque jour elle se consoleroit, la pria d'aller se reposer, l'assurant enfin qu'elle auroit soin de la satisfaire. Madame la Princesse approuva les conseils de la Reine, & conclut qu'il falloit avoir patience. Le Duc Damville, de la Maison de Ventadour, arriva là-dessus. Il étoit neveu de Madame la Princesse, & par conséquent parent de Mademoiselle de Boutteville ; mais pour son malheur, il étoit amoureux d'elle ; &

dans le trouble où il étoit de cette aventure, il dit à la Reine que le Comte de Châtillon avoit commis un attentat qu'il falloit punir ; que sa cousine n'étoit point de condition à être traitée de la sorte ; & qu'il la supplioit d'envoyer de ses gardes courir après elle. La Reine lui répondit d'un ton un peu bas : *Mon pauvre Brion* ; car il avoit autrefois porté ce nom , *je vois bien que vous êtes le plus fâché de la compagnie ; mais , il n'y a remède , il faut s'y résoudre : votre cousine seroit sans doute bien fâché de ce secours ; & comme bon parent il faut condescendre à ses inclinations.* Cette harangue obligea le pauvre désespéré à se taire ; & la mere se lassant de pleurer commença à calmer son esprit ; si bien que Madame la Princesse la ramena chez elle , & le temps la consola en apparence & en effet , mais ne la fit pas moins fiere ou moins dissimulée ; car après le retour de la Comtesse de Châtillon sa fille , ce fut elle qui se rendit la derniere à lui pardonner son mariage. Il ne fut pas si heureux qu'apparemment il le devoit être. Le Comte de Châtillon se dégoûta par la possession : il aima une des filles de la Reine qui n'étoit pas si belle que sa femme ; & cette Dame , outre le tourment de la jalousie , eut la douleur de le perdre ; car il fut tué quelques années

après. Nous verrons ensuite cette belle veuve prendre la place de Mademoiselle du Vigean, qui se faisant Carmélite après ce mariage, laissa le cœur du Duc d'Anguien en proie à celles qui voulurent l'attaquer, non sans soupçon d'avoir eu à son tour quelque sujet de se plaindre de lui. C'est néanmoins une chose crue de tout le monde, qu'elle a été la seule que ce Prince ait véritablement aimée.

Cette année fut fertile en mariages de cette nature. Peu auparavant celui du Comte de Châtillon, le Chevalier de Bois-Dauphin, de l'illustre Maison de Laval, bien fait & considéré du Duc d'Anguien, par les soins de la Marquise de Sablé sa mere, fut assez heureux pour plaire à la Marquise de Coaslin, fille du Chancelier Seguier, qui sans parler à son pere, usa si hardiment des droits de veuvage, qu'elle se maria dans Paris publiquement, sans que pas un de ses proches en fût rien. Le Chancelier en fut au désespoir : il fit du bruit ; mais enfin il lui pardonna, parce que le Marquis de Laval fut faire voir à son beau-pere que le mérite & la naissance sont deux grandes choses ensemble. Il en reçut plus de soutien & d'assistance dans les occasions où il en eut besoin, que du Duc de Sully son au-

tre gendre ; & s'il eût vécu , il auroit apparemment obtenu quelque éclatante faveur de la fortune. Aussi-tôt qu'il se vit du bien , l'ambition posséda son ame , toutes choses dès lors lui parurent trop petites pour lui. Ses desirs , pour être déréglés , n'en auroient pas été peut-être moins heureux , car c'est plutôt par l'application & l'empressement que par la sagesse qu'on parvient à se rendre considérable. Il s'étonnoit lui-même de son changement , & disoit qu'étant Chevalier & gueux , toute sa pensée n'alloit qu'à attraper dix pistoles pour rouler ; mais qu'aussi-tôt qu'il s'étoit senti avoir des ailes pour pouvoir voler plus haut , aucune chose ne le pouvoit contenter , & qu'il ne pouvoit plus arrêter ses desirs , à moins que d'être Maréchal de France , & ensuite Connétable.

Le Printemps de cette année ayant courvié les Princes d'aller à l'armée , ils partirent en donnant de publiques marques de l'impatience qu'ils avoient d'aller travailler à la gloire de la France , & au bonheur de l'Etat. Le Duc d'Orléans alla commander l'armée de Flandre , le Duc d'Anguien celle d'Allemagne , & la Reine passa cette année une bonne partie de l'Été à Paris. Le Duc d'Anguien , après

avoir à son ordinaire porté la terreur & l'effroi en Allemagne, donna une bataille à Nortlinghen, qui a été une des plus belles actions de ce Prince. J'y perdis deux Gentilshommes de mes parens: Lanquetot & Grémonville, tous deux honnêtes gens. Leur perte me fut sensible; car outre l'alliance, ils étoient de mes amis, ce qui doit se considérer davantage. Le jour que la nouvelle du gain de cette bataille arriva, en revenant de la promenade au Palais Royal, je m'étonnai de voir une grande quantité de personnes qui parloient ensemble par troupes séparées. L'émotion que l'amour de la patrie inspire dans les cœurs se fait toujours sentir en de telles occasions. Quelques-uns de ma connoissance vinrent au devant de moi me dire qu'il y avoit une bataille gagnée, mais aussi qu'il y avoit beaucoup de gens de tués. Le premier sentiment en eux avoit été la joie, puis après la crainte l'avoit suivie, & chacun en particulier sembloit déjà regretter son parent ou son ami mort. Cette consternation des autres m'en donna aussi; & quoique mon affection pour la Reine fut assez forte, pour ne pouvoir manquer de prendre part à la satisfaction que lui devoit donner une si grande nouvelle, le malheur des familles
me

me touchoit , & mes sentimens étoient partagés là-dessus. Dans cette pensée , je montai en haut. Je trouvai cette Princesse sur la terrasse qui joint les deux corps de logis. Elle avoit dans les yeux toutes les marques d'une grande joie. Les victoires sont les délices des Souverains , d'autant plus qu'ils en goûtent les plaisirs sans partager fortement l'infortune des particuliers. Ce n'est pas que la Reine en ces occasions ne parût avoir beaucoup d'humanité , & regretter les personnes de mérite ; mais enfin , elle étoit Reine. Le Cardinal Mazarin la vint aussi-tôt trouver , pour lui apprendre les particularités de cette grande défaite. Comme elle le vit , elle alla au devant de lui d'un visage riant & satisfait. Il la reçut en lui disant d'un ton grave : *Madame , tant de gens sont morts , qu'il ne faut quasi pas que Votre Majesté se réjouisse de cette Victoire.* Il parla de cette sorte exprès peut-être pour gagner les bonnes grâces des assistans , & pour acquérir la réputation d'être tendre à ses amis ; mais soit que ce sentiment lui fût naturel , ou qu'il eût pris soin par politique de l'affecter , il en méritoit des louanges. Un homme qui exerce la vertu , soit que ce soit par sa volonté , plutôt que par son inclination , ne lais-

se pas d'en être estimable; puisque les motifs en sont impénétrables, & qu'il appartiendrait seulement à celui qui a formé le cœur humain de le connoître & de le juger. Le Cardinal commença par le Maréchal de Gramont, qui étoit prisonnier, dont il témoigna un sensible déplaisir, & puis lut à la Reine la liste de tous les morts; & dans cette narration je trouvai que j'avois perdu mes parens & quelques-uns de mes amis que je regrettai beaucoup.

Pendant que les Princes du Sang emportoient des victoires quasi continuelles sur les ennemis, (Septembre 1645) & que la France par son bonheur se faisoit révérer de toute l'Europe, la Reine méditoit de trouver de l'argent, afin de pouvoir continuer la guerre avec la même gloire qu'elle l'avoit faite. Elle se résolut d'aller au Parlement pour y faire passer quelques Edits, comme le plus prompt remède que l'on pût trouver pour les maladies de l'Etat. Ce remède néanmoins est violent & nuisible à ce même Etat : les peuples le craignent toujours ; les Parlemens pour l'ordinaire desirer en modérer l'excès par leurs très-humbles supplications : mais il arrive quelquefois que quelques-uns se servent de ce prétexte pour augmenter l'autorité de leurs char-

ges , & porter leur résistance bien au-delà du bien public ; c'est-à-dire , quand ils veulent avoir part au Ministère , & que les temps & les occasions leur donnent l'audace d'y penser. Le Parlement de Paris crut que pendant la Régence il pourroit trouver des conjonctures propres à se faire valoir ; & ceux de cette compagnie , qui se disent les tuteurs des Rois , voulurent faire connoître leur puissance , en s'opposant à celle du Souverain. Leur autorité , sous le regne précédent , avoit été abattue : ils chercherent avec impatience les moyens de la relever ; & enfin , leur conduite fit voir leur intention. Elle fut alors voilée du zele du bien public ; & dans cette premiere rencontre , ils ne témoignèrent avoir pour regles de leurs sentimens , que le seul desir de bien faire. D'abord que la Reine proposa d'aller au Parlement , ils dirent qu'elle n'avoit point de droit de le faire. Elle s'en moqua hautement , & dit qu'elle étoit fondée en exemples , & que la feue Reine Marie de Médicis y étoit allée. On résolut seulement d'attendre le retour du Duc d'Orléans ; car encore que la Reine n'eût pas besoin de sa présence comme d'une chose nécessaire , ce Prince vivant avec elle aussi bien qu'il faisoit en ce temps-là , elle jugeoit

avec raison qu'elle ne pouvoit avoir pour lui trop de considération : & de plus, elle étoit persuadée que la présence de l'oncle du Roi seroit toujours avantageuse à ses affaires.

Le Duc d'Orléans étant arrivé, le jour pris pour aller au Parlement, le Capitaine des Gardes, selon l'ordinaire, visita toutes les prisons, & prit les clefs du Palais. La Reine se leva de grand matin, & s'habilla même avec plus de soin que de coutume. Elle mit des pendans d'oreilles de gros diamans mêlés avec des perles en poires fort grosses. Elle avoit au devant de son sein une croix de même sorte d'un très-grand prix. Cette parure avec son voile noire la fit paroître belle & de bonne mine, & en cet état elle plut à toute la Compagnie. Plusieurs la regarderent avec admiration; tous avouerent que dans la gravité & la douceur de ses yeux, on connoissoit la grandeur de sa naissance, & la beauté de ses mœurs. Les Compagnies des Gardes & les Suisses furent commandés pour occuper en haie, selon la coutume, le chemin qui mene au Palais; & la Reine avec le Roi, dont la beauté étoit alors parfaite, s'achemina pour ce voyage avec toute la grandeur qui accompagne un Roi de France quand il marche en cérémonie.

Il est d'ordinaire suivi de ses Gardes , de ses Suisses , de sa compagnie de Chevaux-légers , de ses Mousquetaires , & de plusieurs Princes & Seigneurs ; ce qui compose toujours un grand cortège. Quatre Présidens vinrent recevoir le Roi & la Reine à la Sainte Chapelle , où Leurs Majestés entendirent la Messe. Le Roi étoit encore à la jaquette , qui fut porté sur son Lit de Justice par son premier Écuyer. Mademoiselle de Beaumont , ma sœur & moi , étions allées devant pour voir arriver le Roi & la Reine , & assister à cette action , où nous prenions beaucoup de part , parce que la Reine en étoit la principale actrice. Quand le Roi fut placé , elle se mit à sa main droite. Monsieur le Duc d'Orléans , qu'on appelloit toujours Monsieur , étoit au-dessous de la Reine ; & Monsieur le Prince étoit auprès de lui : ensuite étoient les Ducs , & Pairs , & les Maréchaux de France , selon le rang de leurs Duchés. De l'autre côté étoit le Cardinal Mazarin & quelques Pairs Ecclésiastiques. Aux pieds du Roi étoit le Duc de Joyeuse son Grand-Chambellan , comme couché sur un carreau. Au-dessous étoit le Chancelier de France ; & à côté de lui , dans le Parquet , les Présidens au Mortier. A l'autre côté du Chancelier , étoit un

banc où Madame la Princesse & la Princesse de Carignan étoient; & plus bas, étoient les Filles d'honneur de la Reine. Les quatre Secrétaires d'État étoient en bas sur un autre banc, vis-à-vis des Présidens; Madame de Senecé, Gouvernante du Roi, demeura toujours auprès du Roi, debout: elle me parut la plus proche du Lit de Justice; & les quatre Capitaines des Gardes y étoient aussi debout, avec leurs bâtons. Après que cet ordre fut par-tout observé, le Roi salua toute la Compagnie, & après avoir jetté les yeux sur la Reine, comme pour lui demander son approbation, il dit tout haut: *Messieurs, je suis venu ici pour vous parler de mes affaires; mon Chancelier vous dira ma volonté.*

Il prononça ce peu de mots avec une grace qui donna de la joie à toute l'assemblée; & cette joie fut suivie d'une acclamation publique qui dura long-temps. Quand le bruit fut cessé, le Chancelier, par un éloquent discours, représenta les nécessités de l'État, les belles & célèbres victoires qu'on avoit gagnées sur les ennemis, le desir que la Reine avoit de la paix, & le besoin qu'on avoit de continuer fortement la guerre pour y forcer les Espagnols par la continuation de nos conquêtes; & pour cet effet, il conclut qu'il fal-

loit de l'argent, car en cela consistoit tout le mystere. Le premier Président * loua fort la Reine, exagéra le bonheur de la France, la bonne conduite du Ministre, & la valeur des Princes du Sang. Il représenta de même avec beaucoup de vigueur, les nécessités des peuples, & fit une harangue digne de plaire au Roi & à ses sujets. L'Avocat Général Talon parla d'un style hardi : il représenta à la Reine le peuple oppressé, ruiné par les guerres passées, & par les présentes, demanda grace pour eux à genoux d'une maniere pathétique & touchante, & dit des choses assez contraires à la suprême autorité des favoris. On trouva dans le Parlement qu'il avoit bien parlé ; mais je crois que le Ministre n'en fut pas content, parce que je l'entendis blâmer par les adulateurs de la Cour.

La Reine se coucha aussi-tôt après son retour, pour se reposer de cette fatigue. Après son dîné, je la trouvai dans son lit, & le Cardinal étoit seul avec elle. En ouvrant la porte de sa chambre, je fis du bruit : il fut cause qu'elle demanda qui c'étoit à une de ses femmes, qui par respect se tenoient un peu éloignées. Elle fut par moi-même, que j'étois celle qui ve-

* Molé.

noit d'entrer. Elle me fit l'honneur de m'appeller & de vouloir que je lui dise mon avis sur ce qui s'étoit passé le matin au Parlement. Elle me demanda si le Roi ne m'avoit pas infiniment plu, quand il avoit parlé de si bonne grace, me fit remarquer l'action de tendresse qu'il avoit faite en se tournant vers elle; & sur-tout me commanda de lui dire ce qui m'avoit semblé des harangues. Comme elle vit par ma réponse, que j'étois assez satisfaite de la liberté de l'Avocat Général, & que j'en parlois avec estime, elle me répondit ces belles paroles, dignes d'une grande Reine: *Vous avez raison de le louer; j'approuve fort la fermeté de son discours, & la chaleur avec laquelle il a défendu le pauvre peuple. Je l'en estime; car on ne nous flatte toujours que trop: mais, néanmoins, il en a un peu trop dit, ce me semble, pour une personne aussi-bien intentionnée que je la suis, qui souhaiterois de tout mon cœur le pouvoir soulager.* Elle & son Ministre parlerent ensuite de la paix, & cette Princesse témoigna la désirer infiniment; mais, selon ce que son Ministre lui dit alors, & je pense qu'il disoit vrai, il falloit encore faire la guerre pour y contraindre les ennemis. Dans toute cette conversation, qui fut longue, je ne connus en la Reine que de droites intentions
pour

pour le bien de l'Etat & le soulagement du peuple, & le Cardinal même m'en parut touché. Il vint ensuite d'autres personnes, qui firent changer le discours. On n'oublia pas de parler de Mademoiselle de Rohan, qui, pour satisfaire à l'étoile qui régnoit alors, ne manqua pas de se marier à Chabot, Gentilhomme de bonne & illustre Maison, bien fait, & fort honnête homme; mais, comme je l'ai déjà écrit ailleurs, il étoit beaucoup inférieur aux Princes qu'elle auroit pu épouser. Elle avoit une grande beauté, beaucoup d'esprit, & une naissance illustre, & avec cela elle étoit fort riche; car elle étoit héritière de la Maison de Rohan, alliée à celle de nos Rois, & fille de ce grand Duc de Rohan, si renommé dans l'histoire des guerres des Huguenots. Il avoit été leur chef; & par ses Mémoires, il nous apprend lui-même les événemens de sa vie. Mademoiselle de Rohan se maria donc par inclination, après avoir passé sa première jeunesse dans la réputation d'avoir une si grande fierté & une vertu si extraordinaire, qu'on ne croyoit pas qu'elle pût jamais être touchée d'aucune passion; mais la tendresse qui surprit son cœur la força d'être plus douce & moins ambitieuse. Chabot étoit descendu de l'Amiral de ce

même nom ; mais il n'étoit que simple Gentilhomme , fans bien & fans aucun établissement , dont tout l'avantage fut le bonheur de plaire à une fille que le Comte de Soissons avoit pensé épouser : qui avoit pu se marier au Duc de Veimar , aussi riche en gloire que les Césars & les Alexandres ; qu'elle négligea avec beaucoup d'autres , entre lesquels on a compté le Duc de Nemours , l'ainé des Princes de la Maison de Savoie , qui , à ce que j'ai ouï dire , étoit beau & bien fait , qui fut son dernier triomphe ; & le commencement de Chabot fut qu'il profita de la rupture de ce mariage , voyant que l'objet des desirs de tant de Princes paroissoit ne se foucher de personne. Elle demeura quelques années en cet état , pendant que Chabot , sous le nom de Parent & d'ami entroit souvent dans sa chambre , & que par le moyen d'une sœur qu'il avoit avec elle , il avoit acquis sa confiance. Cette familiarité lui donna le moyen de s'insinuer dans son cœur ; & quand elle s'en aperçut , il fut impossible de l'en pouvoir chasser. Je ne doute point que sa raison & sa gloire ne lui aient donné d'étranges inquiétudes , & qu'elles n'aient souvent maltraité ce nouveau venu , qui les vouloit bannir de leur empire. Certe ame plei-

ne d'orgueil avoit fans doute senti ce que la fierté peut faire souffrir à une personne qui avoit autant d'ambition qu'elle. L'honneur, ce fantôme si puissant, qui donne & ôte la réputation des honnêtes gens, plutôt selon le bruit du plus grand nombre, que selon la véritable justice, l'a fait souvent renoncer à l'amitié dont elle étoit touchée. Je ne fais cependant si la sévérité de ses réflexions n'étoit point trop grande; car il semble que ce qui est conforme aux commandemens de Dieu pourroit toujours recevoir quelques excuses, & que sa plus grande faute étoit d'avoir manqué de respect à sa mere. Mais, ce qui s'appelle le beau monde, en décide d'une autre maniere; & quoiqu'on sache combien il est difficile de lui plaire, on ne laisse pas de se soumettre à sa tyrannie. On court incessamment après son approbation : la vie se passe dans cette servitude, & jamais nous ne goûtons de douceur ni de liberté, parce que nous n'avons pas la hardiesse de nous élever au-dessus des opinions vulgaires. Enfin, malgré ses combats, la fierté de cette illustre héritiere fut abattue, & sa raison fut chassée comme importune. Sans doute qu'elle chercha dans la morale des Philosophes le mépris de l'ambition, afin de pouvoir regarder

son mariage comme l'effet d'une vertu héroïque. Si Diogene, cet admirable fou de l'antiquité, eût été chaste, & qu'il eût été comme elle, & qu'il eût été capable d'une honnête affection, elle auroit sans doute, avec beaucoup de joie, suivi ses maximes, qui le mirent au-dessus de la fortune, en méprisant les grandeurs d'Alexandre; & il est à croire qu'à son exemple elle se seroit estimée heureuse, pourvu qu'elle eût pu vivre de son bien avec celui qu'elle aimoit. La vertueuse fille, qui préféra la besace de Cratès le Cinique à la richesse de ses autres amans, & qui estima plus sa sagesse que toutes les possessions des autres, doit être la consolation de Mlle. de Rohan; & si on donne des louanges à la première, on doit du moins excuser la seconde. Car si Chabot n'étoit pas si sage que ces anciens Philosophes, il étoit sans doute beaucoup plus aimable. Un des amis du Comte de Chabot & des miens * qui vit Mlle. de Rohan dans l'inquiétude de ce qu'elle devoit faire, qui la vit dans la crainte d'être blâmée; & dans les sentimens de sa passion, lui dit après mille raisons en faveur de son ami, pour la presser de le rendre heureux, que Chabot étoit résolu de s'en aller hors de France si elle l'abandonnoit,

* Monsieur de Senneterre.

& qu'il l'avoit assuré qu'il ne reviendrait jamais : que sur ce discours, elle lui avoit dit tout bas : *Je ne fais pas si je me pourrai résoudre de l'épouser : mais je sens bien que je ne puis souffrir qu'il s'en aille.* Le Marquis de Senneterre me conta, que se mettant à rire, il lui avoit répondu ces vers du Tasse :

*Ne petto hai tu di ferro o di diamante ,
Che vergogna te sia l'esser amante.*

Comme le Marquis de Senneterre étoit une personne de qualité, & considéré du Ministre, il servit beaucoup à faire que Mademoiselle de Rohan, qui étoit déjà affoiblie par elle-même, se laissa achever de vaincre ; mais celui qui frappa les plus grands coups fut le Duc d'Anguien. Il aimoit Chabot ; & voulant le protéger, il pria le Cardinal Mazarin de le faire Duc. Il proposa de lui faire prendre le nom de Rohan ; & par un Brevet qu'on donna à Mademoiselle de Rohan, pour lui conserver son rang, on trouva le moyen d'accommoder l'affaire, même à la satisfaction de la Reine, qui les obligea par leur Contrat de mariage de faire baptiser leurs enfans à l'Eglise, & de les faire nourrir dans la Religion Catholique. Cet article parut

avantageux à l'État, à cause que le feu Duc de Rohan n'avoit que trop fait voir combien il est dangereux que les Hérétiques aient de tels Capitaines.

Madame la Duchesse de Rohan la mere s'opposa fortement à ce mariage, & les parens de la Maison de Rohan en furent au désespoir. Les amis de cette illustre héritière, qui l'avoient révérée comme leur Divinité, soit par envie contre Chabot, qu'ils regardoient comme leur égal, soit par zèle pour ses intérêts, devinrent aussi ses plus cruels ennemis. Ils se lièrent tous ensemble contr'elle, afin de la persécuter; ce qu'ils firent avec une ardeur qui tenoit beaucoup plus de l'outrage que de l'amitié. Cette dureté, qu'elle rencontra dans l'ame de ses faux amis, lui ôta toute la douceur de son mariage, & lui fit connoître par expérience, qu'il ne faut point chercher de véritable satisfaction dans la vie; & que de quelque côté que l'esprit de l'homme se tourne, il ne rencontre que des épines.

La belle saison de l'Automne, (Octobre 1645) propre au séjour de Fontainebleau, convia la Reine d'y aller, où sans changer de matiere nous allons voir un mariage beaucoup plus éclatant que celui de M^{de} de Rohan par la qualité des personnes,

dont la naissance étoit Royale & Souveraine, qui n'avoit rien qui ne fût selon l'ordre, mais qui néanmoins avoit quelque chose d'extraordinaire. Le Roi de Pologne, Roi par élection, & légitime héritier de la Couronne de Suede, voulant se marier, avoit fait savoir sous main si Mademoiselle voudroit être Reine. Elle reçut cette proposition avec un grand mépris : la vieillesse de ce Prince, ses gouttes & la barbarie de son pays, firent qu'elle le refusa d'une manière qui faisoit voir qu'elle ne l'estimoit pas digne d'elle. Il eut aussi quelque pensée pour Mademoiselle de Guise; mais cette Princesse n'étoit pas alors en faveur, à cause qu'elle avoit des amis qui ne l'étoient pas du Cardinal; & quoiqu'elle eût de la vertu, du mérite, & même quelque reste de sa grande beauté, ce mariage ne put pas se faire, parce que la Reine n'y eut pas d'inclination, & que Mademoiselle de Guise ne fit nulle diligence pour y parvenir. Le vieux Roi s'arrêta à Madame la Princesse Marie, qu'on lui avoit proposée comme les autres; & celle-là eut le bonheur & le mérite tout ensemble. Elle l'avoit déjà pensé épouser, du vivant du Duc de Nevers son pere, qu'elle étoit plus jeune; si bien que cette affaire venant à se proposer.

fer tout de nouveau, elle fut facilement reçue par les intéressés; & nous vîmes la Reine donner à qui bon lui sembla une des plus belles Couronnes de l'Europe. Cette Princesse, fille du Duc de Mantoue, avoit été belle & agréable : elle l'étoit encore beaucoup, quoiqu'elle eût déjà passé les premières années de cette jeunesse qui a toujours eu le Privilège d'embellir toutes les Dames. Monsieur, frere du feu Roi, lorsqu'il étoit présomptif héritier de la Couronne, en avoit été amoureux. La Reine sa mere, Marie de Médicis, qui avoit d'autres desseins pour lui, comme je l'ai dit, craignant les effets de la passion du Duc d'Orléans, fit mettre la Princesse Marie au bois de Vincennes, où elle fut quelque temps l'innocente victime d'une louable affection; mais l'inconstance ordinaire des hommes, & les disgraces de la Reine Marie de Médicis, dans lesquelles ce Prince s'enveloppa, donnerent une prompte fin à ce petit roman. Lorsqu'un héros finit son amour à la premiere aventure fâcheuse qui lui arrive, il est à croire que l'héroïne n'en doit pas être contente, & que l'histoire n'en doit pas être belle. Cette passion, qui fit d'abord beaucoup de bruit, & qui sans doute avoit fait impression dans le cœur de la Princesse Marie, fut

de peu de durée dans l'ame de Monsieur ; mais le souvenir en fut amer à celle qui se vit oubliée ; & j'ai ouï dire à quelques - uns des amis de cette Princesse , qu'ensuite de sa prison elle avoit toujours haï le Duc d'Orléans d'une haine irréconciliable. Ce fut après ce changement qu'on parla de la marier la premiere fois au Roi de Pologne ; mais comme ces sortes de propositions ne réussissent pas toujours , il épousa au - lieu d'elle une Princesse d'Allemagne qui vécut peu , & qui lui laissa une fille. Le Duc de Mantoue , Pere de la Princesse Marie , étant mort quelque temps après , elle demeura dans Paris à mener une vie douce & agréable avec ses amis & amies. Elle ne songeoit qu'à se divertir , & à jouir du plaisir que donne la société des honnêtes gens. Dans cette condition , elle n'étoit pas tout - à - fait exempte de chagrins ; car elle avoit peu de bien , & peu de maris à son service. Ses affaires empirerent enfin de telle sorte , que le Grand-Écuyer Cinq-Mars pendant sa faveur l'ayant aimée , elle l'écouta favorablement. Sa passion lui plut ; & par ce sentiment il entra dans de grands desseins qui le firent périr , & se laissa flatter , comme je l'ai déjà dit , de l'espérance qu'il deviendrait Connétable , &

qu'avec cette qualité & l'éclat de sa faveur, il pourroit être digne mari de la fille d'un Souverain. Sa perte qui lui fut sensible, ne lui fut nullement honorable; elle rendit son amitié publique, & lui causa beaucoup de confusion. Après cette mauvaise aventure qui l'avoit décréditée, & qui sembloit avoir beaucoup diminué de ce noble orgueil, qui n'abandonne guere les personnes de cette naissance, elle avoit sujet de croire qu'il n'y avoit plus de bonheur dans la vie pour elle, & que toutes choses lui devoient être contraires.

Madame la Princesse avoit de l'amitié pour la Princesse Marie : elle portoit ses intérêts avec chaleur, & s'appliqua soigneusement à faire réussir son mariage avec le Roi de Pologne. Elle en parla à la Reine & au Cardinal Mazarin : elle fit agir en sa faveur le Duc d'Anguien son fils, & toute sa cabale : elle fut enfin augmenter en la Reine le desir de la préférer à Mademoiselle de Guise; & le Cardinal crut que cette Princesse, qui n'avoit point d'intérêts qui lui fussent contraires, qui étoit pauvre & accablée de sa mauvaise fortune, en auroit beaucoup de reconnoissance. Toutes ces choses ensemble firent qu'il envoya Bregi, Ambas-

sadeur en Pologne, pour négocier ce mariage. Il y réussit si bien, qu'il fit résoudre ce Roi à l'envoyer demander par ses Ambassadeurs. Le Duc d'Orléans avoit vu ses maux sans pitié, & pour lors il vit son bonheur sans envie; & s'il avoit quelque sentiment pour elle, la haine y avoit plus de part que l'amitié.

Les Ambassadeurs Polonois furent reçus à Fontainebleau, dans le grand cabinet de la Reine, dont le logement est fort beau. Quand ils entrèrent, la Princesse Marie étoit au cercle. Elle se leva, pour n'être pas présente à cette harangue, & se retira dans un des coins du cabinet pour les voir de loin. Elle se servit de moi pour se cacher d'eux; & me mettant devant elle, j'empêchai qu'elle ne fût d'abord apperçue de ces hommes qui devoient être ses sujets. Après cette cérémonie, qui ne dura que la longueur d'un compliment, ces gens qui étoient tous habillés à la Françoisé, & qui ne paroissoient point étrangers, demanderent où elle étoit. Quelques-uns d'entr'eux, qui avoient été en France, & qui la connoissoient, l'apperçurent & la montrèrent aux Ambassadeurs. Nous vîmes qu'ils se tournèrent de son côté pour la saluer; & comme je ne la cachois pas beaucoup, malgré

les façons qu'elle faisoit, un d'eux en se retirant, après l'avoir distinguée, lui fit une profonde révérence, & ceux de sa suite en firent autant. En l'audience qu'il eut d'elle le lendemain, il la traita de Majesté, & avec les mêmes respects que si elle eût été déjà sa Reine. Quelques jours après, le Contrat fut signé dans la Chambre du Roi, en présence de toute la Cour, & sans nulle cérémonie : elle ne changea pas de maniere, pour être accordée à un Roi : & jusqu'au jour de ses nœces elle fut traitée également. Le jour que le Contrat fut signé, le Roi donna un grand souper aux Ambassadeurs. Ce fut l'intention de la Reine qu'il fût tel, mais le soir on lui conta qu'il étoit arrivé une dispute entre les Officiers, qui avoit été cause qu'il n'y avoit point eu de bouilli ; c'est-à-dire, que le premier service avoit manqué : & l'ordre fut si mal observé par les Officiers du Roi, que les Étrangers sortant assez tard, marcherent toujours sans lumière jusqu'au grand escalier de l'appartement du Roi. On avoit oublié qu'on les feroit sortir par-là, parce que ce n'étoit pas le chemin des autres. La Reine, après avoir un peu grondé de toutes ces bévues, se mit à rire, & dit que jamais la France n'avoit pu se régler, ni dans les grandes

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 325
choses, ni dans les petites, & qu'il falloit
avoir patience.

La Reine, après avoir passé quelque
temps dans ce beau désert, avec l'accom-
pagnement ordinaire des plaisirs qui s'y
trouvent; qu'elle eut goûté à son aise l'air
des bois avec la vue de ces affreuses solitu-
des; & que par la chasse, les promenades,
la comédie & le bal, elle eut satisfait toute
la Cour, lassée de toutes ces choses, elle
revint à Paris, où selon son ancienne in-
clination, elle se plaisoit plus qu'en aucun
autre lieu.

Nous vîmes dans cet hiver la seconde
Ambassade des Polonois, qui fut belle
& digne de notre curiosité. Elle nous re-
présenta cette ancienne magnificence qui
passa des Medes chez les Perses, dont le
luxue nous est si bien dépeint par les anciens
auteurs. Quoique les Scythes n'aient jamais
été en réputation d'être adonnés à la vo-
lupté, leurs descendans, qui sont à pré-
sent voisins des Turcs, semblent vouloir
en quelque façon imiter la grandeur &
la majesté du Sérail. Il paroît encore en
eux quelques vestiges de leur ancienne
barbarie; & néanmoins nos François, au-
lieu de se moquer d'eux, comme ils en
avoient eu le dessein, furent contraints de
les louer, & d'avouer franchement, à

l'avantage de cette Nation, que leur entrée méritoit nos admirations. Je fus le voir passer à la Place Royale, chez Madame de Vellesavin; où la Dame du logis nous donna une grande collation, & nous nous y rencontrâmes une bonne compagnie pour la manger.

Le Palatin de Pofnanie, & l'Evêque de Warmie, furent ceux que le Roi de Pologne choisit pour venir épouser la Princesse Marie, & pour la lui mener. Ils voulurent paroître habillés à la mode de leur pays, afin de faire mieux éclater leur magnificence & leurs belles étoffes. Le Duc d'Elbeuf fut envoyé par la Reine avec une douzaine de personnes de condition pour les recevoir, & les carrosses du Roi, du Duc d'Orléans & du Cardinal, y furent envoyés; mais, à dire le vrai, ils parurent vilains en comparaison de ceux que ces Étrangers avoient amenés, & qui avoient traversé toute l'Allemagne. Ils firent leur entrée par la Porte de Saint Antoine, avec beaucoup de gravité, & le meilleur ordre du monde.

Premièrement, nous vîmes passer une Compagnie de Gardes à pied, habillés de rouge & de jaune, avec de grandes boutonnières d'orfèvrerie sur leurs habits. Ils étoient commandés par deux ou trois Offi-

ciers richement vêtus & fort bien montés. Leurs habits étoient composés d'une veste à la Turque fort belle. Ils portoient par-dessus un grand manteau à manches longues, qu'ils laissoient pendre négligemment sur un côté du cheval. Leurs vestes étoient enrichies de boutons, de rubis, de diamans, de perles, & les manteaux de même, doublés de même que les vestes.

Ensuite de cette compagnie, il en parut une autre dans le même ordre, commandée par des Officiers plus richement vêtus. Leurs vestes & manteaux étoient de la couleur de leurs Heiducs, de vert & de gris-de-lin. Nous vîmes encore deux autres compagnies à cheval qui portoient les mêmes livrées que ceux qui étoient à pied, dont l'une étoit rouge & jaune, & l'autre gris-de-lin & verte, excepté que ceux-ci étoient vêtus de plus riches étoffes, que les harnois des chevaux étoient plus beaux & qu'ils avoient plus de pierreries. Après eux venoient nos Académistes, qui pour faire honneur aux Étrangers & déshonneur à leur pays, étoient allés au-devant d'eux; mais ils parurent pauvres, & leurs chevaux aussi, quoiqu'ils fussent chargés de rubans & de plumes de toutes couleurs. En cette occasion la mode des François, de ne porter pour toute parure que des rubans, fut

trouvée chétive & ridicule. Après ces Compagnies, venoient beaucoup de Seigneurs Polonois, chacun avec leur train & leur livrée, vêtus de gros brocards d'or & d'argent. Leurs étoffes étoient si riches, si belles, & les couleurs si vives, que rien au monde n'étoit si agréable. Sur ces vestes, on voyoit éclater les diamans; mais parmi cette richesse, il faut avouer que leur magnificence tient beaucoup du sauvage; ils ne portent point de linge; ils ne couchent point dans des draps comme les autres Européens, mais dans des peaux de fourrures, où ils s'enveloppent. Ils ont sous leur bonnet fourré la tête rasée, & ne conservent de cheveux qu'un petit toupet sur le haut de la tête, qu'ils laissent pendre par derrière. Pour l'ordinaire ils sont si gras qu'ils sont mal au cœur; & en tout ce qui touche leurs personnes, ils sont mal-propres. Chaque Polonois avoit un François à son côté. Il y avoit eu des gens de la Cour, & des mieux faits, qui avoient été au-devant d'eux. Ce cortège occupoit un long espace de chemin, par conséquent il embellissoit fort l'entrée. Il y avoit un des principaux Officiers, qui pour marque de dignité portoit trois plumes de coq à son bonnet, & l'ornement de son cheval étoit composé

composé de ces mêmes plumes. Quelques-uns de leurs chevaux étoient peints de rouge, & cette mode, quoique bizarre, ne fut point trouvée désagréable. Le Palatin, & l'Evêque de Warmie, marchaient les derniers. Auprès d'eux étoient le Duc d'Elbeuf, & le Prince d'Harcourt son fils. Le Palatin étoit beau de visage; il avoit le teint beau, les yeux noirs; il avoit bonne mine, portoit la barbe un peu longue & un peu épaisse. L'Evêque avoit bonne mine, n'avoit rien de différent des nôtres, pas même les cheveux rasés. Après eux, marchaient leurs carrosses, couverts d'argent massif par-tout où les nôtres ont du fer. Les chevaux qui les traînoient étoient beaux & gras & ne paroissent point harassés de leur voyage. Enfin, tout ce qui se vit étoit digne d'être montré en parade. Ils traversèrent toute la ville en cet état: le peuple étoit dans les rues, & les personnes de qualité aux fenêtres. Le Roi & la Reine étoient au balcon qui donne sur la place à dessein de les voir; mais ils n'en purent avoir le plaisir, parce qu'il étoit trop tard quand ils passèrent. On les mena loger à l'Hôtel de Vendôme, qui étoit vuide; par l'exil de ceux qui en étoient les maîtres, & le Roi les y traita toujours magnifiquement.

Ces Etrangers eurent Audience dans la grande gallerie du Palais Royal , qu'on avoit retranchée à la moitié par un amphithéâtre au pied duquel la Reine étoit. Les Princesses & les Duchesses qui formoient le cercle , & toutes les autres Dames étoient derrière. On eut quelques desseins de célébrer ce mariage avec les cérémonies requises en de telles occasions , afin de faire voir la grandeur de la France à cette barbare Nation ; mais comme les rangs n'y sont point réglés , & que chaque Prince veut aller devant les autres , on s'arrêta sur cette difficulté qui ne put se lever par toutes les propositions qui se firent pour en ôter la conséquence. Il s'éleva un grand murmure de tous côtés , & tant d'anciennes disputes se renouvelèrent , que la Reine jugea plus à propos d'en étouffer la suite , en faisant cette cérémonie en particulier. On commença par Mademoiselle à exclure tout le reste ; si bien que jamais nûces ne furent plus solitaires pour être faites sous la Pourpre & avec le Sceptre. Le jour étant pris , Madame la Princesse Marie vint de l'Hôtel de Nevers dès le matin dans la chambre de Madame de Bregy , femme de l'Ambassadeur de France , qui logeoit au Palais Royal. Ce lieu étoit assez proche de

la Chapelle pour y pouvoir descendre quand on auroit besoin d'elle. Je la fus voir comme elle s'habilloit pour cette célèbre journée. Je la trouvai belle , & plus blanche , ce me semble , qu'à son ordinaire , quoiqu'elle le fût beaucoup de son naturel ; mais les Dames , dans les grandes occasions , ne se contentent jamais de ce que la Nature leur donne. Elle étoit de belle taille , & alors elle étoit d'un embonpoint raisonnable. Elle avoit les yeux noirs & beaux , les cheveux de même couleur , le teint beau , les dents belles , & les autres traits de son visage n'étoient ni beaux ni laids ; mais tout ensemble elle avoit de la beauté , avec un grand air dans toute sa personne , qui convenoit à une Reine. Elle paroissoit mériter ce qu'elle avoit pensé avoir en épousant le Duc d'Orléans , & ce qu'elle alloit être alors en se mariant à un Roi. Son habit de nôces étoit un corps & une jupe de toile d'argent blanche , en broderie d'argent. Par-dessus cet habit , elle avoit eu dessein de mettre son manteau Royal à la Polonoise , qui est blanc semé de grandes flammes d'or ; mais , comme le mariage se fit sans cérémonie , la Reine fut d'avis qu'elle ne le mît point. Elle demeura donc avec ce corps & cette jupe blanche , qui étant fait

pour mettre dessous étoit trop courte , & n'avoit pas la gravité requise pour cette occasion. Elle étoit parée des perles & des diamans de la Couronne , que la Reine avoit accommodés ensemble de ses mains. Cette parure étoit accompagnée d'une Couronne fermée , faite de gros diamans & de grosses perles d'un grand prix. Quand elle fut prête de mettre la Couronne sur sa tête , elle douta si elle le devoit faire que la cérémonie ne fût achevée , & me commanda d'aller le demander à la Reine , qui me fit l'honneur de me dire qu'elle n'étoit pas encore en droit de cela. Quand elle fut habillée , elle voulut se montrer à la Reine qui étoit dans son appartement. Elle passa la terrasse qui traverse les deux corps de logis , avec deux de ses amis , ma sœur & moi.

Les Polonois , qui étoient dans la Cour en bas , attendant l'heure de la Messe , la voyant , se mirent à jeter de grands cris d'allégresse , & lui donnerent mille bénédictions. Elle alla trouver la Reine dans sa chambre ; & après l'avoir remerciée des bontés qu'elle avoit eues pour elle , elle s'adressa au Cardinal Mazarin , qui l'avoit dignement servie , & lui dit *qu'elle venoit lui montrer cette Couronne qu'il lui alloit mettre*

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 333
sur la tête lui fieroit bien. La Reine, qui
étoit parée de grosses perles, avec sa man-
te de deuil, la mena à la Chapelle par la
grande galerie. Il n'y avoit pour toutes
personnes, que le Roi, la Reine, & celle
qui l'alloit devenir, le petit Monsieur,
& le Duc d'Orléans. Cette Princesse des-
tinée à la Couronne fermée se mit à genoux
sur le drap de pied au milieu de la Cha-
pelle, le Roi du côté droit, & la Reine de
l'autre. Monsieur, frere du Roi, & le
Duc d'Orléans oncle du Roi, étoient plus
bas à genoux sur le drap de pied; & par
conséquent le Duc d'Orléans fut en ce
jour son inférieur. L'instant, où elle se
vit élevée au-dessus de cet infidele Prince
& au-dessus même de la Reine, dont elle
étoit sujette lorsque son pere n'étoit pas
encore Souverain, fut sans doute pour
elle le jour le plus agréable & le plus glo-
rieux. L'Evêque de Warmie célébra la
Messe, & le mariage de son Roi & de
sa Reine, que le Palatin épousa au nom
de son Maître. Après que la Messe fut
dite, on lui mit la Couronne sur la tête.
Ce fut Madame de Senecey, & Champa-
gne le coiffeur, qui lui rendirent ce bon
office. Outre les Polonois, il n'y avoit
dans la Chapelle, après les personnes
Royales & de Sang Royal que la Dame

d'honneur de la Reine que je viens de nommer, la Maréchale d'Éstrées, Madame de Montausier, & Madame de Choisy. Ces trois dernières étoient intimes amies de la Reine de Pologne : elle avoit supplié la Reine de les y souffrir. Madame de Bregy, ma sœur & moi, y étions aussi. Au sortir de ce lieu, la Reine mena dîner la nouvelle Reine, & la fit passer devant elle; ce que beaucoup de personnes n'approuverent pas, à cause que ce Royaume est électif. Elle fut placée au milieu de la table, qui étoit d'une grande longueur, le Roi à sa droite, & la Reine à sa gauche. Le Roi avoit le Duc d'Orléans auprès de lui, & l'Evêque de Warmie étoit auprès de ce Prince. Le Duc d'Anjou, notre petit Monsieur, n'y étoit pas, à cause qu'il n'étoit pas encore en âge de tenir sa place en de telles occasions. La Reine avoit auprès d'elle le Palatin, & les Polonois occupoient le reste de la table. Ce fut un dîné Royal, servi à plusieurs services, avec toute la délicatesse françoise, & beaucoup de machines de sucre. Ce repas fini, qui fut long & fort ennuyeux, les deux Reines se reposèrent dans le grand cabinet, où la Reine traita la nouvelle Reine de la même manière, en lui donnant toujours la main droite. Ensuite de cela,

elle fut conduite par le Roi & la Reine à son Hôtel de Nevers, où toutes les personnes de la Cour l'attendoient pour la saluer. L'Abbé de la Riviere*, lui faisant ses complimens, lui dit qu'il eût mieux valu pour elle demeurer en France en qualité de Madame. Elle lui répondit fièrement, *que son maître étoit destiné pour être Monsieur, & elle pour être Reine, & qu'elle étoit contente de sa destinée.*

Peu de jours après, la Reine lui donna le bal qui fut magnifique. On le dansa sur le théâtre de la grande salle du Palais Royal, dont l'amphitéatre est estimé une merveille de l'art Géométrique. Les hommes & les femmes y furent parés. Les Dames excelloient en pierreries, & autant qu'elles purent en beauté; & les autres en broderies, en plumes & rubans, & en bonne mine, chacun selon l'étendue de ses forces, & la libéralité de la nature. Il y eut une grande collation abondante en toutes les choses que les pays étrangers & la France nous peuvent fournir en cette saison. La Reine régala le Palatin, en lui faisant présenter de grands bassins remplis d'oranges douces, de citrons doux & de confitures; car elle savoit faire ces choses de la meilleure grace du monde. J'étois assise fort

* Favori du Duc d'Orléans.

proche de cet Ambassadeur ; & je remarquai qu'il regardoit cette belle assemblée avec peu d'admiration , & entièrement renfermé dans une gravité qui étoit assez honorable pour lui. La Reine de Pologne avoit ce jour-là une robe de velours noir en broderie d'or , qui étoit riche , mais qui avoit quelque chose de rude pour pouvoir contribuer à l'embellissement de son visage. Le Roi la mena danser : tout jeune & tout enfant qu'il étoit , il dansoit déjà admirablement bien.

Les Corps de la Ville , par l'ordre de la Reine , furent visiter cette nouvelle Reine ; & on lui fit tous les honneurs possibles. Le peuple couroit de toutes parts pour la voir , comme si la Couronne lui eût pu changer le visage ; & sa Cour fut grosse , tant qu'elle demeura en France. Ses amies , malgré la joie qu'elles avoient de la voir sur le Trône , sentirent beaucoup de douleur de la perdre ; car elle étoit aimable pour ceux qui la voyoient familièrement.

Elle partit peu de temps après son mariage , & laissa toutes les personnes de la Cour satisfaites de sa civilité. Elle baïsa toutes les femmes & les filles de quelque qualité : elle ne changea point de manière d'agir avec ses amies , jusqu'à les faire
asseoir.

asseoir , quand elles étoient seules avec elle. Quoique cette Princesse fût contente de ces peuples qu'elle alloit commander , elle appréhendoit néanmoins ce qu'elle ne connoissoit pas , & montra beaucoup de regret de s'éloigner de ce qu'elle aimoit.

Quand elle passa sur les terres du Roi d'Espagne , cette Nation , si civile pour les Dames , la reçut avec toutes les marques de respect qu'elle put désirer. On lui fit des entrées dans toutes les Villes de Flandre , & nos Gazettes furent long-temps remplies des magnificences qui lui furent faites depuis les frontieres de France jusqu'aux siennes. Quand elle approcha de Dantzic , elle fut traitée avec de grands respects ; & selon ce que nous avons vu ici de la richesse des Polonois , je n'ai pas de peine à croire ce que les Relations qui furent envoyées en disoient.

Comme les biens sont d'ordinaire mêlés de beaucoup de maux , toute cette grandeur de la Reine de Pologne perdit son éclat en arrivant à sa Ville capitale , & toute sa joie se dissipa par la présence de ce Roi qu'elle venoit chercher de si loin. Elle fut reçue dans Warsovie avec peu de bruit , parce que ce Prince étoit vieux , accablé de gouttes & de graisse , & qu'étant

malade & chagrin , il ne voulut aucune cérémonie à son arrivée. Il ne la trouva pas si belle que ses portraits , & ne témoigna pas estimer sa personne. J'ai ouï dire à la Maréchale de Guébriant , qui fut la conduire par l'ordre de la Reine , que ce vieux mari la reçut à l'Eglise , dans une chaise dont il ne se leva point , & n'en fit pas même le semblant. Quand elle fut auprès de lui , elle se mit à genoux devant lui , & lui baïsa la main. Ce Prince reçut son salut sans nulle marque de douceur & de bénignité. Il la regarda gravement , & se laissa baiser la main sans lui rien dire. En même temps , il se tourna vers Bregi , Ambassadeur auprès de lui , & lui dit tout haut : *Est-ce là cette grande beauté , dont vous m'aviez tant dit de merveilles ?* La Maréchale de Guébriant m'a conté que cette Princesse , qui ne vit en lui que de la rudesse , & qui s'apperçut du dégoût qu'il témoigna pour elle , en demeura surprise , & que cette mauvaise réception , avec la fatigue du voyage , la firent si laide , qu'elle trouva que ce Roi avoit raison d'en être dégoûté. Le rouge du dépit & de la honte ne farde point les Dames , & la douleur ôte le feu des yeux. Ce Prince malade & goutteux , après avoir fait le cruel , se leva de sa chaise , & s'approcha de l'autel , où ,

sans quitter sa rudesse, il épousa tout de nouveau sa Reine, qui se rassit pour aider à chanter les Pseaumes qui se dirent en la louange de Dieu, & pour lui rendre graces de leur mariage. Ensuite, on mena la Reine dans la maison du Roi son mari, où Leurs Majestés Polonoises furent servies à souper d'une viande qui parut effroyable aux yeux de cette Reine & de la Maréchale de Guébriant, & pire encore mille fois à leur goût. Tout ce qu'elles virent enfin leur fit peur; & le soir, la Reine, toute effrayée de l'état où elle étoit, dit tout bas à sa conductrice, *qu'il valoit mieux s'en retourner en France.* Le reste de la journée se passa de la même maniere. Son Roi ne lui parla jamais; & bien loin de lui témoigner quelque sentiment de tendresse, il fallut contre son attente qu'elle allât dans un appartement séparé, passer la nuit toute seule. Madame de Guébriant en fit des plaintes, & dit à ceux de cette Nation qu'elle connoissoit pour être de ceux qui avoient accompagné la Reine de Pologne, que la France seroit mal contente si on témoignoit mépriser ce qui venoit d'elle. Elle leur dit qu'elle ne pouvoit s'en retourner satisfaite, si elle ne voyoit le Roi moins indifférent pour la Reine. Ses plaintes firent cesser en quelque façon

le mépris de ce Prince , & le forcerent enfin de la traiter un peu mieux , & de vivre avec elle comme avec sa femme. Quand Madame de Guébriant la quitta , elle commençoit à être plus contente , & à se consoler avec les dons magnifiques qui lui venoient de tous côtés. Car , en ce pays , quand les Rois se marient , leurs sujets ont accoutumé de faire à leur Reine des présens de grande valeur. L'espérance de se faire riche consola celle-là. Elle devint riche , & les trésors qu'elle amassa lui servirent bientôt après dans les grandes traverses que Dieu lui envoya depuis , qui l'ont rendue illustre , par les marques qu'elle a données à toute l'Europe de sa fermeté & de son courage.

Cet hiver se passa dans une entière tranquillité. Quelques petites jalousies , entre Mademoiselle & Madame la Princesse , occuperent le cabinet , mais ce fut sans le troubler ; & si la Reine eût suivi ses propres sentimens , & qu'elle eût renfermé entièrement en elle l'usage de sa volonté , nous aurions pu nous vanter d'avoir eu la plus agréable Cour du monde , & d'avoir joui de la plus douce vie qui ait jamais été goûtée par des gens qui ont eu l'honneur d'approcher des Grands.

La Reine étoit aimable de sa personne :

elle traitoit ses créatures comme ses amis ; quoiqu'elle n'ait pas eu une assez grande application à faire du bien à ceux qu'elle considéroit, & pour qui elle avoit de la bonté. Les gens de bien , quoique privés de ses bienfaits par l'avarice de son Ministre , ont eu du moins cette consolation , qu'elle les a distingués par son estime , & que si elle ne leur a pas fait beaucoup de graces , elle ne les en a pas crus indignes. Il falloit donc se contenter du bon traitement de la Reine ; & ce plaisir , qui contenoit en soi assez de gloire pour satisfaire un cœur fidele , étoit accompagné d'un grand repos. L'intérêt n'allumoit point parmi nous le feu dévorant de la jalousie ; & nos espérances ont toujours été si mortes , & notre ambition si abattue , que nous pouvons dire n'avoir vu la Cour qu'en peinture , puisque nous l'avons vue sans oser quasi former des desirs sur les grands intérêts qui ont accoutumé de charmer les hommes. Mais , comme dans une grande famine tous ne meurent pas de faim , un de nos courtisans , Beringhen , Valet-de-chambre du feu Roi ; dont le pere l'avoit été d'Henri IV , & qui l'étoit aussi de la Reine , fut alors reçu à la Charge de-premier Écuyer de la petite Écurie. Il avoit été en faveur au-

près du feu Roi ; mais il fut exilé parce qu'il ne fut plaire au Cardinal de Richelieu. Sa disgrâce lui fut avantageuse ; car, ayant été en Hollande, son propre pays, il acquit de la gloire en servant le Prince d'Orange, & eut de beaux emplois auprès de sa personne. Son retour à la Cour fut aussi accompagné de bonheur. La Reine, qui avoit toujours eu de la bonne volonté pour lui, le considéra beaucoup, & il servit à la fortifier dans le choix du Cardinal Mazarin. Toutes ces choses contribuèrent à son élévation, & lui firent obtenir cette belle charge. Elle sortoit des mains du Duc de Saint-Simon, autrefois favori du feu Roi. Ce même Beringhen a été depuis fort opposé au Ministre ; & dans les bruyeries qui arriverent depuis, il fut un de ceux qui pressa le plus la Reine de l'éloigner d'elle. J'en ai ignoré les raisons ; mais comme il se justifia auprès d'elle, elle n'en fut pas moins satisfaite. L'aversion que les serviteurs de cette Princesse eurent contre l'extrême puissance qu'elle lui donna ; la haine naturelle que les peuples, & tous les gens de bien, ont toujours contre la grandeur des favoris, & ses dégoûts, eurent le pouvoir de leur faire cacher ses bonnes qualités. Il y contribua beaucoup par sa mau-

vaïse conduite , & ceux même qui l'avoient aidé à monter à ce suprême degré , dès les premières années de son administration , commencerent à se détacher de lui , à murmurer contre lui , & à lui souhaiter tous les maux qui ensuite penserent l'accabler. L'amour qu'on avoit eu jusqu'alors pour la Reine , commença peu à peu à diminuer parmi les peuples. Cette puissance si absolue qu'elle donna au Cardinal Mazarin , fit qu'elle perdit la sienne ; & pour trop désirer qu'il fût aimé , elle fut cause qu'il fut haï. Elle voulut que toutes ses résolutions reçussent décision des volontés & des conseils de ce Ministre ; & cette marque de faveur ne manqua pas d'attirer contre lui une envie excessive , & de faire perdre aussi à la Reine l'affection de ses courtisans. Les hommes sont naturellement touchés de ce qui s'appelle ordre , auquel ils ne font point de difficulté de se soumettre ; & comme ils veulent bien que les Rois les gouvernent avec prudence , ils ne peuvent souffrir qu'ils se laissent gouverner par d'autres , comme s'il leur étoit défendu de prendre conseil des amis qu'ils ont. C'est une injustice qu'on a eue , de blâmer la Reine pour avoir eu trop de créance en son Ministre. C'est pourquoi on peut dire que les Rois qui sont

les Maîtres de la terre , & qui paroissent au-dessus des Loix , sont eux-mêmes d'illustres esclaves des peuples qui leur sont soumis ; & qu'ils ne doivent pas suivre , comme les autres , leurs inclinations innocentes , parce qu'en eux il n'y a point d'actions qui leur soient indifférentes. Le Sceptre les rend ou bonnes ou mauvaises , & de leur moindre sentiment dépend le bonheur ou la misère de leurs sujets. Leurs volontés sont nos destinées : leurs occupations , si elles sont bonnes , établissent notre repos ; & quand un Roi est oisif ou paresseux , ce qui n'est qu'un médiocre défaut pour un particulier , devient en lui un grand crime. On doit dire en faveur de la Reine , qu'on ne voit point de Souverain qui n'ait besoin d'avoir des Ministres , & dans la nécessité d'en être servi & conseillé : il seroit injuste de leur défendre la société qui consiste à pouvoir dire son secret à un ami avec une entière sûreté , & particulièrement à une Régente qui a tant de maux à craindre , & tant de périls à éviter. Mais il faut que cette confiance soit renfermée dans d'étroites limites ; qu'ils se conduisent à leur égard plus par raison que par inclination , & qu'ils les considèrent comme faisoit le grand Henri IV , qui disoit au

Duc de Sully (comme lui-même nous l'apprend dans ses Mémoires) : *Mon ami , je veux vous faire du bien ; mais je ne veux pas vous en faire tant , que vous puissiez vous voir en état de mal faire.*

Les Princes ne doivent pas seulement veiller sur eux - mêmes , pour éviter l'injustice où leurs passions & leurs faiblesses pourroient les faire tomber , ils doivent craindre beaucoup davantage celles de leurs Ministres ou Favoris , qui ont à maintenir leur faveur , à se défaire de leurs ennemis , à combattre leurs égaux , à faire leur fortune , & à faire donner à leurs amis ou leurs parens toutes les dignités du Royaume , & sont enfin exposés à tout moment à faire des crimes , en suivant leurs sentimens intéressés : au - lieu qu'un Prince étant né tout-puissant , personne n'envie sa domination. Dieu , pour l'ordinaire , imprime en lui le caractère de protecteur de ses sujets : il le porte à travailler à sa conservation & à celle de leur État , comme des biens qui lui appartiennent & qu'il lui est utile de conserver par un traitement équitable & juste ; & par conséquent il ne sauroit trop fuir le malheur d'être gouverné.

Nous ne vîmes alors que d'agréables effets de la faveur du Ministre , pour di-

vertir la Reine & toute la Cour. Il fit faire des machines à la mode d'Italie, & en fit venir des Comédiens qui chantoient leurs comédies en musique. Ceux qui s'y connoissent, les estiment fort; pour moi, je trouve que la longueur du Spectacle en diminue fort le plaisir, & que les vers répétés naïvement représentent plus aisément la conversation, & touchent plus les esprits, que le chant ne délecte les oreilles. C'est mon sentiment : d'autres ne l'approuveront peut-être pas, mais il n'importe. Cette diversité dans le goût est ce qui plaît davantage dans la vie, qui fait que tout le monde l'aime, & que chacun y trouve son compte.

Le mardi gras de cette année (1646) la Reine fit représenter une de ces comédies en musique, dans la petite Salle du Palais Royal, où il n'y avoit que le Roi, la Reine, le Cardinal, & le familier de la Cour, parce que la grosse troupe des courtisans étoit chez Monsieur, qui donnoit à souper au Duc d'Anguien. Nous n'étions que vingt ou trente personnes dans ce lieu, & nous y pensâmes mourir d'ennui & de froid. Les divertissemens de cette nature demandent du monde; & la solitude n'a pas de rapport avec les Théâtres.

La Reine , qui pendant la vie du feu Roi , depuis que Dieu lui avoit donné des enfans , n'avoit parlé que de l'envie qu'elle avoit de les faire instruire dans toutes les sciences , fut fort embarrassée quand il fut question d'ordonner de quelle maniere il s'y falloit prendre. Il n'y a personne à qui il ne vienne dans l'esprit qu'il faut que les Princes sachent plus d'une chose : il faut convenir que ce n'est pas le latin qui est le plus nécessaire. La politique est la véritable grammaire qu'ils doivent étudier ; & l'histoire , qui est bonne en toutes langues , peut leur montrer des exemples , & leur donner des vues pour gouverner de grands Royaumes , pour contenir dans l'observation des mêmes loix des peuples d'humeur différente , les maintenir en paix avec leurs voisins , & les faire craindre à leurs ennemis. Le mal est que ce n'est pas une science qu'on puisse enseigner à des enfans : ce n'est que par une expérience de plusieurs années qu'on y peut apprendre quelque chose. C'est pourquoi la Reine , étant persuadée que le Cardinal Mazarin étoit le plus habile homme de l'Europe , résolut enfin de lui abandonner le soin de l'éducation du Roi son fils. Elle lui laissa même le choix de son Gouverneur ; & ce fut

le Marquis de Villeroy qui fut nommé par lui pour un emploi si important. C'étoit l'homme le plus sage de la Cour, il avoit commandé des armées, mais sa plus grande qualité étoit de connoître mieux que personne le dedans du Royaume, & d'avoir de la capacité & de la lumière pour les affaires d'État. Le Précepteur qui étoit sous lui, fut l'Abbé de Beaumont, Docteur en Théologie, élevé auprès du Cardinal de Richelieu, qui avoit de la probité; mais qui ne s'étant pas trop adonné aux belles lettres, étoit par conséquent peu capable de s'appliquer à l'embellissement de l'esprit d'un jeune Prince, & au soin de l'occuper des grandes & agréables choses qui doivent n'être pas inconnues aux Souverains. L'un & l'autre disoient à ceux qui venoient leur faire des propositions, que leur conduite étoit réglée par le Supérieur, qui s'étoit réservé l'Intendance de l'éducation Royale, qui étoit un titre nouvellement inventé, pour faire dépendre du Cardinal tous les emplois & toutes les Charges; & je dois rendre ce témoignage à la vérité, que le Marquis de Villeroy, qui peu après fut fait Maréchal de France, m'a dit en ce temps-là, parlant du Roi, dont il admiroit les lumières naturelles, qu'il n'étoit pas le

maître de la maniere dont il étoit élevé ; & que s'il en avoit été cru , il n'auroit pas laissé un aussi bon fonds sans le cultiver dans le temps qui y étoit le plus propre. C'est pourquoi il souhaitoit que ses amis lui fissent cette justice de ne le pas accuser de faire mal son devoir. Il est vrai qu'il aimoit à lui présenter ceux qui excelloient en quelque science ou art , & qu'il ne perdoit pas l'occasion de lui conter dans toutes les heures du jour des choses qui étoient arrivées de son temps , & des bons mots qu'il avoit eus dire à des gens de la vieille Cour , sur quoi il pouvoit faire des réflexions qui lui pouvoient être utiles : au-lieu que son Précepteur , jaloux de son emploi , ne prenoit pas plaisir à faire parler au Roi les gens d'esprit , qu'il auroit peut-être goûté , & qui lui auroient donné curiosité d'apprendre mille choses qu'il ne savoit pas ; car il avoit naturellement envie qu'on lui dît ce qu'il ne savoit pas , & ne vouloit parler que des choses qu'il savoit. Cependant , on lui faisoit traduire les Commentaires de César , il apprenoit à danser , à dessiner , & à monter à cheval , & il étoit fort adroit à tous les exercices du corps , autant qu'un Prince qui n'en doit pas faire profession le doit être : mais la Reine , qui s'étoit ré-

servé la Surintendance naturelle qu'elle avoit de l'éducation du Roi son fils par-dessus celle qu'elle avoit abandonnée à son Ministre, prenoit un grand soin d'entretenir dans l'ame de ce jeune Prince ; à mesure qu'il augmentoit en âge , les sentimens de vertu , de sagesse & de piété , qu'elle lui avoit inspirés dès son enfance , aimant mieux empêcher que de jeunes esprits comme lui n'altérassent l'innocence de ses mœurs , que de le voir plus instruit de toutes les choses qui ont accoutumé d'ôter à la jeunesse une certaine timidité qui procede du jugement , & qu'elle perd toujours trop tôt.

Au commencement de l'Été , (Mai 1646) la Reine alla faire un voyage à Compiègne , d'où elle fut jusqu'à Amiens , pour y conduire le Duc d'Orléans qui alloit y commander l'armée de Flandres , où se joignit peu après le Duc d'Anguien. Je demurai à Paris , parce que n'ayant point certains avantages de domestiques , les voyages m'étoient pénibles & de grande dépense. Monsieur y tarda quelques jours après la Reine , pour se préparer à la guerre ; & je me souviens que beaucoup de mes amis vinrent me dire adieu , qui moururent en cette meurtrière campagne. La vaillance , qui est si vantée chez toutes

les nations, & si bien pratiquée par la nôtre, toute belle qu'elle est, a ses incommodités; & les plus braves, qui courent avec tant de joie aux occasions, en ont encore davantage, quand ils rapportent leurs bras & leurs jambes. Elle désole les familles, & dérobe à la Cour ce qu'il y a de meilleur; &, pour dire tout enfin, rien au monde n'est si beau que la valeur, & rien n'est pire que la guerre.

La Reine demeura six semaines à son voyage. Il ne s'y passa rien d'extraordinaire, & son retour nous apporta de la joie. Outre que sa familiarité nous étoit douce, agréable & glorieuse, nous étions tellement accoutumées à l'honneur de la voir, que Paris pendant cette absence nous sembla une autre Ville, & notre vie une autre vie. Dans ces premières années de la Régence, la Cour étoit si tranquille, & notre vie si délicieuse, qu'il nous étoit impossible de ne la pas aimer. Mademoiselle de Beaumont néanmoins reconnut de l'altération dans le visage de la Reine, qui la menaçoit de quelque petit orage. Quoique la Reine en arrivant à Paris eût dit à Madame la Princesse qui étoit avec elle, qu'elle auroit de la joie de nous revoir, il est certain que cette

personne en particulier avoit eu le malheur de déplaire au Ministre. Sa conduite étoit assez imprudente. C'étoit une fille hardie, dont l'esprit étoit grand, rude & sans regle. Elle blâmoit le Gouvernement avec si peu de précaution, que souvent elle trouvoit des espions, où elle croyoit avoir le plus de sûreté; &, quoique ces qualités fussent mêlées avec de beaux sentimens, comme ce vaisseau étoit sans pilote, il étoit facile qu'il fût naufrage sur cette mer, quoiqu'alors elle fût dans un calme tout entier. Elle avoit été pendant l'absence de la Reine faire un voyage avec Monsieur & Madame de Chavigny, qui continuoient à être mal à la Cour. Cette liaison déplut au Cardinal, quoiqu'en effet elle n'eût rien en soi que de louable: & ce dégoût obligea le Ministre de demander à la Reine son éloignement. Il n'est pas difficile de faire haïr aux Grands ceux qui parlent beaucoup, & qui par conséquent peuvent être aisément soupçonnés d'emportement. Sur ce prétexte, sa disgrâce fut aussi-tôt accordée & résolue. Quoique Mademoiselle de Beaumont & moi fussions d'humeur différente, & que sa maniere d'agir fût opposée à la mienne, le hasard nous avoit fait amies; & j'aimois en elle, sans approuver son procédé,

cédé, sa franchise, son esprit, qui paroïssoit naturel, ses sentimens qui me sembloient avoir quelque apparence de vertu stoïque : mais, je lui faisois de continuelles harangues sur sa conduite que je n'estimois pas, & sur la rudesse de ses décisions. Elle vouloit toujours réformer l'État, par cette fausse gloire qu'on se donne en méprisant les autres, & nullement par une véritable source d'honneur & de probité. Elle étoit la seule qui eût part au blâme que je lui donnois ; & comme d'ailleurs nous étions souvent ensemble, elle fut cause que le Cardinal Mazarin me voulut aussi éloigner de la Cour. Il jugeoit de mes pensées à son égard par l'amitié que j'avois pour elle, & par l'approbation que je paroïssois donner à ses paroles. La Reine, qui me connoïssoit dès mon enfance, & qui savoit que j'avois des intentions droites, ne pouvoit douter de ma fidélité. Elle fut assez bonne de répondre de moi à son Ministre, & de l'assurer de la netteté de mon procédé, sans en être instruite par moi. Tant il est vrai qu'en toutes occasions, il faut bien faire, & ne se vanter jamais. C'est ce qui faisoit que j'avois ce bonheur, que la Reine n'avoit pas mauvaise opinion de moi : & comme le Cardinal Mazarin

n'avoit pas fortement déterminé ma perte, il se laissa aisément persuader par elle; & je me sauvai de cette sorte d'un châ-timent que je n'avois pas mérité, & d'un péril que je n'appercus qu'après qu'il fut passé.

On envoya commander à Mademoiselle de Beaumont de ne plus voir la Reine, & je fus étonnée quand ce même jour, le soir, j'appris cette nouvelle. On crut que je devois être de la partie, & que je sentirois en cette occasion la conséquence du mot de cabale; mes amis s'en inquiéterent pour moi, & quand j'entrai dans la chambre de la Reine, quoique je fusse tout-à-fait éloignée de toute crainte, je remarquai quelque changement en leur visage : les indifférens me regardoient de loin, & chacun, parlant à l'oreille de son voisin, me comptoit pour perdue. Un de mes amis eut la hardiesse de s'approcher de moi, & de me faire un compliment. Je lui demandai en riant, d'où venoit un discours si sérieux? & je fus de lui la disgrâce de Mademoiselle de Beaumont. Par cette nouveauté, je m'appercus aisément de tout le reste. Je fus fâchée du malheur de mon amie, & je ne sentis, ce me semble, aucun trouble dans mon ame qui pût me faire honte.

Comme j'étois assurée de mon innocence, je passai brusquement dans le cabinet où étoit la Reine; & dans cet instant, malgré les charmes de sa présence, & l'honneur que j'avois d'en être soufferte, il me passa dans l'esprit que les biens qu'on possède à la Cour, & même dans la faveur quand j'en avois eue, ne sont point de véritables biens qui soient dignes de notre estime; que peut-être mon éloignement, malgré moi, me jettant dans la solitude, me feroit un plus véritable bonheur; & que ce n'en est pas un de demeurer dans un lieu où il est presque impossible de se sauver des foiblesses qui font autant de peine que de dépit à ceux qui sont assez illuminés pour les connoître. Je ne fus pas long-temps en peine de travailler par ma raison à me fortifier contre ma disgrâce. La Reine, qui eut peur que l'aventure de Mademoiselle de Beaumont ne me donnât de l'inquiétude, prit soin de la détruire. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle affecta de me faire bon visage, & de me parler amiablement; & ce soin, dans ce moment, me fit voir la générosité de son ame, tout-à-fait indépendante des sentimens d'autrui. Elle se déshabilloit pour se mettre dans le bain; car il faisoit un grand chaud. Aussi-tôt qu'elle y fut en-

trée je me mis à genoux devant la cuve , pour l'entretenir , & lui demandai la cause de la disgrâce de mon amie. Elle me fit l'honneur de me répondre ces mêmes paroles : *Qu'elle l'avoit éloignée parce qu'elle avoit blâmé sa conduite d'une maniere désobligeante ; qu'elle étoit de ces personnes , qui crient contre tout , plutôt par un goût dépravé , que par aucune bonne raison , qu'ils aient de le faire ; qui désapprouvent tout ce qu'ils voient , & dont le seul orgueil fait le discernement des actions dont ils se mêlent de juger.* Elle ajouta , qu'elle s'étonnoit comment moi , qui n'avois pas ces mêmes sentimens , ni le même cœur , je pouvois avoir de l'amitié pour elle , & comment j'avois pu jusqu'alors faire société avec une personne si éloignée de mon humeur. Il étoit temps de se taire sur cette matiere : je tâchai seulement de radoucir le ressentiment de la Reine. J'excusai mon amie sur l'emportement de son esprit , & sur son tempérament impétueux ; & , travaillant à la justifier sur ses bonnes intentions , j'assurai la Reine que le fond en étoit bon , & que dans les choses essentielles , je croyois qu'elle ne manquoit pas de fidélité pour son service , ni de zele pour ses intérêts. Dans cet instant , cette Princesse tira sa main de l'eau , & me la met-

tant toute mouillée sur la mienne , me la pressa , & me dit d'un ton à s'en souvenir : *Vous êtes trop bonne , Madame de Motteville , je vous assure qu'elle n'en feroit pas autant pour vous ; & je fais ce que je dis.* Ces paroles s'imprimerent fortement dans mon ame ; & quoiqu'elles ne me fissent pas soupçonner tout-à-fait mon amie , parce qu'il n'étoit pas juste de se laisser aller à ce doute sur une si légère cause , elles firent du moins que je fus plus facilement éclairée sur l'avenir , & que dans la suite des temps je me détrompai entièrement. Les dures épreuves que j'ai faites sur l'amitié fabuleuse des créatures , m'ont enfin forcée de croire que rien au monde n'est si rare que la probité , ni qu'un bon cœur capable de gratitude envers ceux qui agissent avec droiture. Le Cardinal Mazarin me parla aussi des sujets qu'il croyoit avoir de se plaindre de moi : il me dit , que mes amis me faisoient tort , voulant parler de l'exilée & du Commandeur de Jars. Il me fit entendre que Mademoiselle de Beaumont me faisoit pester à sa mode ; qu'on avoit dit à la Reine , que quand elle vouloit marquer contr'elle quelque raillerie bien piquante , elle disoit toujours : *Madame de Motteville & moi avons trouvé , ou dit , ou jugé , telle &*

telle chose ; & que pour se fortifier elle me mettoit toujours en jeu sur tout ce qu'elle alléguoit. Je compris aisément par quel esprit le Cardinal me parloit de cette manière. Je crus bien que la seule tendresse qu'il avoit pour moi ne l'obligeoit pas à me faire cette confidence , & qu'il vouloit seulement nous séparer & nous défunir , en me faisant connoître qu'il ne falloit pas suivre cet exemple , si je voulois lui plaire. Mais , dans le vrai , je crois qu'il ne me trompoit point , & que Mlle. de Beaumont , malgré son libertinage d'esprit , étoit fine & politique , vouloit avoir des complices , & souvent je l'ai surprise dans ses manières de faire , afin sans doute que je ne fusse pas plus agréable à la Reine qu'elle. Je me contentai néanmoins de répondre au Ministre comme j'avois fait à la Reine. J'excusai le mieux qu'il me fut possible celle dont il se plaignoit ; & séparant ma conduite de celle des autres , je tâchai de le persuader en ma faveur. Je n'acquis pas ses bonnes grâces par cette voie ; car il n'estimoit pas ceux qui faisoient profession d'agir honnêtement , & qui n'aimoient pas à faire des trahisons : mais comme il avoit de la douceur & de la bénignité , & qu'il avoit vu en la Reine de l'inclination à

me protéger , il me fut aisé de guérir son esprit de ses dégoûts. Mes paroles eurent assez de force pour le convaincre de me laisser en repos , & non pas assez pour me produire aucun bon effet pour ma fortune. J'avoue que je ne m'y suis pas assez appliquée pour y réussir. J'ai de plus eu toujours des amis qu'il a haïs , peut-être avec justice , dont je n'ai jamais voulu blâmer le procédé : & par cette fidélité que l'on se doit aux uns & aux autres , j'ai préféré le plaisir de les servir à celui de faire mes affaires. La Reine étoit entièrement affermie à suivre les conseils de ce Ministre : il connoissoit que nous ne lui étions point nécessaires , & il ne craignoit point que personne lui pût nuire auprès d'elle. Par cette raison , il est toujours demeuré dans les mêmes termes. Pour moi , il m'a laissée vivre , sans me faire ni bien ni mal ; & pour ceux qui lui ont déplu , il a trouvé le moyen de les éloigner , quand ils lui ont donné par leur conduite d'assez justes sujets de leur disgrâce , pour en obtenir le consentement de la Reine ; mais on peut dire le vrai , qu'il a usé de son pouvoir avec une modération louable , il aimoit l'État , & servoit le Roi avec toute la fidélité que méritoit la confiance que la Reine avoit en lui.

Le lendemain, j'allai voir la disgraciée, & je me sentis attendrie en l'embrassant ; & comme en effet j'avois alors de l'amitié pour elle, son déplaisir me toucha, & me fit jeter quelques larmes. Elle avoit plus sujet de s'affliger qu'une autre plus riche qu'elle n'en auroit eu, parce qu'elle n'avoit eu nul établissement, & que perdant les bonnes graces de la Reine, elle perdoit ses pensions & ses espérances. C'est une chose étrange que l'infidélité ! Quand j'entrai dans sa chambre il me sembla que tout ce que j'y vis étoient de ces personnes d'honneur, & de ces sortes de gens, qu'on ne pourroit jamais soupçonner de lâcheté. Cependant, dès le soir que je fus chez la Reine, le Cardinal me tira à part, & me fit des plaintes de la douleur que j'avois témoignée de l'éloignement de Mademoiselle de Beaumont. Il me dit, que cela n'étoit pas bien, d'avoir fait paroître tant de sentiment en cette occasion, parce que je donnois lieu à tout le monde de croire que tacitement je condamnois la Reine, & l'accusois de trop de rigueur.

Il me reprocha aussi l'amitié de Chavigny, que dans la vérité je connoissois peu, mais dont la femme vivoit avec moi civilement, & paroissoit être de mes amies sans l'être beaucoup. Il me dit, que je ne devois

devois point prendre des attachemens qui ne pouvoient que m'être tout nuisibles : que Chavigni étoit un homme difficile & audacieux ; qu'il auroit été heureux , s'il avoit voulu se confier en lui , & se contenter d'avoir part à sa fortune , qu'il avoit trois fois plus de bien que lui , qu'avec cela il n'étoit pas content ; & que sans considérer que son intention étoit éloignée de toute violence , il souhaitoit toujours quelque chose de lui , qui le contraignoit infiniment. En effet , Chavigni souhaitoit qu'il lui fût avoir la Charge de Secrétaire d'État que la Reine avoit donnée au Comte de Brienne , après que par le mauvais état de ses affaires il avoit été contraint de se défaire de la sienne. Comme je l'ai dit , la Reine aimoit le mari & la femme. Il étoit difficile au Cardinal Mazarin , & même impossible , de leur ôter leur bien , sans aucune raison. Le Comte de Brienne , de plus , lui étoit soumis ; au lieu que Chavigni avoit voulu exercer cette Charge , sans se soumettre à celui qui prétendoit pouvoir être le maître de tous.

Quelque temps après , la Cour étant allée à Fontainebleau , le Duc de Brezé fut tué devant Orbitelle , que le Prince Thomas , qui commandoit l'armée du Roi , te-

noit assiégée depuis un mois. Le même Chavigni , qui alors étoit en Provence , fut blâmé de n'avoir pas mandé cette nouvelle aussi promptement qu'il auroit pu le faire : il fut soupçonné d'avoir favorisé les intérêts de Monsieur le Prince , qui prétendoit que Mr. le Duc d'Anguien son fils , dont le Duc de Brezé avoit l'honneur d'être Beau-frere , devoit obtenir ses Charges & son Gouvernement. Le Comte d'Alais avoit aussi averti Monsieur le Prince par un courier exprès. Le Cardinal trouva mauvais que Chavigni , comme Ministre , n'eût pas fait la même chose , parce que cette faute mettoit Monsieur le Prince sur les bras de la Reine , avant que d'être préparée à ce qu'elle devoit répondre à ses demandes.

Aussi-tôt après la mort du Duc de Brezé , Monsieur le Prince attaqua la Duchesse d'Aiguillon , qui prétendoit que Madame la Duchesse d'Anguien ne pouvoit hériter de son frere , pour avoir renoncé à sa succession en se mariant. En même temps il demanda à la Reine l'Amirauté vacante , le Gouvernement & ses Charges. L'Amirauté ne lui fut point accordée , parce que le commandement le la mer auroit pu rendre un premier Prince du Sang trop puissant en France ; & le Gouverne-

ment de Brouage demeura entre les mains du Favori du Duc nommé le Comte de Daugnon , qui s'en empara tout doucement , malgré la volonté de la Reine & du Ministre.

Le reste de cette dépouille a été disputé entre ses héritiers. A ce refus , Monsieur le Prince partit de la Cour , faisant semblant de gronder , & s'en alla chez lui. Monsieur le Duc d'Anguien , qui étoit à l'armée où commandoit Monsieur , écrivit à la Reine , & lui témoigna hautement ses prétentions. Il les soutint légitimes , & devoit espérer d'elle cette justice. J'ai vu les lettres qu'il lui en écrivit. Par leur stile , il étoit aisé de juger que ce Prince ne vouloit pas que le Sang de France lui fût inutile , & qu'il avoit une fierté de cœur qui pourroit un jour incommoder le Roi. On disoit de lui , que son courage & son génie le portoient aux combats , plutôt qu'à la politique. En cette occasion , néanmoins , il en observa toutes les regles , & quittant cette audacieuse maniere , dont il avoit accoutumé de chicaner à Monsieur toutes choses , il commença à s'humilier tout entièrement à lui. Comme ils étoient dans une même armée , il affecta d'avoir pour lui une grande assiduité , & même il rechercha soigneusement de s'acquérir l'Abbé de la Riviere.

Leur liaison alla si avant , que ce Prince ne put éviter d'écrire à la Reine & au Cardinal , en faveur du Duc d'Anguien ; ce qui causa aussi-tôt de grandes inquiétudes au Ministre : l'inimitié de ces deux importantes personnes lui plaisoit beaucoup davantage que leur union.

Monsieur le Prince étoit grand politique. Il étoit timide & craignoit de se brouiller à la Cour : il aimoit l'Etat ; & l'on disoit alors , que ses conseils étoient toujours dans l'ordre de la justice. Il les donnoit avec beaucoup de lumière , & on a souvent dit de lui , qu'il auroit été un grand Roi. La bassesse qu'il avoit eue sous le regne précédent lui avoit été honteuse ; mais alors , il étoit estimé sage & prudent. Comme il commençoit à vieillir , & qu'il savoit les maux qu'un Prince du Sang souffre , quand il se révolte contre le Roi , il se laissa aisément persuader qu'il ne falloit point gronder tout-à-fait. Peu de jours après , il manda le Tellier Secrétaire d'Etat , pour lui faire ses plaintes. Il se fit quelque négociation ; & la conclusion fut de remettre la décision de ses demandes à la fin de la campagne , & que cependant tous seroient bons amis. Ainsi , la colere de Monsieur le Prince se passa aisément. Il revint à la Cour : On

le traita bien ; & ses plaintes se calmerent en apparence , selon la coutume des Grands , qui se haïssent presque toujours , & qui font paroître le contraire dans toutes leurs actions de parade.

Madame la Princesse , qui étoit alors auprès de la Reine , quoiqu'elle fût ambitieuse , & qu'elle eût voulu voir sur la tête du Duc d'Anguien toutes les Couronnes de l'Europe , ne laissa pas de protester à la Reine , qu'elle n'avoit point d'intérêts qui pussent la séparer des siens ; & que son amitié pour elle étoit plus forte que le desir de la grandeur de son fils : si bien que la Reine en parut à demi persuadée , & vécut avec elle de la même manière qu'elle avoit accoutumé. Si sans être dupe elle eût voulu croire ce que Madame la Princesse lui voulut dire , je suis assez hardie pour assurer , que si elle n'étoit pas touchée d'amitié autant qu'elle le témoignoit à la Reine , elle l'étoit du moins de ses caresses , & du plaisir de la faveur. De l'humeur dont étoit Madame la Princesse , je crois qu'elle auroit été au désespoir de voir sa famille se brouiller à la Cour , autant par douleur d'en perdre la douceur , que par la considération de ses plus grands intérêts.

La Reine passa tout l'Eté à Fontaine-

bleau ; & le lieu du monde où les chaleurs sont les plus grandes , servit de retraite pour la plus ardente saison de l'année. Les divertissemens de toutes les Dames furent entièrement renfermés dans les bornes de la riviere de Seine. Elles demouroient tous les jours plusieurs heures dans l'eau , ou dans les forêts , qu'il falloit passer pour y aller ; & la poudre de l'une étoit effacée par le secours de l'autre.

Le Roi , qui étoit alors encore enfant , se baignoit aussi , & son Gouverneur le Maréchal de Villeroy , qui ne l'abandonnoit point , en faisoit autant. La Reine , & toutes celles qui avoient l'honneur de l'accompagner , avoient à l'ordinaire de grandes chemises de toile grise , qui traînoient jusqu'à terre. Le Gouverneur du Roi en avoit de même , & la modestie n'y étoit nullement blessée. Tous les hommes au-dessous de soixante ans étoient à l'armée : il ne restoit auprès de la Reine que ses Officiers , & un petit nombre de courtisans qui étoient auprès du Ministre , attachés à son service ou à sa fortune , & la Cour étoit déserte. Je trouvois néanmoins que nous étions en bonne compagnie ; car , à mon gré , elle n'est jamais plus agréable , que quand la foule n'y est pas.

En Flandre , notre armée , quoique grande & belle , ne fit pas de grands exploits. On assiégea Courtrai avec 30000 hommes , & le Duc de Lorraine avec pareille force se vint camper devant la nôtre. Les deux armées furent long-temps à se regarder , sans se faire aucun mal. On offrit la bataille aux ennemis , qu'ils n'accepterent point : il se fit seulement quelques petits combats ; mais enfin ils n'osèrent attaquer nos lignes , & on leur prit cette place en leur présence & à leur honte. Après cette conquête , l'armée alla droit attaquer Mardik , que le Duc d'Orléans avoit prise l'année précédente , & qui dans celle-ci avoit été reprise des ennemis par surprise en trois heures de temps. Clanlen , que le Duc d'Orléans y avoit fait mettre pour y commander , se trouvant absent quand les ennemis l'étoient venu attaquer , fut blâmé de cette perte. Quoiqu'il fût connu pour vaillant , c'étoit assez pour être coupable , que d'être imprudent ou peu soigneux. Il le fut encore doublement , en ce que ce siège , que Monsieur entreprit pour réparer sa faute , coûta beaucoup de sang à la France , de la peine & beaucoup d'argent. Le Général fut blâmé de l'avoir entrepris : il n'avoit point d'armée navale ; & les en-

nemis ayant une sortie libre du côté de Dunkerque , ils entroient à leur gré dans la Place : si bien que cette petite bicoque se défendit. Le Duc d'Orleans s'excusa sur les Hollandois , qui faisoient encore quelque mine d'être pour nous : ils lui avoient donné parole de se rendre devant la Place à certain temps , avec un nombre de Vaisseaux capable d'empêcher la communication aux ennemis. Comme ils avoient enfin dessein de nous quitter , ils manquèrent à leur promesse pour le temps , & le Prince manqua son projet ; ce qui fut cause aussi que ceux qui étoient dans Mardik se défendirent aisément contre les attaques , & qu'ils le firent désavantageusement pour nous.

Les ennemis firent une sortie du côté du Duc d'Anguien , & ce Prince , courant à la défense des siens , y fut blessé au visage d'un pot que les ennemis jetterent de la Place , qui pensa lui crever ou blesser la vue. On y tua le Comte de Flex , gendre de la Marquise de Senecey , Dame d'honneur de la Reine , honnête homme , & qui avec beaucoup de qualités , avoit du mérite. Le jeune Comte de la Roche-guion eut le même malheur : il étoit fils du Duc de Liancourt , seul héritier de ses grands biens , & de son oncle maternel le Maré-

chal de Schomberg. Il avoit épousé l'héritière de la Maison de Lannoï, qui demeura grosse d'une fille dont elle accoucha quelque temps après la mort de son mari. Ce jeune Seigneur fut infiniment regretté, tant par la considération de ses pere & mere, qui étoient estimés de tous les honnêtes gens, que par l'agrément de sa personne; & chacun eut pitié de sa destinée. Le Duc de Nemours y fut blessé à la cuisse. C'étoit un Prince aimable & digne d'estime. Sa blessure causa de l'inquiétude à ses amis; & les Dames, à ce que les nouvelles secrètes en pouvoient apprendre, firent des vœux pour sa guérison. Le Chevalier de Fiesque y fut tué, qui, à ce que ses amis disoient, avoit de l'esprit & de la vertu: il fut regretté d'une fille de grande naissance, qui l'honoroit d'une tendre & honnête amitié. Je n'en fais rien de particulier; mais selon l'opinion générale, elle étoit fondée sur la piété & la vertu, & par conséquent fort extraordinaire. Cette sage personne* peu de temps après cette mort, voulant mépriser entièrement les grandeurs du monde, les quitta toutes, comme indignes d'occuper quelque place dans son ame: elle se donna à Dieu, & s'enferma dans le grand

* Mademoiselle d'Epéron.

Couvent des Carmelites , où elle fert d'exemple par la vie qu'elle mene. Le Marquis de Themines , seul héritier de sa Maison , suivit aussi le malheureux sort des autres : Il étoit fils de la Maréchale d'Estrees , qui l'avoit eu de son premier mari. Il promettoit beaucoup , & ce fut une grande perte pour sa famille. Le jour que le courier arriva , qui apporta tant de tristes nouvelles , toutes les chambres de Fontainebleau retentissoient de cris. Ces illustres morts & blessés étoient des personnes de la Cour & des plus qualifiées : leurs parens les pleurerent aux yeux de la Reine. Elle alla voir Madame de Senecey , pour la consoler de la perte de son gendre , qui laissoit une jeune Veuve d'une vertu extraordinaire , & des enfans petits , qui perdoient infiniment en sa personne. Elle tâcha d'adoucir l'amertume des autres par la compassion qu'elle eut de leur douleur , & par le sentiment qu'elle en témoigna. Madame la Princesse fut quelques jours dans de grandes inquiétudes : sa crainte lui faisoit croire qu'on lui cachoit le danger de la blessure de Monsieur son Fils. Ceux qu'elle ne croyoit pas être dans ses intérêts , comme elle étoit aigre & fiere , elle répondoit à leurs complimens , qu'ils étoient tristes de ce qu'il n'étoit pas assez blessé.

La Reine alors se seroit peut-être consolée , car on le redoutoit sur l'affaire de Brouage , & sur sa prétention de l'Amirauté qu'elle ne vouloit point lui donner. Cette Princesse étant un soir couchée sur un petit lit dans son cabinet , me parlant de lui avec l'estime qu'il méritoit qu'elle eût pour lui , après avoir souhaité sa guérison , me dit une chose qui procédoit de la confiance qu'elle avoit toujours eue en Dieu : *Je crois que Dieu , en la Providence duquel je me remets entièrement , puisqu'il l'a sauvé , fait bien qu'il ne me doit point faire de mal ; & que s'il m'en fait , ce sera en suivant ses ordres , & sera pour mon bien & pour mon salut.* Sa prophétie a été accomplie : ce Prince , après avoir fait de grands services au Roi & à elle , lui a fait du mal. Elle a été contrainte de lui en faire aussi ; mais je ne doute pas qu'elle n'en ait profité par le bon usage que je lui ai vu faire de toutes les peines qui lui sont arrivées depuis sur ce sujet.

Pour revenir à Mardik , dont la résistance étoit fâcheuse : après une longue attente , les Hollandois arriverent , & avec eux finit le siege en cette Place , qui se rendit au Duc d'Orléans aux conditions accoutumées en cette occasion. Madame la Princesse rendit à Mademoiselle

ce qu'elle lui avoit prêté à la bataille de Nortlingue. Cette Princesse , qui n'aimoit pas alors les triomphes du Duc d'Anguien , dit en allant au *Te Deum* qui se chanta pour cette victoire , *qu'il eût mieux valu faire dire un De profundis pour les morts.* Et Madame la Princesse sur Mardik lui dit de même des choses piquantes , & si bien renfermées dans la raillerie , qu'il étoit impossible de s'en fâcher. Mademoiselle souffroit de l'ancienne liaison de la Reine & de Madame la Princesse. Elle avoit paru supporter quelques gens qui étoient mal à la Cour ; si bien qu'elle étoit traitée de brouillonne : & quoiqu'elle eût de la beauté , de cette beauté éclatante qui attire les louanges , & que son esprit en méritât aussi , sa rivale trouvoit toujours dans sa vivacité trop extrême & son inquiétude naturelle , un grand sujet de la blâmer & de faire souvent souhaiter son absence à la Reine. Mais , comme en ce temps-là le Duc d'Anguien avoit besoin du Duc d'Orléans , malgré ces petits dégoûts & cet éloignement de Cour ; Madame la Princesse ne laissoit pas quelquefois de lui rendre de grands respects , & savoit si bien tourner ce qu'elle lui disoit , que ses railleries passaient souvent pour des avis d'amitié , dont il falloit que

Mademoiselle lui fit des remerciemens. Sa jeunesse alors lui donnoit de la timidité , & la soumettoit toujours à Madame la Princesse , qui tiroit ces avantages de ses années.

Au sortir de Mardik , l'armée du Roi fut poursuivie par celle des ennemis , & les Princes se résolurent de donner bataille ; mais elle ne se donna point : & peu de temps après le Duc d'Orléans fut prié par la Reine de revenir auprès d'elle , & de laisser achever la campagne au Duc d'Anguien. Elle envoya ses ordres au nouveau Général , voulant lui témoigner par cette confiance , qu'on espéroit de lui les mêmes marques d'affection & de fidélité que par le passé , & que l'estime que la Reine faisoit de lui , la rendoit incapable de craindre en lui aucun ressentiment qui pût être défavantageux à l'État.

Il témoigna à Comminges , Lieutenant des Gardes de la Reine , qui fut de sa part lui porter le Commandement général de l'armée , une satisfaction non pareille de ce bon traitement , avec un desir passionné de bien servir le Roi & de faire encore quelque action éclatante , qui pût faire voir à la Reine qu'il étoit digne de tout ce qu'il lui demandoit. Il

avoit déjà conçu un dessein de grande importance pour le service du Roi ; mais il ne le fit qu'après que le Duc d'Orléans fut parti de l'armée , afin d'en pouvoir recevoir toute la gloire , comme il en vouloit toute la peine.

La Reine d'Angleterre vint voir la Reine à Fontainebleau , & lui amena le Prince de Galles son fils , qui s'étoit sauvé d'Angleterre , pendant que le Roi son pere avoit pris le parti de s'en aller en Écosse. Il n'y tarda guere : peu de temps après , ces peuples infideles le vendirent aux Parlementaires , qui continuoient de lui faire la guerre. Cette Princesse affligée reçut beaucoup de consolation de revoir son fils ; & comme la joie ne se goûte pas entièrement , si elle ne se partage avec ses amis , elle voulut aussi-tôt le faire voir à la Reine. Elle demanda qu'il passât devant le Roi , en conséquence que le Roi son pere , étant Prince de Galles , passa devant le Roi d'Espagne quand il alla voir l'Infante sœur de la Reine ; mais la Reine lui répondit qu'il avoit eut cet avantage comme Roi d'Écosse , dont il avoit pris le nom en ce voyage : & cette proposition demeura sans effet.

Le Roi & la Reine allerent recevoir la

mere & le fils , & n'oublierent rien pour rendre l'honneur dû à la naissance de l'un & de l'autre , & à l'étroite liaison du Sang & de la parenté. Après les premiers complimens , ils se mirent tous dans le carrosse de la Reine ; & quand ils descendirent , ils allerent droit à l'appartement destiné pour la Reine d'Angleterre. Le Roi donna la main à la Reine sa tante , & le Prince de Galles mena la Reine. Le lendemain , il la vint visiter : elle lui donna un fauteuil , selon ce qui avoit été concerté entre les deux Reines. Cette cérémonie faite , la Reine d'Angleterre arriva ; & comme il n'y avoit devant elle qu'un siege pliant , il se leva aussi-tôt , & se tint debout au cercle comme les autres. Le Roi vint chez la Reine peu après , qui le prit pour le mener promener , & passa devant lui ; mais le matin , qu'il avoit été le voir , dans sa chambre , il lui avoit donné un fauteuil auprès du sien , l'avoit fait couvrir , & l'avoit fait conduire jusque dehors sa chambre. Depuis cette premiere cérémonie , en toutes les occasions où se sont trouvés ces deux Princes , le Roi se mettoit toujours sur des petits sieges , & le Prince de Galles de même maniere. Au cercle , le Roi & lui se tenoient d'ordinaire debout , & nous l'avons vu

Roi d'Angleterre , sans que cela ait presque branlé , excepté une fois , que le Roi le fit passer devant lui. Ce Prince étoit bien fait : son teint brun s'accommodoit avec ses beaux yeux noirs : sa bouche parut grande & laide ; mais il étoit de belle taille. La Reine d'Angleterre eut quelque joie de revoir auprès d'elle la petite Princesse dont j'aie déjà dit qu'elle étoit nouvellement accouchée quand elle vint en France. Sa Gouvernante par son adresse l'avoit sauvée des mains des Parlementaires. Elle la redonna à la Reine sa mere , âgée d'environ deux ans. Cette Princesse en reçut beaucoup de consolation ; & comme le Roi son mari n'avoit point été encore livré à ses ennemis , & que l'espérance n'abandonne jamais entièrement les malheureux , il y eut alors quelque trêve dans ses souffrances.

Le Duc d'Orléans , selon la priere que la Reine lui en avoit faite , revint à Fontainebleau (le 1 Septembre 1646.) , où elle l'attendoit pour finir ensemble leur campagne dans cette agréable demeure , avec les divertissemens qui s'y rencontrent toujours : elle voulut laisser faire au Duc d'Anguien la sienne à coups de canon & d'épée , qui font les accompagnemens d'un guerrier dont le plaisir se trouve aux combats

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 377
combats & à la conquête des Villes. Le Roi
& la Reine, pour régaler Monsieur vou-
lurent aller au-devant de lui; mais, com-
me Leurs Majestés ne le rencontrèrent pas
assez proche, leur dessein se changea en
celui de la promenade. Le Ministre le
continua jusqu'à sa rencontre; & revint
avec lui peu d'heures après. Il remplit
la Cour des Ducs de Guise, d'Elbeuf,
de Candale, & d'une belle troupe de
gens de qualité, qui n'étoient pas fâchés
de venir se délasser des fatigues du siege
de Mardik dans un lieu le plus beau du
monde.

Aussi-tôt que le Duc d'Anguien se vit
en état d'agir par lui-même, il alla assié-
ger Furne (le 9 Septembre 1646), une
petite Ville auprès de Dunkerque, qu'il
prit en peu de jours. Ce dessein, qui en
regardoit un plus grand, fut agréable au
Ministre. Il avoit été d'avis d'aller atta-
quer cette Place, quand on alla à Mar-
dik; & le Duc d'Orléans n'y avoit pas
voulu consentir, par la difficulté de l'en-
treprise. L'amitié qui avoit paru pendant
la campagne entre ces deux grands Prin-
ces, ne fut pas assez forte pour empêcher
que leurs cœurs ne fussent troublés par la ja-
lousie & l'amour propre. Le Duc d'Orléans
ne vit point sans dépit le projet que le Duc

d'Anguien avoit fait d'aller prendre Dunkerque dont il lui avoit fait un secret ; & le Duc d'Anguien ne se vit point le maître de ce grand dessein , sans ressentir beaucoup de joie. J'ai ouï dire à Comminges , qui demeura quelque temps auprès de lui ; qu'il ne l'avoit pas trouvé si blessé quand il fut seul , que lorsqu'il avoit eu un Supérieur , & qu'il l'avoit soupçonné d'avoir feint sa blessure plus grande , afin de laisser partir Monsieur dans cette créance , qu'il n'étoit point en état de rien entreprendre.

La Reine reçut alors (le 13 Septembre 1646), un Ambassadeur extraordinaire de la Reine de Suede , qui ne venoit apparemment que pour travailler à l'union des deux Couronnes. Celui que cette Reine envoya , s'appelloit le Comte de la Gardie. Il étoit fils du Connétable de Suede : Son Ayeul étoit François , à ce qui se disoit , d'assez médiocre naissance. Il étoit bien fait : il avoit la mine haute , & ressembloit à un favori. Il parloit de sa Reine en des termes passionnés & si respectueux , qu'il étoit facile de le soupçonner de quelque tendresse plus grande que celle qu'il lui devoit par la qualité de sujet. Il étoit accordé à une Cousine germaine de cette Reine , qu'elle-

même lui faisoit épouser. Quelques-uns ont voulu dire , que si elle eût voulu suivre son inclination , qu'elle l'auroit prise pour elle ; mais qu'elle s'étoit vaincue par la force de sa raison & par la grandeur de son ame , qui n'avoit pu souffrir ce rabaissement. D'autres disoient qu'elle étoit née libertine ; & qu'étant capable de se mettre au-dessus de la coutume , elle ne l'aimoit pas , ou elle ne l'aimoit plus , puisqu'elle le donnoit à une autre. Quoi qu'il en soit , cet homme parut assez digne de la fortune ; mais plus propre à plaire qu'à gouverner. De la manière dont il parloit de la Reine sa Maîtresse , elle n'avoit pas besoin de Ministre , car elle-même , quoique très-jeune , ordonnoit de toutes ses affaires. Outre les heures qu'elle donnoit à ses études , elle en employoit beaucoup , à ce qu'il disoit , au soin de son État. Elle agissoit de sa tête , & il assuroit que son moindre soin étoit l'ornement de sa personne. De la façon qu'il nous la dépeignit , elle n'avoit ni le visage , ni la beauté , ni les inclinations d'une Dame ; au-lieu de faire mourir d'amour les hommes , elle les faisoit mourir de honte & de dépit ; & fut depuis cause que ce grand Philosophe Descartes perdit la vie de cette sorte , parce qu'elle n'avoit pas approuvé :

sa Philosophie. Elle écrivit à la Reine , à Monsieur oncle du Roi , au Duc d'Anguien & au Ministre , des lettres que j'ai vues ; & qui furent admirées par la galanterie des pensées , par la beauté du stile , & par la facilité qu'elle témoignoit avoir à s'exprimer en notre langue qui lui étoit familière , avec beaucoup d'autres. On lui attribuoit alors toutes les vertus héroïques : on la mettoit au rang des plus illustres femmes de l'antiquité : toutes les plumes étoient employées à la louer ; & on disoit que les hautes sciences étoient pour elle ce que l'aiguille & la quenouille sont pour notre sexe. La Renommée est une grande causeuse : elle aime souvent à passer les limites de la vérité : mais cette vérité a bien de la force : elle ne laisse pas long-temps le monde crédule abandonné à la tromperie. Quelque temps après on connut que les vertus de cette Reine Gothique étoient médiocres : elle n'avoit alors guere de respect pour les Chrétiennes , & si elle pratiquoit les morales , c'étoit plutôt par fantaisie que par sentiment. Mais , elle étoit savante à l'égal des hommes les plus savans ; & jusques-là elle avoit conservé une haute réputation dans sa Cour , parmi ses peuples , & dans toute l'Europe.

Pour régaler son Ambassadeur , on lui donna le Bal & la Comédie , de grands repas , & tous les divertissemens ordinaires. Il orna la promenade du canal de Fontainebleau d'un carrosse en broderie d'or & d'argent , qu'il avoit fait faire pour sa Reine. Il le fit trainer par six chevaux richement harnachés , suivi d'une douzaine des Pages de cette Princesse habillés de ses livrées , qui étoient jaune & noire , avec des passemens d'argent. Le Comte de la Gardie le suivoit dans le sien ; avec une grande quantité de livrées orangé & argent. Cette Cour en figure , avec la nôtre effective & belle , rendoit la promenade tout-à-fait agréable.

Quelques jours après le Duc d'Anguien , poussé de cette belle passion qui l'animoit toujours au desir de la Gloire , alla assiéger Dunkerque. Cette entreprise parut hardie ; mais le bonheur voulut que cette place se trouvât épuisée d'hommes , & des munitions de guerre , à cause du secours qu'elle avoit envoyé à Mardik : & il n'y avoit plus d'armée ennemie assez forte pour craindre quelque obstacle. Ainsi , par une favorable rencontre de plusieurs choses ; ce beau dessein se rendit plus facile que vraisemblablement on ne le pouvoit espérer ; & la prudence du

Duc d'Anguien fut aussi grande à les bien remarquer , pour en tirer ses avantages , que sa valeur à le bien exécuter. J'ai ouï dire , que la fatigue qu'il se donnoit dans les présentes occasions étoit étonnante. Comme il avoit mis dans les premiers emplois de la guerre ses jeunes favoris , gens de condition , mais qui étoient sans expérience , il vouloit réparer leurs fautes par ses peines & ses actions , & ne vouloit point qu'on s'aperçût de leur manquement , de peur d'être accusé de trop favoriser ses amis & de manquer de discernement dans le choix qu'il en faisoit. Ce qui paroissoit une bonne volonté envers eux procédoit aussi de sa sagesse , de sa capacité , de son ambition : car , pour la bonté , c'est une qualité que les Grands ne connoissent guere & ne pratiquent pas souvent.

La Reine reçut alors , (le 3 Octobre 1646) , la Princesse Palestrine , qui venoit alors d'Italie , Dona Anna Colonna , Belle-sœur des Cardinaux Barberins , & femme de leur frere , qui étoit Préfet de Rome. Elle étoit fugitive & persécutée du Pape qui regnoit alors , qu'ils avoient élevé au Pontificat après la mort d'Urbain VIII , leur oncle ; & quoiqu'ils l'eussent fait élire malgré la France & le Ministre ,

ils ne reçurent point dans leur disgrâce de consolation plus grande que celle qu'ils rencontrèrent dans la Reine & la reconnaissance qu'eut pour eux le Cardinal Mazarin. Il avoit été autrefois leur créature, & il les avoit châtiés de leur infidélité à l'égard du Roi; mais, après leur avoir fait sentir la faute qu'ils avoient faite de manquer à ce qu'ils devoient à la France, il leur fit connoître combien il leur eût été avantageux de l'avoir pour ami. Il en usa de cette manière, non-seulement pour sa gloire particulière, mais encore pour faire dépit au Pape qui ne l'aimoit point. Cette assistance leur fut si favorable, que Dona Anna Colonna, arrivant à la Cour, reçut nouvelle que le Pape, malgré la haine qu'il avoit contre la Maison de son mari, avoit été contraint de s'accommoder avec eux. Il y fut forcé par une belle armée navale, qu'on avoit envoyée en Italie sous la conduite du Maréchal de la Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie, qui par conséquent fut bien muni de toutes les provisions nécessaires qui avoient manqué au Prince Thomas. Cette armée arriva quarante jours après le siège levé d'Orbitelle; ce qui parut un prodige à la Cour de Rome, qui croyoit être délivrée des

François , & qu'ils n'étoient plus à craindre , après le désordre arrivé devant cette Place. La Princesse Palestrine étoit avancée en âge : elle avoit eu de la beauté ; mais elle étoit passée : & ce qui ne se perd point lui étoit resté ; car elle avoit beaucoup d'esprit. Avant qu'elle arrivât , la Reine m'avoit commandé de la voir la première , & d'en prendre quelque soin , à cause que je parlois Italien , & qu'elle avoit pitié de la voir arriver dans une Cour dont elle n'entendoit point la langue. Quand elle arriva , j'étois malade ; mais ma sœur , qui parloit Italien comme moi , suppléa à mon défaut , & lui donna les premières instructions de la manière dont elle devoit agir , pour ne rien faire de mal-à-propos. Cette Dame s'accoutuma aisément à la France. Elle trouva beaucoup de gens qui l'entendoient , & qui pour faire plaisir au Ministre s'amusoient à l'écouter , sans se soucier de lui répondre. En son particulier , elle étoit contente , pourvu qu'on lui donnât audience ; car elle n'aimoit pas à se taire. Elle avoit toujours eu la réputation d'être honnête femme , & hautaine : le nom de Colonne lui sembloit le plus illustre qui se pût porter.

La Reine voyant la belle saison passée , se résolut de quitter Fontainebleau pour
revenir

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 385
revenir à Paris (le 9 Octobre 1646),
passer l'hiver , aussi contente que le méritoit la prospérité de ses affaires. Le Cardinal alla coucher à Petitbourg , maison de l'Abbé de la Riviere. Le Ministre lui fit beaucoup de plaintes , sur la liaison qui avoit paru pendant la campagne entre son Maître & le Duc d'Anguien. Le Favori du Duc d'Orléans se justifia du mieux qu'il lui fut possible , & leur confiance fut rétablie entièrement.

Quelque temps après le retour de Fontainebleau , les nouvelles arriverent de la prise de Dunkerque , ce qui donna de la gloire au Duc d'Anguien , & beaucoup de joie au Ministre , qui voyoit que tout contribuoit à sa grandeur. Il croyoit avec beaucoup de raison , que les prospérités de l'État étoient plutôt les fondemens de son bonheur , que les augmentations de la Couronne. Laval , gendre du Chancelier , & fils de la Marquise de Sablé , bien fait & honnête homme à la mode du monde , mourut dans ce siege. Il fut regretté de toute la Cour , & particulièrement du Duc d'Anguien , qui l'aimoit. Le Maréchal de la Meilleraie prit en même temps Portolongone en Italie ; & cette victoire , quoique de peu de fruit pour la France , fut un succès agréable pour celui

qui se plaisoit de triompher & de se faire craindre dans son pays.

En ce temps, finit cet illustre Bassompierre, tant vanté dans le siècle passé pour sa galanterie. Il étoit allé à Ponts pour voir d'Hemeri, qui étoit voisin de Boutillier, pere de Chavigni, à qui appartenoit cette belle maison de Ponts. Il y tomba malade d'une fièvre continue, dont il guérit au bout de quelques jours; & comme il revenoit à la Cour, à la première hôtellerie où il coucha, sans montrer aucun signe de se sentir plus mal, ses domestiques le lendemain le trouverent mort dans son lit. Ce Seigneur, qui avoit été chéri du Roi Henri IV, si favorisé de la Reine Marie de Médicis, si admiré & si loué dans tous les temps de sa jeunesse, ne fut point regretté dans le nôtre. Il conservoit encore quelques restes de sa beauté passée : il étoit civil, obligeant & libéral; mais les jeunes gens ne le pouvoient plus souffrir. Ils disoient de lui, qu'il n'étoit plus à la mode, qu'il faisoit trop souvent de petits contes, qu'il parloit toujours de lui & de son temps; & j'en ai vu d'assez injustes, pour le traduire en ridicule sur ce qu'il aimoit à leur faire bonne chere, quand même il n'avoit pas de quoi dîner pour lui. Outre les défauts

qu'ils lui trouvoient , dont je demeure d'accord de quelques-uns , ils l'accusoient comme d'un grand crime , de ce qu'il aimoit à plaire , de ce qu'il étoit magnifique , & de ce qu'étant d'une Cour où la civilité & le respect étoient en regne pour les Dames , il continuoit à vivre dans les mêmes maximes , dans une où tout au contraire les hommes tenoient quasi pour honte de leur rendre quelque civilité ; & où l'ambition déréglée & l'avarice , sont les plus belles vertus des plus grands Seigneurs & des plus honnêtes gens du siècle. Cette sévérité du regne du feu Roi , & l'humeur du Cardinal Mazarin avoient beaucoup contribué à cette rudesse ; car , outre son avarice , il méprisoit les plus honnêtes femmes , les belles Lettres , & tout ce qui peut contribuer à la politesse des hommes. La stérilité des graces , le desir d'en recevoir , & l'impossibilité d'y arriver par le mérite , ont rendu les courtisâns incapables d'y prétendre par les belles voies ; & comme leur ambition en étoit plus forte & plus déréglée , parce qu'elle triomphoit entièrement de leur cœur , elle étoit cause qu'ils ne pouvoient souffrir un homme qui avoit conservé les anciennes coutumes : en quoi certainement ils avoient tort , à mon gré. Les restes

du Maréchal de Bassompierre valaient mieux que la jeunesse de quelques-uns des plus polis de ce temps-là.

La Reine reçut alors (le 4 ou 5 Novembre 1646), la nouvelle de la mort du Prince d'Espagne son neveu qui (à ce que j'ai ouï dire depuis à Madame de Chevreuse qui l'avoit vu ,) étoit un Prince aimable , déjà grand , en âge de régner , & fils unique d'un grand Roi , accablé depuis quelques années de pertes & de malheurs. La grandeur de la France consiste toujours dans l'abaissement de l'Espagne ; mais la Reine , comme sœur , prit part aux intérêts du Roi son frere , & sa douleur fut plus effective qu'apparente. Il est vrai , néanmoins , que sa peine fut moins sensible qu'elle ne l'auroit été , si elle n'eût pas été passionnée pour les intérêts du Roi son fils. Cette tendresse étoit en elle de beaucoup supérieure à toutes les autres. J'ai vu des lettres du Roi d'Espagne écrites à la Reine , qui étoient pleines d'esprit & de bon sens. La réponse de ce Prince sur le compliment touchant sa perte fut digne d'un grand Roi. Après les remerciemens ordinaires , il lui représentoit en des termes pleins d'amitié , la douleur qu'il sentoit de n'avoir point de ses nouvelles , & de n'en

pouvoir apprendre que par les Marchands. *Porque bien podemos , dandonos battallas como Reyes , corresponder como Germano.* (Car nous pouvons bien , en nous donnant des Batailles comme Rois , nous aimer comme Freres). Ce Prince étoit malheureux : il avoit perdu en une année la Reine sa femme , l'Impératrice sa sœur qu'il aimoit chèrement , & son Fils unique qu'il alloit marier à sa niece , fille de l'Impératrice , que cette mort lui fit prendre pour lui quelques temps après. Le soir même de ce jour , que la Reine avoit reçu cette lettre , après nous avoir dit que le Roi son frere lui faisoit pitié , elle ne laissa pas que de s'entretenir avec quelque douceur du droit qu'elle avoit sur cette Couronne , si sa niece l'Infante , qui restoit alors seule au Roi son frere , venoit à mourir. Cette Princesse si indifférente à sa grandeur propre , si éloignée de l'amour de commander , nous parut intéressée dans cet instant , & plus ambitieuse pour ses enfans , qu'elle n'étoit capable de l'être pour elle-même. Il nous sembla qu'elle n'auroit point été au désespoir de voir son second fils , Monsieur , un Roi d'Espagne fait par elle.

Je vis encore quelque temps après une autre lettre du Roi d'Espagne , où il of-

froit de faire la paix , en l'assurant de la recevoir agréablement de sa main : & il la prioit d'ordonner elle-même de ses intérêts. Il ajoutoit ensuite à cette proposition si obligeante , *Porque no creo que Vuestra Majestad se pued olvidar de las paredes en que nacio.* (Car je ne crois pas que Votre Majesté puisse oublier les murailles dans lesquelles elle est née.) La Reine goûtoit la douceur des termes de ces lettres , & il est aisé de voir dans ses sentimens particuliers l'amitié qu'elle avoit pour ses proches : & néanmoins , comme frère avec qui elle avoit eu autrefois un commerce si cordial , & qu'elle aimoit encore si véritablement , elle paroissoit alors à l'égard du public tellement effacée de son cœur par la qualité de Régente , qu'elle ne lui écrivoit presque plus que sur les modeles que lui en faisoit son Ministre , de peur , à ce qu'elle disoit en parlant des affaires d'État , que son affection ne la fît manquer au Roi son fils.

Dans ce deuil du Prince d'Espagne , qui ne donna guere de tristesse à la Cour , on vit arriver le Duc d'Anguien de l'armée , qui tout victorieux demandoit avec une humilité apparente , & une véritable hardiesse , quelque récompense de l'Amirauté. La Reine l'avoit déjà prise en son

nom , pour la garder au Roi ; & le Cardinal Mazarin , fans qu'il parût l'avoir en effet , la posséda de cette sorte quelques années. Ce Prince fit beaucoup de propositions qu'on ne reçut point , comme celle de lui donner une armée pour conquérir la Franche - Comté , qu'il auroit après érigée en Souveraineté. Cette proposition fut éludée par le souvenir des maux que les Ducs de Bourgogne , Princes du Sang & Souverains , avoient autrefois faits au Royaume ; & on lui en fit d'autres qu'il refusa aussi. Monsieur , oncle du Roi , par ses bonnes intentions & sa douceur , témoigna beaucoup d'affections à maintenir la paix dans la Cour ; & pendant ces traités secrets , les choses ne laissoient pas de paroître en bon état. Le Cardinal ayant le pouvoir de contenter l'Abbé de la Riviere , qui vouloit être Cardinal , étoit toujours bien servi de lui avec cette sûreté. Le Duc d'Anguien n'étoit pas assez fort , quand même il auroit eu de plus mauvaises intentions qu'il n'en avoit , pour former lui seul un parti , & pour en espérer un bon succès. Beaucoup de personnes étoient disposées à brouiller ; mais la Reine étoit encore trop bien appuyée : ses victoires affermissent sa puissance. Le Duc d'Orléans étoit con-

tent ; & le Ministre n'étoit pas encore assez haï ; ainsi , elle n'avoit rien à craindre.

On ne peut pas avoir toujours du bonheur , & la vicissitude naturelle veut que le bien & le mal se succèdent l'un à l'autre. Il arriva dans cette saison toute victorieuse que le Marquis de Léganés , suivant heureusement pour lui les ordres du Roi d'Espagne son maître , vint attaquer à minuit les retranchemens de l'armée du Roi à Lérida. Le Comte d'Harcourt tenoit cette Place assiégée , & on espéroit qu'elle seroit cause que bientôt on chanteroit un *Te Deum* à Notre-Dame. Mais , ce Général Espagnol lui défit deux Régimens , tua beaucoup d'Officiers , prit le canon , & fit lever le siege à ce Prince Lorrain , qui de sa personne y fit des merveilles. Il eut trois chevaux tués sous lui ; mais il fut malheureux , en ce qu'il avoit entrepris ce siege sans l'ordre de Ministre , & l'avoit continué de même. Ce Prince , qui avoit autrefois fait de belles actions , fut blâmé de tout le monde ; & les plus modérés croyoient lui faire une grande grace , de dire de lui qu'il étoit vaillant , mais qu'il ne savoit pas commander : tant il est aisé de perdre ce peu de fumée qui coute si cher.

Le Duc de Guise , dont le cœur alloit voltigeant de passion en passion , aimoit alors Mademoiselle de Ponts , fille de la Reine , belle , de bonne Maison , & fort coquette : il lui avoit promis de l'épouser ; quoiqu'en effet (comme je l'ai dit) il fût marié à la Comtesse de Bosu en Flandre. Pour lui tenir sa promesse , il se résolut d'aller à Rome , pour faire rompre son mariage avec cette Dame : il partit dans ce dessein ; mais il n'y réussit pas. Le Pape lui refusa sa demande , & le contraignit de se tenir attaché à ce lien si fâcheux à tant de gens , parce qu'il est indissoluble. Ce voyage , entrepris pour de si pauvres motifs , eut , à l'égard de Mademoiselle de Ponts , le succès que sa vanité méritoit ; mais il eut des suites considérables , où des grands Rois furent obligés de prendre part.

Pendant qu'on travailloit à contenter le Duc d'Anguien , qui desiroit beaucoup , & à qui on vouloit donner peu de chose , Monsieur le Prince son pere tomba malade & mourut en trois jours. Ses charges & ses Gouvernemens , étant très-considérables , servirent à payer au fils les dettes qu'il croyoit lui être dues. Il fut fâché sans doute d'avoir si peu pressé la conclusion de son accommo-

dement ; car il eut eu assez de courage pour prendre l'un & l'autre : mais n'étant point fait , il n'en avoit pas assez pour demander deux dépouilles qui l'eussent rendu le maître de la France. Les offres qu'on lui avoit faites pour celle du Duc de Brezé son beau-frere n'étoient pas de petite conséquence : il avoit pu avoir dès-lors Stenai , Jametz & Clermont ; mais il les avoit refusés , prétendant davantage. Dans la suite des temps il les a eus , parce que le Ministre n'eut pas la force de les lui refuser , quand , par les brouilleries qui arriverent depuis , sa puissance diminua , & que celle des Princes devint trop grande.

Ce Prince du Sang , premier en rang & rempli de mérite , mourut le lendemain de Noël (1646) , environ à minuit : il finit sa vie chrétiennement & en bon Catholique. Heureux , si ses dernières années & ses dernières heures ont pu effacer devant le Seigneur les passions de sa jeunesse. Quoique ses Aïeuls eussent été Huguenots , il fut toujours l'ennemi capital de ceux de la Religion , & demeura ferme dans la véritable. Henri IV l'avoit fait déclarer présomptif héritier de la Couronne ; alors il étoit si pauvre , que son bien ne fut estimé que dix mille livres de rente.

A sa mort , on a dit qu'il laissa un million de revenu dans sa Maison , avec la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi , & ses Gouvernemens. Ses défauts égaloient ses vertus ; les uns & les autres étoient considérables. Outre la mauvaise réputation qu'il avoit eue dans sa jeunesse , il étoit avare & malheureux à la guerre. C'est le terme le plus doux dont on puisse se servir pour parler d'un Prince qui ne passoit pas pour vaillant. Ceux qui l'avoient vu jeune , disoient qu'il avoit été beau ; mais sur ses dernières années il étoit sale & vilain , & avoit peu de marques de cette beauté. Ses yeux , qui étoient fort gros , étoient rouges. Sa barbe étoit négligée , & d'ordinaire , ses cheveux étoient fort gras. Il les passoit toujours derrière ses oreilles , si bien qu'il n'étoit nullement agréable à voir. Mais , outre ce que j'en ai dit , il faut y ajouter qu'il vouloit que les loix de l'État fussent observées , & que dans tous les Conseils il protégeoit toujours la justice. Il étoit le fléau des Partisans , & il avoit témoigné en beaucoup d'occasions qu'il n'avoit point de plus forte passion , que celle de l'équité & de la droite raison. Ce même esprit lui faisoit avoir de l'ordre dans sa maison : il avoit soin lui-même d'envoyer

ses domestiques à la Messe les Dimanches & les Fêtes ; & le jour de Pâques il avoit accoutumé pour obliger ses gens à faire leur devoir en ce saint jour , de leur faire distribuer à chacun un quart d'écu. J'ai ouï dire , mais je ne le fais pas au vrai , qu'il alloit quelquefois dans les Places publiques pour demander lui-même le prix des denrées , & vouloit savoir le détail de toutes choses , afin de prendre soin de la police , & de se familiariser avec les peuples , non sans dessein peut-être de leur plaire , & de les voir affectionnés à sa personne. Il se préparoit à combattre le Ministre : il n'approuvoit pas sa conduite. Il est à croire qu'il attendoit que les révoltes qui pouvoient arriver sous une longue Régence lui donnassent lieu de l'attaquer. La Reine ne vouloit pas souffrir que , dans ses Conseils , il formât toujours quelque petite contrariété sur les matieres qui s'y traitoient , & où il étoit presque toujours un obstacle aux desseins du Ministre : ce qui souvent procédoit de la rectitude & du zele qui l'animoit pour le bien de l'État. En mourant , il en demanda pardon au Ministre , & l'assura qu'il n'avoit eu envers lui d'autre dessein que celui de s'acquitter de son devoir & de satisfaire à sa conscience. Il donna sa

bénédictio à ses enfans , à condition de vivre en bons Catholiques. Il leur conseilla de ne jamais manquer à ce qu'ils devoient au Roi , & les assura que le plus grand malheur qui pût arriver à un Prince du Sang , étoit de faire un parti contre son Souverain , parce que c'étoit perdre une belle place , pour devenir les esclaves de tous ceux qui les pouvoient servir. Il traita Madame la Princesse comme s'il l'eût aimée toute sa vie ; mais , dans le vrai , il ne la considéroit que quand il la trouvoit propre à le servir dans ses intérêts de la Cour ; où elle étoit aimée plus que lui. Elle ne fut pas au désespoir de sa mort ; & l'illustre Madame de Rambouillet fut estimée d'avoir dit en cette occasion , que Madame la Princesse n'avoit jamais eu que deux belles journées avec Monsieur le Prince , qui furent le jour qu'il l'épousa , par le haut rang qui lui donna ; & le jour de sa mort , par la liberté qu'il lui rendit , & le grand bien qu'il lui laissa. Outre qu'elle en fut favorablement traitée par son testament , comme elle étoit héritière de cette grande Maison de Montmorenci , elle avoit de grands droits à prendre sur le bien de Monsieur son mari.

Ce même jour de Noël (1646), Ma-

dame accoucha d'une fille , qui fut un sujet de tristesse à Monsieur le Duc d'Orléans : il fouhaitoit passionnément d'avoir un fils ; & comme il étoit bon & fort aimé , les François le desiroient avec lui : car , naturellement , nous aimons la race de nos Rois , & sa conservation. Ce qui affligea ce Prince donna de la joie au Duc d'Anguien , qui se vit par-là premier Prince du Sang , non-seulement par la mort de Monsieur le Prince son pere , mais parce que cette fille ne l'empêcha point d'en prendre le rang ce même jour , & de jouir des prérogatives de cette qualité pour le reste de sa vie. Les avantages en sont grands , & ne se peuvent plus perdre , quand une fois on les a possédés.

Monsieur le Prince étoit plus heureux que Monsieur. Il avoit déjà un fils , qui , tout enfant qu'il étoit , alloit donner de l'eau-bénite de la part du Roi à feu Monsieur son grand-pere. On servit l'effigie de ce Prince mort durant trois jours , selon la coutume ; & comme il avoit été avare pendant sa vie , on fit de plaisantes railleries à la Cour , sur la douleur que son ame devoit sentir en l'autre monde , des grandes & inutiles dépenses qui se faisoient pour son corps. L'esprit de l'homme est presque toujours porté à rire des choses

les plus sérieuses. De tels exemples , néanmoins , les devoient faire entrer profondément dans la connoissance du néant de toutes les vanités & de toutes les grandeurs de la terre.

La Reine alla voir Mde la Princesse , plutôt pour se réjouir avec elle , que pour la plaindre : & visita aussi toute la famille , à la réserve de Madame de Longueville , qui depuis quelque temps étoit absente. Elle étoit allée à Munster , trouver le Duc de Longueville , que la Reine y avoit envoyé dès le commencement de sa Régence , pour travailler à la paix.

Le premier mois de cette année (1647) , sans nulle nouveauté , qui mérite d'être écrite , les ennemis pensèrent surprendre Armentieres ; mais , le Maréchal de Gassion , le plus vigilant de tous les hommes , les prévint , & sauva cette Place. La plus considérable affaire de la Cour , & celle où l'on paroïssoit penser davantage , étoit le divertissement & le plaisir. J'ai déjà dit , que la Reine aimoit la comédie , & qu'elle se cachoit pour l'entendre l'année de son grand deuil ; mais alors , elle y alloit publiquement. Il y en avoit de deux jours l'un , tantôt Italienne & tantôt Francoise , & assez souvent des assemblées. L'Été précédent le Curé de Saint-Ger-

main , homme pieux & sévère , écrivit à la Reine qu'elle ne pouvoit en conscience souffrir ces sortes de divertissemens. Il condamnoit la comédie , & particulièrement l'italienne , comme plus libre & moins modeste. Cette lettre avoit un peu troublé l'ame de la Reine , qui ne vouloit point souffrir ce qui pouvoit être contraire à ce qu'elle devoit à Dieu. Etant alors inquiétée de la même chose , elle consulta sur ce sujet beaucoup de personnes. Plusieurs Evêques lui dirent que les comédies , qui ne représentoient pour l'ordinaire que des histoires sérieuses , ne pouvoient être un mal : ils l'assurèrent que les courtisans avoient besoin de ces sortes d'occupations pour en éviter de plus mauvaises : ils lui dirent , que la dévotion des Rois devoit être différente de celle des particuliers , & qu'étant des personnes publiques , ils devoient autoriser les divertissemens publics , quand ils étoient au rang des choses indifférentes. Ainsi , la comédie fut approuvée , & l'enjouement de l'italienne se sauva sous la protection des pieces sérieuses. Les soirs , la belle Cour se rassembloit au Palais Royal , dans la petite Salle des comédies. La Reine se mettoit dans une tribune , pour l'entendre plus commodément , & y

descendoit

descendoit par un petit escalier , qui n'étoit pas éloigné de sa chambre. Elle y menoit le Roi , le Cardinal Mazarin , & quelquefois des personnes qu'elle vouloit bien traiter , soit par la considération de leur qualité , soit par la faveur. Nous recevions ces graces avec plaisir , parce que ceux qui ont l'honneur d'approcher des Rois familièrement , ne sauroient s'empêcher de regarder ces bagatelles comme des choses fort importantes , d'autant qu'elles sont comptées pour beaucoup à l'égard du Public.

Quand le Curé de Saint-Germain vit la comédie tout-à-fait rétablie , il se reveilla tout de bon , & parla tout de nouveau contr'elle , comme un homme qui vouloit faire ce qu'il croyoit de son devoir. Il vint trouver la Reine , & lui maintint , que ce divertissement ne se devoit point souffrir , & que c'étoit péché mortel. Il lui apporta son Avis signé de sept Docteurs de Sorbonne , qui étoient de même sentiment. Cette seconde réprimande pastorale donna tout de nouveau de l'inquiétude à la Reine , & la fit résoudre d'envoyer l'Abbé de Beaumont Précepteur du Roi , consulter dans la même Sorbonne l'opinion contraire. Il fut prouvé par dix ou douze autres Docteurs , que

présupposé que dans la comédie il ne se dise rien qui pût apporter du scandale , ni qui fût contraire aux honnêtes mœurs , qu'elle étoit de soi indifférente , & qu'on pouvoit l'entendre sans scrupule , & cela fondé sur ce que l'usage de l'Eglise avoit beaucoup diminué de cette sévérité Apostolique , que les premiers Chrétiens avoient observée dans les premiers siècles. Par cette voie , la conscience de la Reine fut en repos , mais , malheur à nous , d'avoir dégénéré de la vertu de nos peres , & malheur à nous d'être devenus ainsi des infirmes dans notre zele & notre fidélité. Les courtisans crièrent hautement contre le Curé , & le traitèrent hautement de ridicule. Ils voulurent persuader que le Pere Vincent , homme de bien & d'une grande piété , avoit eu part à cette affaire , pour travailler à la ruine de son Ministre , en lui faisant condamner les choses qu'il autorisoit auprès d'elle ; mais en plusieurs occasions elle répondit toujours qu'elle n'en croyoit rien.

Quoique je ne traite des grandes affaires qu'en passant , & à la mode d'une femme qui ne les a pu savoir à fond , & qui a souvent oublié de les remarquer , il est arrivé néanmoins qu'elles ont été

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 403
publiées dans le cabinet ; & je me suis
quelquefois appliquée à écouter les ac-
teurs , quand ils en parloient. Celles qui
étoient de quelque considération venant
à ma connoissance , j'en écris les endroits
qui me sont échappés par le hasard , sans
que je me sois souciée de les savoir toutes ,
ni dans toute leur étendue , parce que
je n'ai pas eu le dessein d'écrire l'histoi-
re régulièrement , mais j'ai pris soin seu-
lement de ne dire que la vérité qui m'est
toujours venue par ceux qui avoient le
plus de part dans les affaires. La paix ,
que les Hollandois firent avec les Espa-
gnols , & que je veux marquer ici , est
une preuve de ce que je dis : c'est un lam-
beau que je veux laisser tomber en mar-
chant mon chemin ; il trouvera sa place
avec les autres de même nature : & comme
il ne sera pas traité avec plus d'ordre &
de suite , il n'aura pas aussi plus de prix
ni de valeur.

Ce peuple rebelle à son Roi , qui avoit
donné tant de peine à Philippe second ;
qui avoit assouvi par son joug la cruau-
té du Duc d'Albe , & donné tant d'em-
ploi à la valeur du Prince de Parme ,
qui avoit mis à de si grandes épreuves la
vertu de Marguerite & celle de l'Infan-
te Clara Eugenia : cette République.

enfin, si célèbre par sa puissance, par la hardiesse de son entreprise, par son établissement, & par les glorieuses actions, que les Princes d'Orange ont faites en la gouvernant, avoit soutenu sa révolte par les assistances de la France; mais, elle se résolut de l'abandonner, & d'achever de se mettre dans la possession d'une liberté légitime. J'ai dit qu'elle leur avoit été offerte, & que les Ministres de France, les Cardinaux de Richelieu & Mazarin, les en avoient toujours empêchés. L'abattement de leur véritable maître, dont les affaires étoient en mauvais état, leur donna le moyen de faire la paix avec lui, en conservant leurs États usurpés, leurs conquêtes & leur domination. Ils firent alors un traité avec lui, qui ne fut conclu que quelque temps après, & se rendirent paisibles Seigneurs de ce pays dont ils sont demeurés les Souverains, avec la honte de demeurer aussi mauvais Chrétiens, qu'ils ont été mauvais sujets. Pour garder quelque mesure avec le Roi, ils retarderent quelque temps à le signer, disant qu'ils vouloient travailler à faire la paix générale, avant de se séparer entièrement de nous. On donna ordre au Comte de Servien, qui étoit à Munster, d'y aller faire un voyage, pour travailler à

rompre tout-à-fait cette paix particulière ; mais il n'y réussit pas : & ces peuples , suivant l'exemple de tous les autres , ne penserent qu'à leurs intérêts & à l'affermissement de leur grandeur. D'Estrades , qui étoit auprès du Prince d'Orange de la part du Roi , lorsque cet accommodement fut conclu , m'a dit que l'avarice de la Princesse d'Orange en fut cause , & que les Espagnols la gagnèrent dans les derniers temps de la vie de son mari * : il assuroit que ce Prince , qui ressembloit par sa valeur & sa capacité à ses aïeux , n'auroit jamais consenti à cette paix , s'il eût été en état de suivre les sentimens de la gloire & de l'ambition. Il étoit persuadé que la fin de la guerre étoit la fin de la puissance de sa Maison ; & que ne se faisant plus redouter par les armes , ces peuples le mépriseroient. Mais ses maladies , en diminuant les forces de son corps , diminuèrent aussi celles de son esprit , & firent qu'ils ne s'opposèrent point à cette négociation , comme il auroit fait , s'il eût été en meilleure santé. Si l'avarice d'une femme commença cet ouvrage , celle du Ministre , malgré le desir qu'il avoit de l'empêcher , l'acheva. D'Estrades , me contant ces particularités , me dit que cette Prin-

* Henri de Nassau.

celle ne s'étoit liée à l'Espagne que par dépit de ce que le Cardinal Mazarin manqua de lui envoyer des pendans-d'oreilles de diamans qu'il lui avoit fait espérer.

Pour ne pas quitter si long-temps la Cour de notre Régente, il faut revenir aux Princes, qui étoient le seul sujet des inquiétudes que pouvoit avoir alors (Janvier 1647) la Reine. Le Prince de Condé étant devenu riche & puissant, il fut regardé de toute la Cour comme celui dont l'amitié ou la haine alloit faire la bonne ou mauvaise fortune des hommes.

Cet air victorieux que lui donnoient les batailles de Rocroi & de Fribourg, & les prises de Furnes, de Mardik & de Dunkerque, le faisoient considérer de ses maîtres; & la plupart cherchoient plutôt sa protection, que celle du Duc d'Orléans. C'est pourquoi, ceux qui par leurs grands établissemens étoient en état de faire du bien ou du mal, lui ayant offert leurs services, & s'étant attachés à ses intérêts, sa Cour étoit fort grosse; & quand il venoit chez la Reine, il remplissoit sa chambre des personnes du Royaume les plus qualifiées. Ses favoris, qui étoient la plupart des jeunes Seigneurs qui l'avoient suivi dans l'armée, & par-

participant à sa grandeur, comme ils avoient eu part à la gloire qu'il y avoit acquise, avoient été appelés les *petits-mâtres*; parce qu'ils étoient à celui qui le paroissoit être de tous les autres, & ce titre avoit effacé celui des *Importans*.

Dans cet état, quoique la qualité de Fils de France mît différence entre le Duc d'Orléans & lui, & qu'il lui rendît en apparence de grands respects, il ne laissoit pas dans toutes les occasions d'en tirer tous les avantages qu'il en pouvoit tirer, & ne négligeoit rien en quelque façon. Comme il assistoit au Conseil, depuis la mort de Monsieur le Prince son pere, il arriva qu'un jour étant tous deux au Conseil de Direction, le Duc d'Orléans, qui d'ordinaire avoit son Secrétaire derriere sa chaise, & quelques-uns de ses Officiers, trouva mauvais que Monsieur le Prince en usât de la même maniere, quoique Monsieur le Prince son pere ne l'eût jamais fait. Ce Prince s'en plaignit à M. le Chancelier, qui paroissoit être ami de Monsieur le Prince qu'il voyoit devant lui. Il fut fort embarrassé; car Monsieur le priant de lui aller dire, que s'il continuoit à tenir derriere lui ses Officiers, il les feroit chasser par force; ne pouvant se résoudre de lui aller faire ce

compliment , il dit à Monsieur qu'il falloit là-dessus consulter d'Hemeri , qui étoit l'homme du Ministre , & qui avoit vu feu Monsieur le Prince en ce Conseil. D'Hemeri , qui étoit hardi & décisif , dit tout librement qu'il falloit que Monsieur le Prince se renfermât dans les mêmes bornes de Monsieur son père , & qu'il falloit lui apprendre le mécontentement de Monsieur. Tous deux ensemble le lui allerent faire savoir , dont il fut d'abord un peu surpris : mais après avoir été assuré que feu Monsieur le Prince ne tenoit point d'Officiers auprès de lui , il appella aussi-tôt son Secrétaire , & lui commanda tout haut de ne pas s'approcher de lui , quand il seroit au Conseil ; & tout bas il lui ordonna d'y venir quelquefois , & de n'y tarder guere. Monsieur étant satisfait , après le Conseil , dit à Monsieur le Prince avant de sortir , qu'il ne devoit point trouver mauvais ce qu'il avoit fait , puisque cela étoit juste : & Mr. le Prince lui répondit : *Il est vrai , Monsieur , & je ne refuserai jamais de vous rendre ce que je vous dois : mais , satisfaisant à tous les respects qui vous sont dûs aux choses de conséquence , il me semble qu'en cette bagatelle vous deviez m'en avertir plus doucement.* A quoi Monsieur ayant ajouté un compliment

ment en forme d'excuse, ils se saluerent & demurerent bons amis, c'est-à-dire, autant que le peuvent être de grands Princes, que l'intérêt & la politique peuvent tous les jours rendre ennemis.

Le Duc de Longueville, qui étoit proprement de la famille de M. le Prince, à cause de Madame de Longueville, qui n'avoit pas moins d'ambition que son frere, demanda la charge de Colonel des Suisses, qui étoit vacante par la mort du Maréchal de Bassompierre, disant à la Reine, qu'en partant pour aller en Allemagne pour y traiter la paix, elle lui avoit promis de lui donner la premiere qui seroit à sa disposition. Monsieur s'y opposa fortement, tant pour plaire à la Cour, à ce que l'on crut, que pour ses intérêts particuliers, disant qu'il ne souffriroit pas que Monsieur le Prince, qui étoit déjà Grand-Maître de la Maison du Roi, eût un beau-frere Colonel des Suisses, au moyen desquelles deux charges jointes ensemble, il seroit tout-à-fait maître de la Maison, & même de la personne du Roi. Les difficultés furent cause qu'on la donna au Maréchal de Schomberg, & le Gouvernement de Metz, en récompense de celui de Languedoc, que Monsieur avoit pris pour lui : & le Duc de Longue-

ville fut contraint de se contenter des grands établissemens qu'il avoit déjà , & de l'honneur de travailler à la plus grande affaire du monde , dont on disoit pourtant qu'on avoit donné le secret à Servien plus qu'à lui ; mais il avoit de bons pareins à la Cour. Monsieur le Prince , & la Normandie , dont il étoit Gouverneur , étoient des gages bien assurés de sa récompense. Aussi il ne fut pas long-temps sans être satisfait , quoiqu'il ne fut pas déjà trop à plaindre.

La Reine reçut en ce temps-là (Février 1647) une autre Lettre du Roi son frere, où il lui faisoit part de son second mariage avec la fille de l'Empereur , qui avoit été destinée au Prince son fils. Il lui mandoit qu'*el Emperador aviendola ofrecido su hija y siendose el sin hijo , y el Principe muerto , el se avia resuelto encasarse con ella ;* & sa Lettre finissoit en ces termes : *Guarde me Dios a Vuestra Majestad como lo desseo y como lo he menester.* Ce mot de *menester* , qui signifie *besoin* , auroit pu passer pour bassesse , si dans cette Langue il ne se rapportoit plutôt à *tendresse* qu'à *besoin* & *nécessité* , qu'il paroît signifier en la nôtre. Cette petite Princesse , qui étoit sa niece , & qui n'avoit que treize ans , devint sa femme , par cette nécessité que les Rois

d'Espagne se sont imposée de s'allier presque toujours dans leur propre famille. Il avoit alors quarante-trois ans, & cette propension naturelle des personnes avancées en âge eut un grand effet sur lui ; car il l'aima infiniment, & fit voir que quand l'amitié qui procède du sang se mêle avec celle qui est plus sensible, la passion en est sans doute plus forte & plus tendre. Comme ce Prince avoit fort aimé l'Impératrice sa sœur, il aimait toutes les deux en une seule personne ; & joignant la qualité de parent avec celle de mari, cette Princesse lui tint lieu de toute chose ; si bien qu'en lui ce lien, qui déplaît souvent, étant noué par toutes fortes de nœuds, lui fut agréable par la même raison qui le rend insupportable à la plus grande partie de ceux qui s'y soumettent.

Le Comte d'Harcourt, qui étoit en Catalogne en mauvaise posture, puisqu'il étoit mal à la Cour, demanda son congé pour revenir à Paris se défendre contre ses ennemis qui ne l'épargnoient pas : ils lui faisoient dire qu'il n'avoit manqué de prendre Lerida, que parce que le Cardinal avoit abandonné la Catalogne, pour envoyer toutes les forces en Italie ; un homme un peu penchant vers la

chûte , trouvant toujours de bonnes personnes qui le font paroître avec tous les crimes & toutes les fautes dont vraisemblablement il pourroit être soupçonné. Son congé lui fut accordé facilement ; & il fut résolu , pour donner de l'éclat au nom François , que Monsieur le Prince iroit commander l'Armée de Catalogne , & qu'on lui donneroit des forces suffisantes pour rétablir entièrement la réputation des Armes du Roi. Cela fut arrêté au Conseil le 9 de Février , & tenu secret quelque temps pour des raisons que je n'ai pas sues. Le Maréchal de Grammont célébra ce silence comme un grand miracle , admirant qu'une chose , sue de cinq ou six personnes , eût pu demeurer cachée à la connoissance du Public seulement peu de jours.

Le même jour se fiança au Louvre Mademoiselle de Thémînes , fille de la Maréchale d'Estrées & de son premier mari , avec le Marquis de Cœuvre , fils du second. La Reine d'Angleterre , qui se trouva à cette cérémonie , fit de grandes difficultés pour signer la premiere : ce qu'elle fit après les civilités & les résistances requises en de telles occasions. Le Roi & la Reine signèrent ensuite ; puis le Prince de Galles , & après lui Monsieur * , parce

* Le Duc d'Orléans.

que le véritable Monsieur étoit encore trop petit, & ne favoit pas écrire.

Sur la fin des jours gras (le 2 Mars 1647) le Cardinal Mazarin donna un grand régal à la Cour, qui fut beau & fortement loué par les Adulateurs qui rencontrent en tout temps. C'étoit une Comédie à machines & en musique à la mode d'Italie, qui fut belle, & celle que nous avons déjà vue, qui nous parut une chose extraordinaire & royale. Il avoit fait venir les Musiciens de Rome, avec de grands soins, & le Machiniste aussi, qui étoit un homme de grande réputation pour ces fortes de spectacles. Les habits en furent magnifiques, & l'appareil tout de même sorte. Les mondains s'en divertirent; les dévots en murmurèrent; & ceux qui, par un esprit déréglé, blâment tout ce qui se fait, ne manquèrent pas à leur ordinaire d'empoisonner ces plaisirs, parce qu'ils ne respirent pas l'air sans chagrin & sans rage. Cette Comédie ne put être prête que les derniers jours du carnaval; ce qui fut cause que le Cardinal Mazarin & le Duc d'Orléans préférèrent la Reine pour qu'elle se jouât dans le carême: mais elle, qui conservoit une volonté pour tout ce qui regardoit sa conscience, n'y voulut pas consentir. Elle

témoigna même quelque dépit, de ce que la Comédie, qui se représenta le Samedi pour la première fois, ne put commencer que tard, parce qu'elle vouloit faire ses dévotions le Dimanche gras; & que la veille des jours qu'elle vouloit communier, elle avoit accoutumé de se retirer à meilleure heure, pour se lever le lendemain plus matin. Elle ne voulut pas tout-à-fait perdre ce plaisir, pour obliger celui qui le donnoit; mais, ne voulant pas aussi manquer à ce qu'elle croyoit être de son devoir, elle quitta la Comédie à moitié, & se retira pour prier Dieu, pour se coucher, & souper à l'heure qu'il convenoit, pour ne rien troubler de l'ordre de sa vie. Le Cardinal Mazarin en témoigna quelque déplaisir; & quoique ce ne fut qu'une bagatelle, qui avoit en soi un fondement assez sérieux & assez grand pour obliger la Reine à faire plus qu'elle ne fit, c'est-à-dire, à ne la point voir du tout; elle fut néanmoins estimée d'avoir agi contre les sentimens de son Ministre: & comme il témoigna d'en être fâché, cette petite amertume fut une grande douceur pour un grand nombre d'hommes. Les langues & les oreilles inutiles en furent occupées quelques jours, & les plus graves en sentirent des momens de joie qui leur furent dé-

lectables. Le Maréchal de Grammont , éloquent , spirituel , gascon & hardi à trop louer , mettoit cette Comédie au-dessus des merveilles du monde : le Duc de Mortemar , grand amateur de la musique & grand courtisan , paroissoit enchanté au seul nom du moindre des Acteurs ; & tous ensemble , afin de plaire au Ministre , faisoient de si fortes exagérations quand ils en parloient , qu'elle devint enfin ennuyeuse aux personnes modérées dans les paroles. Leur sentiment & les grandes louanges qu'ils lui donnerent firent qu'elle en parut moins belle , & le bruit qu'ils en firent en la justifiant , la bonté de sa symphonie , ne purent pas empêcher de demeurer d'accord que l'adulation ne doit point être blâmée à la Cour en des sujets de cette nature.

Le lendemain au soir , cette célèbre Comédie se représenta , & la Reine la vit entièrement. Le Lundi il y eut bal , qui se donna sur le théâtre dans une salle faite à machines , qui se plaçoit en ce lieu en un moment : ce qui parut la plus belle chose qui se pût voir. Elle étoit dorée & faite par grands cadres , avec des tableaux , qui , peints en perspective , étoient un agréable objet à ceux qui occupoient l'amphithéâtre. Cette salle étoit aussi toute meublée de

sièges & de carreaux , qui se trouvoient placés dans des niches , qui étoient tout autour , sans que la main des hommes parût y avoir quelque part. Au bout d'en haut , se trouvoit un trône élevé de quatre ou cinq-degrés fournis de carreaux , de chaïses à bras , & d'un dais au-dessus , de soie d'or & d'argent , avec de la crépine digne d'un tel ameublement. Quatre grands chandeliers de crystal éclairaient cette salle qui paroissoit un véritable enchantement , & qui dans nos jours nous représentoit le siècle d'Urgande & d'Armide. Le Roi , pour faire civilité au Prince de Galles , ne se mit point à sa place , où il fit asseoir Mademoiselle , qui ce soir-là étoit parée par les mains de la Reine des pierreries de la Couronne , perles & diamans renoués avec des petits rubans incarnat noir & blanc. Cette parure étoit belle & agréable , particulièrement le bouquet qu'elle avoit sur sa tête. Il sembloit que ces gros diamans & les grosses perles étoient semées dans des fleurs , & que toutes les beautés & les richesses de la nature se fussent rassemblées exprès pour son ornement. De ce bouquet sortoient trois plumes , des trois couleurs de rubans , qui lui pendoient sur la gorge ; & dans ce jour elle fit voir qu'une belle personne

devient encore plus belle quand elle est parée. Le Roi avoit un habit de satin noir, en broderie d'or & d'argent, dont le noir ne paroissoit que pour en relever davantage la broderie. Des plumes incarnates & des rubans de la même couleur achevoient sa parure; mais les beaux traits de son visage, la douceur de ses yeux, jointe à leur gravité, la blancheur & la vivacité de son teint avec ses cheveux, qui alors étoient fort blonds, le paroient encore davantage que son habit. Il dansa parfaitement bien; & quoiqu'il n'eût alors que huit ans, on pouvoit dire de lui qu'il étoit un de ceux de la compagnie qui avoit le meilleur air, & bien assurément le plus de beauté.

Le Prince de Galles y reçut beaucoup de louanges, & plut à tout le monde; mais celui dont l'habit eut le plus d'approbation fut le Vidame d'Amiens, gendre du Maréchal de Villeroy. Il étoit en broderie d'or & de perles, & la broderie étoit si délicate qu'elle n'avoit rien qui ne fût dans l'ordre de l'usage, qui sembloit alors mépriser les pierreries, parce qu'elles étoient quelque chose de trop grossier.

La Duchesse de Montbazon y vint parée de perles & d'une plume incarnate sur

sa tête ; & quoiqu'elle eut plus de quarante ans , elle y parut encore dans un grand éclat de beauté , montrant par-là que des beaux l'arrière saison est toujours belle. Mademoiselle de Guise s'y trouva , qui n'étoit plus jeune , quoiqu'elle le fut beaucoup plus que la Duchesse de Montbazon. Sa beauté , sa bonne mine & sa modestie , avec des perles & du noir , la firent admirer de tous ceux qui la virent. Toutes les autres personnes d'âge à parer l'assemblée , firent tous leurs efforts pour plaire aux spectateurs. Les Filles de la Reine , Pons , Guerchi & Saint-Megrin , tâchèrent de faire quelques conquêtes naturelles , par le soin qu'elles eurent de s'embellir par toutes sortes de voies. Heureuses , si parmi tant d'amans elles eussent pu attraper des maris , selon leur ambition & le dérèglement de leurs desirs.

La Comédie se représenta tout de nouveau le lendemain , qui fut le mardi gras. Elle finit fort tard , & nous n'avions point soupé. Le Cardinal nous offrit le sien que nous fîmes manger avec lui , Madame de Bregy , Mademoiselle de Beaumont , ma sœur & moi (car Mademoiselle de Beaumont étoit alors rétablie dans les bonnes grâces de la Reine). C'est le seul régal

qu'il nous ait fait en sa vie, qui ne fut pas grand. Il nous traita avec beaucoup d'indifférence & de froideur. Il méprisoit les Dames, & ne croyoit pas qu'elles fussent dignes de son estime, si, par leurs intrigues ou par leur malice, elles ne trouvoient le moyen d'acquérir sa confiance. Nous sortîmes de chez lui mal satisfaites de n'avoir pas été mieux reçues, particulièrement Madame de Bregi, qui, étant belle femme, faisoit profession de l'être, & qui même avoit l'audace de prétendre que ce grand Ministre avoit pour elle quelque sentiment de tendresse. Par cette raison, elle sentit sa gravité beaucoup davantage que nous autres, qui étions toutes résolues à la souffrir, & fort accoutumées à ses manieres dédaigneuses.

Le Prince de Condé, voyant le mois de Mars avancé, (le 22 Mars 1647) voulut penser à son voyage de Catalogne. Quand il partit il y avoit quelque petite émotion, qui troubloit le repos de son cœur : il l'avoit laissé surprendre à la beauté de Mademoiselle de Toussy ; & cette foiblesse s'étoit glissée dans son ame, lorsque malgré sa jeunesse il faisoit déjà une haute profession de mépriser cette folle passion, pour se donner entièrement à celle de la gloire. Il faisoit le fanfaron con-

tre la galanterie , & disoit souvent qu'il y renonçoit, & même au bal , quoique ce fût le lieu où sa personne paroïssoit d'avantage. Il n'étoit pas beau : son visage étoit d'une laide forme : il avoit les yeux bleus & vifs , & dans son regard se trouvoit de la fierté. Son nez étoit aquilin , sa bouche étoit fort désagréable , à cause qu'elle étoit grande & ses dents trop sorties : mais dans toute sa physionomie il y avoit quelque chose de grand & de fier , tirant à la ressemblance de l'aigle. Il n'étoit pas des plus grands , mais sa taille en soi étoit toute parfaite. Il dansoit bien , & avoit l'air agréable , la mine haute , & la tête fort belle ; l'ajustement , la frisure , & la poudre lui étoient nécessaires pour paroître tel : mais il se négligeoit déjà infiniment : & dans ce grand deuil qu'il portoit de feu M. le Prince , il étoit peu aimable ; car ayant le visage maigre & long , cette négligence lui étoit désavantageuse. Elle étoit causée par la perte qu'il avoit faite de Mademoiselle du Vigan ; & depuis sa retraite aux Carmélites , il étoit demeuré dans une entière indifférence. Dans cet état , Mademoiselle de Toussy vint réveiller en lui le desir de plaire ; si bien qu'on le vit propre quelques jours à la Cour , avant que de partir pour cette campagne ,

& ce changement en fit toute l'occupation. Un soir, peu de jours avant qu'il s'en allât, nous le trouvâmes, Mademoiselle de Beaumont & moi, dans le jardin de Renard. Comme il s'approchoit de nous, pour nous faire civilité, après avoir quelque temps parlé de son voyage, Mademoiselle de Beaumont lui demanda s'il parloit content ? Il lui répondit sérieusement, *que cela dépendoit entièrement de l'état de l'ame* ; & , sans s'expliquer davantage, il nous laissa deviner qu'il quittoit Paris avec quelque regret. Etant arrivé à l'armée, comme il n'y trouva pas ses troupes ni son canon si prêts qu'il l'avoit cru, il en témoigna du chagrin. Mademoiselle de Touffy avoit plus de beauté que d'esprit ; mais en cette occasion, elle parut avoir du jugement ; car elle ne vouloit point alors de galant ; & , comme elle avoit dessein de se bien marier, cette flamme de toutes façons fut si mal nourrie, qu'elle s'éteignit quasi aussi-tôt qu'elle s'alluma : si bien que le cœur de ce Prince fut entièrement occupé de son ambition, jusqu'au temps qu'une autre personne * plus dangereuse que Mademoiselle de Touffy & plus éclairée aussi, le vint partager avec cette dominante passion. Il y a même des personnes

* Madame de Chastillon.

savantés sur le secret de la galanterie , qui ont dit qu'il n'avoit jamais aimé véritablement cette beauté sans charmes , qui tout au plus ne le charma que pour peu de temps.

Le Prince d'Orange mourut dans ce temps-là. Ce fut, par les raisons que j'ai dites, une perte pour la France. Le mérite de ce Prince l'ayant fait estimer dans toute l'Europe , il en fut de même fort regretté. Le malheureux Roi d'Angleterre , qui l'avoit honoré de son alliance , se trouvoit alors dans les approches de sa funeste destinée. Il fut trahi par les Écossais , chez qui il étoit allé chercher de la fidélité & des forces pour se venger des Parlementaires ; mais ces peuples barbares le livrerent à ses ennemis. J'ai ouï dire qu'ils lui demandèrent s'il n'étoit pas content d'aller en Angleterre , & qu'il leur avoit répondu, *qu'il étoit plus juste qu'il allât avec ceux qui l'avoient acheté, que de demeurer parmi ceux qui l'avoient vendu.* Ce fut pour être mis prisonnier dans l'Isle de Wight, où il demeura jusqu'à sa mort. Plusieurs propositions lui furent faites de la part du Parlement & de ses sujets : mais soit qu'il les trouvât contraires à sa conscience , ou qu'il manquât d'habileté pour prendre celles qui lui étoient convenables , ce qui a été dit par

des personnes capables d'en juger, il n'en accepta pas une, & fut réservé par l'ordre de Dieu à la plus cruelle & étonnante fin qu'un Roi puisse avoir.

Nous n'avions plus, Dieu merci, de guerre de religion en France : il y avoit seulement des contestations qui arrivoient souvent entre nos Docteurs sur des questions de Théologie. Il y en avoit une sur la Grace, qui sembloit avoir été terminée par une décision du Pape Urbain VIII, contre laquelle aucun d'eux ne réclamoit; mais, dans le fond les uns & les autres étoient encore dans les mêmes sentimens, qui s'étoient répandus dans le public par leurs écrits. Le P. des Mares, de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, qui prêchoit le Carême cette année avec beaucoup de zèle, & tout-à-fait selon l'Évangile, quant aux mœurs, étoit suivi des gens de la plus grande qualité, des plus beaux esprits, & même de plusieurs personnes les plus retirées du monde; mais, quant à la doctrine, on le croyoit de l'opinion de Jansénius, Evêque d'Ypres en Flandre, qui avoit fait un livre de l'esprit de S. Augustin sur ce grand mystère. Et, comme il lui étoit difficile, aussi-bien qu'à tous autres Prédicateurs, de traiter cette matiere si délicatement, qu'on n'y pût rien trouver à redire, on ne

parloit d'autre chose à Paris, que des Jansénistes & des Molinistes. Cette question, dans laquelle il n'y avoit personne qui ne prît intérêt pour la satisfaction de sa conscience, partageoit non-seulement les écoles, mais les ruelles & la ville, aussi-bien que la Cour. Ceux qu'on appelloit *Molinistes* de Molina, Docteur Espagnol, avoient pour eux la censure de cinq propositions du Livre de Jansénius; & ceux qu'on appelloit *Jansénistes*, soutenoient que les cinq propositions condamnées n'étoient point dans ce Livre. Cette défense, leur vie tout-à-fait exemplaire, & la sévérité dont ils faisoient profession, leur attiroit l'estime d'un grand nombre de personnes d'une solide piété, & ils l'auroient été de tout le monde, s'ils avoient évité le reproche qu'on leur peut faire sans injustice, d'avoir appris aux femmes, dans un françois si beau qu'il leur faisoit quitter leurs romans, de si grandes difficultés, sur lesquelles on a défendu d'écrire, & des cas de conscience, dont il n'y a que des Confesseurs qui doivent être instruits. Il nous coûte si cher d'avoir voulu apprendre la science du bien & du mal, que nous devons demeurer d'accord, qu'il vaut mieux les ignorer, que de les apprendre, particulièrement à nous autres, qu'on accuse d'être
cause

cause de tout le mal. Nous voyons de si grands hommes , avec tout leur esprit & toute leur science , se perdre dans des hérésies , qu'ils croyoient avoir puisées dans l'Écriture-sainte. Je ne puis m'empêcher de dire que nul Chrétien ne doit décider par lui-même de ce qui est environné de tant d'obscurité , ni entrer dans le détail de nos mystères , que les Conciles même n'éclaircissent pas , & qu'ils nous ordonnent de croire , environnés de toutes leurs ténèbres. Dieu seul ayant voulu sans doute nous en cacher la connoissance , & l'enfermer dans son immensité , il faut espérer que dans le Ciel les ames séparées de la nature terrestre en sauront les merveilles , & verront les causes pour lesquelles il lui a plu leur laisser ignorer les profonds abîmes de la grace , & de quelle maniere elle opere notre salut dans nos ames. Le grand S. Augustin , dont les lumieres sont révérees dans l'Église , & dont il semble que les écrits ont produit les opinions de ceux qu'on appelle *Jansénistes* , n'a pu expliquer clairement ces admirables secrets. Ce Saint lui-même n'y peut rien comprendre : il parle de leur hauteur avec admiration , & confesse avec humilité que les jugemens de Dieu sont incompréhensibles , & les voies impossibles à découvrir. Les

plus favans ne favent rien quand il s'agit de la connoître ; & je crois que ce grand Docteur de la grace , Docteur de tous les Chrétiens , & celui des Jansénistes en particulier , auroit dit volontiers , lorsqu'il étoit dans ce monde , avec le Poëte Italien :

Empi volumi immensi

De la tue glorie eterne

Son le Sfere Superne ,

E con dorata e lucida favella

Di te parla ogni stella.

Io'l so, Signor, ma non penetro i sensi ;

Che le tenebre umane annojo i ssendo

*La favella del Ciel non ben comprendo *.*

Toutes les fois que les hommes parlent de Dieu , sur les mysteres cachés , je suis toujours étonnée de leur hardiesse ; & je suis ravie de n'être pas obligée de savoir plus que mon *Pater* , mon *Credo* , & les *Commandemens de Dieu*. Sur le Chapitre dont je parle , je fais qu'il me suffit aussi de croire que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu ; que je ne puis faire aucun bien sans la grace de Dieu , & qu'il m'a donné mon libre arbitre. Plus loin que cela , ce ne sont plus que des disputes qui sont

* Ces vers de Fulvio Testi sont si beaux , & si élevés , que je n'ai osé les traduire.

assurément de dangereux précipices pour ceux qui, voulant y chercher de la gloire, peuvent s'égarer ou périr par cette voie. La Reine prit aussi-tôt le parti des Jésuites, qui avoient l'avantage de gouverner la conscience du Roi. Elle crut être obligée de s'opposer à des opinions qui passoient pour nouvelles, & qui pouvoient troubler l'Eglise. D'un autre côté on a eu lieu de s'étonner, voyant ceux qui paroissoient soutenir l'opinion orthodoxe, souffrir qu'on publiât sous leur nom des maximes si contraires à l'Évangile, touchant la Morale, sans en blâmer assez fortement les auteurs. Il a fallu que cette Princesse, zélée pour le bien, ait souvent dit avec douleur, sans vouloir en particulier taxer personne, qu'elle ne connoissoit guere de vertu parfaite, ni de piété sans beaucoup de foiblesse.

Pour revenir au Cabinet, dont je m'écarte le moins que je puis, il faut marquer ici la prétention du Duc de Longueville, qui avoit demandé la charge de Colonel des Suisses. Elle fut changée au Château de Caen qu'on lui donna. Il eut aussi une Comté ou Baronnie de 40000 liv. de rente, proche de sa Principauté de Neufchatel, & la survivance pour son fils le Comte de Dunois, qui n'avoit alors qu'a-

un an ou environ. Ce Prince étoit à Munster, où il travailloit à la paix générale de l'Europe, qui étoit bien avancée entre l'Empereur, la France & toute l'Allemagne : quoiqu'elle fut retardée pour quelque temps, à cause des intérêts du Marquis de Brandebourg, & des difficultés que les Suédois y faisoient naître. Mais leur Reine qui desiroit qu'elle s'achevât, après avoir tenu un grand conseil, l'emporta sur l'avis du Chancelier Oxenstiern, & dépêcha un courier de Stockolm à Onabruck, où étoient les Plénipotentiaires françois en lieu sûr, pour leur en porter la délibération, afin de se tenir aux dernières propositions qui avoient été faites entre l'Empereur & eux. Elle leur défendit d'en faire de nouvelles, de peur qu'elles ne servissent d'obstacles à ses desseins, qui alloient à la paix; & pour celle d'Espagne, l'on n'attendoit plus que la réponse du Cardinal Mazarin, pour conclure toutes les choses proposées du côté de la Cour, qui n'étoient presque pas disputées, pour ne pas dire entièrement accordées. Ce qui donna un grand coup pour la paix d'Allemagne, fut la résolution que prit le Duc de Baviere, de proposer de faire résoudre une espece de neutralité, par laquelle il promettoit de n'assister l'Empereur di-

rectement ou indirectement. Cet habile Prince, qui passoit pour un des grands politiques de son temps, se trouvant avancé en âge, craignoit de laisser la guerre dans son pays. Il voulut cesser de nous être contraire, de peur qu'après sa mort la France voulant se venger de lui en ruinant son pays, & l'Empereur le voulant défendre, il ne demeurât en proie à l'un ou à l'autre ; & que quelqu'un des deux ne s'en rendît le maître.

F I N.



141 S 47-5





